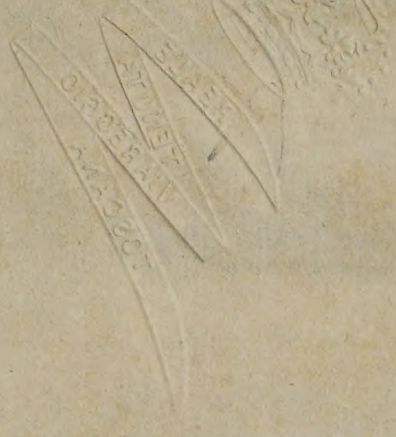
VIE DE
LA MERE
AGNES

REALE
BIBLIOTECA
LUCCHESE

B-135
v3
God 33149



LA R.E MERE AGNÉS D'AGUILLENQUI
Abbesse des Capucines de Marseille decedée le 18 Juin 16

LA VIE
DE LA
REVERENDE MERE
AGNÉS
D'AGUILLENQUI
ABBESSE DES CAPUCINES
DE MARSEILLE.

Par le R. P. Hiacinthe de Verclos d'Avignon;
Exprovincial des Capucins.

A AVIGNON,
DE L'IMPRIMERIE DE MARC CHAVE;
Marchand Libraire, près les Grands
Cordeliers, ruë Philonarde.

M. DCC. XL.
Avec Permission des Supérieurs.

AUX REVERENDES MERES CAPUCINES DE MARSEILLE.

MES REVERENDES MERES,

J'AY l'honneur de vous préſenter la Vie de la REVERENDE MERE AGNE'S D'AGUILLENQUI, *une des plus Illuſtres Abbeſſes, qui ayent gouverné votre ſaint Monaſtere depuis ſon établiſſement. Vos premieres Fondatrices remplies du double eſprit, que ſainte Colete votre reformatrice avoit reçû de ſaint François, & de ſainte Claire, pour le faire revivre dans leur Ordre, où il avoit beaucoup perdu de ſa premiere ſplendeur, fa-*

rent ſi charmées à leur arrivée à Marſeille des heureuſes diſpoſitions à ce double eſprit, qu'elles remarquerent dans cette ſainte fille, lorſqu'elle ſe préſenta, pour être reçûë dans leur ſainte Compagnie, qu'après lui avoir accordé ſa demande, elles s'appliquerent de tout leur pouvoir à la former ſur ce grand modèle : travaillant ſur un ſujet parfaitement diſpoſé à recevoir toutes les bonnes impreſſions, qu'on voulut lui donner, elles travaillerent auſſi avec ſuccès : il ne faut que lire ſa vie, pour y voir, & admirer le double eſprit de charité, & de réforme, dont à l'exemple de ſainte Colete elle fut toujours animée.

Elle fit, MES REVERENDES MERES, ſucceſſivement paſſer ce double eſprit de ſa perſonne dans les votres : on la voit, en vous voyant : vous la faites revivre après ſa mort : toutes les vertus héroiques, qu'elle pratiqua, ſont aujourd'hui vos vertus : même zele, même ferveur, même charité, même humilité, même pauvreté, même éloignement des créatures, même retraite, même ſilence, même auſterité de vie, & il ſuffit de pénetrer autant que j'ai eu le bonheur de le faire dans l'intérieur de votre Cloître par les devoirs du Provincialat, pour y remarquer autant de fidéles copies de ce parfait modéle, qu'on y trouve de Religieuſes qui compoſent votre ſainte Communauté. Auſſi puis-je ſans flaterie

vous appliquer ce bel éloge, que l'Auteur du Livre de l'Eccleſiaſtique donne à un ſage enfant, à qui le pere avant mourir, avoit inſpiré tout l'amour, qu'il avoit lui même pour la vertu, tout le zele, dont il étoit animé pour la Religion, & pour le culte du vrai Dieu. Le Pere eſt mort, *dit cet Auteur ſacré*, mais il ſemble n'être pas mort : il a laiſſé après lui un Fils, qui lui eſt en tout ſemblable, & qui eſt un autre lui-même.

C'eſt, MES REVERENDES MERES, ce que je puis dire à votre gloire : la Mere Agnès eſt morte ; mais elle paroit n'être pas morte : elle a laiſſé après elle en vous un grand nombre de filles, qui lui ſont en tout ſemblables, & qui marchant fidélement ſur ſes traces, la font revivre après ſa mort, & renouvellent tous les jours le double eſprit de charité, & de zele pour la réforme, dont elle leur a laiſſé de ſi rares exemples.

C'eſt ce double eſprit de charité, & de zele pour la réforme, dont vous avés herité de cette ſainte fille, qui fait, MES REVERENDES MERES, votre caractere diſtinctif. On remarque parmi vous une union ſi étroite, un amour ſi tendre les unes pour les autres, une ſi grande ouverture de cœur, tant de conformité de ſentimens, de ſi grands empreſſemens à vous rendre mutuellement ſervice, ſoit dans la maladie, ſoit dans la ſanté, qu'on comprend ſans peine, que cette charité, cette Reine

des vertus, dont saint Paul fait un si beau portrait dans son Epitre aux Corinthiens, est la vertu dominante de votre Monastere, qui vous faisant joüir d'une paix inalterable, vous fait aussi goûter dès cette vie une sorte de béatitude prématurée, qui vous prépare, & vous dispose à une béatitude éternelle.

Que ne dirois je pas, MES REVERENDES MERES, de cet esprit de réforme, qui regne d'une maniere si édifiante parmi vous, si je ne craignois de blesser votre modestie, en exposant aux yeux du public les vertus héroiques, que vous pratiqués en secret, & que votre humilité autant que votre retraite impénetrable dérobe à la connoissance du monde? Je parlerois de cette régularité de vie toujours égale à elle même, digne d'être proposée pour modéle aux maisons Religieuses les plus saintes, & les plus reformées; de cette exactitude scrupuleuse à remplir les plus petits devoirs de votre état; de cette attention & de cette application continuelle à l'observance de toutes les pieuses coûtumes, que vous avés reçûës de vos anciennes Meres, & à ne laisser jamais rien innover, qui puisse leur donner la moindre atteinte, ni introduire parmi vous le moindre relâchement. Mais je sens la violence que je vous fais, & je n'oserois passer plus loin.

Recevés, MES REVERENDES MERES, ce present, que je prends la liberté de vous

offrir, de la Vie d'une de vos plus ſaintes Abbeſſes, dont la memoire vous eſt ſi chere, & ſi précieuſe : recevés-le, dis-je, comme un témoignage de ma reconnoiſſance, & du profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MES REVERENDES MERES,

Vôtre très-humble, & très-obéïſſant ſerviteur.
F. HYACINTHE d'Avignon Exprovincial des Capucins.

PREFACE.

LA gloire de Dieu, l'édification du prochain, le zele de l'accroiſſement de la Religion, l'Exaltation de la ſainte Egliſe, ne permettent pas de laiſſer enſevelies dans l'oubli les actions ſaintes, les vertus héroïques, & le mérite extraordinaire de certains grands Perſonnages, qui par leur éminente ſainteté ſe ſont diſtingués dans l'obſcurité d'un Cloître, & n'ont été connus que de ceux, qui aïant vecû de leur tems, & paſſé à leur compagnie une grande partie de leur vie, ont auſſi été les ſeuls témoins, & les ſeuls admirateurs de leurs prodiges.

Leurs vertus, comme nous avons droit de le préſumer, les aïant rendus dignes de l'immortalité bienheureuſe, il eſt de la juſtice d'immortaliſer leurs noms, & de les faire connoître aux ſiécles à venir; & la Religion éxige, que ces éclatantes lumieres depuis ſi long-tems cachées ſous le boiſſeau ſoient enfin tirées des ténébres, & élevées ſur le Chandelier, pour éclairer tous les fidéles par le récit de leurs actions, & des grandes merveilles, que le Ciel a autrefois operées par leur miniſtére.

C'eſt cette conſidération jointe aux inſtances ſouvent réïterées de la part des Révérendes Meres Capucines de Marſeille, qui nous ont engagé malgré notre inſufiſance à retirer de la terre de l'oubli les Cendres vénérables de la Révérende Mere Agnès d'Aguillenqui d'Aix en Provence,

l'une des plus illuſtres, & des plus ſaintes Abbeſſes, qui aïent gouverné leur Monaſtere depuis ſa Fondation : fille puiſſante en œuvres, & en paroles, pour parler le langage de l'Ecriture, dont néanmoins l'éminente ſainteté reſte depuis environ ſoixante-dix ans enſevelie dans l'obſcurité d'un Cloître, que je puis comparer à ce champ, dont parle le Fils de Dieu dans ſon Evangile, qui renferme dans ſon ſein de riches tréſors cachés, qu'il n'eſt pas aiſé de découvrir : il faut bien travailler, & bien creuſer pour aller juſqu'à leur ſource ; c'eſt un champ ouvert aux morts du ſiécle ; mais bien clos, inacceſſible, & preſque impénetrable aux yeux, & à la connoiſſance des mortels.

Les ſaintes filles, qui en ſont aujourd'hui la gloire, par la régularité, & la ſainteté de leur vie, m'ont fait la grace de me découvrir une partie de ces tréſors précieux cachés dans l'enceinte de leur Monaſtere : elles m'ont préſenté pluſieurs anciens Mémoires d'un grand nombre de leurs anciennes Meres, qui après avoir mené la vie du monde la plus édifiante, ſont toutes mortes en odeur de ſainteté. Je me ſuis fixé à la vénérable Mere Agnès d'Aguillenqui, pour laquelle j'ai ſenti un plus grand attrait ; & quoique j'aïe d'abord remarqué dans ſa vie un tiſſu continuel de merveilles étonnantes, de miracles les plus éclatans, & de faveurs du Ciel ſi rares & ſi extraordinaires, qu'on en trouve peu d'exemples dans les vies des Saints les plus favoriſés des dons celeſtes, & que j'aïe d'autre part compris, qu'écrivant dans un ſiecle fort incrédule, où la plûpart des gens du monde ſe font honneur de l'incredulité, & une eſpéce de loi de traiter de faux, ou pour le moins de très-douteux, & de très-incer-

tain tout ce qui tient du merveilleux, je m'exposois par ce seul endroit plus que par tout autre à la censure, & à la critique de tout ce qu'on appelle les beaux esprits du tems. J'ai jugé malgré ces refléxions, & la revolte même de mon amour propre, qui n'aime pas de s'y exposer, que je devois passer au-dessus de toute ces considerations, & ne pas m'arrêter au goût d'un siécle corrompu, qui fait consister sa prudence, & la sagesse de son discernement, à donner tout à la nature, rien à la grace; à ne rien croire de ce qu'il ne comprend pas; à mesurer la puissance de Dieu sur la foiblesse de son esprit; à rejetter tous les miracles comme des erreurs populaires, & des illusions des sens; & à traiter de fabuleux tout ce qu'on lit de merveilleux dans la vie des Saints: c'est ce qu'on appelle aujourd'hui le bon goût du tems.

Mais pour m'accommoder à ce prétendu bon goût si opposé à l'esprit de l'Eglise, qui ne permet l'invocation publique des Saints, qu'après qu'elle les a canonisés, & qui ne les canonise qu'après que Dieu a manifesté leur sainteté par quantité de prodiges, & de miracles, qu'elle examine avec grand soin, & toute l'exactitude possible: pour m'accommoder, dis-je, à un goût aussi dépravé, je n'aurai pas la foiblesse, & la lâcheté, de passer sous silence les merveilles, que je trouve dans les Mémoires qu'on m'a remis sur la vie de la Révérende Mere Agnès d'Aguillenqui, Mémoires d'autant plus dignes de foi, qu'ils sont écrits depuis plus de soixante-dix ans de la main propre de plusieurs saintes filles, qui ont passé une grande partie de leur vie sous la conduite, & la discipline de nôtre sainte Abbesse, qui ont fidélement, & constamment marché sur ses traces; qui ont

été les grandes confidentes de ſes ſecrets, & qui n'ont écrit que ce qu'elles ont vû. Pourroit-on raiſonnablement préſumer qu'elles en aïent voulu impoſer à celles, qui viendroient après elles ? Ajoûtons que tout ce qu'elles rapportent dans les Mémoires qu'elles ont laiſſé, ſe trouve confirmé par le témoignage du Pere Confeſſeur de la Communauté : ce fut durant dix à douze ans le R. P. Marc de Baudun ancien Profeſſeur de Théologie, Exprovincial des Capucins de la Province de Provence, Religieux d'un éminent caractere dans ſon Ordre, d'une pieté diſtinguée, d'une érudition profonde : ce qui paroît par la multitude des ouvrages qu'il a donnés au public. Après des témoignages auſſi reſpectables ; le ſeul orgüeil de l'eſprit humain peut cauſer cette injuſte & opiniâtre incrédulité, qui porte à douter de tout ce qui n'eſt pas dans le cours ordinaire de la nature. C'eſt d'ailleurs le devoir indiſpenſable d'un Hiſtorien de raporter fidélement tout ce qu'il trouve dans les Mémoires, qu'on lui confie ; & il ſeroit de l'aveu de tout le monde fort imprudent, s'il s'en érigeoit lui-même le premier cenſeur, le premier critique : faute eſſentielle, dans laquelle il tomberoit, s'il s'aviſoit de ſupprimer ce qui lui paroîtroit trop extraordinaire, & capable de lui attirer la critique des autres. Il ne ſe donne ni pour témoin, ni pour garant des faits, qu'il raporte : toute ſon attention doit être d'examiner, ſi les Mémoires, qu'on lui donne, partent de bonne main, & s'ils méritent, qu'on y ajoute foi. C'eſt à quoi nous avons donné toute nôtre attention.

Nous devons avant que de finir cette Préface, que nous avons jugée néceſſaire par raport aux faits extraordinaires, & à cette foule de miracles

qu'on trouvera dans cette vie ; prévenir le Lecteur, que lorſqu'il nous arrive quelquefois de qualifier la Révérende Mere Agnès du titre de Sainte, & de Bienheureuſe, nous n'avons pas la penſée de la propoſer comme telle, ni de prévenir le jugement de l'Egliſe, qui ne l'a pas encore Canoniſée, ni même Béatifiée : il faut eſperer qu'elle le fera avec le tems : mais nous avons ſeulement prétendu, en attendant que l'Egliſe prononce, la répréſenter comme une fille d'une vertu extraordinaire, d'une pieté des plus édifiantes ; une fille que le Ciel a favoriſée de ſes plus grandes graces, auxquelles elle a toute ſa vie répondu avec une inviolable & conſtante fidelité ; une fille, qui a reçû du Ciel tous les dons les plus excellens, que Dieu ne communique qu'aux ames choiſies, tels que le ſont le don de miracles, les viſions, les révélations, que nous raportons ſur la foi des Mémoires, qui nous ont été communiqués, mais que nous n'avons garde de donner comme inconteſtables, juſqu'à ce que l'Egliſe les ait examinés & aprouvés.

APPROBATION

DES THEOLOGIENS DE L'ORDRE.

NOUS soussignés avons lû & examiné par l'ordre du R. P. Jean-François de Toulon Provincial de la Province de Saint Louis, *La Vie de la Révérende Mere Agnès d'Aguillenqui d'Aix en Provence ancienne Abbesse des Religieuses Capucines de Marseille*, composée par le R. P. Hiacinthe d'Avignon Exprovincial des Capucins de la même Province; & n'y aïant rien trouvé de contraire à la foi catholique, ni aux bonnes mœurs; au contraire beaucoup d'élévation & de naturel, beaucoup d'aplications heureuses, & de saintes instructions capables sous un stile aisé de conduire à la perfection chrêtienne & réligieuse les ames, qui en feront la lecture, nous l'avons jugée digne d'être donnée au public. En foi dequoi nous nous sommes soussignés à Beaucaire le second du mois de Mars 1739.

F. SERAPHIN DE CARPENTRAS, ancien Professeur de Théologie, & Exprovincial des Capucins.

F. DANIEL DE VALREAS Capucin, ancien Professeur de Théologie, Ex-Definiteur.

LICENTIA.

REVERENDISSIMI

PATRIS MINISTRI GENERALIS
Ordinis Capucinorum.

Nos F. Bonaventura à Ferrariâ Minister Generalis, (L. J.) Ordinis Minorum Sancti Francisci Capucinorum.

LIBRUM, cui titulus est, *La Vie de la Révérende Mere Agnès d'Aguillenqui, Abbesse du Couvent des Capucines de Marseille*, à R. P. Hyacintho Avenionensi Exprovinciali Provinciæ Sancti Ludovici compositum, & à duobus Ordinis Theologis revisum, & approbatum, typis dandi, tenore præsentium facultatem facimus, servatis priùs omnibus de more, ac de consuetudine in regno Galliæ servandis. Datum in nostro Conventu Romano Die 27. mensis Martii, anno 1739.

F. BONAVENTURA Minister Generalis.

PERMISSION

Du R. P. Provincial des Capucins de la Province de Saint Louis.

NOUS F. Jean-François de Toulon Provincial des Capucins de la Province de Saint Louis, aïant vû la permiſſion de nôtre Reverendiſſime Pere Général, qui permet l'impreſſion d'un Ouvrage qui a pour titre, *La Vie de la Révérende Mere Agnès d'Aguillenqui, Abbeſſe du Couvent des Capucines de Marſeille*, compoſée par le R. P. Hiacinthe d'Avignon Exprovincial de la même Province, nous la permettons auſſi, autant qu'il eſt en nôtre pouvoir, tout ce qui eſt de droit étant obſervé. Fait à nôtre Couvent de Marſeille ce 18. Avril 1739.

F. JEAN-FRANÇOIS Provincial.

IMPRIMATUR,

SI videbitur Reverendiſſimo Patri Inquiſitori.
S. DE FOSSERAN Vic. Generalis.

IMPRIMATUR,

F. N. BERMOND, Inquiſitor Generalis Avenionenſis.

TABLE
DES MATIERES
ET

des choſes plus remarquables contenuës dans la Vie de la Vénérable Mere Agnès d'Aguillenqui.

CHAPITRE PREMIER.

La Naiſſance, & la vie ſeculiere de la Révérende Mere Agnès. pag. 1

CHAP. II. *La Mere Agnès entre chés les Capucines, & eſt reçûë au Noviciat.* p. 10

CHAP. III. *Le mépris que la Mere Agnès faiſoit du Monde.* p. 22

CHAP. IV. *L'eſprit de mortification de la Mere Agnès.* p. 30

CHAP. V. *Le grand amour que la*

Mere Agnès a pour le silence. p. 47

CHAP. VI. *L'exactitude & la fidélité avec laquelle la Mere Agnès s'aquitte de tous les petits emplois, dont on la charge.* p. 55

CHAP. VII. *La grande charité de la Mere Agnès à l'égard de ses Sœurs malades.* p. 64

CHAP. VIII. *De l'humilité de la Mere Agnès.* p. 75

CHAP. IX. *De l'obéissance de la Mere Agnès.* p. 87.

CHAP. X. *Le grand amour que la Mere Agnès avoit pour la pauvreté.* p. 97

CHAP. XI. *La Mere Agnès est éluë Maîtresse des Novices.* p. 108

CHAP. XII. *Les instructions, que la Mere Agnès donnoit à ses Novices.* p. 121

CHAP. XIII. *Des instructions que la Mere Agnès donnoit à ses Novices sur l'Oraison, la Communion, & sur l'assistance aux divins Offices & au saint sacrifice de la Messe.* p. 135

CHAP. XIV. *Suite du Chapitre précédent.* p. 147

CHAP. XV. *La Mere Agnés est éluë Abbesse.* p. 156

CHAP. XVI. *La grande confiance que la Mere Agnès avoit en Dieu, & à sa providence.* p. 173

CHAP. XVII. *La patience héroique de la Mere Agnès dans les soufrances, & le désir ardent qu'elle en avoit.* p. 190

CHAP. XVIII. *Le grand amour que la Mere Agnès avoit pour Dieu.* p. 203

CHAP. XIX. *Le grand amour que la Mere Agnès avoit pour son prochain.* p. 219

CHAP. XX. *Le zele que la Mere Agnès avoit pour la conversion des pécheurs.* p. 234

CHAP. XXI. *De l'estime que le monde faisoit de la vertu de la Mere Agnès.* p. 248

CHAP. XXII. *Le grand empire que la Mere Agnès avoit sur le Démon.* p. 259

CHAP. XXIII. *De la Dévotion que la Mere Agnès avoit au Saint Sacrement de l'Autel, & du profond respect qu'elle portoit aux Prêtres.* p. 274

CHAP. XXIV. *De l'Oraison, & des Extases de la Mere Agnès.* p. 287

CHAP. XXV. *La Mere Agnès voit dans l'avenir, & pénetre le secret des cœurs.* p. 297

CHAP. XXVI. *Les miracles que Dieu a operés en faveur de plusieurs personnes par l'intercession de la Mere Agnès.* pag. 313

CHAP. XXVII. *La derniere maladie de la Mere Agnès, & les peines intérieures qu'elle y soufrit.* p. 329

CHAP. XXVIII. *Les douleurs extrêmes que la Mere Agnès soufrit dans sa derniere maladie, & la mort précieuse qu'elle fit.* p. 342

CHAP. XXIX. *Les merveilles & les prodiges qui suivirent la mort de la Mere Agnès.* p. 354

CHAP. XXX. *Les Miracles que Dieu a operés après la mort de la Mere Agnès en faveur de ceux qui ont eu recours à son intercession.* p. 365

FIN DE LA TABLE.

LA VIE
DE LA
REVERENDE MERE
AGNÈS
D'AGUILLENQUI
ABBESSE DES CAPUCINES
DE MARSEIELLE.

CHAPITRE PREMIER.

La Naiſſance, & la vie ſeculiere de la Révérende Mere Agnès.

JE n'ai pas deſſein, en écrivant la vie, & les miracles de la Révérende Mere Agnès d'Aguillenqui, Abbeſſe des Capucines de la Ville de Marſeille, de fonder ſa gloire, & ſon mérite ſur la Nobleſſe de ſa Famille : elle la mépriſa dès ſa plus tendre enfance ; & ce ſeroit pour elle une foible matiere d'éloge, ſi au lieu de la loüer d'abord par

le mépris qu'elle en fit, je commençois cet Ouvrage par étaler aux yeux de mon Lecteur cette succeſſion de grands hommes, qui ont honoré l'Egliſe, la Robe, & l'Epée, & toutes les nobles alliances, qui depuis pluſieurs ſiécles ont illuſtré de pere en fils la famille d'Aguillenqui, & celle de Pontevés, d'où ſon pere & ſa mere ont tiré leur origine.

Le peu de cas qu'elle fit toute ſa vie de toutes ces grandeurs mondaines, qui ébloüiſſent pour l'ordinaire les yeux, & l'eſprit des hommes charnels, fait aſſés ſentir, que mépriſant la chair, & le ſang, nôtre ſainte Abbeſſe n'eſtima que la naiſſance ſpirituelle, qu'elle avoit reçûë au ſaint Bâtême, qui l'honorant de l'auguſte qualité d'enfant de Dieu, lui donnoit un droit légitime ſur ſon héritage éternel. Je ſens aſſés d'ailleurs que m'arrêtant trop ſur une matiere, ſur laquelle cette ſainte fille ferma toûjours les yeux, & dont elle ne pouvoit ſans rougir, entendre parler, je m'éloignerois trop auſſi de l'eſprit, dont elle fut toute ſa vie animée, qui eſt pourtant le ſeul, qui doit animer, & conduire ma plume, en décrivant ſes vertus, & les prodiges extraordinaires, qu'elle a operés dans le cours de ſa vie. Je renvois donc mon Lecteur à la lecture de l'hiſtoire de Provence, où il trouvera les hauts faits, & les tîtres diſtinctifs de l'Illuſtre famille, dont nôtre ſainte Abbeſſe eſt ſortie.

Elle nâquit le 17. Fevrier de l'année 1602. à Aix Ville capitale de la Province de Provence, & deux jours après ſa naiſſance elle fut régénerée par les eaux ſalutaires du Bâtême, où elle reçût le nom de Françoiſe comme un pronoſtic de ce qu'elle devoit être un jour, & de l'état qu'elle devoit embraſſer dans l'Ordre de ſaint François.

Je ne ſaurois mieux commencer le détail de ſa

vie, qu'en lui appliquant ce beau trait de saint Augustin, qui parlant de saint Jean-Bâtiste encore dans le sein de sa mere, dit qu'il commença de vivre à Dieu, avant que de vivre à soi-même. C'est ce que je puis sans flaterie apliquer à la petite Françoise; puisque sa mere, & de sa nourrice ont cent fois attesté avec une grande abondance de larmes, que la joïe, & l'admiration arrachoient de leurs yeux, qu'elles l'ont souvent trouvée, aïant à peine six mois, hors de son berceau, où elle étoit emaillotée, cachée en un coin de la chambre ses petites mains, & ses yeux élevés vers le Ciel, comme si elle eût été ravie dans l'ardeur d'une fervente priere, prodige qu'elles ne pouvoient atribüer qu'à la puissance de Dieu, & au ministere de son bon Ange, qui la délioit, & la conduisoit dans ce coin, où elle ne pouvoit naturellement se trainer d'elle-même.

C'est à peu près un prodige égal que celui que sa mere racontoit encore, lorsque la tenant entre ses bras à l'âge de trois ans, cette petite fille tressaillant de joïe, élevant ses petites mains, & ses yeux vers le Ciel, s'écria comme transportée hors d'elle-même, *Ah! ma chere Mere, qu'elle est Belle! qu'elle est Belle! je veux la prendre.* Ce qui fit conjecturer à cette pieuse Dame, que sa fille voïoit la sainte Vierge. Ce mouvement précipité d'une fille de trois ans, sa joïe extraordinaire, ses paroles, ses gestes, ses exclamations, ses empressemens marquant nécessairement quelque chose de divin, & fort au-dessus de la nature.

Je ne doute pas, que la prudence humaine n'ait peine à croire ces prodiges, & que les critiques, & les savans du siécle ne les fassent passer pour des illusions, des reveries, & des inventions

de l'eſprit humain. Mais que le monde, qui eſt un juge peu équitable des verités divines, & des miſteres de la Religion en juge comme il voudra ; je ne laiſſe pas de raporter ces faits tout extraordinaires qu'ils ſont, ſur la foi, & ſur le témoignage de ceux qui les ont ſouvent oüi raconter à la mere, & à la nourrice de nôtre ſainte fille. Je ne lui raviraï pas par une lâche, & criminelle complaiſance, ni pour m'accommoder au goût, & à l'eſprit d'un ſiecle incrédule, la gloire que ces prodiges lui procurent, qui furent autant de préſages évidens de ſa future ſainteté, & du choix, que Jeſus-Chriſt en avoit fait, preſque dès le ſein de ſa mere, pour être une de ſes plus cheres, & de ſes plus fidéles épouſes.

L'événement vérifiera bien-tôt la verité du pronoſtic, puiſque cette ſainte fille n'eut pas plûtôt atteint l'âge de ſept-à-huit ans, qu'elle ſe conſacra entierement aux œuvres, & aux exercices de la pieté. Elle donna ſelon le conſeil du Sage, ſon cœur à Dieu dès le point du jour : ſes premieres penſées furent celles de ſon ſalut : ſes premiers exercices furent le jeune, les veilles, la priere : ſa premiere étude fut celle de la vie de Jeſus-Chriſt, qu'elle ſe propoſa toûjours pour modele ; & les premieres peines qu'elle ſoufrit, furent ſes pénitences, & ſes mortifications.

Dieu la prévint de ces bénédictions de douceur, par leſquelles il ſe hâte, pour ainſi dire, d'entrer en poſſeſſion de ſes élûs. Il lui donna un de ces naturels heureux, qui ſont faits pour la vertu, qui ſemblent être la vertu même. Auſſi peut-on dire avec verité, qu'il n'y eut jamais d'enfance pour elle ; que comme un autre petit Tobie elle ne fit jamais rien de puerile. Les jeux, les plaiſirs, les divertiſſemens, le luxe des habits,

qui ont de ſi grands charmes pour les Demoiſelles de ſa naiſſance, n'eurent pour elle aucun attrait : elle n'aima ſuivant le précepte de l'Apôtre qu'à être revêtuë de pudeur, & de modeſtie, trouvant indigne d'une fille chrêtienne tout ce qui reſſentoit l'eſprit du monde, & qui pouvoit flater la vanité.

S'accoûtumant à porter de bonne heure le joug du Seigneur, elle ſe familiariſoit dès cet âge ſi tendre avec les pratiques les plus auſteres des plus parfaits Solitaires. Les diſciplines ſanglantes, les veilles, les jeunes au pain, & à l'eau, les haires, les cilices, l'oraiſon preſque continuelle furent comme les coups d'eſſai de ſa vertu naiſſante. Sa mere apréhendant avec toute ſorte de fondement que la ſanté d'une fille ſi chere, qui étoit d'ailleurs d'un tempéramment très-délicat, ne fût alterée par des pratiques auſſi auſteres, qu'elle ne pouvoit dérober à ſa connoiſſance, quelque ſoin qu'elle prît, pour ſe cacher, ſe ſervit de ſon autorité pour les moderer, & réduiſit ſes jeunes trop fréquens au pain, & à l'eau, aux ſeuls Vendredis de l'année, & lui retrancha le Carême entier qu'elle jeunoit avec la même rigueur. Cette ſainte fille s'en défendit autant qu'elle put, avec beaucoup de douceur & d'humilité : mais trouvant ſa mere inflexible ſur cet article, n'ignorant pas d'ailleurs que l'obéïſſance vaut mieux que le ſacrifice, elle ſe ſoumit aveuglement à ſes ordres ſi reſpectables, & enviſagea toujours dans la ſuite la volonté de Dieu dans celle de ſa mere.

Voulant néanmoins ſe dédommager en quelque façon de cet adouciſſement, elle la conjura avec une abondance de larmes de lui permettre du moins d'aller une fois la ſemaine viſiter les malades

de l'Hôpital de saint Lazare. Une telle demande étoit trop juste, pour lui être refusée par une mere aussi chrêtienne que la sienne : aussi lui fut-elle d'abord accordée. Avec quelle ferveur se porta-t-elle à cet exercice de charité ? Elle les assistoit de tout son petit pouvoir, jusqu'à se retrancher le nécessaire à elle-même, usant de mille innocentes adresses, pour pourvoir à tous les besoins des pauvres, se faisant elle-même bien pauvre, pour les revêtir de ses dépouilles. Elle les instruisoit, les catéchisoit, les consoloit, & leur rendoit les services les plus bas, les plus humilians, & les plus capables de rebuter la délicatesse naturelle aux jeunes personnes de sa condition. Elle leur distribuoit de petits Agnus couverts d'étofe de laine, qu'elle travailloit de ses propres mains, auxquels Dieu donnoit tant de bénédictions, que les malades en éprouvoient souvent des éfets miraculeux, & en recouvroient la santé. Leur vertu s'étant répanduë dans la ville, chacun en demandoit, pour les porter sur soi, & plusieurs à la suite du tems, comme on le verra dans le cours de cette histoire, s'en servirent utilement, pour apaiser les orages, calmer les tempêtes, éteindre les incendies, guérir les malades, & produire d'autres éfets, qui tenoient du prodige. La dévotion à ces petits Agnus se soutient encore à Marseille, & dans tout son voisinage, de sorte que les Capucines peuvent à peine en fournir à ceux qui en demandent.

La charité de cette sainte fille ne parut jamais avec tant d'éclat que dans sa propre famille, & à l'endroit de ses domestiques. Instruite de cette doctrine de saint Paul, qui nous apprend, que celui qui en néglige le soin, est devant Dieu d'une condition inférieure à celle d'un Gentil, &

d'un Infidele, elle s'apliqua de toutes ſes forces à leur éducation, & à leur inſtruction, prenant un ſoin ſingulier de leur aprendre des prieres dévotes, qu'elle leur faiſoit réciter matin & ſoir. Elle les édifioit par ſes exemples, & par ſes diſcours. Elle les catéchiſoit, & les inſtruiſoit des maximes de la Religion, & des principes de la foi. Elle les conſoloit dans leurs aflictions, les ſoulageoit dans leurs maux, & les ſervoit de ſes propres mains dans leurs maladies. Elle leur compatiſſoit dans leurs diſgraces, & ſe réjoüiſſoit avec eux dans leurs heureux ſuccès. Elle les corrigeoit, lorſqu'ils manquoient à leur devoir : ce qu'elle faiſoit d'une maniere ſi douce, ſi humble, ſi charitable, & ſi civile, qu'elle ſe rendoit agréable à ceux qu'elle réprenoit, leur inſpirant ſur toutes choſes une grande dévotion, & beaucoup de confiance à la Reine des Anges, à qui après Dieu elle mettoit toute la ſienne.

Sa pieté envers cette divine Vierge étoit des plus tendres, & des plus ſenſibles, ne la nommant communément que du nom de ſa chere Mere, ſon Avocate, ſa Protectrice, ſon Azile, & recouroit ſans ceſſe à elle avec la confiance d'un enfant, inventant tous les jours de nouvelles pratiques de pieté à ſon honneur ; & convaincuë qu'elle ne pouvoit rien faire, qui lui fût plus agréable que de l'imiter en ſa pureté, elle donna toute ſon aplication à conſerver cette vertu, qui fait les Anges de la terre.

Avec quel ſoin gardoit-elle les avenuës de ſon jeune cœur ſuivant le précepte du ſage ? Et de quelle vûë ſecrete accompagnoit-elle toutes ſes actions dans la crainte de plaire aux hommes ? A l'exemple du ſaint homme Job elle avoit fait un pacte avec ſes yeux, pour ne les arrêter jamais

ſur le viſage d'un homme. Tous les objets qui la frapoient, la portoient à ſon Dieu : elle le contemploit dans toutes les créatures ; & ſemblable aux Abeilles elle cueilloit le miel de la dévotion des fleurs les plus ameres ; je veux dire, qu'elle ſe faiſoit un ſujet de mérite de ce qui perd pour l'ordinaire les perſonnes, qui vivent dans le grand monde.

Le premier uſage qu'elle fit de ce grand monde, fut d'en connoître le néant, la vanité, & la corruption. Du lieu éminent où la grace de Dieu la tint ſans ceſſe élevée, elle découvrit dans ce cahos confus du monde une multitude inombrable d'hommes animés de diferentes paſſions, enchantés par l'amour, amolis par la volupté, ſeduits par les plaiſirs, dominés par l'ambition, enflés par l'orgueïl, aveuglés par l'interêt, tranſportés par la haine, rongés par l'envie, dechirés par la jalouſie, vuides de Dieu, pleins d'eux-mêmes, qui ignorant tout ce qu'ils devroient ſavoir, ne veulent aprendre que ce qu'ils devroient ignorer ; qui prenent le bien pour le mal, & le mal pour le bien ; qui ne s'attachent qu'au préſent, qui doit finir, négligeant l'heureux avenir, qui ne finira jamais.

Elle vit dans la plûpart des grands du ſiécle cette vie de molleſſe, & d'oiſiveté, cette vie, où l'on ne ſe croit fait que pour le plaiſir, le jeu, le luxe, & la bonne chere ; cette vie enfin où l'on ne connoit pas d'autre marque de grandeur, que la fierté, l'ambition, le faſte, & l'emportement. Ce fut l'idée qu'elle ſe forma de la corruption du monde, ou pour mieux dire, le tableau que le doigt de Dieu en traça dans ſon eſprit. Que cette idée afreuſe fut puiſſante, pour en détacher l'eſprit & le cœur de cette ſainte fille ! Au milieu

du monde elle étoit hors du monde, pour parler le langage de ſaint Clement Alexandrin : elle en étoit ſéparée par cette ſolitude miſtérieuſe, qu'elle s'étoit à l'exemple de ſainte Cécile, bâtie dans le cœur, où Dieu étoit adoré dans le ſecret ; ſéparée de toutes les afaires du ſiécle, autant que ſon état pouvoit le lui permettre ; ſéparée de toutes les compagnies mondaines, & de tout ce qui attache le plus au monde les perſonnes de ſon ſexe, & de ſa naiſſance.

Malgré toutes ces ſages précautions cette ſainte fille apréhenda toûjours d'être tôt ou tard vaincuë par un ennemi auſſi puiſſant, & auſſi dangereux, que l'eſt le monde, dont on ne triomphe guere que par la fuite. „ Qu'il eſt difficile, ſe diſoit-„ elle à elle-même, d'être une vraïe Iſraëlite au „ milieu des abominations des Egyptiens, d'offrir „ à Dieu l'encens de ſes prieres, de l'honorer, „ de le bénir, de chanter des Cantiques de „ loüange à ſa gloire dans une terre étrangere, „ qui ne le connoit pas, & qu'il ſemble lui-même „ méconnoître à ſon tour ! “

De cette crainte, dont elle étoit toute pénetrée, lui venoit cette extrême repugnance qu'elle ſentoit pour le commerce, & la ſocieté des perſonnes mondaines. De là cette attention, & cette vigilance continuelle ſur tous les devoirs d'une fille veritablement chrétienne. De là ces épanchemens de cœur, ces prieres ferventes, & ces amoureux ſoûpirs, qu'elle pouſſoit vers le Ciel, & qu'elle répandoit ſans ceſſe dans le ſein de ſon Dieu. De là ces larmes ſi abondantes, qu'elle moüilloit quelquefois le plancher de ſa chambre. De là ces inquiets & ſérieux examens de ſa vie, où ſe citant au tribunal de ſa timide conſcience, elle ſe demandoit raiſon à elle-même deux ou trois fois par

jour de ce qu'elle avoit dit, fait, & penſé, ſe défiant comme le ſaint homme Job, de ſes propres vertus. De là cette aſſiduité à l'oraiſon, où elle paſſoit une grande partie du jour, & ſouvent les nuits entieres dans la contemplation des miſteres de la Paſſion de Jeſus-Chriſt. De là enfin ce grand dégoût, qu'elle conçut pour le monde, & ce déſir ardent de ſacrifier à Dieu une fortune riante, une floriſſante jeuneſſe, une beauté recherchée, & l'heureux avenir, que le monde lui promettoit, & de chercher dans l'obſcurité d'un cloître un aſile à ſon innocence. Elle en forma la réſolution, & n'en difera l'exécution, que pour attendre l'arrivée des Révérendes Meres Capucines de Paris, que Madame d'Allemagne grande ſervante de Dieu apelloit à Marſeille, pour s'établir dans un Couvent, qu'elle avoit déja préparé pour les y recevoir.

CHAPITRE II.

La Mere Agnès entre chés les Capucines, & eſt reçûë au Noviciat.

IL ne faudroit pas ſe figurer dans l'abandon, que la Mere Agnès fit du monde dès ſa plus tendre jeuneſſe, une de ces retraites forcées, où la dure néceſſité de plier ſous une autorité ſupérieure a plus de part qu'une douce liberté, où de malheureux enfans comme de pauvres victimes de l'ambition, & de l'interêt de leurs parents ſont conduits, & comme trainés par force au pied des Autels, & contraints de chercher dans l'obſcurité d'un Cloître un aſile à toutes les perſécutions,

qu'on leur livre dans leur maiſon paternelle. Notre ſainte fille ne fut pas expoſée à cette ſorte d'inſulte : ſon ſacrifice fut très-libre, & elle ne le conſomma qu'après de très-ſerieuſes réflexions, & une mûre déliberation.

Inſtruite de cette grande verité de Religion, que ſaint Paul nous aprend dans ſon Epitre aux Romains, que toute l'œconomie du ſalut de l'homme ne roule que ſur quatre demarches de la grace, qui ont entre elles une union, & une connexion ſi néceſſaire, qu'on ne peut les ſéparer, ſans en renverſer tout l'ordre, ſur la prédeſtination, ſur la vocation, ſur la juſtification, & ſur la gloire, qui nous eſt préparée. *Ceux que Dieu prédeſtine*, dit ce grand Apotre, *il les apelle ; ceux qu'il apelle, il les juſtifie ; ceux qu'il juſtifie, il les glorifie.* Si on renverſe cet ordre, toute l'œconomie du ſalut eſt auſſi renverſée. Qui manque à la vocation, manque à la juſtification, & à la gloire promiſe. Inſtruite, dis-je, de cette grande verité, ſur laquelle les perſonnes du monde font pour l'ordinaire peu de réflexion, elle enviſagea toujours le choix d'un état, comme ce qu'il y a de plus important à la vie & de plus eſſentiel au ſalut : auſſi donna-t-elle tous ſes ſoins, & toute ſon aplication à connoître la volonté de Dieu ſur elle ; ſachant qu'il n'apartient qu'à lui ſeul de fixer l'état d'un chacun, que c'eſt en cela principalement, comme le dit le ſavant Guillaume de Paris, que conſiſte le ſouverain domaine, qu'il a ſur toutes les créatures, elle ne conſulta auſſi que lui ſeul.

Elle y emploïa les veilles, les jeunes, les larmes, l'uſage fréquent des Sacremens. Elle conſulta les perſonnes, qu'elle connoiſſoit fort éclairées dans les voïes du Seigneur ; elle leur découvroit

avec une grande confiance, & beaucoup de simplicité toutes les dispositions de son cœur ; & se prosternant jour & nuit devant son Dieu, elle lui disoit avec une grande abondance de larmes, & une parfaite éfusion de cœur, ces paroles de saint Paul. *Seigneur, que voulés-vous que je fasse ?* & avec le saint Roi David, *Mon cœur est prêt, ô mon Dieu, mon cœur est prêt, à suivre les routes que vous me tracerés. Tous les états du monde me sont indiferens, jusqu'à ce qu'il vous plaise de me faire connoître celui qui vous est le plus agréable, & à moi le plus salutaire.*

Ce fut au sortir d'une de ses ferventes Oraisons, où elle avoit passé trois heures entieres, que son esprit se trouva rempli de si vives lumieres, & son cœur embrasé d'un désir si ardent de quitter le monde, & d'entrer chés les Capucines, dont la pieté, la régularité, & l'austerité de vie étoient déja même avant leur arrivée de Paris répanduës dans toute la Provence, qu'elle conjura avec toute sorte d'instance, & une grande abondance de larmes son pere, & sa mere de la présenter à Madame d'Allemagne, pour la prier de la mettre au rang des jeunes Demoiselles, qu'elle élevoit avec beaucoup de soin, & de zele, pour composer la nouvelle Communauté, dont elle avoit formé elle-même le projet. Dieu Maître absolu des cœurs disposa si bien de ceux de son pere & de sa mere, qu'ils se rendirent aux larmes, & aux instances réïterées de cette chere fille, l'unique objet de leur tendresse. La grace en cette occasion triompha dans leur cœur sur toutes les repugnances de la nature, qui s'oposoit à ce sacrifice ; sacrifice qui a quelque raport, & qui ne leur coûta guere moins que celui que fit autrefois le Patriarche Abraham, lorsque pour

obéïr au commaudement de Dieu, il immola ſon cher Iſaac.

L'illuſtre fondatrice à qui ils la préſenterent, n'eut pas plûtôt jetté les yeux ſur la petite Françoiſe, qu'elle en fut charmée. Elle y remarqua d'abord tant de douceur, une ſi grande modeſtie, jointe à une ſi rare beauté, tant de zele & de pieté, tant de ferveur, qu'après l'avoir tendrément embraſſée, & arroſée de ſes larmes, elle lui donna le rang qu'elle méritoit, parmi les autres Demoiſelles, qu'elle préparoit au même ſacrifice, ajoûtant en préſence de ſon pere & de ſa mere, qu'elle la regardoit comme une pierre précieuſe taillée de la main de Dieu même, très-propre à relever la gloire, & à ſoutenir l'édifice ſpirituel, qu'elle projettoit. Elle ne ſe trompa pas dans ſon jugement: la ſuite de ſa vie fait bien ſentir, que cette illuſtre fondatrice avoit parlé par un eſprit prophétique.

Nôtre ſainte fille fit un aprentiſſage d'une année environ de la nouvelle vie, qu'elle étoit réſoluë d'embraſſer, auprès de cette illuſtre Dame, & à la compagnie de ſix autres prétendantes, qu'elle avoit choiſies pour la même fin, & pour les préſenter aux Révérendes Meres de Paris, dès qu'elles ſeroient arrivées à Marſeille. Sous les yeux, & ſous la diſcipline d'une telle maîtreſſe, quel progrès ne fit-elle pas dans la perfection? Elle y commença une nouvelle vie; & quoique celle qu'elle avoit menée juſqu'alors, fut très-pure, & très-innocente, & qu'on puiſſe avec juſtice lui apliquer ces paroles de l'Eccleſiaſtique, *Les emplois de mon enfance ont été l'étude de la ſageſſe & de l'oraiſon; mes déſirs, & mes vœux n'avoient pas d'autre objet; je veillois dès le grand matin à la porte, & je frapois ſans ceſſe pour avoir*

entrée dans le Temple ; néanmoins depuis qu'elle eut obtenu la grace d'être reçûë au nombre des saintes filles, qui devoient les premieres former une si sainte Communauté, elle donna une plus vaste étenduë à sa ferveur : ses oraisons furent plus longues, ses pénitences plus fréquentes, son détachement du monde plus entier, & son silence si rigoureux, qu'elle ne parloit jamais sans être interrogée.

Uniquement attentive à toutes les vertus, qu'elle remarquoit dans les jeunes Demoiselles à la compagnie desquelles elle avoit le bonheur de vivre, elle ne les perdoit jamais de vûë, & les regardoit sans cesse comme un artisan son modele, pour les suivre, & les imiter. Voulant parfaitement connoître ce à quoi elle devoit s'engager dans l'état qu'elle embrassoit, elle s'apliqua sans relâche durant tout le cours de cette année à l'étude de la règle de sainte Claire, des Constitutions, & de toutes les pieuses pratiques, & coûtumes des Capucines de Paris, qu'elle se faisoit expliquer aux Capucins, qui étoient chargés de la conduite, & de la direction de cette petite, mais sainte assemblée.

Ne se contentant pas de les connoître d'une connoissance speculative, elle commença d'abord à les pratiquer, & avec autant d'exactitude, que si elle eût déja été revêtuë de leur habit, & professé le même état. C'étoit en vain qu'on s'éforçoit de lui représenter que des pratiques aussi austeres ne devoient pas être prématurées ; qu'affoiblissant trop une santé déja fort foible, & souvent chancelante, elle se mettoit hors d'état d'être reçûë à l'arrivée des Révérendes Meres de Paris ; qu'elle devoit se ménager, pour ne pas mettre obstacle à sa vocation, & à son sacrifice.

Elle répondoit avec beaucoup de douceur, & d'humilité „ que la vocation n'étant pas l'ouvrage „ des hommes, ni de la nature, mais de Dieu „ ſeul, c'étoit en lui ſeul auſſi qu'on devoit „ mettre toute ſa confiance; que lui aïant inſpiré „ le choix de l'état des Capucines, il ſauroit „ bien lui donner les forces néceſſaires à ſon „ exécution; que les adouciſſemens qu'on lui „ conſeilloit ne trouvant leur principe, & leur „ ſource que dans la nature & dans des raiſon- „ nemens humains, étoient plus propres à mettre „ obſtacle à l'accompliſſement de ſes déſirs, qu'à „ les faciliter; que les Révérendes Meres de „ Paris qu'on attendoit, ne ſe conduiſant que „ par l'eſprit de Dieu, ne ſuivroient auſſi que „ ſes mouvemens; que leur choix ne dépendoit „ pas ſans doute du déhors, & d'une ſanté ro- „ buſte, mais du dedans, & des impreſſions de „ la grace; qu'elle étoit déja très-perſuadée qu'elles „ ne s'attacheroient pas autant aux forces du „ corps qu'à celles de l'ame; qu'il convenoit „ fort d'ailleurs, avant que d'embraſſer un état, „ d'éprouver par la pratique de ſes règles, & de „ ſes coûtumes, ſi on auroit aſſés de force, & „ de courage, pour les ſuivre, & s'y conformer „ toute la vie ". Ses Directeurs ſe rendirent à des raiſons auſſi plauſibles, & la laiſſerent dans la liberté de ſuivre les mouvemens de ſon zele, & de ſa ferveur. Saint Ambroiſe avoit bien raiſon de dire, qu'il n'y avoit point d'âge foible pour le Royaume de Dieu, puiſque cette ſainte fille marque une ſi grande force en un âge auſſi tendre.

Les Révérendes Meres envoïées du Couvent des Capucines de Paris, pour commencer ce nouvel établiſſement ſi long-tems déſiré, & attendu en

Provence, arriverent enfin à Marseille. C'étoient trois illustres, & anciennes Religieuses très-éclairées dans les voïes de Dieu, & dans les routes, qui conduisent les filles à la plus haute perfection. Il faudroit des volumes entiers, pour raconter toutes leurs vertus, & celles de Madame d'Allemagne leur fondatrice. On passeroit, si on l'entreprenoit, les bornes qu'on doit se prescrire. Ce n'est pas d'ailleurs leur vie, qu'on se propose d'écrire : c'est celle de Mademoiselle Françoise d'Aguillenqui, que Madame d'Allemagne présenta à ces trois illustres Meres avec les autres Demoiselles, qu'elle avoit élevée avec tant de zele, de charité, & instruites de la règle de sainte Claire, de toutes les pratiques, & pieuses coutumes des Capucines de Paris, dont elle avoit pris soin de s'instruire parfaitement elle-même.

La Révérende Mere Agnès de Paris, qui avoit été élûë Superieure de ce nouvel établissement, après avoir rendu à Madame d'Allemagne les honneurs, qui lui étoient dûs, la reçut au Noviciat avec les six Demoiselles, qu'elle lui présenta. Elle leur donna à toutes des marques sensibles de sa tendresse : mais elle ne fut pas tout-à-fait maîtresse des mouvemens de son cœur à l'endroit de Mademoiselle Françoise d'Aguillenqui, pour laquelle elle conçut d'abord un sentiment de prédilection, qui la porta à lui donner le jour de sa reception au Novitiat son propre nom d'Agnès, comme un gage précieux de son amour, & un préfage des vertus qu'elle hériteroit, en la regardant toujours comme sa mere, & son modéle sur lequel elle devoit former sa vie. Elle le fit en éfet, & ne la perdit jamais de vûë. Ce fut en imitant les vertus héroïques, qu'elle voïoit briller dans cette illustre Supérieure, qu'elle fit ces grands progrès dans

dans la perfection, que nous admirerons dans la ſuite de ſa vie.

Dès-qu'elle ſe vit revêtuë du ſaint habit de l'Ordre, après lequel elle avoit ſi long tems ſoûpiré, elle fut pénetrée d'un ſi grand excès de joye, & d'une conſolation ſi ſenſible, qu'elle avoit peine à la contenir. Elle étoit comme tranſportée hors d'elle-même; & ne pouvoit, quelques éforts qu'elle fît pour cela, la cacher aux yeux de celles de ſes compagnes, qui l'obſervoient de plus près, leur avoüant avec une grande ſimplicité, que toutes les croix, les ſoufrances, & les amertumes, que le Seigneur pourroit lui faire ſoufrir dans la Religion, & dans tout le cours de ſa vie, ne ſauroient jamais égaler l'excès des conſolations, qu'elle ſentoit dans ſon cœur.

Depuis ſon changement d'état ſon déſir pour la plus haute perfection fut d'abord ſi ardent, qu'elle ſe diſoit tous les jours, & preſque toutes les heures du jour pour s'y animer, ces paroles de ſaint Bernard, *Bernarde, ad quid veniſti?* „ A quelle fin, Agnès es-tu entrée en Religion? „ quel eſt l'eſprit qui t'y a conduite? n'eſt-ce pas „ pour y mourir au monde, & ne vivre à l'ave„ nir que de l'eſprit de Jeſus-Chriſt "? Ces quatre paroles de ſaint Bernard, diſoit-elle à ſes compagnes, étoient pour elle comme autant de traits, qui embraſoient ſon cœur du feu de l'amour divin, & comme autant d'aiguillons, qui l'animoient à la pratique de toutes les vertus, & à la mortification de tous ſes ſens. Elle la porta ſi loin cette mortification de tous ſes ſens, que la maîtreſſe des Novices avoit plus de peine à la moderer, & à contenir ſon zele dans de juſtes bornes, qu'on n'en a pour l'ordinaire à animer les autres.

Ce ſeroit ici le lieu de faire le détail de toutes les vertus, & de toutes les mortifications, qu'elle pratiqua dès ſon entrée au Novitiat. Mais comme c'eſt une matiere, qui reviendra ſouvent dans le cours de ſa vie, & qu'on doit éviter avec ſoin les redites, il me ſufit de dire à préſent un ſeul mot, qu'elle les pratiqua toutes en un dégré éminent. Les Révérendes Meres regarderent d'abord ſa vertu naiſſante comme une conſommation de ſainteté ; & les plus parfaites ſe trouvoient confonduës par les rares exemples, qu'elle leur donnoit ſans ceſſe. Elles admiroient en elle la ferveur des commençantes, & la force des plus parfaites, une exactitude aux moindres obſervances de la règle, des conſtitutions & de toutes les pieuſes coûtumes, qu'on auroit traité de ſcrupule, ſi on n'avoit été convaincu, qu'elle ne procedoit que d'un grand fond de fidelité à ne négliger aucune occaſion de croître en grace devant Dieu, & de ſe rendre toûjours plus agréable à ſes yeux ; une obéïſſance des plus promptes, & des plus parfaites, regardant toujours Dieu dans la perſonne de ſa Supérieure, & de ſa mere maîtreſſe. Le moindre ſigne de volonté étoit pour elle un commandement ; & elle étoit ſi attentive ſur ce point ſi eſſentiel à la perfection religieuſe, que lorſque quelqu'une de ſes compagnes lui diſoit pour l'éprouver, de faire quelque choſe de bien dificile, & de fort au-delà de ſa portée, elle répondoit d'abord qu'elle le feroit avec plaiſir, ſi la mere Abbeſſe, ou la mere maîtreſſe l'avoit agréable.

Son humilité étoit ſi profonde, qu'elle ne ceſſoit de dire, & elle le diſoit comme elle le penſoit, qu'elle étoit indigne d'être aſſociée à une ſi ſainte compagnie, qu'elle en faiſoit la

honte & l'oprobre, ne trouvant jamais rien d'aſſés bas pour elle dans les exercices les plus humilians des novices Capucines. La mere maîtreſſe, qui étoit fort éclairée dans la vraïe humilité, affectoit ſans ceſſe de condamner en elle en public & en préſence des autres Novices ſes compagnes ce qu'elle connoiſſoit dans ſon cœur. Elle l'humilioit ſur ſes actions les plus loüables, & lui aïant une fois ordonné de raconter le ſujet de l'oraiſon qu'elle avoit fait après Vêpres, & les ſentimens qu'elle y avoit éprouvé; cette ſainte fille lui en aïant fait le détail avec cette ſimplicité, qui lui étoit ſi naturelle, la mere maîtreſſe découvrit en elle tant de graces du Seigneur, un don d'oraiſon ſi excellent, qu'elle l'arrêta tout-à-coup, & lui impoſa ſilence, ſoit pour ne pas décourager les autres Novices, ſoit pour mettre ſon humilité à l'épreuve. Elle la traita de bête, de ſtupide, de ſuperſtitieuſe, lui ajoûtant qu'elle ne ſavoit ce qu'elle faiſoit à l'oraiſon, qu'elle n'y avoit que des illuſions; que les douceurs, & les conſolations, qu'elle y expérimentoit, étoient des marques évidentes de ſa foibleſſe, & de ſon défaut de vertu; que c'eſt ainſi qu'on attire les enfans; que pour l'ordinaire Dieu attire par les croix, par les amertumes, par les delaiſſemens, & les abandons celles en qui il voïoit aſſés de force pour les ſuporter; que ce n'eſt pas par les douceurs qu'on monte ſur le Calvaire, & qu elle ne ſeroit jamais digne de porter la qualité de fille de la Paſſion, à laquelle elle aſpiroit, ſi elle n'y arrivoit par les ſoufrances, les delaiſſemens, & par une mortification continuelle de tous ſes ſens.

Cette ſainte fille autant convaincuë par les bas ſentimens qu'elle avoit d'elle-même, que par les

discours de la mere maîtresse, qu'il n'y avoit en elle que superbe, qu'orgueïl, qu'amour propre, qu'illusion, & tromperie du démon, la conjura avec une grande abondance de larmes de la bien humilier, de la faire mourir à tous ses sens, & à son amour propre par une mortification continuelle.

Elle portoit celle des yeux en un point, dont on trouveroit peu d'exemples. Elle ne vit jamais dans toute l'année de son Novitiat le lambris de sa petite cellule; & elle a avoüé confidemment à une de ses compagnes, qui étoit la grande confidente des secrets de son cœur, & à laquelle nous sommes redevables des Mémoires, qu'elle nous a laissés écrits de sa propre main de toutes les actions de la mere Agnès: elle lui a avoüé, qu'elle n'avoit jamais vû le visage des Révérendes Meres de Paris, ni d'aucune de ses compagnes; qu'elle ne les connoissoit qu'à la voix, & à leur démarche.

Voici un trait singulier de sa mortification des yeux. Il y avoit dans le jardin un oranger si chargé de fleurs, qu'il faisoit le sujet de l'admiration en même tems que la récréation des Religieuses. La mere maîtresse y menoit quelquefois les Novices, qui sollicitoient d'abord la sœur Agnès de le regarder, & de l'admirer: mais c'étoit toujours inutilement: elle leur répondoit agréablement, que la mortification étoit la plus belle de toutes les fleurs, & d'une odeur plus suave au Seigneur que les fleurs de cet oranger, & revenoit toujours de la recréation, sans le regarder.

Je passe sous silence son austerité de vie, son amour de la pauvreté, sa charité à l'endroit de ses Sœurs, sa contemplation, son silence qui trouveroit peu d'exemples parmi les plus parfaits

Solitaires. Ce ſont des matieres, qui doivent néceſſairement revenir dans le détail de ſes vertus en particulier. On ne fait que les ébaucher dans l'année de ſon Noviciat, & on les paſſe fort légérément.

Ce fut par la perſéverance conſtante dans la pratique de ces vertus, que nôtre ſainte fille ſe diſpoſa à ſa profeſſion, qu'elle fit au bout de l'an après une retraite de dix jours, qu'elle paſſa dans les exercices preſque continuels de la priere, de la contemplation, & de toute ſorte de mortifications intérieures, & extérieures. Elle reçût durant ce ſaint tems une ſi grande abondance de graces, & tant de conſolations divines, qu'elle a ſouvent proteſté à ſes Novices, lorſqu'elle fut choiſie pour être leur maîtreſſe, ce qu'on dira dans la ſuite, qu'elle y avoit éprouvé une ſorte de béatitude prématurée, & que ſa joïe intérieure étoit ſi ſenſible, qu'elle ſe croïoit véritablement dans la gloire, & à la compagnie des bienheureux.

Dès qu'elle eut prononcé ſes vœux entre les mains de la Révérende Mere Abbeſſe, ce qu'elle fit avec un courage, & une ferveur, qui attirerent l'admiration, & les larmes de toute l'aſſemblée, qui fut très-auguſte, & très-nombreuſe, elle tomba dans une eſpece d'extaſe & de raviſſement, & reſta quelque tems comme pâmée dans la conſideration de la grande grace qu'elle venoit de recevoir. Elle ſe trouva comme tranſportée hors d'elle-même, ne ſe poſſedant pas par l'excès de la joïe, que lui cauſoit la qualité d'épouſe de Jeſus-Chriſt, dont elle venoit d'être honorée. Auſſi forma-t-elle dans ce moment des déſirs ſi ardens d'aſpirer à la plus haute perfection de ſon état, qu'elle ne la perdit jamais de vûë juſqu'à la mort.

CHAPITRE III.

Le mépris que la Mere Agnès faisoit du Monde.

C'EST une maxime généralement reçûë dans la morale, autorisée par tous les Peres de la vie spirituelle, que pour être uniquement attaché à Dieu, il faut être entierément dégagé de l'amour du monde, & de l'attachement aux créatures; & celui qui conserve encore dans le cœur quelque affection pour ce qu'il y a de créé, & de terrestre, qu'il ne raporte pas à Dieu, ne sauroit que très-imparfaitement lui être uni. On est très-petit & très-rampant, dit l'Auteur du livre de l'imitation de Jesus-Christ, dès qu'on fait cas de quelque chose, qui n'est pas Dieu, & qu'on ne compte pas pour néant tout ce qui n'est pas cet unique bien. C'étoit l'importante leçon de morale, que saint Paul faisoit autrefois aux Philippiens, lorsqu'il leur disoit que la premiere chose que doivent faire ceux qui aspirent à la perfection chrêtienne, c'est d'oublier le monde, & tous ses apas; c'est de le mépriser, & de le regarder comme une ombre qui passe, comme une fumée qui se dissipe, comme un éclair, un faux brillant, qui paroît tout-à-coup, qui disparoît en un moment; & de porter toutes leurs pensées, tous leurs désirs, toutes leurs affections vers Dieu seul, qui est nôtre unique fin, & nôtre seule béatitude.

La mere Agnès ne perdit jamais de vûë cette

belle leçon du grand Apôtre, & regarda toute sa vie à son exemple tout ce qu'il y a de plus éclatant dans le monde, comme du fumier. Aïant eu pour lui dès sa plus tendre enfance une extrême indiférence, dès que par le vœu de sa profession elle s'en vit entierement dégagée, elle en conçut un si grand mépris, & en détacha si bien son cœur, & ses affections, qu'elle n'en pouvoit sans une extrême repugnance, en entendre seulement parler.

Une de ses sœurs s'avisant un jour d'en ouvrir la conversation à sa présence, elle lui dit avec sa douceur ordinaire „ nous avons, ma „ bonne sœur, tant de merveilles à raconter de „ nôtre Dieu, & des choses celestes, que je ne „ comprens pas comment nous nous avisons de „ parler du monde, & des choses de la terre : „ aïant par nôtre profession fait un divorce „ éternel avec lui, & foulé aux pieds toutes ses „ pompes, & toutes ses maximes, nous ne de- „ vons plus le juger digne de nos conversations, „ & de nos entretiens. Lors donc que nous par- „ lons du monde, de ses modes, de ses plai- „ sirs, & de ses maximes nous faisons par là „ sentir, que nous n'en sommes pas entiere- „ ment détachés, & qu'il nous reste encore „ dans le cœur quelque affection pour lui. Ne „ pouvant d'ailleurs ignorer, ajouta-t-elle, que „ plus nous nous rempliſſons des idées du mon- „ de, plus nous sommes vuides de Dieu ; que „ nôtre esprit étant fort borné, & limité, il ne „ sauroit être en même tems en plusieurs en- „ droits diférens, & oposés ; que s'il est à la „ terre, il n'est pas au Ciel ; s'il s'occupe du „ monde, il s'éloigne de Dieu. Rempliſſons-le „ donc cet esprit des idées du Ciel, afin que les

„ penſées du monde ttouvant la place priſe ;
„ elles n'y puiſſent elles-mêmes trouver aucune
„ entrée. Par là nous l'oublierons entierément ,
„ & nous le bannirons de nos entretiens , &
„ de nos converſations les plus familieres.

Lorſque les perſonnes ſéculieres , qui la viſitoient , lui donnoient des nouvelles de ce qui ſe paſſoit dans le monde , elle ne répondoit rien , & reſtoit dans un grand ſilence , bouchant même quelquefois ſes oreilles avec du coton , pour ne pas entendre ce qu'elles diſoient. Uniquement attentive à épier avec adreſſe , & ſans incivilité détourner la converſation , & la faire tomber ſur quelque ſujet édifiant , elle le faiſoit avec tant d'eſprit , & en des termes ſi vifs , ſi patetiques , & remplis de tant d'onction , que les perſonnes les plus attachées au monde , & à leurs plaiſirs , ſe retiroient ſi édifiées de ſa converſation , qu'elles publioient hautement , que ce n'étoit pas à une fille religieuſe , qu'elles avoient parlé , mais à un Ange. Pluſieurs y ſont venus grands pécheurs , qui en ſont rétournés grands pénitens. Ses paroles étoient comme des fleches aiguës , qui lui perçoient le cœur.

On a vû des ennemis irréconciliables ſe reconcilier au ſortir de ſa converſation , des pécheurs endurcis fondre en larmes , & entrer dans la route de la plus ſevere pénitence. On a vû des femmes mondaines eſclaves de leurs parures , de leur luxe , & de leur vanité , y renoncer entierement pour ſe revêtir , ſuivant le précepte de l'Apôtre de pudeur , & de modeſtie. On a vû ſouvent de jeunes Demoiſelles de qualité , favoriſées de toutes les graces de la nature , & des biens de la fortune , élevées , & deſtinées par leur famille pour le monde , & le grand monde ,

renoncer après avoir écouté attentivement les leçons salutaires de cette sainte fille, aux partis les plus avantageux, & les plus honorables, pour se retirer dans l'obscurité d'un cloître, & n'y avoir pas d'autre époux que Jesus-Christ.

Quelque illustre, & pieuse d'ailleurs que fût sa famille, jamais elle n'en parloit, jamais elle ne demandoit de ses nouvelles. Elle n'avoit avec ses parens d'autre commerce que celui qu'elle avoit pour eux auprès de Dieu dans la ferveur de ses prieres, & de ses oraisons. On n'a jamais oüi sortir de sa bouche une seule parole de sa naissance, des emplois, & des richesses de sa maison, de ses alliances, des dignités que ses freres occupoient dans l'Eglise, & dans le monde; & lorsque quelqu'un en ouvroit le discours, soit parmi ses sœurs, soit parmi les personnes séculieres, qui la visitoient, elle répondoit en si peu de mots, & si brievément, qu'il étoit aisé de comprendre, que ces sortes de discours, bien loin de lui être agréables, lui déplaisoient fort; & que si on vouloit la faire parler, il falloit la mettre sur quelque sujet plus édifiant, plus conforme, & plus convenable à sa profession.

C'est ce que son Confesseur a souvent expérimenté: il le raporte lui-même dans un abrégé, qu'il a donné au public de la vie de cette sainte fille, peu de tems après sa mort; & c'est dans cet ouvrage, qu'on a puisé ses principales vertus. (Le témoignage d'un Confesseur aussi éclairé, & aussi pieux que l'a été le Révérend Pere Marc de Baudun, ne pouvant raisonnablement être regardé comme suspect.) Ce Révérend Pere, raporte que voulant l'éprouver, il affectoit quelquefois de lui parler de l'état de sa famille, & des affaires de son Couvent; elle l'écoutoit à la verité par

reſpect, mais ſans dire mot, & dans un grand ſilence ; que dès qu'il changeoit de diſcours, qu'il la mettoit ſur la ſpiritualité, elle étoit un torrent, qu'il ne pouvoit ni tarir, ni arrêter, ni ſuivre ; qu'elle diſoit de ſi belles choſes, qu'il en étoit charmé, & comme extaſié. Elle parloit, ajoute-t-il, d'un ton de voix ſi fervent, & ſi patetique, qu'il ſe ſentoit lui-même tout embraſé du feu de l'amour divin. C'étoit, conclut ce Révérend Pere, la ſechereſſe même, lorſqu'il s'agiſſoit de parler des choſes de la terre ; l'éloquence même lorſqu'elle diſcouroit des celeſtes.

Elle avoit un frere Eccleſiaſtique, Archidiacre dans la Métropole de Roüen, & Grand-Vicaire forain de Monſeigneur l'Archevêque à Pontoiſe, homme d'un mérite très-diſtingué : il avoit pour cette ſœur l'amour le plus tendre, & véritablement fraternel. Souhaitant paſſionnement, pour ſe dédommager de ſon abſence, d'entretenir un doux, & ſaint commerce de lettres avec elle, il n'en trouvoit pas le moïen. Il avoit beau profiter de toutes les occaſions, qui ſe préſentoient, pour lui donner de ſes nouvelles, lui demander des ſiennes, & de celles de ſa famille ; il n'en recevoit jamais de réponſe, tant cette ſainte fille étoit détachée du monde, & de ſes parens. Il s'aviſa d'un expedient, qui lui réüſſit : ce fut de ne lui parler à l'avenir dans ſes lettres que de ſpiritualité, de lui demander des conſeils ſur la conduite, qu'il devoit tenir dans l'emploi, dont il étoit chargé ; & de lui communiquer ſes peines intérieures. Dès qu'il eut changé de ſtile, ſa ſœur changea de conduite : elle lui répondit fort ponctuellement ; ce qu'elle n'avoit jamais encore fait ; & ſes lettres furent pour lui des leçons très-ſalutaires, & des ſources inépuiſables de conſo-

lation. Il les liſoit, & les reliſoit non ſeulement avec complaiſance, mais avec vénération. Il en faiſoit le ſujet de ſes réflexions : ce qui lui fut d'un grand ſecours, pour arriver au dégré de perfection, auquel il s'éleva. Il ſeroit fort à ſouhaiter que ces lettres euſſent été tranſmiſes au public : ce ne ſeroit pas un petit trait, pour embellir l'hiſtoire de la vie de la Mere Agnès : on pourra en juger par les exhortations, qu'elle faiſoit aux Novices, lorſqu'elle fut choiſie, pour être leur maîtreſſe, & par celles qu'elle faiſoit à ſa communauté, lorſqu'on l'eut élevée à la dignité d'Abbeſſe : on les raportera à ſon lieu. Il faut revenir à ſon mépris du monde, & à ſon extrême indiference pour ſes plus proches parens.

Monſieur ſon frere, & Madame ſa belle-ſœur étant venus d'Aix à Marſeille, pour lui faire viſite, peu de tems après leur mariage, la mere portiere ſe hata de lui aporter cette bonne, & agréable nouvelle. Elle n'en fut pas plus émuë, que ſi on lui avoit parlé des perſonnes du monde les plus indiferentes : elle n'en témoigna pas la moindre joïe, & ne ſe hata pas même de ſe rendre au parloir. La mere portiere avoit beau lui dire de doubler le pas, pour ne pas faire languir des perſonnes de cette conſideration : elle ne donnoit pas la moindre attention à ſes paroles, & s'y rendit avec ſa modeſtie ordinaire. Après avoir ſalüé ſon frere, & ſa belle ſœur, elle ſe jetta ſur la morale, & leur fit un long diſcours ſur le néant de toutes les grandeurs mondaines, ſur leur inconſtance, leur vanité, & leur peu de durée, ne s'aviſant pas même de leur demander des nouvelles de leurs autres parens : elle n'y auroit certainement pas penſé, ſi une des ſœurs, qui ſuivant l'uſage des Capucines l'accompagnoit au

parloir, ne le lui eût rapellé : encore eut-elle beaucoup de peine à le faire, ſi grand & ſi parfait étoit ſon oubli du monde, & des créatures. Elle avoit pour deviſe, *Mourir au monde, à ſoi-méme, & à tout ce qu'il y a de créé.* Maxime qu'elle ne perdit jamais de vûë, & qu'elle porta toute ſa vie au plus haut dégré de perfection.

En voici un autre exemple : j'en paſſe pluſieurs ſous ſilence. La Révérende Mere Abbeſſe voulant donner à nôtre ſainte fille la conſolation de voir une de ſes niéces de l'âge de quatre-à-cinq ans, permit par une condeſcendance, qui n'eſt pas ordinaire chés les Capucines, de la faire entrer dans le Couvent, & de la faire paſſer par le Tour. Comme elle étoit tout-à-fait aimable, elle attiroit l'admiration de toutes les Religieuſes : chacune aplaudiſſoit à ſes petites manieres fort engageantes ; mais nôtre ſainte fille ne daigna pas ſeulement jetter un regard ſur elle : on eut beau la ſolliciter par tout ce qui peut le plus flater la curioſité d'une tante ; elle fut ferme, & inébranlable dans ſa réſolution ; & quelques Religieuſes voulant lui faire remarquer la richeſſe de ſes habits, qui étoient d'une étofe d'or, elle ſe contenta, ſans les regarder, de leur répondre, que tout cela n'étoit que vanité, & que pouſſiere, & des objets indignes de l'attention, & de l'eſtime des perſonnes Religieuſes, qui aïant renoncé au monde, & foulé aux pieds toute ſes vanités, devoient les regarder avec mépris, ou pour le moins avec une grande indiference.

Une de ſes confidentes s'aviſa de lui dire un jour que le monde avoit pour elle une grande eſtime, qu'elle devoit le connoître par les viſites fréquentes, qu'elle recevoit des premieres Dames de la Province, qu'elle lui nomma. „ Hélas !

„ ma chere ſœur, lui dit-elle en ſoûpirant ;
„ que ſont toutes ces grandeurs, dont vous me
„ parlés, & dont vous me paroiſſés faire un ſi
„ grand cas ? ſi je les conſidere en elles-mêmes,
„ je n'y vois que néant, que pouſſiere, qu'illu-
„ ſion. Si je les regarde dans l'eſſence de Dieu,
„ elles ne ſont qu'un petit point imperceptible :
„ je n'y apperçois rien, qui mérite nôtre eſtime ;
„ ne m'en parlés donc jamais, ſi vous voulés
„ que je vous écoute avec plaiſir. Parlés-moi
„ des grandeurs de mon cher Maître ; c'eſt en
„ lui ſeul que nous trouvons les véritables, &
„ ſolides grandeurs : tout le reſte n'eſt que ſonge,
„ tout le reſte n'eſt que fumée, ou tout au plus
„ qu'un faux brillant.

Ce grand mépris, qu'elle avoit pour le monde, ne s'étendoit pas juſqu'aux perſonnes mondaines : bien loin de là : elle étoit très-induſtrieuſe à les excuſer, & même à les juſtifier. Elle leur compatiſſoit, & ne les condamnoit pas : elle prenoit même leur défenſe, lorſque quelqu'une de ſes ſœurs par un zele indiſcret les blamoit à ſa préſence, leur diſant qu'il ne falloit jamais juger de perſonne ; que ſous les habits les plus magnifiques il y avoit ſouvent des haires, & des cilices cachés, & quelquefois les vertus les plus héroïques ſous le luxe aparent ; qu'il falloit d'ailleurs conſiderer que les perſonnes, qui vivent dans le monde, & ſur tout dans le grand monde, n'ont pas cette abondance de graces, que reçoivent les perſonnes, qui vivent dans le Cloître ; que les violences continuelles qu'elles ſont obligées de s'y faire, pour éviter le péché, & toutes les occaſions, qui les y portent, ſont d'un grand poids devant Dieu, & de grands ſujets de mérite pour elles. C'eſt ainſi que deteſtant le

monde, & toutes ſes maximes, elle aimoit & compatiſſoit aux perſonnes, qui par leur état, & leur profeſſion s'y trouvoient malheureuſement engagées.

CHAPITRE IV.

L'eſprit de mortification de la Mere Agnès.

RENONCER à tout ce qui fait plaiſir en la vie; recevoir de la main de Dieu avec une humble, & parfaite ſoumiſſion tout ce qui fait de la peine: vaincre en tout & par tout les répugnances de la nature; combattre toutes les inclinations de la chair, la crucifier avec ſa concupiſcence; livrer une guerre continüelle à toutes ſes paſſions, & à tous ſes ſens; ne les contenter en rien, non pas même en ce qu'il y a de plus innocent, éloigner entierément de ſoi tout ce qui peut les flater, & leur plaire, c'eſt dans le langage de ſaint Paul, faire de ſoi-même une hoſtie vivante, immolée ſur l'Autel de Jeſus-Chriſt crucifié par la mortification de tous ſes membres. C'eſt ce que la Mere Agnès pratiqua durant tout le cours de ſa vie. Elle avoit commencé ce genre de mortification dans ſa vie ſéculiere: mais dès le moment que par ſon entrée en réligion, & par ſa profeſſion elle ſe fut dépoüillée du vieil homme, & revêtuë du nouveau, elle courut avec tant de rapidité dans cette carriere, & s'y porta avec tant d'excès, qu'il fallut ſouvent l'autorité de ſes Supérieures, & celle de ſes Confeſſeurs, pour l'arrêter, &

moderer ſon trop grand zele.

Toute ſa vie ne fut qu'une guerre continuelle contre ſoi-même : elle traita toujours ſon corps quoique parfaitement aſſujetti à ſon eſprit, avec tant de rigueur, & ſi peu de ménagement, que ſes Supérieures apréhenderent d'abord qu'elle n'en perdit l'eſprit. Ce fut la raiſon qu'elles lui allegueront, pour la porter à moderer ſes pratiques de pénitence trop fréquentes, & trop ſeveres, & à ne pas ſe laiſſer emporter ſur tout au commencement à un zele trop outré. „ Hélas ! mes bonnes meres, lui répondit-elle, que je ſerois heureuſe, ſi je pouvois être eſtimée folle de toutes mes ſœurs, pourvû-que d'ailleurs je fuſſe „ ſage aux yeux de Dieu ! la ſageſſe des hommes eſt une pure folie devant le Seigneur : ce „ n'eſt qu'un petit ſoufle de vanité, & d'amour „ propre que la ſainteté de ma profeſſion m'oblige de mépriſer. Soufrés, mes Révérendes „ Meres, que je dompte l'ennemi dangereux, „ & irréconciliable, que je porte avec moi dans „ le plus intérieur de moi-même : je ne le puis „ que par une généreuſe, & conſtante mortification de tous mes ſens, & par le crucifiment continüel de ma chair. N'ignorant pas „ néanmoins que l'obéïſſance vaut mieux que les „ ſacrifices, je me ſoumets aveuglément à vos „ avis ſalutaires, & vous promets de ne rien „ faire à l'avenir que ce que vous aprouverés, „ & que vous me permettrés. " Elle le fit en éfet, & régla toutes ſes auſtérités corporelles par l'obéïſſance. Elle ne donna jamais néanmoins quoique ce ſoit à ſes ſens. Elle leur livra une guerre continüelle, qui ne finit qu'avec ſa vie, ne leur accordant rien de tout ce qui pouvoit leur plaire, & le contenter.

Elle porta si loin la mortification des yeux, qu'elle a avoüé à une de ses confidentes, & souvent par obéïssance à son Confesseur, qu'elle n'avoit jamais regardé personne en face depuis son entrée dans la Réligion ; qu'elle ne connoissoit les sœurs, celles-mêmes qui lui étoient les plus familieres, que par leur démarche, & le ton de leur voix ; qu'elle avoit passé plusieurs années sans savoir comment le Couvent étoit fait, non plus que la chambre qu'elle habitoit. On ne lui vit jamais le blanc des yeux ; & une des sœurs, qui lui étoit fort afidée, a souvent dit, & laissé par écrit, que l'aïant long tems observée de près, & suivi toutes ses démarches avec une extrême attention, elle ne l'avoit jamais surprise les yeux ouverts, mais toujours fixés à terre. Lorsqu'elle étoit maîtresse des Novices, elle n'en regarda jamais aucune en face : ce qui donna occasion à une des plus simples de lui dire un jour, *Comment pouvés-vous, ma chere Mere, connoître nos défauts, & nos imperfections, ne nous regardant jamais le visage* ? „ Ma fille, lui répondit-elle, vôtre visage étant „ l'ouvrage de Dieu, qui est parfait, n'a rien „ à reformer : il seroit donc fort inutile de le „ regarder : mais j'observe avec grand soin „ avec toute sorte d'aplication vos actions, vos „ gestes, vos démarches, vos paroles, vos habi- „ tudes ; & j'y trouve toujours beaucoup à re- „ former. "

Elle ne regardoit ni fleur, ni fruit, ni arbre, ni images, ni rien de tout ce qu'on lui présentoit pour exciter sa curiosité, jusques-là qu'on ne put jamais la porter à jetter un regard sur une Crêche fort devôte, & assés curieuse, que les Capucines de Marseille, pour honorer le mistere de l'Enfance du saint Enfant Jesus, dressent toutes les

les années la veille de Noël dans l'intérieur de leur Couvent. C'étoit inutilément qu'on lui répréſentoit que la vûë d'un objet auſſi ſaint & auſſi ſacré ne pouvoit être que très-agréable à Dieu, qu'elle n'étoit pas opoſée à la mortification des yeux, qu'au contraire elle excitoit la ferveur, la pieté & l'amour de ce Miſtere de l'amour par excellence. Elle répondoit, pour s'en défendre, que la vûë de l'eſprit l'excitoit beaucoup mieux que celle du corps ; que la vûë extérieure ne ſervoit de rien, ſi elle n'étoit accompagnée de la vûë intérieure ; & que cette derniere n'avoit pas beſoin du ſecours de la premiere, ajoûtant que pour jetter les yeux du corps ſur la répréſentation d'un ſi grand, & ſi auguſte Miſtere, il falloit les avoir purs, & innocens ; & que les ſiens étant abominables aux yeux de Dieu, ils étoient abſolument indignes de joüir d'un tel bonheur.

On paſſe ſous ſilence cent autres traits de cette nature raportés dans les Mémoires, qu'on nous a remis : mais on ne ſauroit taire la mortification extraordinaire qu'elle pratiqua, lorſque la Reine de France Anne d'Autriche paſſant par Marſeille, entra avec toute ſa Cour dans le Couvent des Capucines. Notre ſainte fille ſe cacha, & ſe mêla parmi les Novices au fond du chœur, & ne jetta pas un regard ſur cette Princeſſe, ni ſur les Dames de ſa Cour. Cette action n'a pas beſoin d'être relevée : elle l'eſt aſſés par elle-même ; & ceux qui ſentent l'impreſſion que fait la curioſité dans un eſprit, & dans un cœur en pareilles occaſions, admireront ſans doute cet acte de mortification, autant qu'il eſt admirable. Il faut être bien maître de ſoi-même, pour ne pas ſe laiſſer vaincre en une rencontre ſi délicate.

Elle ne traitta pas mieux ſes autres ſens, ni avec moins de rigueur. Jamais elle ne ſentit fleur, ni aucune eſpece de bonne odeur ; & pour mortifier ſon odorat, elle faiſoit des actions, que la prudence engage de taire ; pour ne pas bleſſer la délicateſſe du lecteur. Elle ne prêta jamais l'oreille au ſon des inſtrumens, ni des belles voix, moins encore aux diſcours flateurs, complaiſans, vains & inutiles, aux nouvelles du monde, ni à quoi que ce fût, capable de contenter ſa curioſité, n'écoutant avec complaiſance que celles de ſes ſœurs, qui lui parloient de Dieu, & des choſes céleſtes. Elles étoient ſi bien prévenuës là-deſſus, que dès-qu'elles la voïoient paroître, & aprocher dans le tems qu'elles parloient enſemble, & qu'elles s'entretenoient de choſes indiferentes, elles changeoient d'abord de diſcours. *Voici la Mere Agnès*, diſoient-elles : *parlons de Dieu, ou de quelque autre ſujet édifiant, ſans quoi nous aurons certainement la correction.* Elle marchoit toujours d'un pas grave, & modeſte, les mains dans la manche, même dans les plus grandes chaleurs de l'Eté ; & elle portoit ſi loin la délicateſſe de ſa conſcience ſur cet article, qu'elle n'a jamais touché la main à perſonne, ni permis à qui que ce fût, de toucher les ſiennes, jugeant cette liberté peu convenable à des perſonnes Religieuſes.

Il n'eſt point d'innocente cruauté qu'elle n'ait inventé, pour mortifier ſa chair, & les ſens de l'attouchement ; elle portoit jour & nuit une grande ceinture, & des bracelets de fer armés de pointes aiguës, qui entroient bien avant dans ſa chair ; & quoiqu'elle n'eût que la peau collée ſur les os, & qu'on eût pû dire d'elle ce que ſainte Thereſe diſoit autrefois de ſaint Pierre

d'Alcantara, qu'elle étoit comme un tronc d'arbre ſec, & aride, qui n'avoit que la ſimple écorce, elles ne laiſſoit pas de prendre tous les jours, & même deux ou trois fois par jour des diſciplines ſanglantes l'eſpace d'un quart d'heure, & ſouvent au-delà, avec tant de ferveur, que le ſang, qui couloit, enſanglantoit quelque-fois le pavé.

A peine dormoit-elle deux ou trois heures dans la nuit ſur des ais couverts d'une groſſe toile, dans laquelle, pour ne pas paroître ſinguliere, elle mettoit très-peu de paille ; & comme elle regardoit le tems, qu'elle donnoit au ſommeil comme un tems très-mal emploïé, elle paſſoit ſouvent les nuits entieres ſans ſe coucher, dans cet exercice de l'Oraiſon, & de la contemplation. Si quelqu'une de ſes ſœurs lui faiſoit des reproches ſur ſes trop longues veilles comme très-préjudiciables à ſa ſanté, elle répondoit qu'il ne convenoit pas de donner tant de tems au repos de ſon ennemi : ce que Jeſus-Chriſt, ajoutoit-elle, a bien voulu nous aprendre, lorſqu'il nous a dit dans l'Evangile, *Veillés & priés, de crainte de ſurpriſe en tentation.* Elle ne s'étendoit jamais dans le lit, n'uſant l'hiver comme l'été que d'une ſeule, & très-pauvre couverture.

On ne la vit jamais aprocher du feu, quelque extrême que pût être la rigueur de la ſaiſon. Ses pieds s'étant une fois gélés par le grand froid, qu'elle avoit enduré, promenant long tems ſans ſandales dans la nége, on fut contraint de lui arracher l'ongle du gros orteil, ſous laquelle on trouva des vers, qui l'avoient rongée juſqu'à l'os. Elle n'avoit pourtant jamais formé là-deſſus la moindre plainte.

Quelque accablée qu'elle pût être de travail,

& d'infirmité, jamais elle ne s'aſſit, ni s'apuïa au Chœur pendant les Offices, qui ſont très-longs chés les Capucines, puiſqu'elles récitent le grand Office, & d'une maniere auſſi lente que dévote. Quelque ſœur charitable prenant la confiance de lui répréſenter, que les autres Religieuſes trouvoient fort mauvais de la voir reſter debout au Chœur même pendant la lecture des Leçons, ce qui eſt contraire à l'uſage, elle lui répondit avec ſa douceur ordinaire, *Je vous aſſure, ma chere Sœur, que je n'y prens pas garde.* Elle a avoüé à une de ſes confidentes, que dès qu'elle vouloit s'aſſeoir, elle ſentoit une vertu ſecrete, mais forte, qui la relevoit, & qu'elle n'étoit pas bien maîtreſſe de lui reſiſter. Elle faiſoit toutes ſes lectures ſpirituelles à genoux, de ſorte que dans toute la journée elle n'étoit aſſiſe qu'au Refectoir, & au travail commun: ce qui n'étoit pas une petite mortification, qui duroit toute la vie. Elle étoit en un mot inſatiable du déſir de ſoufrir, & de ſe mortifier, ſur tout lorſqu'il s'agiſſoit du goût, & de l'apetit. Elle a porté cette mortification au dernier excès.

Elle a pû dire avec le ſaint homme Job que les larmes, & les ſoupirs ont toujours précedé ſon manger, qui étoit plûtôt une pénitence qu'une refection. Depuis ſon entrée en Religion juſqu'à ſa mort elle ne but jamais de vin, ne ſoufrant pas même dans ſes maladies, qui étoient fort fréquentes, qu'on mît dans l'eau, qu'elle bûvoit, quelque morceau de pain brulé, quelques grains d'orge, ou certaines herbes, pour en temperer la crudité, diſant, pour mieux couvrir ſa mortification, que ſon eſtomac ne pouvoit ſoufrir que l'eau pure: elle n'en bûvoit pas

même autant qu'il en falloit, pour apaiſer ſa ſoif. On l'a vûë ſouvent paſſer les huit jours entiers ſans boire dans les plus grandes chaleurs de l'été. Elle portoit toujours de l'abſinthe dans la bouche, pour corriger le goût des alimens qu'elle prenoit. Elle a pû dire avec le ſaint Roi David, qu'elle mêloit toujours ſon pain avec la cendre, & ſon brevage avec ſes larmes. Elle a en éfet ſouvent avoüé à ſes confidentes, qu'elle ne trouvoit rien de ſi dur, & de ſi auſtere dans la vie, que cette néceſſité de manger & de boire, pour ſoutenir un miſerable corps, qui doit un jour ſervir de pâture aux vers, & qui nous empêche de nous aller joindre à Dieu, qui eſt nôtre derniere fin, & nôtre ſouveraine béatitude. Auſſi mangeoit-elle ſi peu, que les Religieuſes ne pouvoient comprendre comment elle pouvoit vivre. Ce qu'elles nous ont laiſſé par écrit de la vie de cette ſainte fille, eſt ſi extraordinaire, que quoi-qu'apuïé du témoignage de ſon Confeſſeur, on n'oſe le détailler de crainte de ſe rendre incroïable.

Elle auroit très-ſouvent paſſé les ſemaines entieres, ſans rien prendre, ſi les Officieres du Couvent, pour l'en empêcher, n'y avoient donné toute leur attention, & ſouvent, ſur tout lors qu'elle fut Abbeſſe, elle trompa leur vigilance par d'innocentes adreſſes, & paſſoit les journées entieres ſans prendre aucune nourriture. Elle ne mangeoit d'aucune eſpece de fruit, hormis qu'il fut gâté, & choiſiſſoit toujours le pain le plus dur, le plus noir, & le plus inſipide, diſant, lorſqu'on vouloit le lui cacher, que chacun conſultoit ſon goût & ſon apetit, que ſon eſtomac s'accommodoit mieux de ce pain que du blanc, & du mollet. On ne finiroit jamais cette

matiere, ſi on entreprenoit de détailler toutes les innocentes adreſſes dont elle ſe ſervoit, pour mortifier ſon goût, & crucifier ſa chair : ce détail porteroit trop loin, & ennuïeroit le lecteur.

Les Religieuſes, qui aimoient tendrément cette ſainte fille, & qui la connoiſſoient d'un temperament très-délicat, & habituellement infirme, ne voïoient qu'à regret la vie auſtere, & crucifiée, qu'elle menoit, & qu'elle ne pouvoit leur cacher, quelque précaution qu'elle prît pour cela. La charité compatiſſante, qui les animoit toutes, & qui eſt véritablement le caractere diſtinctif de ce ſaint Monaſtere, les portoit à faire des plaintes continüelles aux Abbeſſes, aux Confeſſeurs, aux Provinciaux, & même aux Généraux dans leurs viſites ; & après leur avoir fait un détail fidéle de toutes ſes pratiques auſteres, elles les ſuplioient avec toute ſorte d'inſtance de moderer ſon zele trop outré, & l'extrême rigueur, avec laquelle elle traitoit ſon corps.

Les Supérieurs pénetrés des mêmes ſentimens de compaſſion par le détail, que preſque toutes les Religieuſes de la Communauté leur faiſoient d'un genre de vie ſi extraordinaire, & qui paroiſſoit n'avoir rien d'humain, donnoient aiſément dans leur ſens ; & après avoir ôté à cette ſainte fille tous les inſtrumens de pénitence, dont elle ſe ſervoit, ils lui ordonnoient en plein Chapitre de ſuivre en tout la Communauté, & de ſe contenter des auſterités corporelles de ſon état, & de ſa profeſſion, lui défendant abſolument d'y rien ajoûter, ſans une permiſſion expreſſe du Pere Confeſſeur, ou de la Mere Abbeſſe.

Dieu ſeul témoin des ſentimens de ſon cœur

connoiſſoit la peine extrême, que cette ſainte fille éprouvoit dans ces traverſes & ces contradictions, dans tous ces ordres & ces défenſes. Néanmoins comme elle ne cherchoit en tout ce qu'elle pratiquoit, que la ſeule volonté de Dieu, qu'elle enviſageoit dans celle de ſes Supérieurs, elle ſe ſoumettoit aveuglément, ſans repliquer une ſeule parole; & après leur avoir remis tous les inſtrumens de ſa pénitence, elle ſe retiroit avec une grande tranquillité d'eſprit & de cœur, jugeant que la multitude de ſes péchés la rendoit indigne de toutes ces ſaintes pratiques. Cependant qu'arrivoit-il? Cas admirable! les Supérieurs, ſoit Généraux, ſoit Provinciaux, ſoit Confeſſeurs, ſoit Abbeſſes, ne lui avoient pas plûtôt preſcrit ces régles, fait ces ſortes de défenſes, ôté tous les inſtrumens de ſa pénitence, qu'ils ſentoient intérieurement un ſecret répentir, qui les déchiroit; & ne pouvant reſiſter à des mouvemens, & à des remords ſi preſſans, ils ſe voïoient comme forcés de la rétablir dans ſon premier état, de lui rendre tous les inſtrumens de pénitence, qu'ils lui avoient ôté, de revoquer toutes les défenſes qu'ils lui avoient faites, de lui permettre de ſuivre en tout les attraits de la grace, de vivre à l'avenir comme elle avoit vecû juſqu'alors; & ils y ajoûtoient même le mérite de l'obéiſſance, qu'elle leur demandoit: ce qu'ils exécutoient toujours avant la fin de leur viſite. Ecoutons comme parle là-deſſus un de ſes Confeſſeurs. C'eſt le Révérend Pere Marc qu'on a déja cité.

„ Je puis, dit-il, atteſter avec verité qu'étant „ Provincial après avoir oüi les plaintes chari- „ tables que la plûpart des Religieuſes me por- „ terent dans le cours de mes viſites, ſur le

„ genre de vie, que menoit la Mere Agnès, je
„ ne balançai pas un moment à former la réſo-
„ lution de le lui interdire, & de la reduire pré-
„ ciſément aux règles, & aux pratiques de la
„ Communauté. J'aſſemblai pour cela les Reli-
„ gieuſes à la ſalle du Chapitre; & après avoir
„ dit vivément mes ſentimens à cette bonne
„ Mere, je lui ordonnai publiquement de me
„ remettre tous les inſtrumens de ſa pénitence:
„ ce qu'elle fit ſur le champ. J'avouë que j'en
„ fus éfraïé; je lui défendis de veiller après
„ Matines, & lui commandai de manger tout
„ ce qu'on lui ſervoit au Refectoir, ſelon la
„ portée de ſon eſtomac, & de ſe conformer en
„ tout aux pratiques de la Communauté, qui
„ étant très-ſaintes, & fidélement gardées dans
„ l'eſprit intérieur, ſufiſoient pour la rendre elle-
„ même une grande ſainte, lui ajoûtant que les
„ actions les plus extraordinaires n'étoient pas
„ toujours les plus parfaites, qu'elles étoient ſou-
„ vent ſujetes à la vanité, à l'amour propre, &
„ à l'illuſion.

„ A peine eus-je fini mon diſcours, & ter-
„ miné ma viſite, continuë ce Révérend Pere,
„ que je ſentis en moi-même un vif regret de ce
„ que je venois de faire. J'apréhendai d'abord,
„ d'avoir plûtôt ſuivi l'inclination naturelle des
„ Religieuſes, qui par leurs plaintes charitables,
„ ſouvent réïterées m'avoient inſpiré ce ſenti-
„ ment, que l'eſprit de Dieu, que je n'avois pas
„ aſſés conſulté. Mes réflexions augmentoient
„ mon trouble, & mon remord; & je me ſentis
„ intérieurement preſſé de revoquer toutes mes
„ défenſes, de rendre à cette ſainte fille tous
„ les inſtrumens de pénitence, que je lui avois
„ ôtés, de la laiſſer tranquillement travailler à

„ ſa perfection, & ſuivre les voïes, par leſ-
„ quelles le Seigneur l'avoit juſqu'alors attirée à
„ lui. Ne croïant pas pouvoir en conſcience re-
„ ſiſter à ces mouvemens intérieurs, & à tous
„ ces remords, que je ſentois en moi-même,
„ je rappellai cette ſainte fille, & en préſence
„ de la Révérende Mere Abbeſſe, & de ſes Aſſiſ-
„ tantes, je lui remis tous ſes inſtrumens de pé-
„ nitence, & lui permis de continüer le train
„ de vie, qu'elle avoit commencé; & afin
„ qu'elle s'en acquittât avec plus de perfection,
„ je lui accordai le mérite de ſainte obéïſſance,
„ qu'elle me demanda. Je ſentis en même tems
„ toutes mes inquiétudes, tous mes troubles,
„ tous mes remords diſſipés. J'ai éprouvé, ajou-
„ te-t-il, pluſieurs fois la même choſe, dans le
„ tems que j'étois le Confeſſeur de la Commu-
„ nauté. Le même cas eſt arrivé dans toutes ces
„ circonſtances à pluſieurs Confeſſeurs, qui ſont
„ venus après moi, à pluſieurs Provinciaux, &
„ à deux Généraux dans le cours de leurs vi-
„ ſites.

La Révérende Mere Agnès de Tours premiere Abbeſſe des Capucines de Marſeille avoit ſouvent permis à nôtre ſainte fille de ſuivre ſes exercices ordinaires, malgré les plaintes continüelles, que la plûpart des Religieuſes lui portoient ſur ſon genre de vie. Ne pouvant néanmoins reſiſter quelquefois à leurs inſtances réïterées, elle lui interdiſoit toutes ſes pratiques auſteres, & la reduiſoit aux exercices de la Communauté. Comme elle enviſageoit Dieu, dans ſon Abbeſſe, elle ſe ſoumettoit ſans replique à ſes ordres, quoi qu'elle eût des permiſſions contraires de pluſieurs Provinciaux, & de deux Généraux.

La Mere Abbeſſe ne lui avoit pas plûtôt fait ces ſortes de défenſes, preſcrit ces loix, qu'inſpirée de Dieu elle la rétabliſſoit dans ſon premier état, diſant aux Religieuſes, qui la blamoient ſur un changement ſi ſubit, qu'elle ne pouvoit faire autrement, ſans ſe rendre coupable par ſa reſiſtance à la volonté de Dieu, qui lui diſoit intérieurement, mais d'une voix forte & preſſante, de la laiſſer ſuivre les mouvemens du ſaint Eſprit qui la conduiſoit lui-même. Parmi les commandemens qu'elle lui avoit fait, il lui étoit ordonné de ſe coucher préciſément à huit heures. Elle l'exécuta le même jour : entrant dans ſa chambre elle ſe mit à genoux, ſuivant la pieuſe coûtume des Capucines, pour dire l'*Ave Maria* : elle ſe trouva tout-à-coup comme ravie en extaſe, &abſorbée en Dieu, remplie d'une ſi grande abondance de graces & de conſolations, qu'elle ne penſa plus au commandement que la Mere Abbeſſe lui avoit fait. Celle-ci fort attentive à examiner toutes les demarches de cette ſainte fille, alla quelques momens après huit heures, voir ſi elle étoit couchée ; & la trouvant encore à genoux, elle lui en fit une forte & vive correction, la traitant de déſobéïſſante, de ſuperſtitieuſe, d'hipocrite.

La pauvre fille toute confuſe ſe jugeant elle-même encore plus coupable que la Mere Abbeſſe ne le diſoit. s'humilia, confeſſa ſa faute, en demanda pardon, & la pénitence telle qu'elle jugeroit à propos de lui impoſer, ajoutant néanmoins pour l'édification de ſa Supérieure, qu'elle avoit bien voulu obéïr à ſon ordre, que c'étoit dans ce deſſein qu'elle s'étoit retirée à ſa chambre préciſément à huit heures ; mais que s'étant miſe à genoux pour dire l'*Ave Maria*, Dieu

par ſa miſéricorde avoit répandu de ſi grandes conſolations dans ſon ame, qu'elle n'avoit pas aperçû le tems qu'elle y avoit paſſé. Elle fit cette réponſe avec une ſi grande humilité, & l'accompagna de tant de ferveur, que la Mere Abbeſſe remplie elle-même de l'Eſprit de Dieu, connut que cet Eſprit conduiſoit cette ſainte fille, & que de mettre obſtacle au genre de vie, qu'elle menoit, c'étoit s'opoſer à ce même Eſprit. En l'embraſſant tendrément elle lui dit, „ perſeverés, ma chere fille, dans vos ſaintes „ pratiques : je vous permets de veiller, de „ prier, de mortifier vôtre corps par l'exercice „ de la pénitence, & vous promets de ne plus „ écouter les Sœurs ſur vôtre ſujet, de vous „ laiſſer vivre ſelon l'Eſprit, qui vous anime. " Elle le fit en éfet, & depuis ce tems là, elle ferma les oreilles à toutes les plaintes, & aux clameurs des Religieuſes.

Il ne ſeroit pas aiſé de faire ſentir les peines intérieures, que cauſerent à cette ſainte fille les traverſes, & les contradictions continüelles qu'elle éprouvoit de la part de ſes Sœurs, par raport à la vie crucifiée, qu'elle menoit. Elles furent de ſon propre aveu la plus grande croix, qu'elle ait jamais ſoufert dans la Religion ; & quelque grand que fût d'ailleurs ſon amour pour les ſoufrances, elle a ſouvent avoüé à ſes Confeſſeurs, que celle-là étoit trop peſante pour ſes foibles épaules, qu'elle l'accabloit quelquefois, ne pouvant comprendre, (diſoit-elle,) comment ſes Sœurs la voïant coupable de mille & mille défauts, ſujete à mille & mille imperfections, elles ne lui relevoient néanmoins devant tous les Supérieurs, & ne lui faiſoient de cas que de la pénitence qu'elle étoit obligée de faire pour

l'expiation de ſes péchés. „ Quoi ? ajoutoit-elle ; „ lorſque je me ſuis préſentée pour être reçuë „ dans la Religion, on m'a d'abord dit que la „ vie d'une Capucine étoit une vie pénitente, „ & une pénitence continuelle ; qu'elles ne portoient le nom de filles de la Paſſion, que „ parce-que leur vie les attachoit continuellement à la croix de Jeſus-Chriſt. C'eſt la premiere inſtruction qu'on m'a donné, le premier lait, (pour ainſi dire,) que j'ai ſuccé, „ en y entrant : c'eſt ce que j'ai ſolemnellément „ promis à ma Profeſſion ; & infidele que je „ ſuis, je n'ai pas encore commencé d'accomplir „ ma promeſſe. On ne voit en moi que délicateſſes, que ſenſualité, que foibleſſe, & que „ defauts. Par une fauſſe charité on ferme les „ yeux ſur tout cela ; & on ne ceſſe de me „ faire un crime à toutes les viſites de nos Supérieurs d'une prétenduë auſterité, (je dois le „ confeſſer à ma confuſion,) dont je me vois „ bien éloignée. N'eſt-ce pas là une biſarrerie, „ & une eſpece de renverſement de raiſon & de „ Religion ? " Elle ne prétendoit pas certainement cette ſainte fille, blâmer par ſes diſcours, & condamner la charité de ſes Sœurs : elle étoit trop pénetrée d'eſtime pour elles : mais elle auroit fort ſouhaité d'arrêter leur zele trop charitable, & trop onereux pour elle.

Elle n'en vint jamais à bout ; c'eſt une croix qu'elle porta toute ſa vie, & qui la conduiſit juſqu'au tombeau. Les Sœurs qui ne la regardoient pas dans le même point de vûë qu'elle ſe regardoit elle-même, qui avoient d'ailleurs pour elle un amour très-tendre, & très-compatiſſant, ne pouvoient ſe conſoler de la liberté que les Supérieurs lui donnoient de continüer ce genre

de vie, qui leur paroiſſoit afreux. Elles n'attendoient que l'occaſion de renouveller leurs plaintes avec plus d'inſtance, qu'elles n'avoient jamais fait, ſur tout lorſquelles virent que ſon âge avancé, que ſes infirmités continüelles la mettoient hors d'état de ſoûtenir un genre de vie auſſi auſtere. Cette occaſion ſe préſenta bientôt par la viſite du Révérend Pere Denis de Nîmes alors Provincial : elles renouvellerent leurs plaintes, & engagerent ce Révérend Pere, à lui faire les mêmes défenſes que tant d'autres lui avoient déja faites.

Habituée à porter depuis long-tems cette croix, elle ſe ſoumit avec la même tranquillité d'eſprit qu'elle avoit toujours fait, ſans repliquer une ſeule parole. Elle ſe retira au Chœur pour adorer les deſſeins de Dieu ſur elle. Prodige ſurprenant ! Le Provincial n'eut pas plûtôt fini ſa viſite, qu'il éprouva les mêmes peines intérieures, les mêmes remords, qu'avoient éprouvé les autres Provinciaux dans le même cas. Il la fit apeller par la ſœur Seraphine ſa grande confidente, & à ſa préſence elle revoqua toutes ſes défenſes, & lui permit de vivre comme elle avoit accoûtumé, lui accordant le mérite de l'obéïſſance. Cette revocation n'étant pas connuë de la Communauté, donna occaſion à de grands murmures contre nôtre ſainte fille. Les Religieuſes, qui ſavoient les défenſes que le Pere Provincial lui avoit fait en plein Chapitre, lui voïant d'ailleurs ſuivre ſon premier train de vie étoient fort ſcandaliſées ; elles ſe diſoient les unes aux autres, cette pauvre mere eſt trompée, préferant ſon amour propre, & ſes auſterités à l'obéïſſance, juſques-là qu'une des plus zelées pour elle prit la liberté de lui dire en préſence de la Commu-

nauté. „ Ma chere Mere penſés-vous bien à ce „ que vous faites ? vos auſterités, vos veilles, „ & vos autres pénitences feront le ſujet de „ vôtre condamnation au terrible jugement de „ Dieu. Outre que par vôtre déſobéïſſance vous „ ſcandaliſés toute la Communauté, j'oſe vous „ dire que vous offrés tous les jours, & à toutes „ les heures du jour des ſacrifices au Démon, „ puiſque malgré la défenſe de vôtre Supérieur, „ vous perſiſtés dans vos pratiques, que je ne „ crains pas d'apeller ſuperſtitieuſes, & de veri- „ tables tromperies, & illuſions du Démon. " Cette ſainte fille ſoufrit ce ſanglant reproche ſans s'émouvoir ; & quoi qu'il lui fût fort aiſé de ſe juſtifier, elle ne dit pas une ſeule parole pour cela : ce que voïant la ſœur Seraphine qui avoit été préſente à la revocation que le Pere Provincial avoit fait de ſa défenſe, & à la permiſſion qu'il lui avoit donnée de ſuivre ſon premier train de vie, elle crut devoir le dire publiquément pour l'édification des Religieuſes : ce qu'elle fit, & les detrompa toutes par ce moïen. Elle ôta non ſeulement le ſcandale, mais elle fit admirer le ſilence que cette ſainte fille avoit gardé dans une occaſion auſſi délicate.

CHAPITRE V.

Le grand amour que la Mere Agnès a pour le ſilence.

C'EST un oracle prononcé par la bouche de l'Apôtre ſaint Jâques dans ſon Epitre Canonique, que le Religieux qui ne modere pas ſa langue par le ſilence, n'eſt Religieux que de nom, & que ſa Religion eſt vaine, qu'au contraire celui-là eſt parfait, qui ne peche pas par ſa langue. Deux oracles que la Mere Agnès ne perdit jamais de vûë, & ſur leſquels elle régla toute ſa vie depuis ſon entrée en Religion juſqu'à ſa mort. Elle prit toujours un ſoin ſi particulier de dompter ſa langue; qu'elle ne s'en ſervit préciſément que pour chanter les loüanges de Dieu, ou pour donner quelques avis charitables, & quelques inſtructions à ſes Sœurs. A ces deux occaſions près elle étoit toujours en ſilence.

Une de ſes plus intimes confidentes, qui ne la perdoit jamais de vûë, a laiſſé par écrit, qu'elle n'a jamais oüi ſortir de ſa bouche une parole oiſeuſe: ce qui eſt confirmé par ſon Confeſſeur. Que ſi quelquefois elle diſoit quelque parole pour delaſſer, & divertir l'eſprit, ce n'étoit qu'en faveur des Sœurs malades, & toujours ſur des ſujets édifians. Elle ne parloit jamais ſans être interrogée; & ſes réponſes étoient pour l'ordinaire ſi courtes, qu'elles étoient toutes renfermées dans un oüi, ou non. Souvent même

elle répondoit par des ſignes ſur tout dans le tems que les Capucines apellent le tems du grand ſilence, qui dure la plus grande partie du jour, & toute la nuit. Elle diſoit à ſes Sœurs que le ſilence eſt le moïen le plus éficace, pour faire de grands progrès dans la vie ſpirituelle, & qu'une Religieuſe, qui ne reprime pas ſa langue, eſt rarément intérieure.

Si nous connoiſſions bien, (leur diſoit-elle,) „ l'importance du ſilence, nous ne parlerions „ jamais ſans grande néceſſité. Un ſeul coup de „ langue eſt capable de faire de grands maux. „ Le ſilence les prévient, les détourne, & pro- „ duit des biens infinis. Jamais on ne ſe repent „ de s'être tû, & rarément ſort-on d'une con- „ verſation, ſans quelque remord de conſcience, „ pour peu qu'on l'ait délicate, ſi on prend „ ſoin de s'examiner, & de peſer les paroles „ qu'on a dites. C'eſt le ſilence qui diſtingue les „ perſonnes Religieuſes d'avec les perſonnes ſé- „ culieres. Il convient généralement à tout le „ monde, mais principalement aux filles, qui „ naturellement portées à parler beaucoup, of- „ frent par le ſilence un très-agréable ſacrifice „ au Seigneur. Une Religieuſe ſilentieuſe eſt un „ jardin clos, rempli de mille fleurs, dont la „ bonne odeur monte juſqu'au trône de Dieu, „ & attire ſur elle les graces, & les bénédi- „ dictions les plus abondantes. Lorſqu'on voit, „ ajoutoit-elle, une Religieuſe ſilentieuſe, on ſe „ ſent animé de ferveur, & de dévotion : ſon „ recüeillement, ſa modeſtie, ſon air compoſé „ inſpirent des ſentimens de vénération pour „ elle : c'eſt une prédication muette, mais très- „ éloquente, qui perſuade mieux que les paro- „ les les plus efficaces, & les diſcours les plus „ étudiés. "

Elle

Elle prononçoit ces ſentimens avec tant de zele, & les accompagnoit de tant d'onction, qu'elle embraſoit le cœur des Religieuſes qui l'écoutoient, d'un déſir ardent de vivre dans le ſilence, de ne parler jamais ſans être interrogées, & dans les cas préciſément, où elles ne pourroient prudemment ſe taire. Mais c'étoit principalement à l'endroit des Novices, lorſque dans la ſuite elle fut éluë leur maîtreſſe, qu'elle fit valoir ce talent perſuaſif, qu'elle avoit reçû du Ciel : elle leur inſpiroit ſi efficacément l'amour du ſilence, que les Religieuſes Profeſſes ne les nommoient communément que du nom par excellence de ſilentieuſes. Elles ne parloient jamais ſans être interrogées, & pour l'ordinaire à l'exemple de leur mere elles ne parloient entr'elles que par des ſignes, On les voïoit aſſemblées dans le travail commun ſans dire une parole, ſe faiſant fort bien entendre les unes aux autres par ce langage müet.

Il s'en trouva une dans le nombre, qui après l'avoir écoutée avec beaucoup d'attention ſur tout ce qu'elle leur avoit dit en faveur du ſilence dans une conference qu'elle leur fit ſur cette matiere, fut tellement pénetrée de l'amour de cette vertu, qu'elle forma ſur le champ, la réſolution indiſcrete de ne plus parler de ſa vie : ce qu'elle lui déclara avec beaucoup de ſimplicité en préſence de ſes compagnes. " Ah ! ma
" chere fille, lui répondit la Mere Agnès, vôtre
" réſolution eſt fort indiſcrete, & des moins ju-
" dicieuſes, puiſque ſon exécution ne peut ſans
" une extrême imprudence être miſe en prati-
" que : elle eſt même abſolument impoſſible
" dans une Communauté. Aprenés que la per-
" fection du ſilence ne conſiſte pas à ne point

„ parler du tout ; mais à ne parler que dans le „ besoin ; & dans les cas où la prudence le juge „ néceſſaire. Le ſaint Eſprit nous aprend par „ la bouche du Sage, qu'il y a un tems de par- „ ler, & un tems de ſe taire : il faut donc „ parler, lorſqu'il eſt néceſſaire : il faut parler, „ lorſqu'on eſt interrogé ; & pour ne pas violer „ les loix du parfait ſilence ; il faut répondre „ en peu de paroles ; & le plus brievément „ qu'on le peut ; ſans ſe répandre en de vains, „ & d'inutiles diſcours. Voilà, ma chere fille, la perfection du ſilence. " C'étoit ainſi qu'elle l'enſeignoit ; & qu'elle le pratiquoit elle-même, ſoit avec ſes ſœurs, ſoit avec les perſonnes ſéculieres, qui la viſitoient. C'étoit pour elle un ſuplice de mort d'être appellée au Parloir : mais en y allant elle prenoit tant, & de ſi ſages précautions, qu'on ne lui entendoit jamais dire une parole ſuperfluë, moins encore inutile.

Une Religieuſe Profeſſe, qui avoit été ſa Novice, lui faiſant un jour ſes plaintes de ce qu'elle ne lui parloit plus, depuis qu'elle avoit quitté le Novitiat, lui ajoutant que toutes ſes autres compagnes, qui ſe trouvoient dans le même cas, formoient ſans ceſſe la même plainte, elle lui répondit, „ Je vous parlerai, ma „ chere fille, & à vos compagnes, lorſque je „ le jugerai néceſſaire à vôtre avancement ſpiri- „ tuel ; mais ne le jugeant pas de même, j'ai- „ me mieux me taire, que de parler ſans né- „ ceſſité. C'eſt une leçon que j'ai tâché de bien „ inſinüer dans vôtre eſprit durant le tems de „ vôtre Novitiat : ne la perdés jamais de vûë : „ elle ſufit pour vous rendre de parfaites Reli- „ gieuſes, & pour conſerver l'eſprit de recueil- „ lement après lequel vous ſoupirés, rien n'étant

„ plus contraire à cet eſprit que de trop parler ;
„ ni de plus favorable à ſa conſervation que le
„ ſilence. Ecoutons ; ma chere fille ; l'Epoux cé-
„ leſte de nos ames ; entretenons nous fréquem-
„ ment avec lui : il nous en aprendra plus en un
„ ſeul jour ; que toutes les créatures même les
„ plus parfaites ne ſauroient nous en aprendre
„ dans l'eſpace de pluſieurs années. Suivons le
„ conſeil que nous donne l'Auteur du Livre de
„ l'imitation de Jeſus-Chriſt. Ecoutons ; voïons ;
„ taiſons nous. C'eſt en cela que conſiſte toute
„ nôtre perfection. " Elle les ſuivoit à la lettre ces conſeils : tout le tems qu'elle fut particuliere ; elle ne ſe mêla jamais de rien. Elle ne vouloit rien ſavoir de tout ce qui ſe paſſoit dans le Couvent, moins encore de ce qui ſe paſſoit au déhors : à peine entendoit-elle celle de ſes ſœurs, qui lui adreſſoient la parole ; tant elle étoit recueillie en Dieu, & habituée au ſilence.

Le Pere Confeſſeur lui aïant dit la veille de Noël ; après l'avoir entenduë en confeſſe ; que le moïen le plus propre ; & le plus convenable, pour honorer & ſanctifier le miſtere de la Naiſſance temporelle du Verbe Incarné, c'étoit de paſſer ces ſaintes Fêtes dans le ſilence ; & dans la contemplation de ce Miſtere d'amour ; que c'étoit l'importante leçon que ce divin Sauveur avoit bien voulu nous donner lui-même entrant dans le monde au milieu de la nuit, & en un tems durant lequel toutes les créatures ſont dans le repos ; & dans le ſilence. Cette ſainte fille aïant écouté ce diſcours avec une grande ſimplicité ; & le prenant pour elle à la lettre, forma d'abord la réſolution de ne pas parler du tout durant toutes les quatre Fêtes ; & quoique ce ſoit pour les Capucines, de même que pour tout le

monde un tems de réjouïſſance, & qu'il leur ſoit permis dans ces ſaints jours de parler entre-elles, & de prendre quelque petite recréation, elle ne laiſſa pas d'exécuter à la lettre la réſolution, qu'elle avoit formée, de ne parler pas du tout durant ces quatre jours.

Certaines de ſes ſœurs attentives à toutes ſes demarches trouverent celle-là trés-irréguliere, & hors de ſaiſon : elles en murmurerent hautément, lui dirent en face, que ſes ſingularités ne lui convenoient pas ; que ſon ſilence affecté en un tems de joïe, & de réjoüiſſance n'étoit pas à ſa place ; qu'elle ſeroit plus agréable à Dieu, & plus édifiante à ſes ſœurs, ſi elle ſuivoit la vie commune, & ſi elle vivoit comme les autres, qui ont autant & plus de vertu qu'elle ; que cette diſtinction qu'elle affectoit, ne pouvoit partir que de ſa préſomption ; que c'étoit tout au moins une illuſion, & une tromperie du Démon ; que ſon ſilence hors de ſaiſon occaſionnant autant de murmure dans la Communauté, ne pouvoit être que très-déſagréable au Seigneur, & très-préjudiciable à ſon ſalut ; qu'elle agiroit plus prudemment, ſi ſe conformant aux pratiques de ſon état elle prenoit avec les autres Religieuſes les petites récréations, qui ſont permiſes dans ce ſaint tems ; qu'en un mot toute la Communauté étoit très-mal édifiée de ſon procedé ; que les plus charitables étoient celles, qui ſe contentant de la blamer, & de la condamner dans le cœur, n'en diſoient ni bien ni mal, & reſtoient dans le ſilence ſur cet article, qu'elles n'avoient garde d'aprouver.

Cette ſainte fille écoutoit tous ces reproches avec une invincible patience, & ne répondit pas une ſeule parole pour s'excuſer, moins encore

pour ſe juſtifier. Cependant ces plaintes, & ces murmures étant venus à la connoiſſance de la Mere Abbeſſe, elle donna dans le ſens des Religieuſes, & condamna hautément la conduite de nôtre ſainte fille. Son ſilence qu'on regardoit comme affecté en un tems de récréation, lui parut très-digne de correction & de pénitence. Elle lui en fit une très-vive dans le chapitre en préſence de toute la Communauté, & lui impoſa de toutes les pénitences la plus ſevere.

Elle fit preparer une niche avec des cierges allumés de chaque côté, & ordonna à cette ſainte fille de s'y mettre dedans, commandant en même tems à toutes les ſœurs d'aller fléchir le genou devant elle, de lui baiſer le bas de ſa robe, lui diſant ces paroles, *Grande ſainte priés pour nous, qui ſommes de grandes péchereſſes.* Ce qu'elles exécuterent ſucceſſivement.

Il ne ſeroit pas aiſé de faire ſentir combien cette inſigne confuſion lui fut ſenſible, & ce que ſoufrit cette ſainte fille pendant cette bizarre cérémonie. Elle a ſouvent avoüé à ſon Confeſſeur, qu'elle n'a jamais éprouvé en ſa vie une telle mortification. Elle avala néanmoins toute l'amertume de ce grand Calice juſqu'à la lie avec une patience, dont on trouveroit peu d'exemples, ſans dire une ſeule parole pour s'excuſer. La choſe ne lui étoit pas difficile: elle n'avoit qu'à dire, que ce grand ſilence qui avoit ſi mal édifié la Communauté, trouvoit ſon principe dans l'ordre de ſon Confeſſeur, qui au tribunal de la pénitence lui avoit dit, qu'elle ne pouvoit mieux honorer, & ſanctifier la Naiſſance du Verbe Incarné que par le ſilence, & la contemplation continüelle de ce Miſtere d'amour. Elle ne le fit pourtant pas, ſe contentant de ſoufrir cette

mortification dans le silence, & de la porter aux pieds de la crêche de Jesus naissant.

Cette offre qu'elle lui en fit, lui fut si agréable, qu'il répandit dès ce jour-là sur elle une si grande abondance de graces, & des consolations si extraordinaires & si sensibles, des lumieres si vives & si éclatantes sur la grandeur de ce Mistere d'amour, qu'elle en fut toute pénetrée, & comme transportée hors d'elle-même. L'impression que cette naissance temporelle du Verbe fit dans son esprit & dans son cœur, fut si forte, qu'elle sembloit être réellément présente dans l'Etable de Bethléem, où elle voïoit comme de ses propres yeux toutes les merveilles, qui s'y passoient; faveur qui depuis ce tems-là lui fut accordée tout le tems de sa vie, depuis le jour de Noël jusqu'à la fête de la Purification de la sainte Vierge.

Le grand changement, qui se faisoit alors en elle, étoit si extraordinaire & si sensible, que toutes les Religieuses s'en apercevoient toutes les années. Elle avoit beau se contraindre, pour cacher ce qui se passoit en elle: on lui remarquoit de tems en tems de si grands transports de joïe, dont elle n'étoit pas maitresse, & un tremblement d'ailleurs de toutes les parties de son corps si extraordinaire, que chacun souhaitoit d'en connoître le principe. On lui faisoit pour cela plusieurs diferens interrogats; & elle avoit besoin de toute son adresse, pour ne pas mentir, ni user d'équivoque. & ne pas découvrir les graces abondantes, qu'elle recevoit toutes les années, en ce saint tems: on ne la sçû que lorsque les personnes qui avoient autorité sur elle, le lui ont commandé par obéïssance. Elle se soumettoit aveuglément, malgré l'extrême repugnance qu'elle

y éprouvoit. C'étoit principalement dans ces occasions qu'elle auroit voulu garder le grand silence, dont elle fit profession toute sa vie.

CHAPITRE VI.

L'exactitude & la fidélité avec laquelle la Mere Agnès s'acquitte de tous les petits emplois, dont on la charge.

C'EST un conseil bien important & bien salutaire que celui que saint Ephrem donnoit autrefois à ses Religieux. Parfaitement instruit des routes qu'ils doivent suivre, pour arriver à la perfection de leur état, & de leur profession, il ne leur recommandoit rien si expressément dans sa regle, que de bien faire tout ce qu'ils faisoient, & de s'apliquer aux plus petits emplois, dont on les chargeoit, avec autant de zele & de ferveur, que s'il s'agissoit des emplois les plus importans du Monastere, de ceux même, qui engagent à la conduite, à la conservation & au gouvernement de toute une grande Communauté.

Tout est grand, leur disoit-il, dans la maison de Dieu : tout y est digne de tous nos soins, & de toute nôtre aplication ; & par la fidélité avec laquelle un Religieux remplit tous les devoirs d'un petit emploi, qu'on lui destine, il acquiert souvent plus de merite, fait de plus grands progrès dans la vertu, & se rend plus agréable à Dieu qu'il ne le feroit, en rempliſſant les premiers, les plus importantes charges de son Mo-

naſtere. La vanité, la préſomption, l'amour propre s'inſinuënt aiſément dans l'eſprit, & dans le cœur de celui qui ſe voit choiſi par un Chapitre pour commander aux autres. La ſeule obéïſſance aſſujetit celui qui n'eſt deſtiné que pour remplir les offices les plus bas, qui n'ont rien d'éclatant par eux-mêmes, & où il ne trouve que des peines & un travail laſſant. Ce dernier ne riſque rien, ou très-peu pour ſon ſalut : le premier riſque beaucoup : il ſe précipite dans de grands dangers, & s'expoſe à des tentations bien ſéduiſantes : il lui faut de grandes graces, pour les vaincre, & les ſurmonter ; ce qui a fait dire à ſaint Chriſoſtome ces épouvantables paroles, capables d'ébranler les colomnes les plus fermes & les plus ſolides, de faire trembler tous les Supérieurs Eccleſiaſtiques & Réguliers, de leur inſpirer une ſainte horreur, & un grand éloignement pour le gouvernement des autres. *Miror Prætorem poſſe ſalvari.* J'admire, & je ne puis comprendre comment un Supérieur, qui ſe trouve chargé de la conduite des autres, peut ſe ſauver.

La Mere Agnès fut ſi pénetrée toute ſa vie de ces ſentimens, qu'elle ne déſira jamais, & ne rechercha que les emplois les plus bas, & les plus humilians. On verra dans la ſuite de ſa vie l'extrême repugnance, qu'elle eût toujours pour les charges, qui donnent quelque autorité ſur les autres, & qui ont quelque raport au gouvernement. Les violences qu'on fut contraint de lui faire, pour l'y aſſujétir, & l'obliger de s'en charger ; les grands dangers, qu'elle y enviſageoit, joints aux bas ſentimens qu'elle avoit d'elle-même, qui la portoient à ſe dire, & à ſe croire en éfet ſans eſprit, inhabile à tout, lui faiſoient ſouhaiter ardemment d'être entierément

oubliée dans la distribution des emplois, qui chés les Capucines se fait toutes les années dans leur Chapitre. Elle ne laissoit pas néanmoins de se prêter de tout son cœur à tout ce que l'obéïssance lui imposoit, & à tout ce qu'il y avoit à faire de plus bas, de plus humiliant, & de plus penible dans le Couvent.

Porter de l'eau & du bois pour le service de la cuisine, laver les herbes, les pots, & les marmites, balayer le Couvent, & les chambres des Religieuses, rendre aux sœurs malades les services les plus rebutans, se prêter à tous les offices des autres pour les soulager, c'étoient les occupations ordinaires de cette sainte fille, qui se regardant comme la servante de toutes les autres, se croïoit encore trop honorée de les servir dans ces sortes d'emplois. Après quelques années on l'en retira, pour la charger en particulier du soin & de la culture du jardin potager, & de celui des fleurs qui servent à l'Autel. Quoi qu'actuellément malade, & accablée de douleurs dans toutes les parties de son corps, les Religieuses jugerent qu'un petit exercice pourroit lui être salutaire, & lui servir comme de récréation. Sans consulter ses forces, & l'état présent où elle se trouvoit, elle accepta avec joye, & avec une parfaite soumission l'emploi dont on la chargea, s'estimant trop heureuse de pouvoir être de quelque utilité à la Communauté, à laquelle elle se croïoit fort à charge, & de contribüer par ses soins, & par son travail à la nourriture de ses sœurs, qu'elle regardoit comme autant de saintes, & de parfaites épouses de Jesus-Christ.

Elle ne se confia pas à ses propres forces, mais dans le secours de celui qui l'aïant appellée à cet emploi, ne manqueroit pas de lui donner

celles, qui lui ſeroient néceſſaires, pour s'en bien aquiter. Sa confiance ne fut pas vaine : Dieu la fortifia ſi bien, & lui donna un ſi bon aide, qu'elle s'attiroit par ſon travail l'admiration, & l'étonnément de toutes les Religieuſes, qui ne pouvoient comprendre comment un petit corps, qui n'avoit que la peau collée ſur les os, qui étoit ſi fort afoibli par les jeunes, les veilles, & les autres auſtérités qu'elles lui voïoient pratiquer ſans ceſſe, qu'un corps accablé d'ailleurs de tant de maux, & de douleurs ſi violentes, & ſi aiguës, pouvoit ſoutenir un travail, qui auroit accablé l'homme le plus fort, & le plus robuſte. On la voïoit arracher de gros arbres inutiles, porter de peſans fardeaux, bêcher la terre, s'y enterrer, pour ainſi dire. A cette vûë les Religieuſes ne pouvoient s'empêcher de juger, que ſon bon Ange venoit à ſon ſecours, & l'aidoit à ſoutenir un ſi grand travail. Elles ne ſe trompoient pas dans leur jugement : elle l'a elle-même avoüé, lorſque ſon Confeſſeur le lui a commandé par obéïſſance. Elle a avoüé que s'étant chargée au-delà de ſa portée ; pour tranſporter de la terre d'un lieu à un autre, elle avoit quelquefois ſuccombé ſous le poids du trop peſant fardeau qu'elle portoit ſur ſes foibles épaules, & qu'étant tombée par terre avec ſa charge, elle avoit ſenti une vertu ſecrete, mais forte & puiſſante, qui l'aidoit à ſe relever, & aperçû en même tems le peſant fardeau, dont elle étoit chargée, dans l'endroit même du jardin, où elle avoit deſſein de le porter : ce qu'elle ne pouvoit attribüer qu'au miniſtere de ſon bon Ange.

Le même Pere Confeſſeur aſſûre, que deux Religieuſes très-dignes de foi, qui ſuivoient la Mere Agnès de plus près que les autres, & qui

par la grande eſtime qu'elles en faiſoient ; obſervoient avec ſoin toutes ſes demarches, l'ont ſouvent aſſuré lui-même, qu'elles avoient été deux fois les témoins de cette merveille, & qu'aïant autant de fois interrogé là-deſſus cette ſainte fille, de crainte de ne pouvoir ſe tirer d'afaire ſans équivoque & ſans menſonge, elle le leur avoit ſimplément avoüé, & les avoit priées en même tems de n'en point parler. Sur de tels témoignages, c'eſt porter trop loin l'incrédulité que de ne pas ajoûter foi à ce fait, dont nous avons tant d'exemples dans la vie des Saints.

L'emploi de jardiniere faiſoit toute ſa conſolation : il lui étoit d'autant plus agréable, qu'il favoriſoit ſon recüeillement, & les entretiens continüels qu'elle avoit avec ſon céleſte Epoux. Tous les objets qui la frapoient, l'élevoient à ſon Dieu : elle le contemploit dans les feuilles, dans les fleurs, & dans les fruits ; le progrès qu'elle voïoit faire aux plantes par le ſoin qu'elle prenoit de les cultiver & de les arroſer, lui reprochoit le peu de progrès que ſon ame faiſoit dans la vertu, malgré la céleſte roſée de la grace, dont elle étoit ſans ceſſe elle-même arroſée. La peine qu'elle éprouvoit dans le travail laſſant, qu'elle étoit obligée de ſoûtenir, lui rapelloit la pénitence, que Dieu impoſa au premier homme après ſon péché, de gagner ſon pain à la ſueur de ſon front. Les ronces, les épines, les mauvaiſes herbes, qu'elle étoit ſans ceſſe obligée d'arracher, lui remettoient devant les yeux de l'éſprit les fautes, & les imperfections continüelles, dans leſquelles elle tomboit, & lui reprochoient le peu de ſoin qu'elle prenoit de s'en corriger, & de les arracher de ſon cœur. La beauté des fleurs qu'elle cultivoit pour la

décoration des Autels, lui rappelloit celle de ſon céleſte Epoux, qui par la ſplendeur de ſa divine face tient le Ciel dans un raviſſement éternel. La varieté de leurs couleurs lui répréſentoit les infinies perfections de ſon Dieu. Leur peu de durée l'élevoit à la connoiſſance du néant de toutes les grandeurs mondaines, qui éblouiſſent, & qui paſſent auſſi vite qu'un éclair. Dieu lui donna en un mot dans ce ſaint exercice de ſi belles, & ſi ſublimes connoiſſances, qu'elle a ſouvent avoüé à la ſœur Seraphine la grande confidente de ſes ſecrets, qu'elle regardoit cet état comme une ſorte de béatitude, & que ſon grand regret étoit de n'avoir pas pris ſoin de le laiſſer par écrit pour l'inſtruction & la conſolation de ſes ſœurs, qui étant mieux diſpoſées qu'elle, elles en auroient fait auſſi un meilleur uſage.

Après que cette ſainte fille ſe fut aquittée du ſoin du jardin au gré de toutes les Religieuſes, elles la chargerent au Chapitre ſuivant du ſoin du linge de la Communauté, & de celui de la dépenſe : deux offices très-penibles chés les Capucines, qui à préſent ſervent d'occupation à deux Religieuſes, dont néanmoins elle s'aquita toute ſeule avec un zele, & une charité ſans exemple. Il n'y avoit auprès d'elle nulle acception de perſonne, & les ſervoit toutes avec un amour égal, ne conſultant que la pure néceſſité de ſes Sœurs ; & fermant les yeux ſur toute conſideration, l'amour propre, l'inclination, l'amitié particuliere n'eurent jamais la moindre part dans la diſtribution de tout ce qui concernoit les deux emplois, dont elle étoit chargée. Elle recevoit toutes ſes Sœurs avec un égal empreſſement, & tant de douceur,

qu'elle les charmoit toutes, & leur donnoit la confiance de recourir à elle dans tous leurs beſoins comme à la mere la plus tendre. Si elle en apercevoit quelqu'une qui ſe fît une peine de les lui découvrir, elle la prevenoit, & elle alloit au devant de tout ce qu'elle jugeoit pouvoir lui faire plaiſir. Sa plus grande peine étoit l'impuiſſance où elle ſe trouvoit quelquefois par la pauvreté du Couvent, de fournir à tous leurs beſoins : c'étoit alors qu'elle étoit véritablement affligée. Son recours étoit d'abord à la priere, & proſternée devant le ſaint Sacrement, pleine de confiance en la bonté, & en la providence du Seigneur, elle lui adreſſoit cette amoureuſe priere.

„ Eſt-il poſſible, ô mon Dieu, que vous „ abandonniés vos chaſtes épouſes, juſqu'à „ manquer du néceſſaire à leur entretien, & à „ leur nourriture ? Vous avés ſoin de vêtir, & „ de nourrir les oiſeaux du Ciel, qui ne tra- „ vaillent, & ne ſement point, qui ſont „ d'ailleurs incapables de reconnoître vos bien- „ faits. Vous fourniſſés juſqu'aux délices aux „ plus grands pécheurs, qui vous offenſent con- „ tinuellément, & qui le plus ſouvent ſe ſer- „ vent de vos bienfaits contre vous-même. Laiſ- „ſe rés-v ous mourir de faim vos fideles ſervantes, „ qui pour ſe mettre à vôtre ſuite, chargées de „ vôtre Croix, ſe ſont dépouillées de tout, ont „ tout abandonné, biens, parens, & amis, „ mettant toute leur confiance en vôtre provi- „ dence ? Cette même providence leur man- „ quera-t-elle dans les beſoins les plus preſſans ? „ Elles ne vous demandent que le pain de cha- „ que jour, ſuivant la priere que vous leur avés „ vous-même enſeignée dans la perſonne de vos

„ Apôtres. Serés-vous, Seigneur, insensible à „ leurs clameurs, sourd à leurs prieres ? Non, „ mon Dieu, il n'en sera pas ainsi : leur con- „ fiance ne sera pas vaine : vos promesses ne „ seront pas trompeuses : vous leur ferés sentir „ que vous êtes leur bon Pere, & que vous n'a- „ bandonnés jamais ceux qui vous servent fidé- „ lement, & qui esperent en vous. "

Sa priere n'étoit pas plûtôt achevée, qu'elle recevoit par des voïes secretes, mais extraordinaires, & miraculeuses, tout ce qui étoit nécessaire à l'entretien, & à la nourriture de la Communauté. Ce prodige est très-souvent arrivé ; elle l'a elle-même avoüé au Pere Confesseur, qui atteste l'avoir apris par des Religieuses très-dignes de foi, qui en avoient été elles-mêmes les témoins. On n'entre pas dans le détail de toutes ces merveilles, pour ne pas user de redite ; cette matiere devant revenir en son lieu, lorsqu'on parlera de sa grande confiance en la providence.

Lorsqu'elle faisoit la lessive du linge de la Communauté, ce que les Capucines font toutes en commun, elle ne soufroit pas qu'aucune Religieuse, non pas même les plus jeunes l'aidassent à le porter au jardin pour le faire secher au soleil : elle auroit apréhendé de nuire à leur santé ; ce qu'elle ne craignoit jamais pour elle-même, leur disant, pour les engager à seconder sa charité, qu'elle étoit accoûtumée à tout, qu'elle étoit à l'épreuve des ardeurs les plus violentes du soleil, & qu'elle pouvoit y passer les journées entieres, sans en sentir la moindre incommodité. Elle soutenoit en éfet toute seule ce long & penible travail, sans jamais se rebuter : on la voïoit avec un visage ardent & brulé dans la plus grande joïe

de ſon cœur ; charmée de trouver dans l'exercice de ſon emploi, le moïen d'accabler de ſoif & de laſſitude ſon corps, qu'elle regardoit comme ſon ennemi le plus dangereux, qu'il falloit le moins ménager.

Dieu recompenſa par une inſigne faveur, & d'une maniere fort éclatante cette charité qu'elle exerçoit envers ſes ſœurs. On l'a vûë fort ſouvent étendre ſeule ſon linge ſur des cordes fort élevées au deſſus de ſa tête, où elle ne pouvoit atteindre naturellement ; portée en l'air ſans apui ſous les pieds. Les Religieuſes, qui ont été témoins de ce prodige, l'ont ſouvent dépoſé au Pere Confeſſeur ; & à d'autres perſonnes, ajoûtant qu'elles ne pouvoient s'empêcher de croire que ſon bon Ange la ſoutenoit & la conduiſoit d'un bout de la corde à l'autre. Il faut avoüer qu'avec le ſecours d'un tel aide on peut bien faire des choſes extraordinaires : mais il faut auſſi convenir que Dieu n'acorde ces ſortes de graces & de faveurs, qu'aux ames privilegiées, & favoriſées d'une protection ſinguliere, telle que l'étoit la Mere Agnès. Ces voïes extraordinaires, & miraculeuſes l'ont accompagnée dans tous les états de ſa vie ; & dans tous les emplois, dont on la chargeoit, mais principalement dans celui d'infirmiere, dont on parlera dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE VII.

La grande charité de la Mere Agnès à l'égard de ſes Sœurs malades.

IL n'eſt pas d'emploi plus agréable à Dieu ; auquel il ait fait de ſi belles promeſſes, digne de plus grandes recompenſes, ni qui exige autant de bonnes qualités, & de perfections dans ceux qu'on choiſit, pour les remplir, que celui qui concerne le ſervice des malades. Auſſi voit-on par expérience que les maiſons Religieuſes chés leſquelles la charité regne véritablément, le regardent comme le plus important, & celui qui mérite plus d'attention dans le choix du ſujet qui doit le remplir. Cette Reine des vertus caractériſant par excellence les Capucines, & leur charité pour leurs Sœurs malades trouvant peu d'exemples dans les Corps même les plus ſaints, & les plus reformés, elles ſont particulierement attentives dans la diſtribution qu'elles font toutes les années à leur Chapitre des emplois du Couvent, de donner celui qui regarde le ſoin des malades à une Religieuſe douée d'une grande charité, d'une patience à toute épreuve, & d'un courage qui l'éleve au deſſus-même de ſes forces naturelles.

Comme elles avoient remarqué dans la Mere Agnès toutes ces belles qualités, toutes ces perfections dans l'exercice de tous les emplois, dont on l'avoit juſqu'alors chargée, elles la jugerent auſſi très-propre, & très-capable de celui d'infirmiere.

d'infirmiere, Mais conſiderant d'autre part qu'elle étoit habituellement malade, & d'un temperament très-délicat, elles ne crûrent pas pouvoir prudemment la charger ſeule d'un fardeau auſſi peſant, qui auroit pû l'accabler ſous ſon poids, & ſe contentèrent de la donner pour aide à celle qu'elles choiſirent pour remplir cet office.

Nôtre ſainte fille parfaitément ſoumiſe aux ordres de ſes Supérieures, & à toutes les diſpoſitions de la divine providence, accepta avec bien du plaiſir la deſtination, que le Chapitre avoit fait de ſa perſonne pour le ſervice des Sœurs malades. Cet emploi lui fut d'autant plus agréable, qu'il s'accordoit avec ſon humilité, & le grand amour, qu'elle avoit pour ſes Sœurs, ſur tout pour celles, qui étoient malades. Auſſi ſe prêta-t-elle d'abord avec tant de zele, tant de courage, & un ſi grand empreſſement à leur ſervice, qu'elle les raviſſoit d'admiration. Elle auroit voulu tout faire, & tout à la fois, avoir mille mains, autant de pieds, pour fournir à tout, & ſe trouver en même tems par tout, où la charité l'apelloit. Elle conſoloit les unes par les paroles les plus tendres: elle encourageoit les autres, elle les careſſoit toutes, les embraſſoit, & les baiſoit, & n'épargnoit rien pour leur donner la confiance de lui découvrir tous leurs beſoins, leur rendant à toutes généralément tous les ſervices les plus penibles, & les plus rebutans à la nature. Elle étoit ſi ſenſible à tous leurs maux, qu'il eſt vrai de dire qu'elle reſſentoit dans ſon ame toutes les douleurs qu'elles ſoufroient ſur leur corps, & que comme un autre ſaint Paul elle étoit infirme avec toutes les Sœurs infirmes.

Mais ce fut lorſque dans la ſuite du tems on

l'eut élevée à la dignité d'Abbeſſe, qu'elle fit paroître d'une maniere éclatante l'excès de la charité, dont elle étoit animé pour les Sœurs malades. Son zele n'étant plus moderé par l'obéïſſance, elle ſe prêtoit à tout jour & nuit, & ſe rendoit infatigable auprès d'elles. Faire leurs lits, balier leurs chambres, les ſecher lorſqu'elles ſuoient, les échaufer lorſqu'elles avoient froid, leur porter à manger, leur préſenter leurs bouillons, & les remedes ordonnés, les goûter à leur préſence pour adoucir leur repugnance, leur chercher de petites douceurs, c'étoit ſon occupation preſque toutes les heures du jour & de la nuit.

Les Religieuſes deſtinées au ſervice des malades, attentives à la conſervation de leur Abbeſſe, pénetrées d'ailleurs d'un profond reſpect pour ſa perſonne, avoient beau lui répréſenter qu'elle s'expoſoit trop, qu'elle ſuccomberoit ſous le poids d'une ſi grande fatigue, qu'elle devoit ſe conſerver pour le bien, & l'utilité de la Communauté. Elles avoient beau lui dire que c'étoit leur office de rendre aux Sœurs malades les ſervices qu'elle leur rendoit elle-même ; que le Chapitre les aïant élûës pour cela, elle uſurpoit un droit, qui leur apartenoit, & leur raviſſoit les couronnes qu'elles pouvoient, & devoient gagner par leur aplication au ſervice des malades. Elle leur répondoit avec cet air de douceur, qui lui étoit ſi naturel. „ Aprenés, mes cheres „ Sœurs, que le précepte de l'amour du prochain, „ celui principalement qui regarde le ſoin, & le „ ſervice des malades, nous oblige toutes également, & que je ne puis en conſcience non „ plus que vous m'en diſpenſer. Travaillés de vôtre part, & laiſſés-moi travailler de la mienne :

» nous remplirons ainſi les unes les autres nôtre
» devoir : il y a de l'ouvrage pour toutes auprès
» de nos malades : nous n'avons qu'à donner
» toute nôtre attention à tous leurs beſoins.
» Convaincuës comme nous devons l'être, que leur
» amour pour la Croix, & leur déſir pour les
» ſoufrances les empêchent très-ſouvent de les
» découvrir, nous ne devons pas attendre qu'el-
» les le faſſent : il faut autant que nous pouvons,
» les prévenir, & en quelque façon les devi-
» ner. Souffrés, mes cheres Sœurs, que je vous
» diſe, que vous êtes dans l'erreur, ſi vous
» croïés que la qualité d'Abbeſſe, à laquelle
» vous m'avés élevée malgré mon indignité,
» me diſpenſe d'un ſervice, qui eſt un précepte
» de nôtre ſainte Regle : elle m'impoſe au con-
» traire une plus étroite obligation qu'à vous
» de l'obſerver, puiſqu'elle m'engage à vous
» édifier, & à vous animer plus par mes exem-
» ples, que par mes paroles. Ne m'empêchés
» donc pas de remplir fidélément la double
» obligation, que vous m'avés impoſée en me
» choiſiſſant pour vôtre Supérieure. Vous n'en
» avés qu'une : c'eſt d'obſerver le précepte de
» vôtre Regle, qui vous recommande expreſſé-
» ment le ſervice des malades : j'en ai deux :
» c'eſt de garder ma Regle ſur cet article ſi
» eſſentiel, & celui de vous édifier, & de vous
» animer par mes exemples.

Elle les rempliſſoit fidélément ces deux ſortes d'obligation, & dans leur derniere perfection. Sans ceſſe attentive à toutes les malades, elle examinoit avec ſoin la nature de leur maladie ; & autant qu'elle le pouvoit, elle leur procuroit toute ſorte de ſoulagement ; elle n'épargnoit ni peine, ni travail, ni fatigue, ni veille pour leur

ſervice : rien d'aſſés rebutant dans ce ſervice qui fût capable de lui donner le moindre rebut. On la voïoit porter ſa charité, juſqu'à laver leurs playes, les netoïer, les faire ſupurer. (Pourrai-je dire le reſte, ſans bleſſer la délicateſſe de mon lecteur ?) & ſur tout des perſonnes ſenſuelles juſqu'à les baiſer, après avoir fait le ſigne de la Croix ſur la partie bleſſée ; pratique qu'elle obſerva toute ſa vie, ſoit qu'elle leur portât quelque remede, ou quelque bouillon ; pratique dont on a vû ſouvent des éfets miraculeux, qu'elle avoit ſoin d'attribüer à ce ſigne ſacré.

Si les douleurs que ſoufroient ſes Sœurs malades, étoient ſi violentes, & ſi aiguës, qu'elles les fiſſent éclater en plaintes, elle avoit un don tout particulier pour les conſoler, les animant à la patience par l'exemple ſur tout de Jeſus-Chriſt dont elles devoient être, leur diſoit-elle, des copies parfaites, ſi elles vouloient dignément porter l'auguſte nom de filles de la Paſſion. Elle les y exhortoit avec tant de grace, avec tant de douceur, tant de ferveur, & un ſi grand excès de charité, qu'elle leur faiſoit aimer leur maux, & ſe complaire dans les ſoufrances. Quelque-fois ſon amour tendre & compatiſſant ne lui permettant pas de reſter plus long-tems auprès de certaines malades, qui accablées des grands maux qu'elles ſoufroient, ne pouvoient s'empêcher d'éclater en plaintes, qui bleſſoient vivément ſon cœur, elles les quittoit, ſe retiroit pour quelque tems à ſa chambre, ou au Chœur, ſe mettoit en Oraiſon, prenoit de ſanglantes diſciplines, pour obtenir de Dieu leur ſoulagement. Ses vœux étoient très-ſouvent exaucés, & d'une façon miraculeuſe : c'eſt ce qu'on verra dans la ſuite de ſa vie, lorſqu'on parlera

de ſes miracles. La charité, dont elle étoit embraſée, ne lui permettoit pas de prendre un moment de repos, juſqu'à ce que la malade fût entierement ſoulagée.

Lorſqu'elle en avoit quelqu'une fort dégoutée, elle uſoit de mille innocentes ruſes, & d'autant d'adreſſes, pour les faire manger. Son induſtrie ſur ce point trouveroit peu d'exemples parmi les perſonnes même les plus charitables. Elle leur préſentoit un petit morceau après l'autre, tantôt d'un mets, tantôt d'un autre ; & le leur préſentoit d'une maniere ſi honnête, ſi engageante, accompagnée de diſcours ſi gracieux, ſi amuſans, ſi recréatifs, que malgré leur extrême repugnance, & leur grand dégoût, elle venoit à bout de les faire manger : ce qui étoit pour elle un grand ſujet de joye, & de conſolation.

Elle leur deſtinoit tous les petits preſens, & toutes les douceurs, qu'elle recevoit de ſa famille, & de ſes amis. Et lorſque les infirmieres, qui la connoiſſoient elle-même habituellément malade, lui conſeilloient d'en conſerver une partie pour ſes beſoins particuliers, elle rejettoit leur conſeil, leur diſant que les douceurs lui étoient contraires, que ſon eſtomac ne pouvoit s'en accommoder, & les diſtribuoit elle-même toutes entieres aux pauvres malades avec une tendreſſe de mere.

Toutes les fois que le Médecin entroit dans le Couvent pour la viſite des malades, elle quittoit tout, même le Chœur, pour le joindre, & le conduire à l'infirmerie, où elle obſervoit avec beaucoup d'attention tous ſes geſtes, tous ſes mouvemens, toutes ſes paroles, pour mieux connoître par là l'état des malades ; & ſi elle comprenoit que la malade étoit véritablément

dangereuſe, elle avoit d'abord recours à la priere, & demandoit à Dieu avec une grande ferveur, & une grande abondance de larmes ſa guériſon.

Si elle étoit exaucée, elle ſentoit une ſecrete joye, qui ſe manifeſtoit au-déhors ſur ſon viſage; de ſorte que les infirmieres, qui la voïoient revenir, connoiſſoient à ſon air, ſi la malade en reviendroit, ou ſi elle en mourroit. Lorſqu'elle rentroit dans la chambre de la malade, avec un air gai, & content, elles conjecturoient que la malade ſeroit bien-tôt hors d'afaire. Si au contraire elles lui remarquoient un air triſte, elles concluoient que la malade en mourroit, & rarément elles ſe trompoient dans leurs conjectures, & leurs préſomptions. Dès-qu'elle apercevoit une malade, qui tendoit à ſa fin, elle ne la perdoit plus de vûë, & ſe tenoit auprès d'elle toutes les heures du jour, & de la nuit, laiſſant toute ſorte d'occupation, & ſon ſommeil propre, pour lui rendre les derniers devoirs de la charité, & lui donner de ſes propres mains la derniere goute de bouillon.

Sa charité ne ſe bornoit pas au ſoulagement du corps : c'étoit principalément au ſalut de l'ame qu'elle lui donnoit toute ſon étenduë, & que cette vertu paroiſſoit avec tout ſon éclat. Elle avoit reçû du Ciel un talent tout extraordinaire, & un don divin, pour préparer les malades à une ſainte mort. Elle commençoit d'abord par leur inſpirer avec beaucoup de douceur & d'adreſſe, de demander le dernier Sacrement de l'Egliſe, ſi néceſſaire à ce dernier moment qui doit décider de l'Eternité, à quoi elle les diſpoſoit par les actes les plus vifs, & les plus tendres, que l'amour puiſſe fournir en pareille

occaſion. Comme elle s'attendriſſoit facilément elle-même, elle attendriſſoit auſſi & les malades, & les aſſiſtantes, juſqu'à verſer des torrens de larmes. Naturellément fort éloquente elle leur faiſoit des portraits ſi naturels, & ſi patetiques des miſeres de cette vie, & du bonheur infini de celle que nous attendons dans l'éternité, que non ſeulement elle effaçoit de leur eſprit, & de leur imagination toutes ces idées afreuſes, ces horreurs, & ces amertumes preſque inſéparables de la vûë d'une mort prochaine; mais elle les faiſoit languir & ſoûpirer après le dernier moment, qui ſeparant leur ame de leur corps, les réüniroit à leur créateur. Son talent pour cet exercice de charité, étoit ſi extraordinaire, & ſi rare, que dès-qu'elle exhortoit quelque malade, les Religieuſes quittoient tout, & s'y rendoient en foule, pour entendre les belles paroles que Dieu lui mettoit à la bouche. La plûpart ſentoient en elles-mêmes un déſir très-ardent de ſe trouver à cet heureux moment, qui devoit les rejoindre à leur céleſte Epoux, juſqu'à envier le ſort, & le bonheur de l'agoniſante, qui ravie elle-même des diſcours de ſa chere mere, mouroit le plus ſouvent dans des tranſports, des raviſſemens, & dans une eſpece d'extaſe.

La mort qui met le terme à toutes les choſes de ce monde, ne fut jamais capable d'en mettre à la charité de la Mere Agnès: elle la porta à l'égard de ſes Sœurs au-delà du tombeau, regardant ces innocentes mortes comme les temples ſacrés du ſaint Eſprit, & les chaſtes épouſes de Jeſus-Chriſt, elle lavoit elle-même leurs corps avec un grand reſpect, & ne les touchoit qu'avec une profonde vénération. Elle les habilloit le plus proprement qu'il lui étoit poſſible, les

ornoit de toutes les plus belles fleurs, qu'elle trouvoit au jardin, & paſſoit auprès d'elles les nuits entieres en prieres. C'étoit là où à la faveur des ténebres, d'un ſilence profond, à la vûë de ces triſtes & lugubres objets elle s'animoit elle-même à marcher fidelément, & conſtamment ſur leurs traces, & à imiter les vertus qu'elle leur avoit vû pratiquer pendant le cours de leur vie. „ Vous avés fait vôtre chemin, „ leur diſoit-elle, rempli vôtre carriere ; il eſt „ juſte que je commence à remplir la mienne, „ pour mériter la recompenſe dont vous joüiſ- „ ſés.

Mais conſiderant d'autre part que ces innocentes filles étoient peut-être paſſées des miſeres de cette vie aux miſeres infiniment plus grandes du Purgatoire, pour y être purifiées par les flammes de certaines fautes légeres, dont les ames les plus pures, & les plus ſaintes ſont rarément exemptes ſur la terre, & pour leſquelles elles n'avoient peut-être pas ſufiſamment ſatisfait par la pénitence ; cette réflexion r'allumant, & redoublant les flammes de ſa charité compatiſſante, la portoit à ſolliciter la miſéricorde divine en leur faveur par des prieres ferventes, des larmes abondantes, des diſciplines ſanglantes, des jeunes auſteres, & par pluſieurs autres bonnes œuvres qu'elle préſentoit au Seigneur, pour leur obtenir quelque ſoulagement dans leurs peines, s'offrant elle-même comme une victime de charité, pour ſupléer à ce qu'elles n'avoient pas fait, & qu'elles étoient alors incapables de faire. La ſuite de ſa vie nous fera ſentir combien ſes prieres & ſes larmes étoient favorables à ces ames innocentes, & efficaces pour abréger leurs peines, & accélerer leur bonheur.

Les Religieuſes ne pouvant ſoûtenir ſans une extrême violence, que leur Supérieure fût dans un mouvement, & dans une action continüelle auprès des malades, & des mortes, la conjuroient avec larmes de prendre un peu de repos après tant de fatigues qu'elle avoit eſſuïé auprès des mourantes, de ne pas tant prodiguer une ſanté toûjours foible & chancellante, ſi néceſſaire d'ailleurs au bien, & au bon ordre de toute la Communauté. Elles lui répréſentoient que c'étoit tenter Dieu que de vouloir faire au-delà de ſes forces; qu'aïant paſſé pluſieurs nuits auprès des agoniſantes, pour les aider à bien mourir, il ne lui convenoit pas de les veiller après leur mort, & de prendre ſur elle le ſoin de leur ſepulture; qu'y aïant des Sœurs établies pour cet emploi de charité, elle devoit abſolument s'en décharger ſur elles, & ne pas les priver d'un mérite attaché à leur office, lui ajoûtant qu'elles avoient droit de s'en plaindre, & qu'elles s'en plaignoient en éfet.

Elle leur répondoit avec ſa douceur, & ſon humilité ordinaire, qu'elle étoit très-ſenſible à leur tendreſſe, & qu'elle ne méritoit pas leur attention; mais qu'elles devoient conſiderer qu'en tout cela elle ne faiſoit que s'aquitter de ſon devoir, & de l'obligation de ſon emploi; que la pauvre morte étant ſon oüaille, elle ne devoit la quitter que pour la remettre entre les mains de Jeſus-Chriſt ſon ſouverain Paſteur, qu'elles auroient lieu de la blamer, & de la condamner, ſi elle manquoit à un devoir auſſi eſſentiel à la qualité de Supérieure, qui la rendant comme le Paſteur de toutes ſes Religieuſes, devoit la mettre dans l'heureuſe diſpoſition de donner ſa vie pour toutes, ſans quoi elle ne ſeroit

aux yeux de Dieu qu'une mercenaire.

C'étoit principalement auprès de ce ſouverain Paſteur de nos ames que cette ſainte fille faiſoit éclater l'ardeur des flammes, qui la conſumoient pour les Sœurs mortes, non ſeulement par les vœux & les ferventes prieres, qu'elle lui adreſſoit ſans ceſſe, pour leur procurer quelque ſoulagement dans leurs peines, mais par les reproches amoureux qu'elle répandoit dans le ſein de ſon céleſte Epoux, & qu'elle accompagnoit de l'abondance de ſes larmes. „ Mon doux „ Jeſus, lui diſoit-elle, que vous connoiſſés „ bien mon indignité, & mon inſufiſance à „ remplir les devoirs de la charge que la Com„ munauté m'a impoſée en me choiſiſſant pour „ Supérieure, puiſque toutes les fois qu'on m'é„ leve à cette dignité, vous m'enlevés quel„ qu'une de mes brebis ! Si j'en avois eu le „ ſoin qu'un bon Paſteur en doit prendre, je „ n'en aurois point perdu, & je les aurois „ toutes conſervées : ce n'eſt que pour punir les „ fautes, que je fais dans leur conduite, que „ vous me les enlevés ; pourquoi donc, mon „ divin Jeſus, permettés-vous qu'on m'éleve à „ un emploi, dont je ſuis ſi indigne, & qui de„ vient par là ſi préjudiciable à mon petit trou„ peau ? Faites porter les éfets de vôtre juſte „ colere ſur l'indigne Paſteur : mais épargnés, „ je vous en conjure, l'innocent troupeau, & „ ne permettés pas que mes defauts faſſent le „ ſujet de la honte, & de la confuſion des in„ nocentes : confondés la ſeule criminelle.

Que cette charité dans cette ſainte fille eſt admirable ! que ſon humilité eſt extraordinaire ! qu'elle trouveroit peu d'exemples parmi les perſonnes même les plus vertueuſes ! Elle ſe juge

non ſeulement indigne de la dignité, dont elle remplit tous les devoirs avec la derniere exactitude ; mais elle s'impute encore tous les maux, qui arrivent dans le Monaſtere, & ſe croit digne de punition, & de chatiment par l'exercice de la charité la plus parfaite, & la plus méritoire. L'humilité ne peut guére ſe porter plus loin ; on en parlera dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE VIII.

De l'humilité de la Mere Agnès.

APPRENEZ de moi à être doux & humble de cœur : c'eſt la belle leçon de morale, que le Fils de Dieu fit autrefois à ſes Apôtres, leçon qui renferme toute la perfection de la loi de l'Evangile, & tous les devoirs d'un parfait chrêtien ; leçon que la ſainte fille dont on écrit la vie, ne perdit jamais de vûë, & qu'elle ſuivit avec une conſtante, & une inviolable fidelité. Elle l'aima en un point, dont on trouveroit peu d'exemples, même parmi les Saints, qui ſe ſont le plus diſtingués par l'amour, & la pratique de cette vertu. Il eſt vrai de dire qu'elle fut toûjours ſa vertu dominante & favorite. A peine trouveroit-on un ſeul jour dans ſa vie, qui fut très-longue, qui ne ſoit marqué de quelque acte éclatant de cette vertu. On n'entreprend pas de les détailler tous : un volume entier ſufiroit à peine pour cela. Elle ne parloit volontiers que de cette vertu; & écoutoit

avec des transports de joïe celles de ses Sœurs qui l'en entretenoient. Elle les aimoit de toute la tendresse de son cœur, mais sur tout celles qui la lui faisoient pratiquer ; de sorte qu'on ne pouvoit mieux lui faire sa cour, qu'en l'humiliant, la mépriſant, & la chargeant d'injures : ce qui faisoit dire à plusieurs de ses Sœurs, que pour se rendre agréable à la Mere Agnès, il falloit offenser Dieu, & violer à son égard toutes les regles de la charité, de la bienséance, & de l'honnêteté, mais qu'elles ne vouloient pas acheter son amitié à ce prix là.

On a déja dit qu'étant encore enfant dans le siécle elle se jugeoit indigne d'être à la compagnie de ses propres domestiques, qu'elle leur obéïssoit comme à ses maîtres, qu'elle les servoit de ses propres mains, & leur rendoit dans la nécessité les services les plus bas & les plus humilians, ne leur parlant jamais qu'avec douceur, & toute sorte de respect. Lorsqu'elle fut reçûë par Madame d'Allemagne, au nombre des filles qu'elle élevoit, pour former la nouvelle Communauté des Capucines, elle se jugeoit si indigne de cette sainte compagnie, que craignant de les souiller par son attouchement, elle n'osoit les aprocher, & se tenoit toûjours à l'écart ; & lorsqu'elle le pouvoit, sans être aperçûë, elle baisoit les vestiges de leurs pieds, si grand étoit le respect, qu'elle leur portoit, n'osant même parler à leur présence, sans être interrogée. Son humilité alloit jusqu'à croire, qu'elle profanoit la sainteté de la maison, où on l'avoit introduite, sans la connoître, ajoûtant que si on l'eût connuë telle qu'elle étoit, on l'auroit rejettée comme une malheureuse indigne d'habi-

ter un lieu ſi ſaint, & de vivre à la compagnie de ſi ſaintes filles.

Ce n'eſt là que ſon humilité naiſſante : mais où trouver des paroles propres à exprimer juſqu'à quel point elle porta cette vertu, lorſqu'à l'arrivée des Meres de Paris elle fut reçûe au Novitiat ? C'eſt ce qu'on n'écrit qu'avec peine, tant les faits paroiſſent incroïables. Il n'y avoit rien d'aſſés bas, d'aſſés humiliant dans les pratiques des Novices Capucines, qu'elle ne crût fort au-deſſus d'elle ; ſe jugeant incapable de tout elle ſe portoit pourtant à tout ce qu'il y avoit de plus penible, & de plus humiliant à faire. Ne pouvant ſoufrir que ſes compagnes en portaſſent la moindre partie, elle ſe regardoit comme la ſervante de toutes, qualité même qu'elle n'oſoit prendre, & qu'elle jugeoit fort au-deſſus de ſon mérite.

Elle conjuroit ſans ceſſe la mere Maîtreſſe de l'humilier, de la mortifier, de la faire mourir à elle-même, à ſa ſuperbe, à ſon orgueïl, à ſa vanité, qu'elle nommoit ſa paſſion dominante : ce que cette mere Maîtreſſe lui accordoit ſouvent, ſoit pour contenter ſon zele, ſoit pour éprouver ſa vertu, lui diſant en préſence de ſes compagnes, qu'elle étoit une bête, incapable de rendre jamais le moindre ſervice à la Religion ; & avec cela remplie elle-même d'orgueïl, & de vanité ; que la Communauté la connoiſſant telle, il n'y avoit pas aparence qu'elle fût jamais admiſe à la profeſſion. Elle lui tenoit d'autres diſcours encore plus humilians, qu'elle écoutoit avec une patience admirable, ou pour mieux dire avec une joïe, & un contentement, qu'il ſeroit dificile d'exprimer, ravie de ce que ſa mere Maîtreſſe la connoiſſoit, & la faiſoit connoître à

ſes compagnes telle qu'elle ſe croïoit en éfet ; leur ajoûtant pour les mieux perſuader de la vérité des reproches que la mere Maîtreſſe lui avoit fait à leur préſence, que ſi les Religieuſes la connoiſſoient bien, elles la chaſſeroient du Couvent, & la jetteroient à la voirie comme un chien mort, ſentimens qu'elle accompagnoit d'une ſi grande abondance de larmes, qu'elles attendriſſoient ces innocentes filles, qui ne pouvoient s'empêcher d'admirer cet excès, & ce prodige d'humilité dans une de leurs compagnes, qui leur donnoit d'ailleurs de ſi rares exemples de toute ſortes de vertus.

Sortant un jour de l'Oraiſon qu'elle avoit faite ſur l'humilité, une de ſes compagnes, qui étoit cachée l'entendit ſe dire à elle-même, „ que je „ ſerois heureuſe, & quel bonheur pour moi, „ ſi on m'attachoit une corde au cou, & qu'on „ me trainât par tout le Couvent, qu'on me „ jettât enſuite dans un cloaque, ou chaque „ Religieuſe vint à ſon tour inſulter à mon or- „ gueïl, & à ma ſuperbe par toute ſorte d'in- „ jures, me traitant de vil inſecte, d'abomi- „ nable, de ſuperbe, d'orgueilleuſe, de tiſon „ d'enfer, & qu'on m'y laiſſât paſſer toute ma „ vie, ſans m'y donner la moindre conſolation ! „ Ce ſeroit alors que j'imiterois véritablement „ J. C. mon divin Maitre : mais je me trompe : ce „ ne ſeroit pas encore pour moi une véritable „ humiliation, puiſque j'en mérite cent fois au- „ delà, & qu'on ne pourroit jamais égaler le „ mépris, qu'on feroit de ma perſonne, à mon „ indignité, à ma ſuperbe, & à la multitude „ de mes iniquités. " C'étoient là les bas ſentimens qu'elle avoit d'elle-même ; & elle auroit ſouhaité de tout ſon cœur, que toutes les Reli-

gieuſes l'euſſent enviſagée dans ce point de vûë.

Lorſque ſes déſirs, & ſes ſouhaits ſur cet article n'étoient pas accomplis, elle prenoit de là occaſion de s'anéantir juſqu'au centre de la terre, ſe diſant à elle-même, & le croïant comme elle le diſoit, que la multitude infinie de ſes pechés la rendoit indigne de ſoufrir la plus petite humiliation pour l'amour de Jeſus-Chriſt; que cette grace n'étoit accordée qu'aux ames humbles, & qu'elle étoit refuſée aux ſuperbes; que tous les bons déſirs qu'elle concevoit dans l'Oraiſon, n'étoient que des illuſions, des éfets de ſon amour propre, & de ſon orgueïl, qui ne pouvoient ſervir qu'à la rendre plus malheureuſe dans l'éternité, puiſqu'elle n'en reduiſoit aucun en pratique. Mais ſi Dieu permettoit qu'on ne tint aucun compte d'elle dans le Couvent, qu'on la regardât comme un mauvais ſujet, inutile à tout, elle ſentoit une ſecrete joïe, qui ſe manifeſtoit au déhors ſur ſon viſage, dont toutes les Religieuſes s'apercevoient. Si quelque Sœur ſoit par colere, ſoit par mépris, ſoit pour l'éprouver, l'inſultoit, & la chargeoit d'injures, elle l'embraſſoit de toute la tendreſſe de ſon cœur, & cherchoit toutes les occaſions de lui rendre quelque ſervice; elle la reſpectoit juſqu'à baiſer les veſtiges de ſes pieds, diſant qu'elle étoit la ſeule dans la Communauté, qui avoit véritablement l'eſprit de Dieu, & qu'à la faveur des lumieres qu'elle recevoit du Ciel, elle la connoiſſoit telle qu'elle étoit en éfet.

Quelque grand que fût l'amour qu'elle avoit pour la ſolitude, & le ſilence, elle étoit toûjours diſpoſée à parler, dès-que quelqu'une de

ſes Sœurs la prioit de l'entretenir ſur la vertu d'humilité. Elle ne ſe laſſoit jamais ſur cette matiere, & en parloit avec une éloquence toute divine, qui lui attiroit l'admiration de toutes celles qui l'écoutoient. Ce n'étoit pas certainement ce qu'elle ſe propoſoit : mais elle auroit voulu les embraſer toutes de l'amour de cette vertu. Elle leur diſoit que bâtir un édifice ſpirituel ſur tout autre fondement que ſur celui de l'humilité, c'étoit bâtir ſur un ſable mouvant ; que la plus legere tempête renverſeroit bientôt tout l'édifice ; qu'il n'y a de vraïe vertu que celle qui eſt fondée ſur l'humilité, que tout ce qu'on apelle vertu ſans l'humilité, n'eſt que vice ; que ce n'eſt que par l'humilité qu'on peut aller à Dieu ; que toute autre voïe nous en éloigne. „ D'où penſés-vous, mes cheres Sœurs, „ leur ajoutoit-elle, que viennent les troubles, „ les inquiétudes, les chagrins que nous expé- „ rimentons, lorſqu'on nous humilie ? Ce n'eſt „ que du défaut de la connoiſſance de nous- „ mêmes : apliquons-nous à cette connoiſſance ; „ non ſeulement nous ne nous contriſterons pas „ dans les mépris, dans les injures, & dans le „ peu de cas qu'on fait de nous : mais nous „ ſentirons en nous-mêmes une ſecrete complai- „ ſance, de voir qu'on nous connoit tels que „ nous ſommes, & qu'on nous traite ſelon „ nos mérites. Mais dès-que nous perdons de „ vûë cette connoiſſance de nous-mêmes, & de „ nôtre miſere, la moindre humiliation nous „ contriſte, nous abbat, & nous renverſe. “ Ce qu'elle diſoit avec des ſentimens ſi tendres, ſi embraſés, qu'elle enflammoit le cœur de toutes celles qui l'écoutoient, d'un deſir ardent d'aimer & de pratiquer cette belle vertu, pour laquelle

laquelle cette sainte fille avoit un si grand goût, & un si grand attrait, qu'elle disoit à ses Sœurs, à celles du moins qui avoient sa confiance, & qui marchoient sur ses traces, qu'elle croïoit que si au moment de la mort quelqu'un lui parloit de l'humilité, son ame s'arrêteroit dans son corps, pour goûter la douceur de cet entretien, tout le tems qu'il dureroit. Langage qu'elle avoit souvent tenu à son Confesseur : ce qui l'obligea, (il le raporte lui-même) lorsqu'il l'assista à sa derniere agonie, & qu'il la vit reduite à cet état pitoïable, où une espece d'abandon de Dieu l'avoit jettée, comme on verra en son lieu, de lui dire & de lui repeter souvent ces paroles, *Mere Agnès, ne perdés pas de vûë l'humilité, dont je vous préſente le modéle en Jeſus crucifié.* Ce Pere assure qu'il ne lui parla jamais ce langage à cette derniere extrêmité, qu'elle ne reprit sur le champ sa premiere tranquillité : un visage serain prononçant avec un petit soûrire cette amoureuse parole, *Belle humilité ! Belle humilité !*

Elle portoit cette vertu à un si haut dégré de perfection, & avoit de si bas sentimens d'elle-même, qu'elle se disoit, & se croïoit en éfet la source funeste, & l'unique cause de tous les malheurs, qui arrivoient dans le monde, des guerres, des famines, des maladies populaires, & de toutes les autres calamités, dont elle entendoit parler. Si on lui racontoit quelque malheur arrivé dans la Ville, ou dans quelque famille particuliere, elle disoit d'abord en pleurant, „ c'est la peine de mes péchés, c'est ma vanité, „ c'est mon orgueil, qui cause tous ces maux. Si le Couvent manquoit des choses nécessaires à la nourriture, & à l'entretien des Religieuses,

elle ſe l'imputoit, diſant que ce n'étoient que ſes péchés, qui mettoient obſtacle à la providence bienfaiſante du Seigneur, qui puniſſoit un grand nombre d'innocentes filles pour la faute d'une ſeule coupable : ce qu'elle diſoit, en verſant un torrent de larmes. Il falloit même, pour la contenter, donner dans ſon ſens, & lui imputer tous les maux, qui arrivoient.

Le terroir de Marſeille ſoufrant une extrême ſechereſſe peu de tems avant la vendange, on ordonna des Proceſſions à toutes les Communautés de la Ville. Les Capucines aïant fait leur neuvaine, le Ciel ſe couvrit de nuages le dernier jour, & donna quelques goutes de pluye ; ce qui cauſa une ſi grande joïe à nôtre ſainte fille, qu'elle en étoit comme tranſportée. Elevant les yeux & les mains au Ciel, elle s'écria „ courage, mes Sœurs, le Seigneur a exaucé nos „ vœux : il nous a accordé la pluye, que nous „ demandions; rendons lui de très-humbles actions „ de graces. " Mais comme elle s'aperçut que la pluye ceſſoit tout-à-coup, que le Ciel devint peu de tems après fort ſerain, elle tomba dans un ſi grand abbattement, qu'elle dit les larmes aux yeux. „ Ah ! mes cheres Sœurs, je ſuis „ la cauſe de ce prompt changement : ce ſont „ mes péchés, qui arrêtent les bienfaits de Dieu „ ſur ce terroir : c'eſt ma ſuperbe, c'eſt ma vanité, qui me portant à me réjoüir avec excès „ dès-que j'ai aperçû la pluye, en ont arrêté „ tout-à-coup la continuation. C'eſt pour punir „ mon amour propre que vos prieres ne ſont pas „ exaucées ; vous ne devés vous en prendre „ qu'à moi : je ſuis ſeule reſponſable de cette „ calamité publique. " Elle en étoit ſi perſuadée qu'elle alla d'abord ſe jetter aux pieds du Con-

feſſeur, pour s'en accuſer comme d'un très-grand peché, dont elle ſe croïoit véritablément coupable, par la trop grande complaiſance qu'elle avoit euë, de ce que les prieres de ſes Sœurs avoient été exaucées, s'imaginant même d'avoir intérieurément attribüé le commencement de cette pluye à ſon propre mérite : ce qu'elle n'avoit certainement pas penſé.

Enfin cette ſainte fille ne ſe laſſoit jamais de l'humiliation ; induſtrieuſe à s'en procurer tous les jours de nouvelles, elle fit un accord avec une de ſes Sœurs, qu'elle connoiſſoit d'une humeur très-ſevere, de ſe reprendre mutüellement de leurs fautes, & de tous leurs manquemens, dont elles ſeroient obligées de s'accuſer fidélement l'une à l'autre. S'en trouvant à ſon jugement tous les jours fort chargée, proſternée à ſes pieds la corde au cou elle les lui accuſoit avec une grande humilité. Cette Sœur prenant l'air, & le ton d'Abbeſſe, la traitoit fort rudement, & avec un grand mépris, l'accablant d'injures les plus atroces, & de pénitences les plus ſeveres, l'apellant ſuperbe, orgueilleuſe, hipocrite, ſuperſtitieuſe ; & lui mettant le pied ſur la gorge elle lui diſoit, *humilie-toi ſuperbe. Vers de terre comment peus-tu t'énorgueillir* ? & d'autres paroles ſemblables, qu'elle ſoufroit non ſeulement ſans peine, mais avec complaiſance, charmée d'avoir trouvé une de ſes Sœurs qui la connût telle qu'elle ſe croïoit en éfet, & qui la traittât ſelon ſes mérites. Elle étoit ſi pénetrée de reconnoiſſance envers cette chere Sœur, qu'elle alloit au devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaiſir, & donnoit toute ſon attention à chercher, & à trouver des occaſions de lui rendre quelque ſervice. Elle a ſouvent dit à deux de ſes confidentes,

qu'elle avoit un regret extrême de n'avoir pas continüé toute sa vie cet exercice d'humilité, qui lui attiroit les plus grandes graces, & sur tout celle de la connoissance d'elle-même & de ses miseres.

Toutes les fois qu'elle se recommandoit aux prieres des Sœurs, & de ceux qui la visitoient, elle les conjuroit de demander pour elle au Seigneur la vertu d'humilité, dont elle avoit, disoit-elle, un extrême besoin, n'aïant, ajoutoit-elle, du penchant que pour l'orgueïl, & la vanité. Le Pere Confesseur à qui elle faisoit presque tous les jours la même priere, voulant mettre son humilité à l'épreuve, lui répondit en présence des autres Religieuses. „ Je ne comprends „ pas, bonne Mere Agnès, pourquoi vous faites cette priere à tout le monde. Quel fonde„ ment avés-vous de craindre la vanité, & la „ superbe ? Y a-t-il quelque passion, qui ait „ moins de raport avec vous que celle-là ? Il „ faut que vous soïés bien aveugle, & que vous „ vous connoissiés bien mal, pour être autant „ que vous êtes, pénetrée de cette crainte. Par „ quel endroit cette passion peut-elle trouver „ entrée dans vôtre esprit ? Et quelle bonne qua„ lité voïés-vous en vous-même, qui puisse don„ ner lieu à l'orgueïl, & à la superbe ? Vous „ n'avés qu'à vous examiner, & vous trouve„ rés que le Prophête Michée a voulu parler de „ vous, & de vos semblables, lorsqu'il a dit ces „ paroles, *Humiliatio tua in medio tui.* Le prin„ cipe de vôtre humiliation est dans le plus inté„ rieur de vous-même. Vous ne trouverés „ rien en vous, qui n'inspire l'humilité & l'a„ néantissement ; & par un bizarre renversement „ de raison vous ne craignés que l'orgueïl &

„ la vanité, qui vous devroit être une paſſion
„ fort étrangere. Toutes vos Sœurs vous regar-
„ dent comme un objet de pitié & de compaſſion :
„ elles ſont ſans ceſſe obligées de fermer les yeux
„ ſur vos défauts & vos imperfections, ſans
„ quoi la charité qu'elles exercent à vôtre égard,
„ leur ſeroit trop onereuſe ; & avec cela vous
„ n'apréhendés que la ſuperbe & la vanité. Com-
„ prenés que c'eſt un pur éfet de la foibleſſe de
„ vôtre eſprit qui vous aveugle ſur vous-même,
„ & qui ne vous permet pas de voir en vous ce
„ que tout le monde y aperçoit d'humiliant &
„ de mépriſable. "

„ Ah ! Pere Confeſſeur, lui dit-elle alors char-
„ mée de cette correction, que vous me con-
„ noiſſés bien ! Il ſeroit à ſouhaiter que toutes
„ mes Sœurs m'envigeaſſent dans ce même point
„ de vûë, qu'elles m'humiliaſſent à leur tour,
„ pour faire mourir en moi ce monſtre d'or-
„ gueïl, qui me poſſede, & cette folle vanité
„ que j'ai aportée preſque du berceau. Malgré
„ les grands défauts que vous me reprochés avec
„ tant de juſtice, je ne laiſſe pas d'être une ſu-
„ perbe & une orgueilleuſe : la charité qui fer-
„ me les yeux de mes Sœurs ſur toutes mes im-
„ perfections ne ſert qu'à nourrir en moi cette
„ maudite paſſion : leur eſtime, dont je ne m'aper-
„ çois que trop dans toute leur conduite à mon
„ égard, me perſuade que je ſuis quelque cho-
„ ſe, quoique je ne ſois rien en éfet. Faites
„ moi donc la grace, mon cher Pere, de leur
„ deſſiller les yeux ſur mon compte : c'eſt la plus
„ grande charité, que vous puiſſiés me faire :
„ leur eſtime me flate, & me donne de la vani-
„ té, & nourrit en moi une paſſion, qui m'eſt
„ devenuë comme naturelle ; & vous, mes cheres

„ Sœurs, aprenés du Révérend Pere Confeſſeur à
„ me connoître telle que je ſuis, & à me traiter
„ comme je mérite. Dieu a permis qu'il m'ait
„ tenu ce langage à vôtre préſence, pour vous
„ deſſiller les yeux. L'excès de vôtre charité n'a
„ ſervi juſqu'à préſent qu'à nourrir la ſuperbe
„ dans mon eſprit. Uniſſés-vous, je vous en con-
„ jure, pour faire mourir en moi cette paſſion,
„ qui m'a juſqu'à préſent dominé : ce ſera en
„ m'humiliant, & en me mortifiant ſans ceſſe,
„ que vous pouvés eſperer d'en venir à bout.

On ne finiroit jamais cette matiere, qui reviendra néceſſairément, lorſqu'on ſera obligé de parler des charges de Maîtreſſe des Novices, & d'Abbeſſe, qu'elle remplit ſouvent malgré ſon extrême repugnance. Ce fut dans l'exercice de ces deux emplois, qu'elle porta la vertu d'humilité au comble de la perfection. Mais avant que de la faire commander, voïons quelle a été ſon obéïſſance.

CHAPITRE IX.

De l'obéïſſance de la Mere Agnès.

C'EST un grand & difficile ſacrifice que celui que le Religieux fait par le vœu d'obéïſſance. Il n'en ſauroit préſenter à Dieu de plus auguſte, ni de plus agréable à ſes yeux, & où il expérimente plus de violence ſur lui-même. Il s'immole tout entier : il eſt tout à la fois ſacrificateur, & victime : il aſſujetit tous ſes ſens, toutes ſes paſſions, toutes les puiſſances de ſon ame, ſon eſprit, ſon cœur, ſa liberté, à la volonté d'autrui. Dans tous les autres ſacrifices qu'il peut offrir à Dieu, il lui preſente des biens qui ſont hors de lui ; un ſeul effort ſufit pour cela. Mais que d'efforts tous les jours, & à tout moment réïterés pour ſe ſacrifier ſoi-même ! Ce combat dure autant que la vie, parce que l'ennemi que nous combattons eſt nous-mêmes. Auſſi voïons-nous que quoique les Philoſophes aïent connu & pratiqué le premier de ces ſacrifices, ils n'ont jamais connu, ni pratiqué le ſecond. Ils ſe ſont dépouillés de tous leurs biens ; mais ils ne ſe ſont jamais dépouillés d'eux-mêmes.

Ce ſacrifice eſt trop ſublime pour eux, & trop élevé au deſſus des forces de la nature. Ce n'eſt qu'à des parfaits chrêtiens qu'on peut le propoſer : ce ſont eux ſeuls qui l'exécutent, lors qu'apellés à l'état Religieux par une vocation divine, ils font vœu d'obéïſſance au jour de leur profeſſion. C'eſt alors qu'ils ſe dépouillent

d'eux-mêmes, & qu'ils renoncent à leur propre volonté, pour n'en avoir pas d'autre que celle de Dieu, qui leur eſt manifeſtée par la bouche de leur Supérieur.

La Mere Agnès habituée dès ſa plus tendre enfance à n'avoir pas d'autre volonté que celle de ſes Pere & Mere, à obéïr ponctuellement à leurs ordres, à ne rien faire ni entreprendre ſans leur congé, à ſe ſoumettre même à ſes propres domeſtiques, comme on a déja dit, n'éprouva ni dificulté, ni violence dans ce ſacrifice. Dès qu'elle entendit la voix intérieure du Seigneur qui l'apelloit à l'état de la Religion, & à l'Ordre des Capucines, elle y courut ſans le moindre delai, & s'y engagea par la profeſſion qu'elle y fit, non ſeulement ſans peine, mais avec un excès de joïe, & de conſolation, qu'elle ne pouvoit exprimer, à n'avoir jamais d'autre volonté que celle de ſes Supérieures. Elle ne ſe dementit jamais ſur cet article; & dans tous les diferens états de ſa vie, de Novice, de Profeſſe, d'Inférieure, & même de Supérieure, cette vertu fut toûjours l'unique reſſort qui donnoit le mouvement à toutes ſes actions.

Elle y étoit ſi exacte, & ſi ponctuelle, qu'elle ne la perdoit jamais de vûë, & ne faiſoit pas la moindre choſe, ſans demander auparavant la permiſſion, juſques-là qu'elle n'oſoit mettre un point d'aiguille à ſon habit, à ſon voile, ſortir de ſa chambre, pour deſcendre au jardin, lorſque ſon office l'exigeoit, ſans ce congé: ce qu'elle pratiqua non ſeulement lorſqu'elle étoit Novice, mais même ancienne Profeſſe, diſant à certaines de ſes Sœurs, qui traitoient cette extrême exactitude de ſcrupule, & de ſimplicité puerile, que le Fils de Dieu nous a declaré dans ſon Evangile,

que ſi nous ne devenons comme de petits enfans, nous n'aurons jamais de part au Roïaume du Ciel ; que celui qui ſera fidéle aux petites choſes, ſera établi ſur les grandes, leur ajoûtant que ce n'eſt que par cette fidelité qu'une Religieuſe peut parvenir à la perfection de ſon état, & que celle qui les mépriſe s'expoſe ſuivant l'oracle du ſaint Eſprit à un danger évident de tomber dans de grandes fautes ; que l'expérience nous le fait ſentir tous les jours dans les états les plus ſaints & les plus parfaits ; que le relâchement ne s'introduit pas tout-à-coup par la tranſgreſſion des regles les plus eſſentielles, mais qu'il commence toûjours par la tranſgreſſion, & le mépris des petites & pieuſes coûtumes, qu'on viole ſans ſcrupule, ſous prétexte qu'elles ne ſont pas de grande conſequence, ni eſſentielles à ſa profeſſion.

Tandis qu'elle étoit Novice, certaines de ſes compagnes voulant éprouver ſon obéïſſance, lui propoſerent de faire une choſe, qui étoit fort au-delà de ſa foible portée, & de ſes forces naturelles ; elle leur répondit ſans héſiter, que ſi la Mere Maîtreſſe, ou la Mere Abbeſſe le vouloit, & le lui ordonnoit, elle le feroit avec plaiſir, leur ajoûtant qu'il n'y a rien d'impoſſible à l'obéïſſance ; que celui qui le lui commanderoit par la bouche de ſa Supérieure, lui donneroit les forces néceſſaires, pour l'exécuter. Cette ſage réponſe édifia fort ces ſaintes filles, & leur fit comprendre, qu'elle n'agiſſoit pas en enfant, mais en Religieuſe parfaite.

Au moindre ſigne de ſa Mere Maîtreſſe, ou de la Mere Abbeſſe elle voloit, & n'attendoit pas qu'elles lui adreſſaſſent la parole : il lui ſufiſoit de connoître leur intention ; elle prenoit pour elle

tout ce qu'elles ordonnoient en général. Son obéïſſance ne s'étendoit pas ſeulement à la Supérieure, mais à la moindre des Sœurs. Si quelque jeune Religieuſe diſoit à ſa preſence, il faut aller balier, charrier du bois, ou quelqu'autre choſe ſemblable, elle y étoit toûjours la premiere, & obéïſſoit à celle qui étoit chargée de cet office. Dans le tems qu'elle étoit Abbeſſe, une Sœur converſe lui dit, ma Mere, il faudroit faire telle choſe; ſans balancer un moment elle lui répondit, aprenés-moi comment il faut le faire, je le ferai. Elle le fit en éfet, & lui obéït avec autant de ſoumiſſion, que ſi elle avoit été la Supérieure. Il falloit bien prendre garde à ce qu'on diſoit, ſur tout lorſqu'elle étoit Abbeſſe : elle prenoit tout pour elle. Si quelqu'une diſoit à ſa préſence, il faut aller faire telle choſe, c'étoit un commandement pour elle ; & avant qu'on s'en fût aperçû, la choſe étoit faite. Ce cas arrivoit fort fréquemment, ſi on n'étoit ſur ſes gardes à ſa préſence. La parole n'étoit pas plûtôt dite, qu'elle ſe déroboit à la vûë de toutes ſes Religieuſes, & alloit ſans delai exécuter ce qui avoit été ſimplement propoſé.

La Mere Vicaire dit au ſortir du Chœur : il faudroit aujourd'hui balier le Cloitre, qui eſt fort ſale. La Mere Abbeſſe prit d'abord cet ordre pour elle ; & le Cloitre fut balié, avant que les Religieuſes fuſſent aſſemblées, pour le faire toutes enſemble ſuivant leur pieuſe pratique ; ce qui les rendoit fort attentives à prévenir ce qu'elles regardoient comme un grand inconvenient. Elle ne ſe ſervoit de ſon autorité que pour obéïr avec plus de promptitude, diſant ſouvent à ſes Religieuſes ces paroles qu'elle avoit apriſes de ſon Pere ſaint François, que ſi on lui donnoit

pour Supérieure une Novice d'un jour, elle lui obéïroit avec autant de promptitude, & de soumission qu'à la plus ancienne, & à la plus experimentée Professe de l'Ordre, leur ajoutant que l'obéïssance seule soûtient, & conserve une Religion; que cette vertu afoiblie, la Religion tombe insensiblement; qu'une Religieuse sans obéïssance est un phantôme de Religion, dont elle porte veritablement l'habit; mais elle n'en a pas du tout l'esprit. „ Aimons donc cette vertu, „ conclüoit-elle, qui nous caracterise par excel- „ lence filles de la Passion, qui a été un pur éfet „ de l'obéïssance que le Fils de Dieu a renduë à „ son Pere. Ce n'est donc qu'en aimant, & „ mourant dans l'exercice de cette vertu, que „ nous portons dignement ce nom. "

Dans le tems qu'elle étoit Maîtresse des Novices, la Mere Abbesse la chargea de faire quelque ouvrage de broderie pour la Sacristie. Elle obéït sur le champ: mais l'ouvrage achevé n'aïant pas été du goût de l'Abbesse, ou voulant peut-être éprouver son obéïssance, elle lui ordonna de le défaire; ce qu'elle exécuta d'abord avec autant de joye, & de complaisance qu'elle l'avoit commencé & fini. Une de ses Novices attendrie à la vûë de cette prompte obéïssance, lui dit les larmes aux yeux. „ Pourquoi, ma Mere, „ vous fait-on detruire un ouvrage, où vous „ avés employé tant de tems, pour lequel vous „ avés pris tant de peine, & qui d'ailleurs me „ paroît si beau? Ah! ma chere fille, lui ré- „ pondit la Mere Agnès, quel langage est le „ vôtre? Est-ce là le langage d'une novice „ Capucine, qui ne doit avoir d'autre volonté „ que celle de ses Supérieures? Faut-il chercher „ des raisons, lorsqu'une Supérieure parle?

„ Faut-il lui demander pourquoi ? Eſt-elle obligée
„ de rendre à ſon inférieure raiſon de ſon com-
„ mandement ? Ignorés-vous que l'obéïſſance ,
„ pour être parfaite & agréable à Dieu , doit
„ être aveugle ? J'ai obéï en faiſant cet ouvra-
„ ge : j'obéïs en le defaiſant : je n'en veux pas
„ ſavoir davantage : je ſuis auſſi contente , en le
„ detruiſant , que je l'ai été , en le commen-
„ çant ; parce qu'en l'un comme en l'autre je
„ fais l'obéïſſance. Aprenés , ma chere fille , qu'il
„ ne faut point avoir de vûë , lorſque la Supé-
„ rieure nous commande ; qu'on ne trouve ſa paix
„ ſon contentement , qu'en obéïſſant prompte-
„ ment , & aveuglément ; & que vous ne ſerés
„ jamais une bonne Religieuſe , que lorſque vous
„ vous trouverés dans cette heureuſe diſpoſition.
„ Pour moi je vous avouë , que je n'ai jamais
„ de plus grande conſolation que lorſque j'o-
„ béïs ; parce que je renonce alors à ma vo-
„ lonté , pour faire celle de Dieu : c'eſt ce qui
„ fait toute ma joïe. J'écoute la voix de tou-
„ tes les Religieuſes comme celle des épouſes de
„ Jeſus-Chriſt qui ſavent la volonté de l'Epoux ,
„ qu'elles me manifeſtent par leur bouche : c'eſt
„ cette réflexion , qui me porte à obéïr à tou-
„ tes indiferemment , avec autant de ſoumiſſion ,
„ que ſi elles étoient toutes mes Supérieures ; &
„ j'éprouve une ſi grande conſolation dans cette
„ obéïſſance , que je n'y trouve pas la moindre
„ dificulté. Faites , ma chere fille , la même
„ réflexion , lorſque quelque Religieuſe vous
„ commandera quelque choſe : vous trouverés
„ une véritable conſolation à obéïr. Prenés
„ garde ſur tout de ne jamais raiſonner ſur l'o-
„ béïſſance , & ſur ce qu'on vous commande :

rien n'eſt plus opoſé à ſa perfection que le raiſonnement.

A l'égard de ſes Confeſſeurs ſon obéïſſance fut preſque ſans exemple : elle alloit juſqu'au ſcrupule, & elle écoutoit toutes leurs leçons, tous leurs avis, toutes leurs paroles comme autant de commandemens. On n'entreprend pas de détailler les faits particuliers : on paſſeroit les limites qu'on doit ſe preſcrire. Il ſufit de dire en un mot qu'elle obéïſſoit en tout, & qu'elle n'auroit pas voulu faire un pas contraire à cette obéïſſance aveugle qu'elle leur rendoit. Il n'y avoit qu'un ſeul cas, où cette obéïſſance lui paroiſſoit très-difficile dans la pratique : c'étoit lors qu'à la ſollicitation de ſes Sœurs, ils lui retranchoient une partie, & quelque fois toutes ſes pénitences extraordinaires : elle ſe ſavoit même fort mauvais gré de la peine qu'elle avoit à obéir dans ces ſortes d'occaſions, qui étoient très-fréquentes. Elle s'en condamnoit, & l'attribuoit à ſon amour propre, & à ſa vanité. Elle en gémiſſoit devant Dieu. „ Eſt-il poſſible, ô mon Dieu, diſoit-elle, „ verſant des torrens de larmes, eſt-il poſſible, „ que je trouve de ſi grandes difficultés, lorſ„ qu'il s'agit d'obéïr en des choſes ſi légeres, & „ ſi faciles ? Comment accorder ce déſir ardent, „ que je ſens en moi-même pour l'obéïſſance „ aveugle, avec cette repugnance que je ſens à „ obéïr en des cas auſſi aiſés ? Puis-je ignorer „ que l'obéïſſance vous eſt plus agréable que les „ ſacrifices ? Ce n'eſt donc que l'orgueïl : ce „ n'eſt que mon amour propre, qui font naître „ en moi les difficultés que j'expérimente, lors „ qu'on me défend mes pratiques ordinaires. “ Après ces ſortes de réflexions elle s'abandonnoit aux larmes, & aux gemiſſemens.

Il eſt vrai, elle la ſouvent avoüé, que ſon obéïſſance ne fut jamais expoſée à de plus fortes épreuves que dans ces ſortes de cas. Voïant que les plaintes continüelles que ſes Sœurs animées d'une charité compatiſſante pour elle, portoient à tous les nouveaux Confeſſeurs ſur ſon genre de vie, qu'elles jugeoient fort au-delà de ſes forces; voïant, dis-je, qu'elles avoient toujours leur éfet, & qu'elles étoient toujours favorablément écoutées, cette condeſcendance des Confeſſeurs lui cauſoit d'étranges peines intérieures, & de continüelles inquiétudes. Malgré néanmoins l'extrême repugnance qu'elle éprouvoit à tous ces changemens ſi ſubits, & ſi fréquens, à toutes ces défenſes ſi ſouvent réïterées, elle ſe ſoumettoit toûjours aveuglément à leurs ordres, ſans jamais dire une parole pour les engager à les revoquer, ſe contentant d'aller devant le ſaint Sacrement répandre une abondance de larmes, & épancher dans le ſein de ſon celeſte Epoux les tendres ſentimens de ſon cœur véritablément bleſſé, attendant avec une humble reſignation la revocation de toutes ces ſortes de défenſes, que ſes Confeſſeurs lui avoient faites : ce qui ne manquoit jamais d'arriver comme nous avons vû dans ſon lieu, & qui faiſoit l'accompliſſement de ſes déſirs les plus ardens.

Ce fut la déclaration publique qu'elle fit à ſes Sœurs, lors qu'après avoir été dans la ſuite du tems élûë Abbeſſe, elle les aſſembla en Chapitre. „ Mes cheres Sœurs, leur dit-elle, quoique „ je n'aïe pas fait juſqu'à préſent la moindre „ partie de ce que je ſuis obligée de faire par „ mon état, & par ma profeſſion de fille de la „ Paſſion, je m'aperçois néanmoins depuis long- „ tems, que l'excès de vôtre charité, qui vous

„ ferme les yeux ſur tous mes défauts, & qui
„ ne les ouvre que ſur une prétenduë auſterité
„ de vie, vous porte ſans ceſſe à dire à tous
„ nos nouveaux Confeſſeurs, que j'excede en
„ mortifications, & en pénitence : Dieu ſeul té-
„ moin des ſentimens de mon cœur, connoit
„ les peines intérieures que vous m'avés cauſées
„ par ces plaintes ſi ſouvent réïterées. Je vous
„ avouë, que j'en ai été quelquefois ébranlée,
„ & même preſque renverſée. Je ſuis ravie d'a-
„ voir l'occaſion de vous deſſiller les yeux ſur
„ cet article ; ce que je n'ai jamais oſé faire,
„ tandis que j'ai été ſujete & inférieure. Mais
„ à préſent que malgré mon extrême indignité
„ vous m'avés élevée à la qualité d'Abbeſſe, je
„ me crois obligée de vous édifier, & de vous
„ déclarer publiquément que vôtre charité vous
„ à juſqu'à préſent fort aveuglées ſur mon
„ compte, & que je ſuis fort éloignée de ce
„ que vous avés crû de moi. Bien loin d'avoir
„ excedé en auſterité de vie, j'ai toûjours été
„ fort ſenſuelle, & je n'ai jamais rempli la moin-
„ dre partie des devoirs de mon état. Je ſuis
„ par une infinie miſéricorde de Dieu apellée à
„ l'état, & à la profeſſion des filles de la Paſ-
„ ſion ; pour répondre à la grace d'une ſi ſubli-
„ me vocation, je devrois nuit & jour être atta-
„ chée à la Croix de Jeſus-Chriſt, n'aimer que
„ les ſoufrances, les perſécutions, & les humi-
„ liations. Cependant, je le dis à ma honte, &
„ à ma confuſion, je me vois très-éloignée de
„ ces ſentimens génereux. Je n'en connois point
„ parmi vous, qui ne porte plus loin que moi
„ cet eſprit de mortification, cet amour des
„ Croix & des ſoufrances, & avec des corps
„ ſans contredit plus délicats que le mien, qui

» se trouve fait à tout, vous en faites plus que
» moi. Detrompés-vous donc, mes très-cheres
» Sœurs, de vos préventions, qui m'ont été si
» préjudiciables, & qui m'ont fait si souvent
» gémir devant Dieu. Je crois néanmoins être
» obligée de vous dire pour vôtre édification,
» Que je n'ai jamais rien fait de moi-même, &
» par le mouvement de ma propre volonté;
» mais toûjours par la permission, & l'obéïssan-
» ce que je dois à nos Confesseurs, & à nos
» Supérieurs. Ce ne sera donc que par le motif
» de la même obéïssance, que je continüerai à
» l'avenir avec la grace de Dieu le train de vie
» que j'ai commencé, & contre lequel vous
» vous êtes si souvent recriées. Très-convain-
» cuë d'ailleurs que ce n'est que l'excès de vôtre
» charité pour moi, qui vous a portées à réi-
» terer si souvent les mêmes plaintes, il m'est
» bien aisé de vous les pardonner. Mais je vous
» conjure pour l'amour de Dieu, de ne donner
» plus à l'avenir vôtre attention là-dessus, & de
» me laisser tranquillement pratiquer ce que je
» ne fais que par obéïssance. "

Les Religieuses autant édifiées que surprises de ce discours de leur Mere Abbesse, aprehendant qu'une telle permission ne la portât à un trop grand excès de pénitence, & de mortification, ne purent se résoudre à se rendre à la priere, qu'elle leur faisoit, & continüerent dès que l'occasion se présentoit, à porter les mêmes plaintes à tous les nouveaux Confesseurs; mais inutilement: ils n'y adheroient plus; & elle eut la consolation de finir sa vie dans l'exercice des mêmes pratiques toûjours avec le mérite de l'obéïssance, de laquelle elle ne se departit jamais, & dans l'exercice de laquelle elle mourut. Son

Confesseur

Confeſſeur en éfet raporte que la diſpoſant à ce grand paſſage dans ſa derniere maladie, joignant les mains, & élevant les yeux au Ciel, elle lui dit à haute voix les paroles ſuivantes. „ Je ſuis, „ mon Pere, toute préparée d'aller à mon Dieu; „ dès-qu'il m'apellera : je ne ſouhaite que de „ lui obéir, & de faire juſqu'à mon dernier „ ſoûpir ſa ſainte volonté: priés-le, je vous en „ conjure, de m'accorder ſa grande miſéricor- „ de, dont j'ai un ſi grand beſoin. " C'étoit finir comme elle avoit commencé, par l'obéiſſance, qui l'ayant accompagnée durant tout le cours de ſa vie, ne l'abandonna pas à la mort.

CHAPITRE X.

Le grand amour que la Mere Agnès avoit pour la pauvreté.

LA pauvreté qui eſt commune à tous les Religieux, caracteriſe par excellence les Enfans de Saint François. Ce ſaint Patriarche ne leur recommande rien ſi expreſſément dans ſa Regle que l'amour de cette vertu évangelique, que le Fils de Dieu nous a aportée ſur la terre, & qu'il nous a enſeignée par ſes exemples, & par ſes paroles. C'eſt ſur cette pauvreté comme ſur un très-ſolide, & inébranlable fondement, qu'il a apuïé l'inſtitution de ſon Ordre. A peine permettant à ſes enfans l'uſage des choſes les plus néceſſaires à la vie, il leur interdit toute ſorte de proprieté, non ſeulement en particulier, ce qui eſt général à tous les Ordres Religieux, mais

même en commun, ce qui eſt ſingulier à celui de ſaint François.

Pluſieurs grands perſonnages ſe ſont fort diſtingués dans cet Ordre par l'amour de cette vertu. Sans prétendre uſer de parallele, ne pouvant ignorer qu'il n'apartient qu'à Dieu ſeul de juger des diferens mérites des Saints, comme il n'apartient qu'à lui ſeul de faire les Saints : ſans entrer, dis-je, dans ces comparaiſons toûjours odieuſes, j'oſe dire que l'illuſtre fille, dont j'écris la vie, a porté la pauvreté intérieure & extérieure auſſi loin qu'elle puiſſe aller.

La pauvreté intérieure conſiſte dans le dépouillement de ſa propre volonté, de ſon amour propre, & dans le mépris de ſoi-même : hors dans quelque état qu'on conſidere la Mere Agnès, on trouvera qu'elle n'a jamais fait ſa propre volonté, mais toûjours celle d'autrui. Il ſufit pour s'en convaincre de rappeller ce qu'on a dit dans le Chapitre précedent, parlant de ſon obéiſſance. Elle a fait mourir ſon amour propre en tout & par tout ; mourir à ſoi-méme, c'étoit ſa deviſe ; & ce fut toûjours la grande inſtruction qu'elle donna à toutes celles qui furent ſous ſa conduite.

L'acte le plus héroique qu'elle en ait fait, & pratiqué tout le tems de ſa vie, eſt d'avoir toûjours ſoumis ſon ſentiment à celui des autres, ſans jamais contredire à perſonne. Dès-que quelqu'une de ſes Sœurs lui conteſtoit quelque choſe de ce qu'elle avoit avancé dans une converſation familiere, non ſeulement elle cedoit ſur le champ, mais elle confeſſoit d'abord humblément qu'elle s'étoit trompée ; pratique qu'elle obſervoit lors-même qu'elle étoit Supérieure ; pourvû qu'il ne s'agît pas de la régularité, de l'obſervance de

la Regle, des Conſtitutions, & des pieuſes coûtumes établies par leurs anciennes Meres. Sur ces points elle étoit inflexible, & inébranlable, comme on le verra dans la ſuite de ſa vie : en tout le reſte elle ſoumettoit ſon ſentiment à celui de la moindre, & de la plus jeune de ſes Sœurs.

Pour ce qui concerne le mépris d'elle-même, il ſeroit mal-aiſé d'en trouver un exemple auſſi rare : elle la porté auſſi loin qu'il pouvoit aller. Elle ſe diſoit, & ſe croyoit en éfet ſans eſprit, ſans diſcernement, & ſans jugement ; & lorſqu'on lui demandoit ſon ſentiment ſur quelque afaire, *Hélas* ! diſoit-elle d'abord ; *à qui vous adreſſés-vous ? à une Bête, qui n'a ni eſprit, ni connoiſſance, ni lumiere, & qui n'eſt capable de rien.* On ne veut pas uſer de redite ; on n'a qu'a rapeller ce qui a été dit ſur cette matiere, dans l'article qui traite de ſon humilité : on y trouvera dequoi ſe convaincre du mépris infini qu'elle avoit d'elle-même. Il étoit ſi grand ce mépris, qu'elle ne trouvoit de ſageſſe & de diſcernement, que dans celles de ſes Sœurs qui la mépriſoient, & qui la regardoient comme un objet de rebut. C'étoient les ſeules, diſoit-elle, qui la connoiſſoient telle qu'elle étoit en éfet.

La pauvreté extérieure paroit encore avec plus d'éclat dans tout le cours de ſa vie : toutes ſes penſées, tous ſes déſirs, toutes ſes affections, tous ſes diſcours, toutes ſes actions portoient le caractere de cette vertu évangelique. Si elle penſoit, c'étoit au moyen de parvenir à cette ſublime & très-haute pauvreté que ſaint François ordonne dans ſa Regle, Regle qu'elle ne perdoit jamais de vûë, & qu'elle regardoit comme un artiſan regarde ſon modéle pour le ſuivre &

l'imiter. Si elle formoit quelque ardent deſir, c'étoit principalement d'être bien pauvre, & de manquer des choſes les plus néceſſaires à la vie. Toutes ſes affections ne tendoient qu'à l'amour de la pauvreté, qu'elle nommoit avec ſon ſaint Patriarche ſa Mere, ſa Sœur, ſa chere Epouſe. Si elle parloit c'étoit toûjours pour inſpirer à ſes Sœurs l'amour de cette vertu, & leur aprendre le moyen de l'aquerir. Toutes ſes actions portoient par excellence le caractere de l'extrême pauvreté qu'elle avoit voüée ; & autant qu'il a été à ſon pouvoir, elle s'eſt toûjours fortement opoſée à tout ce qui pouvoit lui donner la moindre atteinte, & lui faire la plus petite breche.

Elle ne vouloit pour ſon uſage que tout ce qu'il y avoit de plus vil, & de plus pauvre dans le Couvent. Durant quarante ſept ans qu'elle a vêcu dans la Religion, elle n'a jamais pris de drap neuf pour ſes habits, n'en aïant qu'un ſeul à ſon uſage, qu'elle portoit l'hyver & l'été. Elle choiſiſſoit toûjours le voile le plus vieux, & le plus uſé, les guimpes les plus groſſieres, les ſandales de rebut, & qui étoient hors de ſervice. Les officieres du Couvent, qui vouloient lui faire leur cour, lui donnoient toûjours ce qui étoit rebuté de toutes les autres. Elle n'avoit pas des termes aſſés forts pour leur marquer ſon eſtime & ſa reconnoiſſance, penſant alors qu'elles la connoiſſoient, & qu'elles la traitoient ſelon ſon mérite ; ce qui étoit le comble de ſa joïe.

Une de ſes Novices, qui pendant trois années avoit rempli l'office de lingiere, lui dit ſon terme expiré. „ Je ne crois pas, ma chere Mere, „ que la Sœur qui m'a ſuccedé à l'emploi que „ j'ai quitté, vous ſerve autant de vôtre goût, „ que je l'ai fait durant tout le tems que j'en

„ ai été chargée. Le reſpect que vôtre âge, &
„ les grandes charges de Maîtreſſe des Novices,
„ de Mere Vicaire, & d'Abbeſſe, que vous
„ avés ſi ſouvent remplies, lui inſpireront, ne
„ lui permettra pas d'en uſer comme j'ai fait,
„ & de vous donner tout ce qu'il y a de plus
„ pauvre, & de plus vil dans cet office; je ne
„ ſouhaite pas même qu'elle ſuive en cela mon
„ mauvais exemple: je ne l'ai fait qu'à contre-
„ cœur, pour vous complaire, & favoriſer le
„ grand amour que je connois en vous pour la
„ pauvreté, dequoi je devrois vous demander
„ mille fois pardon.

„ Vous vous trompés, ma chere Sœur, lui
„ répondit cette bonne Mere: ce que vous avés
„ fait par amour, & par pure complaiſance,
„ celle qui vous ſuccédera, le fera par diſcer-
„ nement, & par juſtice; elle ne peut ignorer,
„ que je ſuis la moindre, & la derniere du
„ Couvent, & celle qui merite le moins; que
„ c'eſt trop de grace qu'on me fait, lorſqu'on
„ me donne tout ce qu'il y a de plus vil &
„ de plus pauvre: toutes nos Sœurs ſont de
„ fidéles Epouſes de Jeſus-Chriſt, qui méritent
„ d'être honorées de tout le monde; je ne ſau-
„ rois ſans une extrême préſomption me quali-
„ fier de cet auguſte titre; & je ne mérite pas
„ même d'être regardée comme leur ſervante.
„ Vous êtes la ſeule, qui par une charité aveu-
„ gle, qui vous ferme les yeux ſur tous mes
„ défauts, & mes imperfections, ne m'enviſa-
„ gés pas dans ce point de vûë: mais les autres,
„ qui ont plus de diſcernement que vous, quoi-
„ qu'animée d'une même charité, me connoiſ-
„ ſent telle, que je ſuis, & ne s'aveuglent pas

„ comme vous ſur mes défauts, & ſur mon peu
„ de mérite.

„ Vous m'opoſez mon grand âge, & les
„ charges dont on m'a honoré ; l'un & l'autre
„ font mon extrême confuſion, & ma derniere
„ honte. N'en eſt-ce pas en éfet une grande
„ pour moi d'être plus imparfaite en un âge auſſi
„ avancé, que la plus jeune Novice, & d'avoir
„ rempli toutes ces charges avec tant d'indignité,
„ que celles qui m'y ont élevé, ont été mille
„ fois contraintes de ſe répentir de ce mauvais
„ choix, qui a fait un grand tort, & qui a
„ donné une terrible atteinte à la ſageſſe de leur
„ diſcernement. Ce ſont ces charges ſi mal rem-
„ plies, qui m'obligent d'en faire toute ma vie
„ une ſevere pénitence : heureuſe, ſi Dieu me
„ donne aſſés de tems, pour expier toutes les
„ fautes, que j'ai commiſes dans leur exercice ;
„ c'eſt la grande miſéricorde que je lui deman-
„ de, & que je vous prie de lui demander
„ pour moi. " Ce diſcours nous fait ſentir juſ-
qu'à quel point cette ſainte fille porta la pauvreté intérieure, auſſi bien que l'extérieure.

Elle étoit ſi jalouſe de cette derniere, & avoit pour elle un ſi grand zele, qu'elle ne laiſſoit échaper aucune occaſion favorable à la pratiquer. Pour ſa nourriture elle cherchoit toûjours le pain le plus dur, le plus bis, & le plus moiſi ; ſi elle en trouvoit quelque morceau à demi-pourri, elle en treſſailloit de joïe dans ſon cœur ; c'étoit toûjours celui qu'elle choiſiſſoit. On a déja dit, en parlant de ſa mortification, qu'elle ne mangeoit d'aucune eſpece de fruit, à moins qu'il ne fût gâté & à demi pourri, diſant alors que c'étoit donner atteinte à la pauvreté que de le jetter,

ajoûtant que le bon fruit eſt l'aliment des riches, & que les pauvres doivent ſe contenter du mauvais. Sa Cellule étoit abſolument denuée de tout: c'étoit la plus ſimple, & la plus pauvre du Couvent. Elle n'avoit qu'une pauvre couverture, qui lui ſervoit pour toutes les ſaiſons, n'aïant rien du tout à ſon uſage, pas même une feuille de papier pour écrire une lettre; & toutes les fois qu'elle étoit obligée de répondre à quelqu'un de ſes parens, ce qui lui arrivoit très-rarement, elle étoit obligée d'en demander une demi-feuille à la Mere Abbeſſe, en même tems que la permiſſion d'écrire.

Dès-qu'elle recevoit quelque preſent de ſes parens, elle le portoit à la Mere Abbeſſe, & la prioit de le diſtribüer aux Religieuſes, n'en reſervant rien du tout pour elle. Si la Supérieure lui en deſtinoit une partie; elle la ſuplioit très-humblément de la diſpenſer de la prendre, lui diſant qu'elle n'en avoit pas beſoin, qu'elle lui ſeroit tout-à-fait ſuperfluë, & par conſéquent contraire à la pauvreté. Elle ramaſſoit par le même motif de pauvreté, avec une exactitude ſcrupuleuſe tout ce qu'elle trouvoit épars dans le Couvent, juſqu'à un bout de fil, un morceau de vieux drap, le petit bois qu'elle trouvoit au jardin. Ce ſont-là autant de puérilités aux yeux des mondains, & des hommes charnels; mais qu'ils ſachent que ce qu'ils traitent de puérilité, eſt bien grand aux yeux de Dieu, & que c'eſt par ces prétenduës puérilités, qu'on parvient ſouvent au comble de la perfection Religieuſe. Elle étoit en un mot ſi zelée pour la pauvreté, qu'on peut dire d'elle ſans flaterie, ce que ſaint Bonaventure diſoit de ſaint François, que jamais avare ne fut plus avide des

richeſſes, qu'elle l'étoit de la pauvreté.

Lorſqu'elle étoit Maîtreſſe des Novices, elle s'apliquoit ſur toutes choſes, à leur imprimer dans le cœur un grand amour de la pauvreté, qui eſt, leur diſoit-elle, le partage par excellence des Religieuſes Capucines, qui ne poſſedent rien, & ne veulent rien poſſeder en ce monde que Jeſus-Chriſt pauvre, qu'elles ont choiſi pour leur Epoux, qui doit faire toutes leurs richeſſes, & remplir tous leurs déſirs. Si elle en voïoit quelqu'une qui eût quelque attache, ou quelque affection à certaines petites choſes, comme il arrive quelquefois à la jeuneſſe, après lui en avoir fait la correction avec ſa douceur ordinaire, elle l'en dépouilloit en même tems, lui diſant que ces petites affections, ſi on ne les arrache de bonne heure de ſon cœur, jettent de profondes racines, ſe changent en habitude, & dégenerent dans la ſuite du tems en proprieté.

La plûpart des diſcours qu'elle leur faiſoit, rouloient ſur ce point le plus eſſentiel de leur Regle, leur faiſant vivément ſentir que la pauvreté, dont les Capucines font profeſſion, eſt ſi étroite, qu'elle les engageoit à ſoufrir la diſette de toutes choſes, non ſeulement ſans peine, mais avec complaiſance; à aimer la nudité, la mendicité, la faim, la ſoif, & à ſoufrir toutes les incommodités corporelles, ſans jamais former la moindre plainte; leçon importante qu'elle pratiqua toute ſa vie, & qu'elle perſuadoit beaucoup mieux à ſes Novices par ſes exemples que par ſes paroles.

Mais ce fut principalément lorſqu'on l'eut élevée à la dignité d'Abbeſſe, qu'elle fit paroître dans toute ſon étenduë, le grand zele, & le

grand amour, dont elle avoit toûjours été animée pour l'extrême pauvreté. Elle commença d'abord par ordonner aux Meres portieres, qui chés les Capucines ſont chargées de tout l'œconomat du Couvent, de prendre bien garde à ne jamais faire de trop grandes proviſions contraires à la confiance, qu'elles doivent avoir à la providence de Dieu, & à l'étroite pauvreté qu'elles ont voüée, leur ajoûtant que les pauvres volontaires doivent ſouhaiter de ſoufrir la diſette non ſeulement des choſes ſuperfluës, mais quelque fois des néceſſaires; que ne ſe trouvant pas dans cette diſpoſition, & dans cette préparation d'eſprit & de cœur, elles ne ſont pas veritablement filles de ſaint François; que c'eſt à faux tître qu'elles en portent le nom; & qu'on pourroit avec juſtice les mettre au rang de ces faux pauvres, dont parle ſaint Bernard, qui veulent être tellement pauvres, que rien ne leur manque. Elle vouloit que tout prêchât la pauvreté dans les habits, dans le logement, & dans la nourriture des Religieuſes.

Une des anciennes aïant fait un voile noir d'une étofe trop fine, faute, diſoit-elle, d'une groſſiere, lui demanda la permiſſion de le prendre: ce qu'elle lui refuſa abſolument, & lui ordonna de s'en defaire, lui diſant qu'un tel voile ne convenoit pas du tout à une Capucine, qui en tout & par tout devoit paroître zelée pour la pauvreté. L'excuſe qu'elle aportoit pour juſtifier ſa tranſgreſſion ne lui parut pas légitime, & elle la rejetta, lui ajoutant que celle qui lui avoit fait cette charité, lui auroit auſſi-tôt donné une étofe groſſiere, & avec plus de facilité qu'une fine, ſi elle l'avoit demandée, & qu'elle en auroit été plus édifiée. Elle tint ferme,

& ne put être ébranlée par toutes les prieres & les ſollicitations, que cette bonne Religieuſe emploïa, pour lui faire revoquer l'ordre, qu'elle lui avoit donné de s'en defaire : cette fermeté plut extrêmement aux autres Religieuſes, qui la connoiſſant d'un temperament très-doux, & très-complaiſant, furent charmées de ſa fermeté dans cette rencontre, où il s'agiſſoit de s'opoſer à une innovation contraire à la pauvreté de la Regle, & à l'uſage de la Communauté.

Ce fut avec la même fermeté, & par le même zele de la pauvreté, qu'elle refuſa abſolument à une des principales officieres du Couvent de faire dans ſon office une reparation qu'elle jugeoit ſuperfluë. Elle eut beau la prier, la faire ſolliciter par les anciennes Meres ; elle fut inflexible, & leur répondit conſtamment, qu'elle ne ſoufriroit jamais d'innovation capable de déroger à la ſublime pauvreté de leur profeſſion ; qu'on s'étoit paſſé juſqu'alors de la reparation qu'on lui propoſoit, & qu'on pouvoit également s'en paſſer à l'avenir ; qu'il falloit trembler, lorſqu'il s'agiſſoit d'innover quelque choſe, pour petite qu'elle pût être ; que c'étoit par ces innovations ſucceſſivement tolerées que les Religions les plus ſaintes & les plus affermies avoient été renverſées ; que le mauvais exemple des unes entrainoit les autres, qui ſe croiroient en droit de faire dans leurs offices les mêmes reparations, qu'on auroit déja permiſes aux premieres, ce qui peu à peu renverſeroit l'eſprit de pauvreté, dont leurs anciennes Meres leur avoient donné de ſi rares exemples ; qu'elle ne ſe pardonneroit jamais ſa condeſcendance, ſi elle avoit la foibleſſe & la lâcheté d'adherer à leurs prieres ſur un point auſſi délicat, & auſſi eſſentiel à la perfe-

ction de leur état, ajoûtant que ce qui avoit paru ſuffiſant à leurs anciennes Meres, devoit leur paroître tel à elles-mêmes ; qu'en ſuivant leurs traces, elles ne pouvoient s'égarer ; que tout ſeroit à craindre pour elles, dès-qu'elles s'en écarteroient, en ſoufrant des innovations contraires à leurs coûtumes, à leurs pieuſes pratiques, ſur tout en celles qui regardent la pauvreté.

Elle leur parla avec tant de force & d'éloquence ; elle accompagna ſes paroles de tant d'onction ; elle étoit d'ailleurs ſi perſuaſive, que ces bonnes Religieuſes ſe retirerent toutes charmées de ſon refus, & embraſées de zele, & de l'amour de la pauvreté. Cette ſainte fille fut toujours ferme, & inébranlable ſur cet article : on ne détaille pas une foule de cas de cette nature ; ce qui traineroit trop loin, outre que cette matiere reviendra en ſon lieu, lorſqu'on parlera de ſon gouvernement après ſon élection à la dignité d'Abbeſſe.

CHAPITRE XI.

La Mere Agnès eſt éluë Maîtreſſe des Novices.

L'AUGUSTE emploi, l'éminent miniſtere, que celui de Maîtreſſe des Novices ! Perſonne n'ignore de quelle importance il eſt, ſur tout dans un Ordre auſſi ſaint, auſſi parfait, & auſſi auſtere que l'eſt celui des Capucines. Il s'agit de cultiver avec de grands ſoins de jeunes plantes, que la grace du Seigneur retire de la Babilone du monde par une vocation privilégiée, pour les tranſplanter dans la Jeruſalem celeſte de la Religion. Il s'agit de former des Vierges, qui conſervant toûjours leurs lampes allumées & remplies, ſoient toûjours trouvées prêtes à aller au devant de l'Epoux, & à être introduites dans la ſalle du feſtin des nôces, qu'il leur a preparée ; des Vierges qui après avoir blanchi leurs robbes dans le ſang de l'Agneau, ſoient jugées dignes d'être miſes à ſa ſuite. Il s'agit de former de véritables filles de la Paſſion, crucifiées au monde, à qui le monde l'eſt auſſi ; des filles qui portent dans leur eſprit, dans leur cœur, & ſur leur corps les caracteres & les impreſſions de Jeſus crucifié, par une vie toûjours mortifiée, par une mort continüelle à tous leurs ſens, à toutes leurs affections, à tous leurs déſirs, & ſur tout à leur propre volonté. Il s'agit en un mot de faire mourir en elles le vieil Adam, pour ne plus vivre que de

la vie du nouveau ; & pouvoir dire avec ſaint Paul, *Je vis, mais ce n'eſt pas moi qui vis : c'eſt Jeſus-Chriſt qui vit en moi.* Voilà la fin de l'emploi de Mere Maîtreſſe des Novices Capucines.

Ce miniſtere eſt grand ; auſſi exige-t-il de grandes qualités, & de grandes perfections dans celles qu'on choiſit pour le remplir. On n'entreprend pas de détailler ces perfections & ces qualités, pour ne pas s'écarter trop de ſa matiere ; qualités, perfections dont la Mere Agnès avoit une parfaite connoiſſance. Ce fut cette connoiſſance qu'elle en avoit jointe au mépris infini qu'elle avoit d'elle-même, qui lui firent d'abord enviſager le choix qu'on avoit fait de ſa perſonne, pour un emploi auſſi difficile à remplir, comme une eſpece de renverſement de raiſon & de religion dans celles qui l'avoient éluë, ne pouvant même comprendre (c'eſt ainſi qu'elle s'en expliquoit avec ſes confidentes) comment des filles auſſi ſaintes, auſſi prudentes, & auſſi éclairées que celles qui formoient la Communauté, avoient pû ſe réſoudre à faire un choix auſſi contraire à toutes les lumieres de la raiſon ; un choix qui faiſant un tort infini à leur ſageſſe, ne pouvoit que cauſer un très-grand préjudice à la regularité du Couvent, diſant, & le croïant comme elle le diſoit, que c'étoit renverſer de fond en comble le Novitiat, que de le mettre ſous la conduite d'une fille ſans lumiere, ſans diſcernement, ſans expérience, ſans ferveur, ſans pieté, incapable par conſéquent de la communiquer aux autres,

Ces réflexions l'accablerent tout-à-coup, & l'obligerent de recourir inceſſamment à la priére : c'étoit ſon unique reſſource dans les accablemens de ſon eſprit, & de ſon cœur. Proſternée

devant le Trés-Saint Sacrement elle se plaignoit amoureusément à son cher Epoux de ce que la connoissant telle qu'elle étoit, & sa grande incapacité à toutes choses, il avoit permis qu'on l'eût élevée à un emploi de cette conséquence, & si fort au-delà de sa foible portée. Elle y fut dans le moment toute consolée : son céleste Epoux lui fit connoître que ce choix venoit de lui ; qu'il en étoit le seul principe, & qu'il vouloit qu'elle l'acceptât : ce qu'elle fit sans déliberer un moment ; & fermant alors les yeux sur son indignité personnelle, elle mit toute sa confiance en celui qui a mesure qu'il apelle à un emploi, ne manque jamais de donner les graces nécessaires pour en remplir les devoirs, étant de sa sageſſe de soûtenir le choix qu'il a fait. Elle plia sous le joug, dont il avoit chargé ses foibles épaules : s'offrant elle-même en sacrifice, elle lui présenta en même tems toutes ses Novices, le conjurant avec une grande abondance de larmes, d'être lui-même leur conducteur : ce qui lui fut promis. Elle entendit une voix intérieure, mais puissante, qui lui dit distinctement que sa priere étoit exaucée : ce qui la combla d'une si grande joïe, & de tant de consolation, que toutes les Religieuses s'aperçûrent sur son air, & sur son visage d'un grand changement, & connurent qu'elle avoit passé d'un excès de tristesse & d'accablement, à un excès de joïe, & de consolation. Elle a depuis avoüé à une de ses grandes confidentes, pour laquelle elle n'avoit rien de secret, & de qui nous tenons cette circonstance de sa vie, la grande grace, qu'elle avoit reçûë dans cette priere, & la promesse que Jesus-Christ lui avoit fait, d'être lui-même le conducteur de ses Novices.

Cette promeſſe l'anima d'une ſi grande confiance, & la fortifia tellement dans ſa foibleſſe, qu'elle ſentit d'abord en elle-même un déſir ardent, de remplir dignément toute l'étenduë du miniſtere, que la providence lui avoit deſtiné, de n'épargner ni peines, ni ſoins, ni veille, ni travail pour cela. Elle le fit en éfet : elle s'y donna toute entiere, & s'y apliqua ſans relâche, ne perdant jamais de vûë ſes Novices. Elle y réüſſit ſi bien, que dans l'eſpace de neuf ans, qu'elle exerça en diferent tems cet office, le Novitiat fut ſi floriſſant en pieté, en ferveur, en ſainteté, que les anciennes Profeſſes regardoient les Novices qui excelloient en toutes les vertus qui font une parfaite Capucine, comme des modéles de perfection, & ſe trouvoient confonduës par leurs exemples.

Il eſt vrai qu'on ne pouvoit faire un plus digne choix, pour remplir cet emploi ſi important, que celui de cette ſainte fille : elle poſſedoit en un dégré fort éminent toutes les qualités néceſſaires à la conduite & à l'éducation des Novices ; beaucoup de pénetration, pour diſcerner les eſprits, & démêler les bonnes d'avec les fauſſes & aparentes vocations ; beaucoup de prudence pour les conduire avec diſcretion ; une grande charité, pour couvrir leurs petits defauts, & compatir à la tendreſſe de leur âge, une douceur naturelle pour s'attirer leur confiance. Elle étoit d'ailleurs fort éclairée dans les voïes du Ciel, & de la perfection Religieuſe, pour les conduire avec ſureté dans ces routes ſi dificiles ; & ſur toutes choſes elle menoit une vie très-édifiante, pour les animer & les encourager plus par ſes exemples que par ſes paroles.

Convaincuë que c'eſt principalement par l'e-

xemple qu'on travaille plus efficacément à ſa propre perfection, & à celle des autres ; qu'il perſuade beaucoup mieux que les paroles les plus éloquentes ; & que comme parle Seneque, les hommes croïent plus aux yeux qu'aux oreilles, c'eſt-à-dire, à ce qu'ils voïent qu'à ce qu'ils entendent, elle ſe propoſa d'abord de ſervir de modéle à ſes Novices dans la pratique de toutes les vertus Religieuſes, n'exigeant jamais rien d'elles qu'elle n'eût pratiqué la premiere, ſe trouvant par tout avec elles dans les exercices les plus penibles, & les plus humilians du Novitiat. C'étoit en la voïant, & en l'imitant, plûtôt qu'en l'écoutant, qu'elles aprenoient toutes les pieuſes pratiques, & les ſaintes coûtumes des Capucines. Elle leur ſervoit de livre vivant, & elles n'avoient pas beſoin d'autre lecture, que celle d'examiner, & de ſuivre ſes actions ; & pour s'inſtruire parfaitement de tous les devoirs de la Religion, il leur ſufiſoit d'étudier avec aplication toutes les demarches qu'elles lui voïoient faire.

La premiere inſtruction qu'elle leur donnoit, rouloit pour l'ordinaire ſur l'excellence de la grace de leur vocation, dont elle s'éforçoit de leur donner une haute idée, & une grande eſtime, & les animoit par là d'un déſir ardent d'en remplir fidélément & conſtamment tous les devoirs, leur aprenant pour cela pluſieurs moïens dont le plus éficace à ſon ſens, (elle en parloit par l'experience qu'elle en avoit fait elle-même dès ſon entrée en la Religion) c'étoit celui, dont ſaint Bernard s'étoit lui-même ſervi, dès qu'il ſe fut retiré dans la ſolitude. *Bernarde, ad quid veniſti* ? Bernard qu'es-tu venu chercher dans le Cloître ? Quel eſt l'eſprit qui t'y a conduit ?

Quelle

Quelle eſt la fin que tu t'es propoſée, en abandonnant le monde, & ta famille, pour te retirer dans la ſolitude ? *Bernarde, ad quid veniſti* ? C'eſt la demande, diſoit-elle, qu'une Novice Capucine doit ſe faire tous les jours, & pluſieurs fois le jour. Qu'es-tu venu chercher dans la Religion ? Quel eſt l'eſprit qui t'a conduite chés les Capucines ? Par quel motif eſt-tu ſortie du monde pour entrer dans un Ordre auſſi ſaint, & auſſi auſtere ? Pourquoi as-tu choiſi par préférence l'état, la profeſſion, & le nom de fille de la Paſſion ? Eſt-ce pour avoir tes aiſes, & pour y mener une vie douce, commode & ſenſuelle ? N'eſt-ce pas au contraire pour être toute ta vie crucifiée avec Jeſus-Chriſt ? N'eſt-ce pas pour mourir à toi-même, à toutes tes paſſions, à ton amour propre, à ta propre volonté, pour n'en avoir pas d'autre que celle de tes Supérieures ? N'eſt-ce pas pour y ſoufrir la diſette de toutes choſes, toute ſorte de mortification, de mépris & d'humiliation ?

C'étoit pour leur faire aimer cette derniere vertu, qui eſt la baſe, & le fondement de toutes les autres, & ſans laquelle, comme parle ſaint Auguſtin, les autres vertus dégénerent en vice, qu'elle donnoit ſa principale aplication : elle leur en parloit avec des ſentimens ſi vifs ; elle leur en faiſoit de ſi beau portraits, & leur en donnoit d'ailleurs des exemples ſi rares & ſi fréquens, qu'elle la leur faiſoit aimer, & les embraſoit d'un déſir ſi ardent de la pratiquer, qu'elles la conjuroient toutes avec une grande abondance de larmes, de les bien humilier, de les exercer ſans ceſſe dans la pratique de cette vertu, de la leur faire déſirer, & de la leur faciliter par des actes ſouvent, & tous les jours réïterés.

Lorſqu'elle en connoiſſoit quelqu'une ſenſible à l'humiliation, qui s'alteroit, qui changeoit de couleur aux paroles de mépris, c'étoit pour l'ordinaire celle qu'elle humilioit le plus ſouvent. C'étoit à celle-là qu'elle impoſoit les pénitences les plus humiliantes, lui aſſignant toûjours la derniere place, & le plus bas office du Novitiat, juſqu'à ce qu'elle eût entierément ſurmonté cette petite délicateſſe qu'elle lui connoiſſoit; & elle mettoit tout en uſage pour leur bien imprimer l'amour de cette vertu, & ſachant que l'exemple a plus de force que les paroles pour perſuader, elle ne craignoit pas de s'abaiſſer juſqu'au centre de la terre, en préſence de ſes Novices, leur diſant qu'elle étoit la plus indigne créature du monde, remplie d'orgueïl, de vanité, de préſomption, & de mille autres defauts; qu'elle étoit l'abomination du Ciel, & l'horreur de l'enfer, leur ajoûtant que ſi le Seigneur n'uſoit de ſa grande miſéricorde à ſon égard, la terre ne pourroit plus long-tems ſuporter ſa ſuperbe; qu'elle s'ouvriroit ſous ſes pieds, pour l'engloutir vivante dans les enfers, comme autre-fois Coré, Dathan, Abiron, & leurs complices. Elle les obligeoit ſouvent de lui mettre le pied ſur la gorge, & de la fouler comme un vil inſecte, lui diſant ces paroles, *Humilie-toi, ſuperbe, infame ver de la terre*: ce que ces innocentes filles n'exécutoient qu'en tremblant, & en verſant un torrent de larmes.

La providence attentive à contenter les déſirs de nôtre ſainte fille, lui fournit une occaſion bien vive, & bien délicate de pratiquer cette vertu à la vûë, & à la préſence de ſes Novices. La Mere Abbeſſe par je ne ſai quel eſprit, & quelle intention (on ne veut pas y penetrer:) la charité

oblige de croire que c'étoit par un motif de zele, d'un zele à la verité fort indiſcret, qui n'étoit ni ſelon la ſcience, ni ſelon la prudence) la traitoit dans l'emploi, & dans l'exercice de Maîtreſſe des Novices avec un mépris, un dedain, une dureté, dont on trouveroit peu d'exemples dans les perſonnes même du monde les plus violentes, les plus paſſionnées, & les moins ſenſées. Elle la mépriſoit, la bafoüoit en tout & par tout, en préſence même de ſes Novices, lui diſant qu'elle n'étoit capable de rien; qu'elle n'avoit ni ſens, ni jugement, ni conduite; qu'elle n'étoit propre qu'à mettre le deſordre & la confuſion par tout; qu'en la choiſiſſant pour Maitreſſe des Novices, on avoit renverſé de fond en comble le Novitiat; qu'il ſufiſoit de jetter les yeux ſur ſes Novices pour comprendre, qu'elle n'avoit nulle aptitude pour un emploi auſſi important; qu'elle ne ſavoit pas même leur aprendre à dire l'office au chœur, où elles font, diſoit-elle, mille fautes; qu'elles étoient très-mal élevées, n'aïant ni politeſſe, ni modeſtie, ni eſprit de mortification, ne ſachant pas même les coûtumes du Novitiat, qu'elle ignoroit ſans doute elle-même; condamnant en un mot en plein Chapitre tout ce que cette ſainte fille faiſoit, n'y trouvant jamais rien de bien fait.

Son zele indiſcret ne s'arrêtoit pas à des paroles, & à des injures: il la portoit juſqu'à lui impoſer les pénitences les plus humiliantes, qu'elle auroit eu peine d'impoſer à une Novice; & portant encore plus loin ſon mépris, elle ſe portoit elle-même au Novitiat, contre l'uſage établi chés les Capucines, pour aprendre aux Novices les cérémonies du Chœur, & les inſtruire des autres pratiques du Novitiat, leur

disant que leur Mere Maîtresse n'en étoit pas capable. Elle portoit en un mot si loin le mépris qu'elle faisoit de cette sainte fille, que toutes les anciennes Religieuses, qui l'avoient choisie pour remplir cet emploi, en étoient scandalisées, & ne voïoient qu'à regret un tel procedé, où il n'y avoit ni raison, ni presque religion; tandis que nôtre sainte fille s'en réjoüissoit intérieurement, & extérieurement, sans perdre un seul moment sa paix, & sa tranquillité ordinaire, sans former la moindre plainte, charmée de voir que la Mere Abbesse la connoissoit telle qu'elle se croïoit en éfet, digne de toute sorte de mépris.

Dieu sait quel étoit alors l'état & la situation de ses Novices, & ce qu'elles soufroient, voïant leur Mere Maîtresse qu'elles cherissoient tendrément, traittée avec tant d'indignité & de mépris par la Mere Abbésse. Ce fut certainément une terrible épreuve pour elles, bien capable de renverser leur vocation, ou pour le moins de la bien ébranler. Il s'en trouva une dans le nombre, qui ne pouvant plus soûtenir tant de mauvais traittemens si souvent réïterés contre sa Mere Maîtresse, pour laquelle elle avoit une vénération profonde, qui étoit d'ailleurs Novice du voile noir, qui prit la liberté de lui parler en ces termes. „ Quoi, ma Mere, vous ne dites „ rien après tant d'injures atroces, que vous re„ cevés tous les jours, & depuis si long-tems de „ la part de la Mere Abbesse ? Etes-vous insen„ sible à l'honneur ? Faites lui sentir que vous „ n'êtes ni bête, ni imbecille, titres dont „ elle vous qualifie si souvent à nôtre présence; „ faites lui connoître que vous n'êtes pas insen„ sible à tant de mépris, & que ce n'est pas de „ cette maniere, qu'on doit traiter une Reli-

„ gieuſe de vôtre âge, de vôtre rang, & de
„ vôtre mérite.

Ce diſcours trop hardi, & ſi peu méſuré dans la bouche d'une de ſes Novices, humilia plus nôtre ſainte fille, lui parût plus dur, & plus inſuportable, que toutes les injures, dont la Mere Abbeſſe l'accabloit. Elle le regarde d'abord comme un piége, que le Démon lui tendoit, & la Novice comme un inſtrument, dont il ſe ſervoit, pour la perdre : auſſi contre ſa coûtume elle l'en réprit aigrément, lui diſant comme Jeſus-Chriſt dit autrefois à ſes Apôtres en un cas à peu près ſemblable, *Vous ne ſavés à quel eſprit vous êtes apellée* ; lui ajoûtant que l'état de Capucine, qu'elle avoit déja embraſſé, & dont elle avoit fait profeſſion, l'engageoit à enviſager les mépris & les humiliations dans un point de vûë bien diferent ; qu'elle n'en connoiſſoit pas ſans doute le prix ; que ſon langage ſcandaleux ne le faiſoit que trop ſentir ; qu'avec de tels ſentimens elle ne méritoit pas de porter l'habit, dont elle étoit revêtuë ; qu'elle devoit ſavoir, qu'on n'eſt veritablement fille de la Paſſion, que lorſqu'on aime les mépris, & les humiliations ; qu'à ſon particulier, bien loin de ſavoir mauvais gré à la Mere Abbeſſe des manieres dures qu'elle avoit à ſon égard, elle la regardoit comme la meilleure de ſes amies, qui ne la flatant pas, lui faiſoit connoître des défauts que ſa ſuperbe, & ſon amour propre lui cachoient ; ajoûtant qu'elle ne méritoit pas qu'on gardât le moindre ménagement avec elle, par raport à l'emploi de Mere Maîtreſſe, qu'elle rempliſſoit ; que c'étoit lui faire trop de grace, & la trop ménager, que de ne pas la dépouiller d'un office, dont elle s'aquittoit ſi mal, & avec tant

d'indignité ; qu'il n'en falloit pas d'autre preuve que le discours scandaleux qu'elle venoit de lui tenir, qui est, ajouta-t-elle, un argument invincible de la mauvaise éducation qu'elle lui avoit donnée. Grand Dieu, quels sentimens ! c'est bien-là instruire d'exemple. La Mere Abbesse se lassa plûtôt de l'humilier, & de la mépriser, qu'elle ne se lassa de soufrir les mépris & les humiliations. Elle en étoit si avide, qu'elle ne disoit jamais c'est assés.

La providence lui en ménagea une autre, qui ne fut ni moins délicate que la précedente, ni moins capable de revolter son orgueïl, & son amour propre, si elle en avoit eu autant qu'elle le disoit, & qu'elle le croïoit. On comprend aisément que sa vertu fut mise à la derniere épreuve, si on sent jusqu'à quel point va la délicatesse naturelle en cas semblable.

Il y avoit dans le Novitiat une Novice du voile blanc, qui avoit contracté une si forte attache, & une si grande inclination pour la Religieuse qui avoit précedé la Mere Agnès dans l'emploi de Maîtresse de Novices, que dès le moment qu'elle aprit qu'on ne l'avoit pas confirmée dans cette charge, & qu'on en avoit fait une autre, elle tomba dans un si grand accablement, & une telle désolation, qu'elle ne cessoit de pleurer nuit & jour, ne voulant plus manger, ni écouter aucun avis salutaire là-dessus, disant qu'elle vouloit être sous la conduite de son ancienne Maîtresse, & qu'elle n'auroit jamais de confiance en celle qu'on lui avoit donné. La chose alla si loin, qu'elle tomba dans une extrême langueur, & une si profonde tristesse qu'on craignoit tout pour elle. On avoit même lieu d'apréhender, que malgré la bonté de sa vocation,

& celle de ſon riche naturel, le chagrin & le déſeſpoir ne lui fiſſent prendre la réſolution de retourner dans le monde, qu'elle avoit quitté avec tant de ferveur, & d'empreſſement.

La Mere Agnès n'étant pas tout-à-fait inſenſible, ſentoit vivément la bleſſure, que la conduite irréguliere de cette jeune fille faiſoit dans ſon cœur; & ſon extrême humilité lui faiſant enviſager le danger où cette pauvre innocente étoit expoſée, comme la peine & la punition de ſes propres péchés, elle mit tout en uſage, pour parer le coup, & pour la gagner. Elle y emploïa la douceur, les careſſes, les promeſſes: mais le tout inutilément: elle ne pouvoit ni la voir, ni l'écouter: les expreſſions les plus tendres, qu'elle emploïa pour la faire r'entrer en elle-même, ne ſervoient qu'à la revolter, & à lui donner un plus grand dégoût pour elle. Elle eut beau lui dire, & lui répréſenter que la trop grande attache, qu'elle avoit pour ſon ancienne Mere Maîtreſſe, ne pouvoit que lui attirer quelque grand malheur, & la jetter dans quelque précipice; que ce partage qu'elle faiſoit de ſon cœur, étoit injurieux à Dieu, qui veut lui ſeul l'occuper, & le remplir tout entier; que c'étoit pour le moins égaler la créature au Créateur, & même donner la préference à la premiere, au préjudice de celle qu'on doit donner à Dieu ſeul; que l'Epoux céleſte qu'elle avoit choiſi en entrant dans la Religion, étoit un Dieu jaloux, qui ne peut ſoufrir ni rival, ni concurrent; que c'eſt le chaſſer de ſon cœur, que de le partager avec quelque créature. Tous ces beaux diſcours accompagnés de tant d'onction, & d'une ſi grande abondance de larmes, ne lui faiſoient pas la moindre impreſſion: ce n'étoit qu'à ſon grand

regret, qu'elle ſe voïoit forcée de les écouter.

Nôtre ſainte Mere affligée au-delà de toute expreſſion, s'attribüant à elle-même, & à ſes propres pechés l'obſtination de cette jeune Novice, elle auroit ſouhaité de tout ſon cœur de pouvoir la remettre ſous la conduite de ſon ancienne Maîtreſſe. Mais la choſe n'étant pas faiſable, ſuivant les loix & les uſages des Capucines, elle lui accordoit tout ce qu'elle pouvoit, qui étoit de l'aller voir quelquefois, pour la conſulter, lui découvrir ſes peines, & chercher auprès d'elle la conſolation, qu'elle ne ſe croïoit pas capable de lui donner.

Cette jeune fille profitoit avec plaiſir de cette permiſſion, qui favoriſoit fort ſon attache, & ſon inclination. La Mere Agnès ne ceſſoit cependant de conjurer le Seigneur avec une grande abondance de larmes, & une grande éfuſion de cœur, de compatir à la foibleſſe, & à la jeuneſſe de cette pauvre Novice : ſes vœux furent enfin exaucés ; elle en reſſentit bien-tôt l'éfet. Lui diſant un jour d'aller voir, & conferer avec ſon ancienne Maîtreſſe, elle lui répondit ſur le champ. „ Pourquoi, ma Mere, m'envoïés-vous „ auprès d'elle ? C'eſt, lui dit la Mere „ Agnès, qu'elle vous fera faire de plus grands „ progrès dans la vertu, & dans la perfection „ que moi, qui n'en ſuis pas capable. " Cette douce réponſe jointe à une ſi profonde humilité gagna tellément le cœur de cette pauvre Novice, que fondant en larmes proſternée à ſes pieds, elle lui demanda pardon, & lui donna dans ce moment toute ſa confiance. Elle fut du depuis une des plus ferventes du Novitiat, & autant attachée par eſtime à ſa nouvelle Maîtreſſe, qu'elle l'avoit été par inclination à l'ancienne. C'étoit par

tes ſortes d'actes d'humilité, que la Mere Agnès animoit ſes Novices à l'amour de cette vertu.

CHAPITRE XII.

Les autres inſtructions, que la Mere Agnès donnoit à ſes Novices.

VOULOIR entreprendre de donner un détail fidele de toutes les inſtructions que la Mere Agnès faiſoit à ſes Novices, de toutes les regles qu'elle leur preſcrivoit, pour les faire marcher avec ſecurité dans les voïes de la perfection Religieuſe, ce ſeroit porter la matiere trop loin, ennuïer le lecteur, & trop s'écarter de ſon ſujet. Un volume entier ſufiroit à peine pour cela : elle les inſtruiſoit ſur toutes les vertus en général, & en particulier, & leur aprenoit tous les moïens, qui pouvoient leur en faciliter la pratique ; ce qu'elle faiſoit avec tant de force & d'onction, qu'elle les embraſoit d'un déſir ardent de les pratiquer toute leur vie, avec une conſtante & inviolable fidelité.

Convaincuë de cette doctrine, qui nous eſt généralement enſeignée par tous les Peres de la vie ſpirituelle, que ſur tout dans les commençans l'exactitude aux petites choſes eſt le fondement de leur perfection. Elle prenoit un grand ſoin de leur aprendre toutes les pieuſes pratiques, & les ſaintes coûtumes du Novitiat, & les excitoit de toutes ſes forces à s'y rendre bien fidéles, leur diſant avec l'Ecriture que ceux qui mépriſent les petites choſes, ſous prétexte qu'elles ne ſont

pas d'une grande conſéquence, ni fort importantes, tombent inſenſiblément dans les grandes fautes, & que ce que nous regardons comme petit, eſt ſouvent comme parle ſaint Chriſoſtome nôtre tout. *Illud parum non eſt parum; imò verò ferè totum.* Que c'eſt ſouvent à ce qui nous paroit petit, & de peu de conſequence que nôtre ſalut eſt attaché : ce qu'elle leur prouvoit par un grand nombre d'exemples tirés de l'Ecriture ſainte, & de l'hiſtoire Eccleſiaſtique, où nous trouvons tant de grands & illuſtres perſonnages, qui après de très-bons commencemens ont fait des fins malheureuſes, pour avoir négligé les petites choſes, & ſont inſenſiblement tombés dans les crimes les plus énormes. Ce qu'elle faiſoit avec tant d'onction & d'efficace, que ces jeunes filles faiſoient de ces petites tranſgreſſions la matiere de leurs confeſſions, après les avoir humblément accuſées à leur Mere Maîtreſſe, & en avoir reçû la pénitence. Elle les perſuadoit encore plus éficacément par ſes exemples que par ſes diſcours, étant elle-même ſi exacte à leur obſervance, qu'il eſt vrai de dire que ſes Novices les liſoient mieux dans ſa vie, & dans ſes actions, que dans le petit caïer, où elles ſont écrites, & qu'on leur met en main dès-qu'elles entrent en probation.

Des petites choſes elle paſſoit à l'inſtruction des plus grandes : c'étoit dans ce point de vûë qu'elle enviſageoit la mortification des yeux, & le ſilence. Elle leur diſoit que la mort entre par les fenêtres, c'eſt-à-dire que le peché s'inſinuë ſouvent par les yeux, qu'un ſeul coup d'œil ſuffit quelquefois, pour perdre une Religieuſe, leur citant l'exemple de pluſieurs grands perſonnages, ſur tout celui de David, qu'un ſeul regard perdit ; leur ajoûtant qu'il n'eſt rien d'ail-

leurs qui marque tant la diſſipation, & le peu d'intérieur d'une Religieuſe que l'immortification des yeux. Elle leur en donnoit un exemple ſi rare, que jamais Novice ne vit le blanc des ſiens. Elle ne les connoiſſoit, & ne les diſtinguoit que par le ton de leur voix, & par leur demarche: c'eſt ce qu'on a déja raporté, quand on a parlé de ſa mortification.

Elle réüſſit ſi bien ſur l'article du ſilence qu'elle leur recommandoit ſans ceſſe, que les anciennes Religieuſes, qui compoſoient la Communauté, ne nommoient pas autrement les Novices que par le nom de ſilentieuſes, juſques-là qu'en certaines heures du jour qu'on nomme chés les Capucines le tems du grand ſilence, ſi elles ne pouvoient ſe diſpenſer de parler entre elles, ce n'étoit que par des ſignes qu'elles s'expliquoient; langage müet, mais bien édifiant, qu'elles avoient apris de leur Mere Maîtreſſe, qui pour les empêcher de ſoûtenir de longs entretiens, les obligeoit de ſe parler toûjours l'une à l'autre à genoux. Elle exigeoit d'elles une grande modeſtie, mais ſans affectation, une dévotion ſans ſuperſtition, & ne vouloit pas de ces dévotions mornes, melancoliques, & affectées, accompagnées de grimaces peu convenables, leur diſoit-elle, aux véritables enfans de Dieu, qui doivent toûjours porter la paix & la joïe dans leur cœur, & ſuivant le conſeil du Roi Prophête, ſervir le Seigneur avec joïe.

La douceur qui faiſoit ſans contredit ſon caractere diſtinctif, étoit auſſi la vertu qu'elle leur recommandoit plus expreſſément, comme celle qui devoit les rendre agréables à Dieu, & aux hommes, parfaitement conformes à Jeſus-Chriſt, qui dans ſes divines Ecritures ſe répréſente à nous

ſous le ſymbole d'un Agneau, qui eſt de tous les animaux le plus doux, & qui nous ordonne d'aprendre principalement de lui cette vertu. *Aprenés de moi que je ſuis doux & humble de cœur.* Elle leur en donnoit ſi bien l'exemple, que lors même qu'elle étoit obligée de les reprendre, & de les corriger, elle le faiſoit avec tant de douceur, & d'une maniere ſi engageante, qu'elle leur gagnoit le cœur, & s'attiroit toute leur confiance.

Elle avoit une Novice d'un naturel ſi vif, & ſi violent, qu'elle pouvoit à peine ſoufrir une parole, ſi elle n'étoit pas aſſés meſurée : elle ſe choquoit de peu de choſe : un mot qui n'étoit pas de ſon goût, étoit ſufiſant, pour la faire mettre en colere : ce qui la rendoit d'un poids très-péſant, & preſque inſuportable à toutes ſes compagnes. La Mere Maîtreſſe s'en apercevoit véritablement ; mais ſa prudence & ſa douceur naturelle la portoient à diſſimuler, à faire l'aveugle & la ſourde ſur ce grand defaut, dans la penſée que le tems & l'exemple des autres Novices modereroient enfin ce temperament. Mais voïant que le mal continuoit, & que la nature l'emportoit dans cette jeune fille ſur la grace, elle la prit en particulier, & avec ſa douceur ordinaire, ſans la moindre alteration ſur ſon viſage, dans ſes geſtes, dans ſes paroles, ni même dans le ton de ſa voix, elle lui dit, „ Ma chere fille, à quoi penſés-vous de vous „ laiſſer ſi fréquemment entrainer à l'impétuo- „ ſité de vôtre naturel ? Avés-vous juſqu'à pré- „ ſent ignoré que l'on n'entre dans cette ſainte „ maiſon, que pour y vaincre la nature ? Nous „ ſerions toutes comme vous, ſi nous ne fai- „ ſions violence à nôtre naturel. Aprenés aujour-

» d'hui que vous ne ſerés jamais bonne Capu-
» cine, ſi vous ne travaillés efficacément à vous
» faire la même violence, & à vaincre la viva-
» cité de vôtre temperament. Formés en une
» bonne & conſtante réſolution ; il vous en coû-
» tera quelque peine dans les commencemens ;
» mais avec la grace de Dieu vous en viendrés
» à bout. Je vous y aiderai autant que je le
» pourrai : faiſons enſemble une neuvaine à
» l'honneur de l'immaculée Conception de la
» très-ſainte Vierge ; j'ai une ferme confiance
» qu'elle vous favoriſera de ſa puiſſante prote-
» ction, & qu'elle vous obtiendra les graces,
» qui vous ſont néceſſaires, pour ſurmonter ce
» defaut de vôtre naturel, qui vous cauſe tant
» de chagrin, & d'inquiétude, & qui trouble
» ſi ſouvent la paix, qui doit regner dans le
» Novitiat. " Cette douceur avec laquelle ſa Mere Maîtreſſe lui parla, lui gagna tellement le cœur, qu'elle en fit en quelque façon une nouvelle créature. La neuvaine fut à peine commencée, qu'elle devint douce comme un agneau, & changea ſi bien ſon naturel, qu'elle n'étoit plus connoiſſable. Elle étoit à l'épreuve des plus grandes mortifications, & de toutes les humiliations, ſans marquer la moindre alteration, ni la moindre inquietude.

Une autre de ſes Novices, que Dieu conduiſoit par des voïes extraordinaires, & qui recevoit du Ciel les plus grandes faveurs, qui la faiſoient marcher à pas de géant dans celles de la perfection Religieuſe, ſe laiſſa ſeduire au Démon d'une maniere bien groſſiere, & très-propre à renverſer, & à détruire tout ce qu'elle avoit juſqu'alors édifié. Cet eſprit malin lui ſuggera que ſa Maîtreſſe ne marchoit pas dans les voïes de

Dieu, qu'il n'y avoit en elle qu'hipocrisie, qu'illusion, que superstition; que si elle continuoit à vivre sous sa conduite, & à suivre ses maximes, elle s'exposoit à un danger évident, & presque inévitable de sa perte; qu'elle feroit très-sagement de la fuïr, de n'avoir aucune confiance en elle, de ne lui jamais communiquer son intérieur, & d'éviter autant qu'elle le pourroit même son commerce. Cet esprit tentateur lui insinüa si bien ce sentiment si dangereux pour elle, & si injurieux à sa Maîtresse, qu'elle la fuïoit autant qu'elle le pouvoit, jusqu'à fermer les yeux à sa rencontre, pour ne pas la voir; & à boucher ses oreilles avec du cotton, pour ne pas entendre les discours, qu'elle faisoit aux Novices. On sent assés le desordre & la confusion, où se trouvoit ce pauvre esprit: le mal étoit d'autant plus dangereux, qu'elle s'éloignoit du remede, & qu'elle fuïoit avec une espece d'horreur celle qui seule pouvoit la guérir.

La Mere Agnès s'aperçut bien-tôt du grand changement, qui s'étoit fait dans cette pauvre Novice, soit que le Seigneur le lui eût revelé, comme cette fille l'a toûjours crû sur ce fondement, qu'elle n'en avoit jamais parlé à personne, soit que son trouble intérieur se fût manifesté au déhors, & que la Mere Maîtresse eût soupçonné quelque chose sur ce changement extérieur: quoi qu'il en soit, elle l'alla joindre à l'infirmerie, où elle étoit alitée, le trouble de son esprit aïant alteré la santé de son corps; & l'embrassant avec une tendresse de Mere, elle lui dit avec sa douceur ordinaire, & d'un air fort gracieux. „ Je sai, ma chere fille, ce que vous avés dans „ le cœur contre moi: vous fuïés autant que vous „ pouvés ma rencontre: vous ne pouvés me

» voir, ni m'entendre parler ſans peine, ſans
» violence, & ſans une extrême inquietude;
» quel ſujet vous en ai-je donné juſqu'à pré-
» ſent? Dequoi vous plaignés-vous de moi?
» Ne voïés-vous pas que c'eſt un piége, que le
» Démon vous tend, pour vous faire abuſer des
» graces extraordinaires, dont le Seigneur vous
» favoriſe depuis long-tems, & pour vous arrê-
» ter dans le chemin de la perfection Religieuſe,
» où vous marchés avec tant de ſuccès. Reſiſtés,
» ma chere fille, à cet ennemi de Dieu, & de
» vôtre ſalut, & dites-lui à l'exemple de Jeſus-
» Chriſt, retire toi de moi, Satan.

Cette pauvre fille, qui n'avoit jamais découvert ſa peine à perſonne, voïant ſa Mere Maîtreſſe ſi bien inſtruite de tout ce qui ſe paſſoit dans ſon eſprit, & dans ſon cœur, perſuadée que Dieu le lui avoit revelé, fut ſi touchée de ſon diſcours & de ſa douceur, qu'elle en conçut d'abord autant d'eſtime que le Démon lui en avoit inſpiré de mépris. Elle lui rendit toute ſa confiance, & ſe remit aveuglément ſous ſa ſage conduite, où elle fit en fort peu de tems de ſi grands progrès dans la perfection, qu'elle devint un modele de toute ſorte de vertus, & l'objet de l'admiration de toutes ſes Religieuſes, qui ne pouvoient s'empêcher d'admirer tant de ferveur dans une Novice, & dans une vertu naiſſante.

La grande maxime de la Mere Agnès étoit de ne rebuter jamais aucune Novice, quelque importune qu'elle pût être par les redites des mêmes peines juſqu'à cent fois réïterées. Elle les recevoit toûjours avec joïe à quelque heure du jour & de la nuit que ce fût, quittant tout pour les écouter, & leur marquant toûjours la même complaiſance. Une Novice lui aïant dit un jour,

„ j'ai honte, ma chere Mere, de vous venir ſi „ ſouvent importuner, pour vous dire toûjours „ la même choſe. " Elle lui répondit avec ſa douceur ordinaire. „ Vous avés un grand tort, „ ma chere fille, de vous faire une peine là- „ deſſus : venés toûjours avec confiance, & n'a- „ préhendés jamais de m'importuner. Je ne ſuis „ chargée du ſoin du Novitiat, toute indigne que „ j'en ſuis, que pour inſtruire les Novices, pour „ les conſoler, & les ſoulager dans leurs peines: „ c'eſt là de toutes mes occupations la plus eſſen- „ tielle. Quand vous viendriés à toutes les heures „ du jour, & de la nuit, vous ne ſauriés me „ paroître importune : je ſuis d'ailleurs très-ca- „ pable des peines des Novices : j'y ai paſſé „ comme vous durant l'année de mon Novitiat, „ & même long-tems aprés j'éprouvois la même „ peine, je ſentois la même repugnance que „ vous, de les aller ſi ſouvent redire à la Mere „ Maîtreſſe : mais m'apercevant que c'étoit une „ véritable tentation du Démon, je la ſurmon- „ tai avec la grace de Dieu : ſurmontés-là vous- „ même, & vous en retirerés un plus grand „ profit que moi, étant ſans contredit mieux „ diſpoſée aux impreſſions de la grace. " Ces pauvres Novices étoient ſi charmées de la com- plaiſance & de la douceur de leur Mere Maî- treſſe, qu'elles venoient ſans ceſſe lui découvrir avec une grande confiance leurs peines, & leurs tentations ; ce qui leur étoit d'un grand ſecours pour les vaincre & les ſurmonter.

Elle en avoit quelques unes attaquées de pen- ſées ſi opoſées à la ſainteté de leur état, & de tentations ſi horribles, qu'apréhendant de la ſcandaliſer, elles n'oſoient par honte les lui dé- couvrir. C'étoit pour elles un martire bien vio-

lent

lent : mais elles n'avoient ni le courage, ni la force de chercher le remede à leur mal. L'horreur que ces penſées, & ces tentations leur inſpiroient à elles-mêmes, leur ôtoit la confiance de les reveler à leur Mere Maîtreſſe. Or ſoit que Dieu les lui revelât dans l'oraiſon, comme ces innocentes filles l'ont toûjours crû, ſoit que la violence de la tentation alterât leur extérieur, à meſure qu'elle troubloit leur intérieur, dans les inſtructions qu'elle leur faiſoit, elle les exhortoit ſi ſouvent à faire des actes contraires aux vices, dont elles étoient tentées, qu'elles ne pouvoient s'empêcher de croire que leur Mere Maîtreſſe liſoit dans leur eſprit, & dans leur cœur les penſées, dont elles étoient ſi fort agitées.

Lorſque cet expédient ne lui réüſſiſſoit pas, elle leur faiſoit un long détail des penſées extravagantes & horribles, dont ſon eſprit étoit ſouvent agité, & de toutes les tentations qu'elle ſoufroit. Ces bonnes filles voïant la ſimplicité & la confiance avec laquelle leur Mere Maîtreſſe leur découvroit ſes peines intérieures, ne rougiſſoient plus de lui découvrir les leurs. Elle étoit charmée de leur entendre dire „ ma Mere, Dieu vous a „ fait parler : je n'aurois jamais eû le courage, „ ni la force de vous découvrir ce qui ſe paſſoit en moi, ſi vous ne m'en aviés donné la „ confiance, en me diſant que la même choſe „ ſe paſſoit en vous. Je me croïois la ſeule au „ monde ſujete à des penſées auſſi extravagantes, & auſſi horribles que celles qui paſſent „ dans mon eſprit. La honte & la crainte de „ vous ſcandaliſer m'auroient toûjours fermé la „ bouche : à peine pouvois-je gagner ſur moi „ de les découvrir à mon Confeſſeur, qui me „ tient la place de Dieu, aux yeux de qui je

„ ne puis les cacher, puiſqu'il ſonde le fond
„ des cœurs, & les penſées les plus ſecretes de
„ l'eſprit. Mais je n'aurois jamais pû me réſoudre
„ à vous faire la même découverte, & j'aimois
„ mieux ſoufrir mon mal dans le ſilence, que
„ d'en chercher, & d'en trouver le remede en
„ parlant, & en vous découvrant mon mal. C'étoit ainſi que cette bonne Mere s'attiroit la confiance de ſes Novices par ſa douceur, par ſon humilité, autant que par ſa vigilance.

Elle uſoit de mille innocentes adreſſes pour les gagner à Dieu, & pour les aider à corriger leurs defauts naturels : on en pourroit raporter un grand nombre d'exemples : mais pour éviter des redites ſur la même matiere, on ſe contente d'en raporter un ſeul, qui ſufira pour faire connoître les ſaintes ruſes, qu'elle emploïoit dans ces ſortes d'occaſions.

Elle avoit une autre Novice d'un naturel fort violent, qui aïant reçû une petite mortification d'une de ſes compagnes, vint d'abord lui porter ſes plaintes, mais d'une maniere ſi paſſionnée, & ſi emportée, qu'elle pouvoit à peine exprimer la parole. Elle ne ſe poſſedoit pas, & ſe porta juſqu'à uſer de ménaces, diſant qu'elle ſe vengeroit de l'injure qu'elle en avoit reçûë. Cette bonne Mere ſans s'émouvoir, ni ſortir de ſon aſſiete ordinaire, lui dit avec cet air de douceur, qui l'accompagnoit par tout, „ vous avés, ma
„ chére fille, toutes les raiſons du monde de
„ vous plaindre de cette indiſcrete Sœur, & je
„ vous promets d'y remédier, de la rendre plus
„ ſage, plus prudente, & plus moderée à l'a-
„ venir : mais je vous connois d'un ſi bon na-
„ turel, quoi qu'un peu vif, que je ſuis très-
„ perſuadée que vous ne ferés rien de ce que

„ vous dites dans la colere, & dans la paſſion ;
„ que vous n'exécuterés jamais vos ménaces :
„ Dieu vous donne d'ailleurs tant de graces,
„ que j'ai tout lieu d'eſperer ; que vous y ren-
„ dant fidele, vous oublierés le tort & l'injure ;
„ que vous avés reçû de cette imprudente Sœur.
„ Aïés bon courage : je ferme les yeux ſur vôtre
„ emportement, & j'oublie toutes les ménaces
„ que vous avés faites dans la paſſion ; j'en
„ ſuis très-capable, n'étant que trop ſouvent
„ tombée moi-même dans des excès encore plus
„ violens ; & avec moins de raiſon que
„ vous.

Cette pauvre fille fut ſi touchée de cette charité de ſa Mere Maîtreſſe, & de la douceur avec laquelle elle lui parla, qu'elle revint tout-à-coup à elle-même ; & proſternée à ſes pieds verſant des torrens de larmes, elle lui demanda pardon de ſa violence ; & du mauvais exemple qu'elle venoit de lui donner, la conjurant de lui en impoſer la pénitence, de ne pas l'épargner, de la faire mourir à elle-même ; & à ſon mauvais naturel ; offrant d'aller demander pardon à celle de ſes compagnes, qui l'avoit mortifiée, & qui avoit donné occaſion à ſon grand emportement, confeſſant alors qu'elle ſe l'étoit attiré par ſa faute, & qu'elle ſeule étoit la coupable.

La prudente Mere la renvoïa, après l'avoir fort careſſée, & tendrement embraſſée ; & l'aïant laiſſée trois à quatre jours dans ces diſpoſitions, pour lui donner le tems de réflechir ſur la grandeur de ſa faute, dès-qu'elle la jugea capable, & en état de profiter de ſes charitables avis, la prenant en particulier, elle lui fit vivément connoître ſon égarement, & de quelle importance il étoit pour elle de combattre la vivacité

de ſon naturel violent & emporté, & à quelle extrêmité elle pourroit ſe porter, ſi elle n'y travailloit avec toute ſorte de ſoin & d'aplication, lui remettant devant les yeux tout ce qu'elle avoit dit dans ſa colere; ce qu'elle fit avec tant de prudence & de douceur, que cette Novice changea toût-à-fait de naturel, & devint douce comme un agneau.

Une des plus importantes inſtructions qu'elle donnoit à ſes Novices, regardoit la Regle & les Conſtitutions de leur état, qu'elle leur expliquoit fréquemment avec une grande clarté, afin qu'étant bien inſtruites de leurs obligations, & des engagemens, qu'elles devoient contracter par leur profeſſion, elles les obſervaſſent avec une conſtante & inviolable fidelité, & qu'elles ne pûſſent s'excuſer ſur leur ignorance, ni dire dans la ſuite, qu'elles ne ſavoient à quoi elles s'engageoient, langage qui n'eſt que trop familier à certains Religieux, & à certaines Religieuſes, qui entrant dans le Cloître ſans vocation en négligent, & en mépriſent le plus ſouvent les devoirs les plus eſſentiels.

Pour prévenir cet inconvenient, elle ordonnoit à toutes ſes Novices d'aprendre leur Regle par cœur, & la leur faiſoit ſouvent réciter avant leur profeſſion. Elle exigeoit qu'elles euſſent une idée générale de tous les articles renfermés dans leurs Conſtitutions, & les interrogeoit là-deſſus dans les conferences qu'elle leur faiſoit tous les jours, les exhortant d'avoir toûjours l'un & l'autre devant les yeux comme un miroir fidele, ſur lequel elles devoient régler leur vie. Pour les y animer, elle leur raportoit ſouvent ces paroles que ſaint François diſoit autre-fois à ſes Freres. „ Mes cheres filles, nous promettons de grandes

„ choſes au Seigneur par la profeſſion, que
„ nous faiſons de la Regle de ſainte Claire, &
„ des Conſtitutions de ſainte Colete : mais ſou-
„ venons-nous que le Seigneur fidéle dans ſes
„ promeſſes, & liberal dans ſes recompenſes
„ nous en promet de plus grandes. Rendons-
„ nous fidéles aux premieres, & attendons avec
„ une ferme confiance les dernieres : la peine eſt
„ fort courte, mais les plaiſirs qui la ſuivent,
„ ſeront éternels.

Elle s'apliquoit principalement à leur faire bien ſentir les obligations qu'elles contractoient le jour de leur profeſſion par les trois vœux ſolemnels d'obéïſſance, de pauvreté, & de chaſteté, qu'elles devoient prononcer aux pieds des Autels. „ Vous vous engagerés, leur diſoit-elle,
„ à obéïr aveuglément aux ordres de vos Supé-
„ rieures ; à n'avoir pas d'autre volonté que la
„ leur ; à ne jamais raiſonner ſur ce qu'elles
„ vous commanderont ; à ne jamais demander
„ pourquoi, & comment ; à enviſager toute
„ vôtre vie dans la volonté de vos Supérieures
„ celle de Dieu-même, qui nous a déclaré dans
„ ſon Evangile, que celui qui les écoute, l'écoute
„ lui-même. Voilà juſques où va la perfection
„ de l'obéïſſance : ſi la vôtre n'eſt pas telle, elle
„ ſera très-imparfaite, très-defectueuſe, & très-
„ déſagréable à Dieu ; & vous ne ſerés Reli-
„ gieuſes que de nom & d'habit, l'humble &
„ parfaite obéïſſance faiſant ſeule la parfaite
„ Religieuſe.

„ Par le vœu de pauvreté, qui eſt celui qui
„ caracteriſe par excellence les Capucines, vous
„ vous dépoüillerés de tout ; vous renoncerés à
„ tout, à vous-même, à tous vos déſirs, à tou-
„ tes vos affections, pour ne poſſeder que Jeſus-

„ Christ, qui seul sera tout vôtre trésor, & tout
„ vôtre héritage. Ce n'est pas assés : par ce vœu
„ vous vous engagerés à soufrir, non seulement
„ sans peine, mais avec complaisance la disete
„ des choses même les plus nécessaires à la vie ;
„ à soufrir la faim, la soif, la nudité, & tou-
„ tes les incommodités corporelles, qui sont
„ presque inséparables de la sublime pauvreté
„ que vous devés voüer ; & aprenés que si par
„ malheur vous veniés à l'avenir chercher vos
„ aises, & vos commodités, vous transgresseriés
„ véritablément vôtre vœu, & vous seriés de ces
„ faux pauvres dont parle saint Bernard, qui
„ veulent être tellement pauvres que rien ne leur
„ manque, & qui recherchent avec plus de soin
„ leurs commodités, & leurs aises dans la Reli-
„ gion, qu'ils ne les auroient trouvés dans le
„ siécle.

Elle leur parloit fort rarément, & fort succintément du vœu de chasteté, se contentant de leur dire que par leur profession, choisissant pour Epoux Jesus-Christ qui est la pureté même, elles devoient lui garder une fidelité inviolable, & que leurs corps devenant le temple du saint Esprit, elles devoient s'éforcer de les conserver bien purs, leur ajoûtant qu'elles devoient aimer de tout leur cœur une vertu, qui les égalant aux Anges, les rendoit véritablément les Anges de la terre, & dignes d'être placées à la suite de l'Agneau.

On ne finiroit jamais, si on entreprenoit de détailler toutes les instructions que cette sainte fille donnoit à ses Novices, toutes les Regles qu'elle leur prescrivoit, tous les moïens qu'elle leur enseignoit, pour parvenir à la plus haute perfection Religieuse.

Elle avoit pris un ſoin particulier de leur compoſer un petit cayer de tous leurs exercices journaliers, qui leur ſervoit de lecture ſpirituelle, & ſur lequel elles faiſoient tous les jours leur examen: mais ſur toutes choſes, elle prenoit un grand ſoin de les inſtruire de tout ce qui concerne le ſervice du Seigneur, de l'oraiſon mentale, du chant du Chœur, de la Communion, de l'aſſiſtance au ſaint ſacrifice de la Meſſe; ces inſtructions feront la matiere du Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XIII.

Des inſtructions que la Mere Agnès donnoit à ſes Novices ſur l'Oraiſon, la Communion, & ſur l'aſſiſtance aux divins Offices & au ſaint ſacrifice de la Meſſe.

VEILLEZ, & priez, de crainte que vous ne ſuccombiés ſous le poids de la tentation: ce que je vous dis, mes diſciples, je le dis à tous. C'eſt la belle inſtruction que le Fils de Dieu donnoit autrefois à ſes Apôtres: c'eſt ce qu'il leur recommandoit plus expreſſément: c'étoit principalement l'oraiſon mentale, diſent les Peres de l'Egliſe, que ce divin Sauveur leur recommandoit; priere ſans contredit plus parfaite, plus agréable à Dieu, & plus avantageuſe à l'homme que la vocale; priere, diſent les mêmes Peres, néceſſaire à tous les états, à toutes les conditions, à toutes les profeſſions, puiſque ſans elle & ſans ſon ſecours, rarément

un pêcheur ſe convertira, & très-dificilément le juſte perſévérera.„ Si vôtre loi, ô mon Dieu, s'écrie „ le Prophête, n'avoit fait le ſujet de ma médi- „ tation, j'aurois peut-être miſerablement peri dans „ mon humiliation, & dans ma chûte ; "mais priere ſur tout abſolument néceſſaire à ceux que Dieu par la grace de la vocation retire du ſiécle, pour les conduire dans la ſolitude, & dans la Religion.

C'eſt elle qui leur adoucit toutes les amertumes, & tous les ennuis preſque inſéparables de la vie ſolitaire. C'eſt elle qui leur facilite l'obſervance de leurs loix, & leur rend douces & agréables les plus auſteres pratiques de leurs Regles & de leurs Conſtitutions. C'eſt elle qui leur découvre les perfections infinies du Seigneur, la grandeur de ſes recompenſes, la richeſſe de ſes tréſors, la fidélité de ſes promeſſes, les attraits de ſa miſéricorde, la ſévérité de ſa juſtice, la rigueur de ſes jugemens, l'horreur de ſes châtimens. C'eſt elle qui éclaire leur eſprit, échaufe leur cœur, rectifie leur volonté, reforme leur naturel, regle leurs paſſions, affermit leur foi, éleve leur eſperance, perfectionne leur charité, allume leur ferveur, excite leur pareſſe, étoufe leur orgueïl, fait mourir leur amour propre, leur inſpire l'humilité, & les fait marcher à pas de géant dans la voïe de la perfection Religieuſe.

La Mere Agnès avoit une trop longue expérience de ce ſaint exercice, pour n'en pas connoître la néceſſité, & pour en ignorer les avantages. On parlera dans la ſuite de ſa vie de ſon oraiſon particuliere, & de l'ardeur avec laquelle elle s'y portoit. On ſe borne dans ce Chapitre aux inſtructions qu'elle donnoit à ſes Novices ſur ce

point ſi eſſentiel à la perfection de leur état. Elle n'épargnoit rien pour leur en inſpirer un grand amour, leur diſant avec ſaint Jerôme, que l'oraiſon mentale ſert à une Religieuſe comme de rempart & de fortereſſe, qui la défend de l'attaque du Démon, & qui la met à couvert de ſes ruſes, & de ſes artifices. Tandis, leur ajoutoit-elle, qu'elle vaque avec une conſtante fidelité à ce ſaint exercice, qu'elle eſt comme retranchée dans cette fortereſſe, le Démon ne peut lui nuire : il craint même de l'aprocher, pour la tenter ; ou s'il le fait, c'eſt toûjours inutilément, & ſans ſuccès : ſes éforts les plus violens ne ſont propres qu'à ſervir de matiere à ſa vertu, & de triomphe à ſes victoires. Mais ſi ſous quelque pretexte que ce ſoit, de zele, de pieté, de charité, ou de quelque autre occupation extérieure, elle vient à négliger l'exercice de l'oraiſon : ſi elle ſe laiſſe enlever ce rempart au Démon, elle eſt perduë : le Démon en eſt le maître : la moindre tentation l'abbat : un petit ſoufle la renverſe : c'eſt ce que l'expérience nous fait ſentir tous les jours. Ce n'eſt que dans la négligence, & l'abandon de ce ſaint exercice, qu'on trouve le principe, & la ſource du relâchement, & du renverſement de la diſcipline reguliere, dans les Religions les plus ſaintes, & les plus reformées.

Après les avoir inſtruites de la néceſſité de l'oraiſon mentale, & des grands avantages qu'elles en pouvoient retirer, elle avoit ſoin de leur aprendre une métode aiſée de la faire ; & elle leur en aplaniſſoit toutes les difficultés, leur propoſant pour ſujet de leur méditation les quatre fins de l'homme, la vie, & la mort de Jeſus-Chriſt. Elle leur donnoit cet important avis de

ne pas tellément s'attacher au sujet qu'elles avoient préparé, qu'elles ne fussent toûjours disposées à le quitter, lorsqu'elles sentiroient que Dieu les attiroit à quelque autre. On ne raporte pas en détail toutes les instructions, qu'elle leur donnoit là-dessus : ce qui traineroit trop loin. Ne pouvant ignorer que Dieu veut être nôtre maître dans cette science, elle ne leur prescrivoit point de Regle, se contentant seulément de leur dire qu'il falloit demander à Jesus-Christ avec les Apôtres la grace de la priere, & celle de bien prier. Elle leur aprenoit néanmoins une Regle très-recommandée par les Peres de la vie spirituelle, qui consiste à se proposer tous les jours, & à toutes les oraisons l'amandement de quelque imperfection, sur tout de certaines passions dominantes, pour lesquelles on sent un plus grand penchant, jusqu'à ce qu'elles soient entierément éteintes ; pratiques qu'elle jugeoit absolument nécessaires, pour se defaire successivement de toutes les passions, qui nous dominent, & de toutes nos imperfections.

Elle n'aprouvoit, ni ne condamnoit absolument celles de ses Novices, qu'elle voïoit tout-à-coup élevées à un sublime dégré d'oraison, leur préferant toûjours celles qui n'y montoient que par dégrés peu à peu, & successivément. Elle ne rebutoit pas les premieres ; mais elle les éprouvoit long-tems, avant que d'y ajoûter foi. Elle les tenoit fort bas, les humilioit & les mortifioit plus que les autres, affectant de traitter les douceurs, & les consolations, qu'elles goûtoient dans l'oraison, d'illusion & de tromperie du Démon, les laissant dans leur ignorance, & ne leur faisant jamais connoître ce qu'elle en pensoit dans son cœur.

Elle en avoit quelques unes dans ſon Novitiat, qui paſſoient par ces voïes extraordinaires, qui étoient favoriſées de grandes graces, & recevoient du Seigneur beaucoup de douceurs & de grandes conſolations. Leur faiſant un jour rendre compte à la conference du ſoir de leur oraiſon, du ſujet ſur lequel elles avoient médité, de la maniere qu'elles y avoient paſſé le tems, il s'en trouva une que Dieu conduiſoit par des voïes qui ne ſont pas communes, qui lui dit avec une grande ſimplicité, & beaucoup de candeur, qu'elle ne ſavoit pas ſurquoi elle avoit médité; mais que le tems lui avoit paru fort court, qu'elle s'étoit trouvée dans de grands tranſports de joïe, & qu'elle avoit goûté des douceurs, & des conſolations, qu'elle n'étoit pas capable d'exprimer. La Mere Agnès autant charmée de la ſimplicité & de la candeur de cette innocente fille, que des graces extraordinaires, que Dieu lui communiquoit dans l'oraiſon, ne laiſſa pas de la bien humilier, lui diſant que c'eſt ainſi que Dieu attire les enfans par la douceur, & par le lait de la dévotion; que n'aïant ni aſſés de courage, ni aſſés de force, pour monter avec Jeſus-Chriſt ſur le Calvaire, pour y participer à ſes ſoufrances, & boire dans le Calice de ſa paſſion, il la conduiſoit ſur le Thabor, pour y joüir de la gloire de ſa Transfiguration; que l'excès de joïe & de conſolation qu'elle y avoit expérimenté, faiſoit aſſés ſentir, que comme autrefois ſaint Pierre, elle auroit fort ſouhaitté d'y dreſſer des tentes, pour y faire ſa demeure; que l'Evangile cependant nous aſſure que cet Apôtre ne ſavoit ce qu'il diſoit, lui ajoûtant qu'elle le ſavoit encore moins, lorſqu'elle étoit tranſportée de joïe dans les conſolations, qu'elle recevoit dans l'oraiſon;

que ce n'étoit pas en ſuivant cette route qu'elle pouvoit eſperer de devenir une véritable fille de la Paſſion ; qu'on ne mérite de porter cet auguſte nom, qu'en ſuivant Jeſus-Chriſt ſur le Calvaïre, & en bûvant à longs traits dans le Calice de ſa Paſſion. „ Ne vous fiés donc pas trop, ma chere „ fille à ces douceurs, & à ces conſolations di- „ vines. Exercés-vous à l'humilité, & à la pra- „ tique de la mortification de tous vos ſens, „ au renoncement à vous-même, & à vôtre pro- „ pre volonté. "

Une autre de ſes Novices, qui paſſoit par la même voïe, & qui goûtoit à l'oraiſon les mêmes douceurs, & les mêmes conſolations, l'entendant ainſi parler à ſa compagne, lui dit, „ ma Mere, puiſqu'il y a un ſi grand danger à „ marcher dans cette voïe, je ſuis réſoluë de de- „ mander à Dieu dans toutes mes prieres de m'en „ détourner, & de me conduire par une autre „ route, par les ſéchereſſes, les aridités, & le „ dégoût. Il ne vous apartient pas, ma chere fille, „ lui répondit d'abord la Mere Maîtreſſe, de „ preſcrire à Dieu des Loix, ni de lui marquer „ les routes, que vous devés ſuivre. C'eſt à vous „ à marcher fidélément, & conſtamment dans „ celles qu'il vous trace, à lui abandonner vôtre „ conduite, & à ſuivre ſes attraits avec toute „ ſorte de reconnoiſſance, & de ſoumiſſion. Il „ ſait mieux que vous ce qui vous eſt néceſſaire, „ pour arriver au terme de vôtre vocation. Re- „ cevés donc ſes graces avec humilité : plus vous „ en recevés, plus vous devés vous humilier, & „ reconnoître vôtre néant, & vôtre indignité. Ne „ penſés pourtant pas que je faſſe grand cas de ces „ Novices, qui reçoivent tout-à-coup du Seigneur „ ces graces extraordinaires, & qui dès le com-

„ mencement de leur converſion, & de leur
„ retraite du monde ; goûtent ces grandes dou-
„ ceurs à l'oraiſon. J'eſtime beaucoup plus celles
„ que Dieu éprouve par des ſéchereſſes, des ari-
„ dités, & des dégoûts ſpirituels. Il connoit la
„ foibleſſe des premieres, leur peu de vertu, &
„ le grand danger où elles ſe trouveroient ex-
„ poſées, de perdre leur vocation, s'il ne les
„ attiroit, & les affermiſſoit par ces ſortes de
„ douceurs, & de conſolations. Il voit au con-
„ traire dans les dernieres une vertu plus ſolide,
„ plus de force, plus de courage, pour marcher
„ fidélément & conſtamment dans l'état où il
„ les a apellées, malgré cette eſpece d'abandon où
„ il paroît les laiſſer dans l'oraiſon. Voilà, ma
„ chere fille, pour l'ordinaire le principe & la
„ ſource de cette inégalité de graces, de tant de
„ douceurs & de conſolations dans les unes, &
„ de tant de dégoût dans les autres. Ces dernie-
„ res ſe fortifient beaucoup mieux dans la pra-
„ tique de la vertu par les mortifications, &
„ les peines intérieures, qu'elles éprouvent dans
„ cet état de ſechereſſe & de dégoût, que les
„ premieres par les douceurs, & les conſola-
„ tions, qu'elles goûtent dans l'exercice de l'o-
„ raiſon, & ſur leſquelles très-ſouvent elles ſe
„ fient trop : ce qui fait que le premier dé-
„ goût, le premier délaiſſement, le premier
„ abandon les renverſent, & leur font perdre
„ courage. Elles ſont moins à l'épreuve des ten-
„ tations. "

Lorſqu'elle avoit quelque Novice, que Dieu conduiſoit par la voïe de la Croix, & du délaiſſement, qui ne trouvoit qu'amertume & que dégoût dans l'oraiſon, toûjours accablée de diſtractions, d'aridités, & de ſéchereſſes, à qui une

heure de tems pesoit autant qu'une journée entiere ; & qui lui faisoit cet aveu sincere avec beaucoup de simplicité ; & de confiance ; cette bonne Mere sensible à cet état triste , très-expérimentée d'ailleurs dans les voïes du Seigneur ; aïant elle-même souvent passé par le même état , prenoit cette Novice en particulier ; & se faisoit rendre un compte très-exact de toute sa conduite tant intérieure qu'extérieure. Si elle trouvoit que cet état ne diminuât rien de sa ferveur ; qu'elle fut également exacte à tous ses plus petits devoirs ; elle la consoloit , l'encourageoit , la caressoit ; l'embrassoit ; & prenoit un grand soin à lui faire connoître tous les avantages attachés à cet état de délaissement ; qui la rendant conforme à Jesus-Christ délaissé de son Pere sur la Croix , la rendoit aussi très-digne de porter l'auguste qualité de fille de la Passion. Elle lui faisoit en un mot un si beau portrait de cet état ; & lui détailloit si bien les grandes prérogatives ; qui en sont inséparables ; qu'elle le lui faisoit aimer ; & préferer à toutes les douceurs ; & à toutes les consolations , qu'elle auroit pû goûter dans l'oraison la plus élevée. Mais de crainte de lui donner trop d'attachement pour un état qu'on ne doit jamais rechercher ; qu'on doit même craindre , & qu'on ne doit suivre que lorsqu'il plait au Seigneur d'y laisser une ame ; pour la rendre plus long-tems participante de ses soufrances , tel que l'est celui de l'aridité , & des secheresses , elle ne lui en disoit qu'autant qu'il en falloit , pour ne pas tomber dans le découragement & l'abbattement , & ne lui disoit que ce qu'elle jugeoit préciſément nécessaire pour la consoler.

Comme toutes les Novices étoient obligées de

découvrir leur état dans les conferences que leur Mere Maîtreſſe leur faiſoit ſur l'oraiſon, il y en eut une qui lui dit, „ ma Mere, je ſoufre de „ grandes peines intérieures à la vûë des graces „ que Dieu me fait ſans ceſſe dans l'oraiſon. „ Les douceurs que j'y éprouve habituellément, „ font mon martire : je ſouhaiterois de tout mon „ cœur, d'en être quelquefois privée, & de „ n'être pas toûjours traittée comme un enfant, „ qu'on n'attire que par des careſſes, & des „ douceurs. ""

Cette bonne Mere contre ſa coûtume, & ſon naturel, prenant un ton de voix élevé, & regardant cette pauvre fille avec une eſpece d'indignation, la traitta en préſence de toutes ſes compagnes de préſomptueuſe, de vaine, & de ſuperbe. „ Aprenés, lui dit-elle, que ſi Dieu vous traitte „ de la ſorte, c'eſt qu'il connoit vôtre foibleſſe, „ vôtre peu de vertu, & le peu de courage que „ vous auriés, s'il vous traittoit tout autrement. „ Il connoit que ſi exauçant vôtre ſouhait pré- „ ſomptueux, il vous privoit de toute ſorte de „ douceurs & de conſolations, vous ſeriés le „ ſcandale du Novitiat, & vous n'y perſévére- „ riés pas long-tems. Sa bonté prévient tous ces „ malheurs qui ſuivroient infailliblément cette „ privation. Malgré toutes les graces qu'il vous „ y fait, & toutes les douceurs qu'il vous y „ fait goûter, on ne voit en vous ni zele, ni „ ferveur, ni eſprit de mortification. On n'y „ voit que lâcheté, que négligence, qu'indo- „ lence, que recherche de vos commodités, & „ de tous vos aiſes ; que ſeriés-vous, pauvre fille, „ s'il vous délaiſſoit un moment, & s'il vous „ conduiſoit par la voïe dans laquelle il fait „ marcher les ames fortes, & où les plus fortes

„ ſont même quelque fois ébranlées ? Ce ſenti-
„ ment préſomptueux eſt un éfet de vôtre or-
„ gueïl, & de vôtre vanité, que je tâcherai de
„ réprimer dans le cours de vôtre Novitiat, &
„ vous connoîtrés alors combien grande eſt vôtre
„ foibleſſe, & combien vous êtes redevable à la
„ bonté de Dieu, qui juſqu'à préſent a ſupléé à
„ cette foibleſſe par l'abondance des graces, &
„ des conſolations, qu'il vous a communiquées
„ à l'oraiſon.

Cette pauvre fille toute confuſe de cette ſevere, mais juſte correction, s'humilia, demanda pardon larme à l'œil du mauvais exemple qu'elle avoit donné à ſes compagnes, & ſe fit ſage pour l'avenir. Elle ne parla plus du depuis le même langage, & ne forma plus le même ſouhait, ſe laiſſant conduire à la providence ſans demander ni dégoût, ni ſéchereſſe, ni douceur, ni conſolation, recevant avec une humble ſoumiſſion l'un & l'autre de ces deux états : c'étoit tout le fruit que la Mere Maîtreſſe avoit attendu de ſon inſtruction, & de ſa correction.

Elle ne fut pas moins ſalutaire à une autre de ſes Novices, qui lui dit durant la conference, en préſence de toutes ſes compagnes. „ Je ne puis
„ comprendre, ma chere Mere, comment une
„ ame qui goûte Dieu dans l'oraiſon, qui eſt fa-
„ voriſée des douceurs de ſa grace, & éclairée de
„ ſes divines lumieres, peut au ſortir de là avoir
„ des penſées de vanité, d'orgueïl, & de pré-
„ ſomption. N'eſt-ce pas, ajouta-t-elle, le pro-
„ pre de la grace d'humilier une ame, de l'a-
„ néantir par la connoiſſance, qu'elle lui donne
„ de ſa propre miſere, & de ſon néant ? Com-
„ ment avec cette vive connoiſſance peut-elle
„ avoir des penſées de vanité, d'orgueïl, & de
préſomption ?

„ préſomption ? Et ſi elle s'y voit ſujete après ſon oraiſon, n'a-t-elle pas tout fondement de croire, que ces graces, & ces douceurs ne vien„ nent pas de Dieu ? Que ce ſont au contraire „ de pures illuſions, & des tromperies du Dé„ mon, qui pour la ſéduire avec plus d'adreſſe, „ ſe traveſtit en Ange de lumiere ? "

Cette charitable Mere toûjours diſpoſée à éclaircir toutes les dificultés que ſes Novices lui propoſoient, lui répondit avec ſa douceur ordinaire, qu'elle raiſonnoit bien mal ſur cette matiere, & qu'elle étoit bien ignorante ſur les diferentes impreſſions que la grace fait dans une ame, & ſur les éfets qu'elle y produit. „ Il eſt vrai, lui „ dit-elle, que ſi cette ame que vous ſupoſés „ ſujete à des penſées de vanité, & de pré„ ſomption au ſortir de ſon oraiſon, ſe plait, „ ſe délecte dans ces ſortes de penſées ; ſi elle „ les aime, ſi elle y conſent, ſi elle ſe croit „ quelque choſe, tandis qu'elle n'eſt rien en éfet ; „ ſi elle s'eſtime plus que les autres, & qu'elle „ repugne d'ailleurs aux humiliations, & aux „ mortifications, je vous avouë que les dou„ ceurs, & les conſolations qu'elle goûte à l'o„ raiſon, ſont très-ſuſpectes, fort équivoques, „ & ſuivant toutes les regles de pures illuſions, „ & des tromperies du Démon, qui la ſéduit. „ Mais ſi au contraire elle a en horreur ces „ ſortes de penſées ; ſi elle les rejette prompté„ ment ; ſi elle les combat, ſi elles lui dé„ plaiſent, ſi elle ſoufre intérieurément de ſe „ voir après tant de graces, qu'elle reçoit, aſſu„ jetie à des penſées auſſi extravagantes ; ſi elle „ s'humilie devant Dieu, & ſi elle aime à être „ humiliée par les autres, toutes ces ſortes de „ penſées ne peuvent lui être d'aucun préjudice :

„ elles ſervent plûtôt de matiere aux victoires, „ qu'elle remporte ſur le Démon, qui fait tous „ ſes éforts, pour la perdre, en la tentant d'or- „ gueïl, & de ſuperbe. Aprenés-le donc, ma „ chere fille, qu'une ame peut être élevée à un „ ſublime dégré d'oraiſon, y goûter toute ſorte „ de douceurs & de conſolations divines, & être „ avec cela ſujete à mille penſées vaines & pré- „ ſomptueuſes, ſans rien perdre de ſa vertu. „ Aprenés que le peché ne conſiſte pas à ſentir la „ tentation, mais à y conſentir. " On ne finiroit jamais cette matiere, ſi on vouloit raporter toutes les inſtructions que la Mere Agnès donnoit là-deſſus à ſes Novices. Enviſageant avec juſtice l'oraiſon mentale comme le moïen le plus eſſentiel, pour porter une ame à la perfection Religieuſe, elle ne ſe laſſoit jamais de leur en parler, & de leur communiquer toutes les lumieres, & les connoiſſances, qu'une longue expérience lui avoit donné à elle-même.

Mais le moïen le plus important, & le plus eſſentiel, qu'elle leur enſeignoit, & qu'elle s'éforçoit de bien inſinüer dans leur eſprit, étoit celui dont elle ſe ſervoit elle-même, renfermé en ces trois mots qu'elle avoit pris pour ſa deviſe, *aimer*, *mourir*, *ignorer*. „ Voulés-vous, mes che- „ res filles, leur diſoit-elle, vous familiariſer „ l'exercice de l'oraiſon? Voulés-vous en faire le „ ſujet de vos plus cheres délices? Y être par- „ faitément récueillies, malgré la vivacité, & la „ diſſipation naturelle de vôtre eſprit? ne per- „ dés jamais de vûë ces trois mots, *aimer*, „ *mourir*, *ignorer*. Aimer Dieu de tout vôtre cœur, „ n'aimer que lui ſeul, & les créatures pour „ lui ſeul. Mourir à vous-même, à toutes vos „ inclinations naturelles, à tout ce qui n'eſt pas

„ Dieu. Ignorer toutes les choſes du monde, „ celles mêmes, qui regardent vos familles, vos „ parens, vos amis, pour n'étudier, & ne con- „ noître que Jeſus-Chriſt & ſes Miſteres, & pou- „ voir dire avec le grand Apôtre, j'ai ignoré & „ mépriſé toutes choſes, pour ne connoître, & „ ne poſſeder que Jeſus-Chriſt. Voilà qui vous „ ſufit pour parvenir au comble de la perfection „ religieuſe. " Cette bonne Mere étoit ſi perſuaſive, qu'on a remarqué que toutes les Novices, qui ont été ſous ſa conduite dans l'eſpace de neuf années, qu'elle a été en divers tems leur Maîtreſſe, elles étoient toutes fort diſtinguées par le grand attrait qu'elles avoient pour l'oraiſon.

CHAPITRE XIV.

Suite du Chapitre précedent.

LA Pſalmodie n'eſt guére moins eſſentielle à la perfection religieuſe que l'exercice de l'oraiſon mentale. La premiere étant de précepte dans la plûpart des Ordres Religieux, les oblige auſſi plus étroitément que la derniere, qui n'eſt qu'un ſimple conſeil de perfection. On ſait que l'Ordre des Capucines eſt dans le rang de ceux qui engagent par précepte à la récitation de l'office divin; & il faut ajoûter à leur gloire, qu'elles s'aquittent de ce devoir de leur état avec l'édification générale, & avec tant d'exactitude & de régularité, qu'elles peuvent dire avec le ſaint Roi David, nous chantons ſept fois le jour, Sei-

gneur, vos divines loüanges, & nous nous levons à minuit pour confeſſer hautément la gloire de vôtre ſaint Nom. Ce que ces ſaintes filles pratiquent avec tant de pieté, avec tant de zele, de modeſtie, & d'onction, que les cœurs les plus endurcis ne peuvent y aſſiſter ſans en être touchés. On pourroit raporter les exemples de pluſieurs grands pêcheurs, qui n'étant entrés que par hazard, ou par curioſité dans leurs Egliſes, dans le tems qu'elles chantoient les divins Offices, en ſont ſortis grands pénitens, & pénetrés d'une véritable, & ſincere componction de leurs pechés.

Mais ce n'eſt pas l'éloge des Capucines qu'on entreprend; c'eſt la vie de la Mere Agnès, qui toute pénetrée de l'eſprit de ſon état, & de ſa profeſſion, s'éforçoit ſans ceſſe de le communiquer à ſes Novices, & de les exciter continüellément par ſes exhortations, & par ſes inſtructions à remplir dignement cet office des Anges. C'étoit la grande & ſolide raiſon qu'elle aportoit pour les y animer; „ Nous faiſons, leur „ diſoit-elle, ſur la terre, ce que les Anges font „ continüellément dans le Ciel, & ce que nous „ ſouhaitons de faire éternellément avec eux. „ Avec quel zele, avec quel reſpect, quelle „ pieté, quelle attention devons-nous nous „ aquitter d'un office auſſi important, & auſſi „ glorieux? Nous devons entrer au Chœur tou„ tes pénetrées de la grandeur de Dieu, de„ vant qui nous nous préſentons, & nous y ren„ dre ſur toutes choſes avec une extrême prom„ ptitude, dès-que la cloche nous y apelle. "

C'étoit à cette promptitude qu'elle les exhortoit de tout ſon zele. Elle leur ordonnoit de tout quitter, de laiſſer même imparfaite une lettre

à demi formée, d'écouter comme un commandement que Dieu même leur faiſoit, le premier ſigne qui les apelloit au Chœur, pour y chanter ſes loüanges ; pratique pieuſe qu'elle a elle-même obſervée toute ſa vie avec une fidelité inviolable. Nulle afaire aſſés importante, ni aſſés preſſante, qui fut capable de l'arrêter un ſeul moment, dès-que la cloche l'invitoit au ſervice divin. La ſeule charité pouvoit mettre quelque obſtacle à la conſtante réſolution, qu'elle avoit formée là-deſſus dès ſon entrée en Religion. C'eſt à quoi elle animoit ſes Novices autant par ſes exemples que par ſes diſcours. Mais c'étoit une promptitude accompagnée de modeſtie, & de receuillement qu'elle leur recommandoit, condamnant abſolument celles de ſes Novices, qui ſous un faux & ſpécieux prétexte de ferveur & de zele couroient avec une extrême précipitation, pour ſe trouver les premieres au Chœur, & rendre les premieres leurs hommages & leurs adorations à Jeſus-Chriſt qui y fait ſa réſidence ; pratique irreligieuſe, qui ne ſert pour l'ordinaire qu'à flater leur vanité, à nourrir leur amour propre, à bleſſer la modeſtie, qui ne doit jamais paroître avec plus d'éclat, que lorſqu'il s'agit de s'aller préſenter devant Dieu pour chanter ſes divines loüanges.

Cette ſainte fille ne pouvant ignorer que ceux qui font l'œuvre de Dieu négligemment ſont maudits dans l'Ecriture, elle prenoit un grand ſoin d'aprendre à ſes Novices toutes les cérémonies du Chœur, & exigeoit d'elles une extrême exactitude à leur obſervance, les exerçant avec le même ſoin ſur tout ce qu'elles devoient lire, & chanter durant l'Ofice divin, afin d'éviter les confuſions, qui ſont ordinaires aux Novices, ſur

tout à celles qui commencent ; confusions néanmoins fort injurieuses au culte du Seigneur, & de très-mauvaise édification aux assistantes, à qui elles causent mille distractions. Aussi malgré sa douceur naturelle, leur pardonnoit-elle rarément les fautes qu'elles y faisoient par un défaut d'attention. Elle leur pardonnoit fort aisément toutes celles qu'elles faisoient hors du Chœur, & dans les petits emplois dont elles étoient chargées, mais elle ne pouvoit se résoudre à laisser impunies les fautes, qui regardoient le service de Dieu, tant elle étoit pénetrée de la grandeur & de l'excellence de cet auguste ministere.

C'étoit principalement durant l'Office qu'elle exigeoit d'elles cette grande modestie, & une mortification générale de tous leurs sens. Elle envisageoit avec horreur, & une extrême indignation le moindre regard, le plus petit mouvement irrégulier ; un seul faux ton dans leur chant la blessoit vivément. Aussi emploïoit-elle une bonne partie de son tems à regler leurs voix, à leur donner autant qu'elle le pouvoit, un parfait accord ; ce qui lui attiroit, & à ses Novices mille bénédictions de la part des anciennes Religieuses, qui ne pouvoient s'empêcher d'admirer leur recueillement, leur modestie, & leur belle maniere de lire & de chanter.

Les instructions les plus fréquentes, qu'elle leur donnoit sur cette matiere, regardoient les distractions, dont elles se plaignoient sans cesse. Elle en avoit une sur tout, qui en étoit si fort tourmentée, qu'elle ne pouvoit plus dire son office. On comprend sans peine le triste état, & le grand accablement, où elle étoit par là reduite. Son trouble étoit si grand, qu'elle en perdoit presque l'esprit ; pressée de mille remords

de conſcience elle prit enfin la réſolution de ſe découvrir à ſa Mere Maîtreſſe, de chercher auprès d'elle quelque ſoulagement à ſon mal, & à ce qu'elle regardoit comme un abandon de Dieu. Proſternée à ſes pieds, & verſant un torrent de larmes, elle lui déclara tout ce qui ſe paſſoit en elle dans le tems qu'elle chantoit l'Office divin, & de combien de diſtractions ſon eſprit étoit alors agité, malgré les ſoins qu'elle prenoit de s'en garantir, & de les rejetter. Cette bonne Mere l'embraſſa tendrément, & lui donna de ſi ſalutaires inſtructions là-deſſus, qu'elle calma tous ſes troubles, diſſipa tous ſes vains ſcrupules. Elle dit depuis ſon office avec une grande paix, & une grande tranquillité d'eſprit. Elle en avoit pluſieurs autres agitées du même trouble, qu'elle guériſſoit égalément dans les conferences, qu'elle leur faiſoit ſur cette matiere.

„ Ou les diſtractions, leur diſoit-elle, qui „ vous agitent, & qui vous inquietent, ſont „ volontaires, ou involontaires. Si elles ſont vo„ lontaires, vous n'avés qu'à vous en prendre „ à vous-mêmes; & vous n'avés que trop de „ ſujet d'apréhender qu'on ne diſe de vous, ce „ que Jeſus-Chriſt diſoit autrefois des Juifs; ce „ peuple m'honore du bout de ſes levres; mais „ ſon cœur eſt éloigné de moi; & de craindre „ auſſi que la malédiction prononcée par le Roi „ Prophête, que leur priere ſe change en peché, „ ne tombe ſur vous. Mais ſi au contraire vos „ diſtractions ſont involontaires; ſi elles viennent „ en vous ſans vous, & malgré vous; ſi vous „ les combattés autant que vous le pouvés, „ elles ne doivent pas vous troubler, puiſqu'elles „ ne diminuënt en rien le mérite, & la vertu

„ de vos prieres, & que la douleur que vous
„ en reſſentés, comme parle ſaint Auguſtin, eſt
„ elle-même une très-bonne priere, très-agréa-
„ ble à Dieu, qui aime mieux l'humble ſou-
„ france des diſtractions involontaires, qui agi-
„ tent nôtre eſprit durant la priere, que les pen-
„ ſées les plus ſublimes, les affections les plus
„ tendres, que nous pourrions ſentir dans le
„ tems que nous chantons l'Ofice divin.

Elle avoit ſoin de leur aprendre pluſieurs moïens, pour les aider à combattre ces diſtractions. Le plus efficace à ſon ſens étoit celui de les mépriſer, de n'y donner aucune attention, de les laiſſer paſſer, ſans examiner de quelle nature elles ſont, ſi on y a conſenti, ou non; ſi elles ont été longues ou courtes; cet examen, leur diſoit-elle, ſeroit lui-même une diſtraction volontaire, & par conſequent criminelle. Elle leur recommandoit ſur toutes choſes, de ne jamais faire, pour les repouſſer, des ſignes de la tête, des yeux, de la bouche, ni aucune autre eſpece de grimace; ce qui n'eſt propre, ajoûtoit-elle, qu'à cauſer de véritables diſtractions à toutes celles qui s'en aperçoivent.

Le deuxiéme moïen qu'elle leur donnoit, étoit celui d'un grand recueillement durant la journée, & dans leurs exercices, „ ſans quoi leur
„ diſoit-elle, il eſt très-dificile, que vous puiſ-
„ ſiés être recueillies à l'oraiſon, & à l'ofice,
„ un eſprit ne paſſant pas aiſément d'une extré-
„ mité à l'autre, d'une grande diſſipation à un
„ parfait recueillement: c'eſt ce qu'on apelle,
„ leur ajoûtoit-elle, la préparation éloignée, di-
„ ferente de la prochaine en ce que celle-ci pré-
„ cede immédiatement la priere qu'on fait à

„ Dieu, pour lui demander la grace de bien „ prier, lui disant avec les Apôtres, Seigneur, „ enseignés-nous à prier.

De cette instruction elle passoit à celle du saint sacrifice de la Messe, & leur aprenoit de quelle maniere elles devoient y assister. Comme ce sacrifice est le même que celui de la Croix, puisque c'est le même Prêtre, qui sacrifie en l'un & en l'autre, la même victime qui est immolée, elle les exhortoit à y assister avec autant de respect & de révérence, avec les mêmes sentimens de tendresse & de reconnoissance, que si elles avoient été présentes sur le Calvaire, & au pied de la Croix, lorsque Jesus-Christ s'offrit à son Pere céleste pour le salut du genre-humain, leur disant qu'elles devoient s'unir en esprit à la sainte Vierge, au bien-aimé Disciple, & à la sainte Amante, pour y méditer, & participer aux peines, & aux soufrances de ce divin Sauveur, & contempler avec eux ce grand Mistere de l'excès de son amour.

Elle leur interdisoit pour cela toute sorte de prieres vocales durant le tems de la Messe, & leur ordonnoit de s'unir d'esprit & de cœur au Prêtre, de le suivre fidélément, & de méditer sur tous les Misteres de la Passion, tandis que le Prêtre les renouvelle d'une maniere mistique dans toutes les cérémonies, qu'il y fait, dans tous les habits sacrés, dont il est revêtu, dans toutes les prieres qu'il y récite, prenant grand soin de leur expliquer toutes ces cérémonies si augustes par elles-mêmes, & par tout ce qu'elles signifient.

Lorsque suivant l'usage établi chés les Capucines les Novices ne pouvoient pas participer à cet auguste sacrifice par la reception réelle du

corps de Jesus-Christ, elle les exhortoit à la communion spirituelle, qu'elles pouvoient faire tous les jours, & plusieurs fois le jour à toutes les Messes, qu'elles entendoient. Elle leur aprenoit la métode, & les Regles, qu'elles devoient suivre, pour la faire avec profit, leur disant, qu'il ne falloit guére moins de préparation, & de disposition à cette communion, qu'à la réelle, & corporelle, qu'elles devoient s'y porter avec le même désir de s'unir à Jesus-Christ, la même ferveur, le même amour, la même foi, la même humilité, & une égale pureté de conscience.

On peut aisément conclurre par les dispositions qu'elle exigeoit pour la communion spirituelle, celles qu'elle exigeoit pour la participation réelle & corporelle de cet auguste Mistere. Elle auroit voulu pouvoir leur inspirer la pureté des Anges, l'amour des Séraphins, & quelque chose au-delà, s'il eût été possible à des créatures foibles, & fragiles. „ En éfet, leur disoit-elle, si nous de-
„ vons mesurer le dégré de pureté & d'amour,
„ au dégré d'union que nous y contractons
„ avec Jesus-Christ, celle que nous contractons
„ avec lui par la communion étant sans contré-
„ dit plus intime & plus amoureuse que celle
„ que les Anges & les Séraphins contractent
„ avec Dieu par la lumiere de gloire, puisque
„ celle-ci n'est qu'accidentelle, & que celle que
„ nous contractons par la communion, est sub-
„ stantielle, n'étant faits qu'un même corps avec
„ Jesus-Christ, qu'une même chair, qu'une même
„ substance suivant le langage des Peres de l'E-
„ glise, il faudroit aussi, concluoit-elle, si la
„ chose étoit possible, en aprocher avec une plus
„ grande pureté, & un plus grand amour que
„ le leur. C'est en cela, ajoûtoit-elle, que nous

„ devons admirer la bonté de Jesus-Christ pour
„ les hommes, qui pour s'unir à eux de l'union
„ la plus intime & la plus amoureuse, a bien
„ voulu se contenter de la pureté, dont les mor-
„ tels sont capables, quoi qu'inférieure à celle
„ des Anges.

Il ne nous reste plus qu'à parler des instructions qu'elle donnoit à ses Novices sur la dévotion à la sainte Vierge. Elle n'étoit jamais si éloquente, que lorsqu'il s'agissoit de parler des grandeurs & des perfections de cette divine Mere, d'imprimer dans l'esprit & le cœur de ses Novices la dévotion & la confiance qu'elles devoient avoir en sa puissante protection. Sa bouche n'étoit jamais sterile & à sec sur cette matiere. Comme elle en étoit elle-même toute pénetrée, elle en pénetroit aussi aisément l'esprit & le cœur de ces saintes filles, leur aprenant mille petites pratiques de dévotion, qui pouvoient les rendre agréables à cette divine Vierge, & leur attirer ses regards favorables. On a déja remarqué son zele sur ce point, quand on a parlé de son enfance, & le soin qu'elle se donnoit pour inspirer cette dévotion à ses domestiques : on peut conclurre de-là le zele dont elle fut animée pour cette dévotion, lorsqu'elle fut Religieuse, & l'ardeur avec laquelle elle s'éforçoit de la communiquer aux autres, sur tout à ses Novices, lorsqu'elle fut chargée de leur conduite. A peine laissoit-elle passer un jour sans les entretenir sur cette matiere, qui lui tenoit si fort à cœur. Un volume entier ne sufiroit pas, pour raporter toutes les Leçons qu'elle leur faisoit là-dessus. Comme son esprit en étoit tout rempli, sa bouche étoit un torrent, lorsqu'elle en parloit ; & les flâmes dont elle bruloit pour

la gloire de cette Reine des Anges, embrasoit de ce même feu, & de ce même zele toutes celles qui l'écoutoient.

CHAPITRE XV.

La Mere Agnès est éluë Abbesse.

CELUI qui s'humilie, dit le Fils de Dieu, sera exalté. Cet oracle ne s'est jamais mieux verifié que dans l'élection de la Mere Agnès à la dignité d'Abbesse. On trouveroit peu d'exemples de sa profonde humilité ; on en a donné une légere idée, lorsqu'on a parlé de cette vertu. On a vû qu'elle se croïoit non seulement inférieure à toutes ses Sœurs, mais qu'elle se jugeoit indigne de leur compagnie & de leur societé, qu'elle se regardoit comme la servante de toutes, jusqu'à ne pouvoir comprendre comment on pouvoit la soufrir dans le Couvent avec tant de defauts, & ne pas la chasser comme une malheureuse, une infame, qui ne méritoit pas d'habiter un lieu si saint qu'elle profanoit par sa vie abominable. C'étoient-là les sentimens, qu'elle avoit d'elle-même ; & de cet abîme d'anéantissement Dieu l'éleva tout-à-coup à la dignité d'Abbesse, par le choix unanime de toute la Communauté ; ce fut ici qu'elle porta cette vertu au-delà des bornes, & de toute expression.

Son élection qui fit la joïe, & la consolation de toutes les Religieuses, qui l'avoient choisie, & des personnes mêmes séculieres, qui étoient instruites de son grand mérite, fut comme un

coup de foudre, qui la renverſa. Proſternée par terre elle fondit en larmes ; & en répandit une ſi grande abondance, accompagnées de plaintes ſi tendres, qu'elle attendrit toutes les Religieuſes, qui l'avoient éluë. Elle proteſta d'abord de la nullité de l'élection ſur ſon incapacité, & l'impuiſſance abſoluë, où elle ſe diſoit & ſe croïoit, de remplir un emploi auſſi éminent. „ Helas ! diſoit-elle, comment me connoiſſant „ telle qu'on me connoit, incapable de me conduire moi-même, a-t-on pû ſe réſoudre à me „ choiſir pour la conduite des autres ? A-t-on „ pû ignorer que je n'ai nulle qualité pour remplir cette charge, & que j'en ſuis poſitivement „ indigne ? A-t-on prétendu me tendre un piége, „ mettre un obſtacle formel à mon ſalut ? Veut-„ on le renverſement total du Monaſtere ? Et „ pouvoit-on y travailler plus efficacément, qu'en „ confiant ſa conduite & ſon gouvernement à „ la plus indigne créature, qui fut jamais au „ monde ? Manque-t-on de bons ſujets dans „ le Couvent dignes de cet emploi, ſans „ jetter les yeux ſur une fille foible d'eſprit & „ de corps, telle que je ſuis, & qu'on me „ connoit ? Le ſaint Eſprit qu'on doit uniquement conſulter dans nos élections, peut-il avoir „ la moindre part à une élection auſſi irréguliere, qui feroit un ſi grand tort à ſa divine „ ſageſſe ? Qu'on procede donc à une nouvelle „ élection : je ne puis en conſcience donner „ mon conſentement à celle qu'on a faite en „ ma faveur. "

Les Religieuſes avoient beau lui répréſenter que ſon élection étant très-canonique, elle ne pouvoit, ſans reſiſter à la volonté de Dieu, former cette opoſition ; que par ſon procédé elle

irritoit toute la Communauté, qui l'avoit éluë toute d'une voix ; qu'elle devoit mettre toute sa confiance en Dieu, qui l'apellant à ce ministere ne manqueroit pas de l'assister de ses graces, pour l'aider à en soûtenir le poids. Les humbles sentimens qu'elle avoit d'elle-même, de sa bassesse, & de son indignité, ne lui permettoient pas d'écouter, moins encore de se rendre à des raisons si solides. Il fallut nécessairement interposer l'autorité du Pere Provincial, qui avoit présidé à cette élection ; ce que ce Révérend Pere fit sur le champ, lui imposant silence sur toutes les plaintes qu'elle formoit, sur toutes les raisons qu'elle alleguoit, & lui ordonna par le mérite de l'obéïssance de se soumettre à la volonté de Dieu, qui lui étoit plus que sufisamment manifestée par le choix unanime que les Religieuses avoient fait d'elle, pour être leur Abbesse.

Cette sainte fille accoûtumée d'obéïr aux ordres, & aux moindres signes de la volonté de ses Supérieurs, & à ne faire jamais aucune resistance à l'obéïssance, ne permettant pas même à son esprit de raisonner sur ce qu'on lui commandoit, se soumit sans replique à la volonté de son Provincial. Elle plia sous le joug qu'on lui imposoit ; & résoluë de ne suivre en toutes choses que la volonté de Dieu, elle lui dit d'abord avec saint Paul, *Seigneur, que voulés-vous que je fasse* ?

Toute la cérémonie de son élection finie, elle assembla suivant ce qui est ordonné dans les Constitutions des Capucines, toutes les Religieuses dans la salle du Chapitre, où après les avoir remerciées avec beaucoup d'humilité de l'honneur qu'elles venoient de lui faire, en la choisissant pour leur Abbesse, malgré son extrême

indignité, qu'elles ne pouvoient, leur dit-elle, méconnoître, elle leur fit un fort beau discours sur l'excellence de la vie Religieuse, sur la perfection particuliere de leur état, sur les vertus qui le caracterisent, & le distinguent des autres, particulierement sur la pauvreté : le qu'elle fit avec tant de zele & d'onction, qu'elle les attendrit toutes, & les fit fondre en larmes. Une parole précedée d'un aussi rare exemple d'humilité, que celui qu'elle venoit de leur donner, ne pouvoit que faire une grande impression sur des esprits, & sur des cœurs déja si bien disposés.

Le discours fini, elle leur ouvrit son cœur, & leur parla avec cette douceur insinuante, qui lui étoit si naturelle, & qui lui attiroit l'affection de tout le monde. „ Mes cheres filles, & „ bien-aimées Sœurs, leur dit-elle, vous m'avés „ choisie pour vôtre Supérieure contre ma vo„ lonté, & malgré tout ce que vous connois„ siés en moi d'indignité : je n'ai garde de „ vous en faire des reproches ; je ne vous en „ dois que de très-humbles remercimens ; mais „ je ne puis m'empêcher de vous dire que vô„ tre trop grande charité vous a fermé les yeux „ sur tous mes defauts, & comme aveuglés „ sur mon compte ; la grace que je vous de„ mande à présent, & que je vous prie de m'ac„ corder, est de me soufrir avec patience. Je „ conviens que c'est beaucoup exiger de vous, „ que de vous demander de suporter une Supé„ rieure remplie de tant de defauts : mais vous „ avés voulu malgré moi vous imposer ce joug ; „ je vous l'adoucirai autant que ma foiblesse, „ & mon mauvais naturel pourront me le per„ mettre, Il me paroît que vous deviés prévoir, „ (pardonnés, si je vous décharge mon cœur)

„ que n'aïant jamais ſçû obéïr, je n'étois pas
„ propre pour commander, que je ne pouvois
„ pas être une bonne Maîtreſſe, n'aïant jamais
„ été qu'une très-mauvaiſe, & très-imparfaite
„ diſciple: vous l'avés cependant voulu; vous
„ avés voulu charger mes foibles épaules d'un
„ fardeau qui commence à m'accabler par la ſeule
„ idée de mon inſufiſance. Je vous demande
„ par grace de me pardonner d'avance les fau-
„ tes que j'y commettrai: elles ſeront à la vé-
„ rité involontaires; mais je crains avec juſtice
„ de n'être pas moins coupable; & je me croi-
„ rois inexcuſable devant Dieu, de m'être char-
„ gée d'un emploi, que je connois ſi fort au-
„ deſſus de ma portée, ſi l'obéïſſance ne m'y
„ avoit contrainte, & ſi vous ne m'aviés vous-
„ mêmes aſſurée, pour m'y engager, que mon
„ élection eſt l'œuvre de Dieu. Si cela eſt, j'ai
„ tout lieu de me confier à ſon ſecours, & d'eſ-
„ perer que celui qui tire la lumiere des téné-
„ bres, le bien du mal, & qui des pierres peut
„ faire des enfans d'Abraham, voudra bien
„ tirer ſa gloire de la plus vile, & de la
„ plus mépriſable créature qui ſoit au monde.
„ Vous devés, mes cheres Sœurs, vous y aider
„ par la ferveur de vos prieres, ſur leſquelles
„ je m'apuïe uniquement.

„ Au reſte je vous declare que vous êtes tou-
„ tes placées dans mon cœur, & dans le plus
„ intérieur de moi-même, mais avec tant d'éga-
„ lité, que je ne me ſens pas plus d'amour
„ pour l'une que pour l'autre. Toute diſpoſée à
„ me rendre utile à toutes, à rechercher avec
„ empreſſement toutes les occaſions, qui pour-
„ ront ſe préſenter, je vous demande par grace
„ d'avoir autant de confiance en moi, que j'en

aurai

„ aurai en vous : découvrés-moi avec liberté toutes
„ vos néceſſités ſpirituelles & corporelles : je
„ n'épargnerai rien pour vous ſoulager, & vous
„ ne ſauriés me faire un plus grand plaiſir, ni
„ mieux adoucir le fardeau, dont vous m'avés
„ chargée, que par cette ouverture de cœur. A
„ toutes les heures du jour & de la nuit, vous
„ me trouverés diſpoſée à vous écouter, & à
„ vous donner tous les ſoulagemens dont je
„ ſerai capable dans vos peines, & dans vos
„ infirmités. La ſeule conſolation qui me reſte
„ dans le grand accablement où une Election ſi
„ peu attenduë m'a jettée, eſt de me voir à la
„ tête d'une ſainte & très-fervente Communauté,
„ toûjours zelée pour l'obſervance de ce qu'elle
„ a promis à Dieu ; je m'éforcerai à l'avenir de
„ marcher avec plus de fidelité, & d'exactitude
„ ſur vos traces, que je ne l'ai fait juſqu'à pré-
„ ſent ; & voïant de plus près vos actions, j'eſ-
„ pere auſſi de les imiter avec plus de fidelité.
„ Animons-nous donc toutes mes cheres Sœurs
„ à la perfection de nôtre état, par une exacte
„ obſervance de nôtre Regle, de nos Conſtitu-
„ tions, & de nos ſaintes pratiques, par une
„ parfaite conformité à la volonté de Dieu, par
„ une humilité profonde, une charité ardente,
„ une mortification continuelle de tous nos ſens,
„ & ſur tout par une grande pureté de cœur &
„ d'intention ; & ne perdons jamais de vûë ces
„ belles paroles de ſaint Bernard, que dans les
„ voïes du Ciel, & dans le chemin de la vertu
„ quiconque n'avance recule néceſſairement. „

Ce diſcours prononcé avec tant de zele, tant d'onction, & des ſentimens ſi tendres, ne tomba pas inutilément dans des cœurs auſſi bien diſpoſés que celui de ces ſaintes Religieuſes : elles

en ſortirent toutes embraſées du feu de l'amour divin, & du déſir ardent de leur perfection, rendant mille actions de graces au Seigneur de leur avoir donné une telle Abbeſſe. Mais celle qui en fut touchée, & la plus penetrée, fut ſans contredit celle qui le prononça : elle comprit d'abord que Dieu ne l'avoit élevée ſur le chandelier que pour éclairer, qu'elle devoit être la lumiere de ſon Monaſtere, plus par ſes exemples que par ſes paroles, & préſenter à toutes ſes Sœurs dans un nouveau genre de vie un modéle de toutes les vertus Religieuſes.

De-là cette ferme réſolution de commencer par ſe reformer elle-même, de redoubler ſes jeunes, ſes veilles, & ſes autres auſterités, de gagner par une génereuſe mortification de tous ſes ſens ce qu'elle venoit de perdre par la perte de l'humilité de ſa condition. De-là cette vigilance, & cette aplication ſans relâche à tous les devoirs de ſa charge, de-là cette apréhenſion continuelle de ne pas remplir toute l'étenduë de ſon miniſtere, & d'être non pas une bonne & génereuſe Abbeſſe, mais une lâche, & une mercenaire. De-là enfin cette exactitude ſcrupuleuſe à ſe trouver toûjours la premiere à toutes les obſervances regulieres, à tous les exercices de la Communauté, ſur tout aux plus penibles, & aux dificiles. Elle y étoit toûjours la premiere, & n'en ſortoit jamais que la derniere.

Il n'y avoit rien de trop onereux pour elle, rien d'aſſés rebutant qui fut capable de lui donner le moindre rebut : ce qui étoit ſi bien connu des Religieuſes, que lorſqu'on leur préſentoit quelque travail fort penible, elles diſoient d'abord, il faut le donner à la Mere Abbeſſe qui avec ſa patience ordinaire eſt ſeule capable d'en venir à bout.

Il eſt vrai que c'eſt une loüable coûtume établie chés les Capucines, & ordonnée par leurs Conſtitutions, que la Mere Abbeſſe ſe trouve toûjours la premiere dans toutes les choſes penibles, quelque baſſes, & humiliantes qu'elles puiſſent être, comme balier le Couvent, faire la leſſive, laver les utenſilles, travailler au jardin, charrier le bois, ſervir les malades, leur rendre les ſervices les plus rebutans à la nature, tout cela eſt autant de l'ofice de la Mere Abbeſſe, que de la plus jeune Novice.

Elle s'en acquitta ſi bien, & avec tant d'exactitude, que toutes les Religieuſes en étoient dans l'admiration, ſe diſant les unes aux autres. „ Nôtre Mere ne nous dit jamais faites „ telle choſe ; mais toûjours allons faire telle „ choſe. " Elle ſe mettoit toûjours dans le nombre, & très-ſouvent par ſa diligence elle ſurprenoit la vigilance, & la prompte obéïſſance de ſes filles. La choſe qu'elle avoit ordonnée, étoit achevée avant leur arrivée dans l'endroit, où il falloit aller, pour la faire : c'étoit à quoi ces ſaintes filles étoient fort attentives, de crainte que leur Abbeſſe ne fit toute ſeule ce qui doit ſe faire en commun. On ne ſauroit détailler tous les cas particuliers, ſans paſſer les bornes qu'on doit ſe preſcrire : on ne s'attache qu'au plus eſſentiel.

Elle avoit un grand zele pour l'obſervance des petites choſes, qui regardoient la Regle, les Conſtitutions, & les pieuſes pratiques du Couvent. Elle les obſervoit elle-même avec la derniere exactitude : à ſuivre & examiner toute ſa conduite, l'on auroit dit qu'elle les avoit ſans ceſſe devant les yeux. Elle exigeoit des autres la même attention, & la même exactitude, ſur-tout

dans les cérémonies qui concernoient le culte du Seigneur, & l'office divin. On a déja parlé de ſon zele ſur cet article dans le Chapitre précedent, & dans les inſtructions qu'elle donnoit à ſes Novices lorſqu'elle étoit leur Maîtreſſe. Ce zele parût avec encore plus d'éclat, lorſqu'elle ſe vit élevée à la dignité d'Abbeſſe. Une de ſes Sœurs qui étoit ſa plus grande confidente, (c'eſt celle qui nous a laiſſé les Mémoires ſur leſquels nous travaillons.) Cette fille, dis-je, aïant omis au Chœur une cérémonie aſſés legere, la Mere Agnès lui en fit d'abord la correction avec ſa douceur ordinaire. Celle-ci, quoique Religieuſe d'une grande vertu, & d'une éminente ſainteté, s'y rendit un peu ſenſible, & lui répondit avec cette confiance que lui donnoit l'amitié étroite qu'elles avoient eûë enſemble depuis aſſés de tems, „ Ma chere Mere, la faute „ que j'ai faite au Chœur me paroît ſi lége- „ re, que je ne la juge pas digne de vôtre „ attention, moins encore de vôtre correction: je „ reçois néanmoins celle que vous me faites „ avec toute la ſoumiſſion que je vous dois, „ & je vous promets d'en profiter. Vous vous „ trompés, ma chere Sœur, lui répondit la Mere „ Abbeſſe; vous vous abuſés; & aprenés qu'il „ n'y a rien de léger devant Dieu, ſur tout en „ ce qui concerne ſon culte. Il eſt ſi grand que „ nous devons regarder tout ce qui a quelque „ raport à l'honneur que nous lui rendons, com- „ me ce qu'il y a de plus grand & de plus impor- „ tant: ſi nous n'avons cette ferme foi, nous envi- „ ſagerons les fautes les plus graves avec autant „ d'indiference que les plus légeres; & à la ſuite „ du tems nous les négligerons avec autant de „ facilité que les plus petites. Aſpirant comme

„ vous faites, ma chere Sœur, à la plus haute „ perfection de vôtre état ne négligés jamais les „ plus petites cérémonies que nous faisons au „ Chœur sur tout dans le tems que nous chan- „ tons les loüanges de Dieu. " Cette sainte fille reçût cet avis salutaire avec ce qu'elle devoit de soumission, & promit de se rendre plus attentive dans la suite à ce qu'elle avoit d'abord jugé de trés petite consequence.

Nous ne parlons pas de la charité de la Mere Abbesse pour ses Sœurs malades : c'est une matiere que nous avons touchée à fond dans le Chapitre qui traitte en particulier de cette vertu:on peut ajoûter, que lorsqu'elle se vit Abbesse, elle la porta sans contredit aussi loin qu'elle pouvoit aller. Sa charité devint extrême, & presque sans exemple. Elle les servoit toutes de ses propres mains en tout ce qu'il y avoit de plus penible, & de plus rebutant, leur fournissant abondamment, tout ce qu'elles pouvoient raisonnablément souhaiter, & n'épargnant rien pour leur service. Sur toutes choses elle ne vouloit jamais qu'on parlât de pauvreté, lorsqu'il s'agissoit de soulager les pauvres malades. Elle sacrifioit tout pour cela, & défendoit absolument à la Mere portiere, qui chés les Capucines est chargée du temporel, d'objecter la pauvreté du Couvent, lorsqu'il s'agissoit de fournir au besoin des infirmes. A ce service près elle ne cessoit de recommander l'amour de cette vertu, comme la plus importante, & celle qui caracterise par excellence leur profession.

Elle leur en donnoit un rare exemple en sa personne, quoique habituellément malade, & sujete à beaucoup d'infirmités, & d'incommodités, qui étoient des suites de son temperamment délicat, elle suivoit toûjours la Communauté, &

ne vouloit rien abſolument de particulier, prenant même toûjours tout ce qu'il y avoit de plus pauvre & de plus vil, ſoit pour ſa nourriture, ſoit pour ſon logement, ſoit pour ſes habits. Elle n'avoit rien du tout à ſon uſage que l'habit qu'elle portoit : c'étoit toûjours le plus uſé, & le plus pauvre qui ſe trouvoit dans la Communauté. Si elle recevoit quelque preſent, elle le deſtinoit ſur le champ pour les malades : on a déja traitté à fond cette matiere, lorſqu'on a parlé de ſon amour pour la pauvreté : on ne veut pas uſer de redites.

Elle n'étoit jamais ſi éloquente que lorſqu'elle faiſoit des exhortations à ſes Sœurs ſur l'amour de cette vertu ; & ne leur permettoit rien à leur uſage, qui pût lui donner la moindre atteinte : on a déja vû dans le Chapitre qu'on vient de citer, avec quel zele elle s'opoſa toûjours à certaines reparations que d'anciennes Meres propoſoient de faire dans le Couvent, & qu'elle ne jugeoit pas abſolument néceſſaires. Il n'y eût ni prieres, ni ſollicitations, ni conſiderations, qui fuſſent jamais capables de l'ébranler, & cette fermeté parût dans toutes les occaſions qui ſe préſenterent dans le tems de ſa Supériorité. Elle portoit ce zele de la pauvreté, juſques dans les ornemens de l'Autel : elle y vouloit une grande propreté, c'étoit à quoi elle donnoit toute ſon attention : mais elle n'y ſoufroit rien de riche, ni de magnifique, diſant que les riches ornemens ne pouvoient s'accorder avec l'extrême pauvreté de leur profeſſion, & que ſous prétexte d'honorer la majeſté de Dieu, qui y fait ſa reſidence, on ne devoit pas donner atteinte à une vertu, qui lui eſt plus agréable que tout ce qu'il y a de plus magnifique, ſur-tout dans les Couvents,

qui en font une profeſſion auſſi étroite que les Capucines.

Elle ne leur inſpiroit pas moins de zele & d'ardeur pour l'obéïſſance : elle leur en faiſoit connoître le mérite, & leur aprenoit les grands avantages qu'en retirent celles qui ſont exactes à ne jamais rien faire que par le motif de cette vertu, pour l'établir ſolidement ; elle fit une loi générale, par laquelle il étoit défendu à toutes les Sœurs, ſoit jeunes ſoit anciennes, d'entreprendre aucun travail ſans lui en avoir demandé, & obtenu la permiſſion, pratique qu'elle avoit obſervée juſqu'alors, & qu'elle garda toute ſa vie, dès qu'elle fut dechargée du peſant fardeau de la Supériorité.

Une ancienne Religieuſe vivément pénetrée de l'exhortation que la Mere Abbeſſe venoit de faire ſur cette matiére, ſe proſterna à genoux en préſence de toute la Communauté ; & la larme à l'œil elle confeſſa qu'elle avoit fait ſans permiſſion de petites caſſetes avec du carton pour l'uſage des Religieuſes. Cette bonne Mere lui en fit la correction avec beaucoup de douceur, & lui défendit d'en faire à l'avenir ſans congé, lui diſant que tout ce que les Religieuſes font ſans avoir demandé & obtenu la permiſſion, ſont des ſacrifices qu'elles offrent à leur amour propre, & même au Démon. Que ce qu'elles font au contraire avec le mérite de l'obéïſſance, eſt un ſacrifice qu'elles préſentent à Dieu-même, ſacrifices qui lui ſont très-agréables, quelques petits qu'ils puiſſent être, parce qu'il ne regarde pas autant le don, que le motif qui le fait offrir, & que n'y en ayant pas de plus noble, ni de plus excellent que celui de l'obéïſſance, c'eſt auſſi le ſeul qui doit être le mobile des Religieuſes dans tout

ce qu'elles lui préſentent. Cette pauvre fille fut ſi touchée de la douceur de cette correction, qu'elle porta ſur le champ à la Mere Abbeſſe toutes les petites caſſettes qu'elle avoit faites, pour en diſpoſer de la maniere qu'elle jugeroit la plus convenable : ce qu'elle fit, les diſtribuant aux officieres du Couvent, qui en avoient beſoin.

On ſeroit trop long ſi on vouloit raporter toutes les exhortations qu'elle faiſoit à ſes Sœurs : c'étoit-là ſa principale occupation, comme le plus eſſentiel devoir de ſa charge. Mais ce qui lui tenoit le plus à cœur, étoit de leur faire de fréquentes leçons ſur la regle, & les Conſtitutions de leur Ordre. Elle leur en parloit avec tant de zele, & d'une maniere ſi ſublime, qu'elles en étoient toutes ravies, ne pouvant comprendre comment une fille, qui avoit de ſi bas ſentimens d'elle-même, qui ne ſe croïoit capable de rien, qui ſe traittoit elle-même d'imbecille, d'eſprit foible, ſans lumiere, ſans ſageſſe, ſans diſcernement, pouvoit avoir l'eſprit rempli de ſi belles idées, & leur dire des choſes auſſi belles, & auſſi ſublimes ſur un tel ſujet, leur rendre ſi intelligible, & comme palpable ce que les plus ſavans expoſiteurs ont traitté d'une maniere ſi obſcure : c'eſt ce qu'elles ne pouvoient s'empêcher d'admirer.

Leur admiration étoit encore plus grande, lorſqu'elle les entretenoit de l'oraiſon ; c'étoit principalément ſur cette matiere que ſon eſprit étoit inépuiſable, & ſa bouche un torrent intariſſable. Elle y emploïoit ſouvent les deux heures par jour, ſans qu'aucune s'aperçût du tems qu'elle y avoit paſſé. Ses paroles étoient toutes de feu : ſon eſprit dans une élevation qu'on perdoit de

vûë, & ſon cœur tellement enflâmé du feu de l'amour ſacré, qu'elle paroiſſoit toute transformée en Dieu.

Comme elle avoit paſſé par tous les états, elle parloit auſſi de tous ſavamment, & avec une grande clarté. Inſtruite par une longue expérience, elle ſentoit vivément tout ce qu'elle diſoit, & en pénetroit l'eſprit & le cœur de ſes filles qui ne pouvoient ſe laſſer de l'écouter, & de l'admirer. Elle leur repliquoit d'une maniere claire & intelligible tout ce que les Téologiens miſtiques ont écrit ſur cette matiere, ſi obſcure par elle-même, & ſi impénetrable à la foible portée de l'eſprit humain: auſſi toutes les Sœurs étoient tellément affamées de ſes leçons, qu'elles alloient preſque tous les jours à ſa chambre les unes après les autres, pour lui propoſer leurs dificultés; & elle les recevoit toutes avec tant de charité, tant de careſſes, & de ſi grandes demonſtrations d'amitié, qu'elle gagnoit tous les cœurs, & s'attiroit toute leur confiance. N'y aïant aucun état dans ce ſaint exercice dont elle ne fût parfaitement inſtruite, & dont elle n'eût une longue expérience, elles ne pouvoient lui propoſer aucune dificulté, qu'elle ne fût en état de reſoudre, & d'éclaircir ſur le champ: auſſi ſortoient-elles toutes conſolées de ſa chambre, & affamées d'y retourner.

Deux anciennes Religieuſes qui avoient été ſes Novices, recevoient de ſi grandes graces dans l'oraiſon, qu'elles ne pouvoient les ſoûtenir. Leur cœur y étoit tellément enflamé du feu de l'amour divin, qu'elles tomboient en défaillance, mais les défaillances ſi extraordinaires, qu'elles tomboient par terre en danger preſque tous les

jours de se tüer, ou de se casser la tête : leur corps restoit comme tout brisé, & accablé de douleurs. Aprés plusieurs refléxions sur leur état elles résolurent de le communiquer à la Mere Abbesse, & de lui découvrir tout ce qui se passoit en elles durant le tems de l'oraison, les grandes graces qu'elles y recevoient de la bonté de Dieu, & la crainte continuelle, dont elles étoient frapées de se tüer par les violentes chûtes dont ses graces étoient ordinairement suivies.

La Mere Agnès accoûtumée à tous ces états, à toutes ces graces, à ces défaillances, à ces chutes, leur dit en soûriant, „ mes cheres „ Sœurs, vous ne mourrés pas de ces chutes, „ quelques fréquentes qu'elles puissent être : „ vous ne vous blesserés pas non plus : celui „ qui vous laisse tomber, vous relevera ; si „ vous veniés à mourir par là, vôtre mort seroit „ bien précieuse, puisque ce seroit une mort d'a- „ mour, & d'obéïssance, une mort qui seroit „ une expression, & une image fidéle de la „ mort de Jesus-Christ. Vous ne serés pas assés „ heureuses pour cela : c'est la mort des plus „ grands Saints, & la recompense d'une perseve- „ rance constante dans la pratique de toutes les „ vertus les plus héroïques. Ne vous flatés pas, mes „ cheres Sœurs : vous n'êtes pas encore arrivées à „ cet état : il vous reste encore bien du chemin „ à faire, & du travail à soutenir, avant que „ d'arriver sur le sommet de cette montagne „ sacrée. Je comprens par tout ce que vous ve- „ nés de me dire, que Dieu travaille avec vous, „ pour vous y faire arriver. Ces graces, ces „ douceurs, ces consolations, ces défaillances „ de cœur, qui occasionnent vos chûtes dans

„ toutes vos oraiſons, ſont de purs dons de la
„ miſéricorde de Dieu, des graces, de privi-
„ lege qu'il n'accorde pas à tout le monde.
„ Recevés-les avec beaucoup de reconnoiſſance,
„ & une très-profonde humilité. Travaillés à vô-
„ tre perfection avec une conſtante fidelité ; &
„ banniſſés de vos eſprits & de vos cœurs cette
„ crainte frivole de vous bleſſer, ou de vous
„ tüer. Laiſſés-vous conduire à la providence de
„ Dieu : s'il vous bleſſe, il vous guerira, ſi vô-
„ tre corps eſt briſé, & accablé de douleur
„ durant l'oraiſon, il le fortifiera, dès que vous
„ l'aurés finie.

La choſe arrivoit ainſi, & le Pere Confeſſeur de ces deux ſaintes filles aſſûre, qu'une des deux lui a ſouvent communiqué, qu'elle éprouvoit tous les jours ce que la Mere Abbeſſe leur avoit prédit, qu'étant quelque fois accablée, & mourante à l'oraiſon, ſentant tout ſon corps comme briſé, ſans force, tomber en défaillance, incapable de ſe ſoutenir, l'oraiſon finie elle ſe trouvoit tellement fortifiée, qu'elle étoit diſpoſée à tout entreprendre, & à tout ſacrifier pour l'amour de Jeſus-Chriſt.

„ La regle la plus ſûre, diſoit cette ſainte
„ Abbeſſe, à ſes Sœurs dans les avis qu'elle
„ leur donnoit ſur l'oraiſon, la regle la plus
„ infaillible pour diſcerner ſi vos oraiſons ſont
„ agréables à Dieu, c'eſt d'examiner, ſi au ſor-
„ tir de celle que vous venés de faire, vous vous
„ ſentés embraſées de l'amour des croix, des
„ ſoufrances, & des humiliations. L'oraiſon la
„ plus ſublime, leur ajoutoit-elle, celle même
„ qui paroît nous unir le plus intimement à
„ Dieu, & nous élever comme un autre ſaint
„ Paul juſqu'au troiſiéme Ciel, eſt vaine, & inutile,

» une véritable illusion, & une tromperie du
» Démon, si elle n'est suivie de cet amour, &
» de ce désir : c'est le fruit inséparable d'une
» bonne & sainte oraison. Si nous ne sentons
» pas cette impression, qu'au contraire nous
» sentions de la repugnance pour tout ce qui
» s'apelle humiliation, soufrance, & mortifica-
» tion, défions-nous de toutes les douceurs, de
» toutes les consolations, de tous les bons mou-
» vemens, & de toutes les lumieres, que nous
» y recevons. Tout cela est très-équivoque, &
» très suspect ; la fin de l'oraison, aprenés-le
» mes cheres Sœurs, & ne perdés jamais de vûë
» cette leçon, n'est que de nous unir à Dieu,
» nous détacher de nous-mêmes, & de toutes les
» créatures. Or ce n'est préciſément que par l'a-
» mour des croix, des soufrances, des mortifi-
» cations, & des humiliations, que nous parve-
» nons à ce détachement. Ce n'est donc que par
» cet amour & par ce désir, que nous pou-
» vons juger de la bonté de nos oraisons.

On ne finiroit jamais cette matiere, si on vouloit l'aprofondir : il faut néanmoins lui donner des bornes, pour passer à la vertu la plus marquée dans la vie de nôtre illustre Abbesse : c'est la grande confiance qu'elle avoit en Dieu, & à sa providence, dont on parlera dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XVI.

La grande confiance que la Mere Agnès avoit en Dieu, & à sa providence.

GARDEZ-vous bien, dit le saint Esprit par la bouche du sage, de revoquer en doute le soin paternel du Seigneur, rien n'allume d'avantage sa colere que cette défiance: elle est la source de toutes les miseres du monde, de tous les malheurs qui l'accablent, de tous les fieaux qui l'afligent, & de toutes les pertes, dont on s'y plaint sans cesse.

Nôtre sainte Abbesse étoit très-éloignée de ce défaut, que le saint Esprit condamne. Sa confiance en Dieu fut toûjours des plus grandes & des plus parfaites, & elle regardoit comme très-malheureux tous ceux qui se reposant sur les créatures, mettoient en elles toute leur confiance. Cette grande confiance qu'elle avoit en la bonté de son Pere céleste étoit son unique ressource dans tous ses besoins particuliers, & dans toutes les necessités de ses Sœurs. Elle ne lui manqua jamais; & ce ne fut jamais inutilément qu'elle y eut recours. C'étoit souvent le sujet de ses entretiens avec ses Sœurs; & elle s'éforçoit de la leur inspirer, & de la leur imprimer profondément dans l'esprit & dans le cœur.

„ Que pouvons-nous attendre, leur disoit-
„ elle, des créatures, qui ne sont rien, & qui
„ ne peuvent rien par elles-mêmes, incapables
„ de fournir à leurs propres besoins, peuvent-

„ elles pourvoir aux nôtres ? Elles ne renferment
„ dans leur être que foibleſſe ; & qu'impuiſſan-
„ ce. Mettons donc, mes cheres Sœurs ; toute
„ nôtre confiance en Dieu, qui peut tout, & qui
„ promet tout à ceux qui eſpereront en lui. La
„ confiance, leur ajoûtoit-elle, étant la vertu des
„ grandes ames, nous ne devons rien négliger
„ pour l'acquerir. Elle fera tout nôtre bonheur,
„ toute nôtre force ; & nous ne ſerons jamais
„ confonduës. Rien ne nous peut manquer, dès
„ que nous attendons tout de la divine provi-
„ dence : c'eſt elle qui nourrit les oiſeaux du
„ Ciel, qui ne ſement, & qui ne moiſonnent ;
„ c'eſt elle qui fait lever ſon ſoleil ſur les me-
„ chans comme ſur les bons ; c'eſt elle qui four-
„ nit l'aliment aux plus grands pêcheurs qui
„ l'offenſent ſans ceſſe : quelle aparence, mes
„ cheres Sœurs, qu'elle néglige le ſoin des
„ pauvres filles qui le ſervent fidelément, &
„ qui pour ſe mettre à la ſuite de Jeſus-Chriſt
„ ont quitté tout ce qu'elles poſſedoient dans le
„ monde. Ce divin Sauveur a promis le con-
„ traire, & il ne ſauroit manquer à ſes promeſ-
„ ſes. Pour-moi je vous declare que je me con-
„ fie tellément en ſa providence, que je n'at-
„ tens rien du tout des créatures : c'eſt à cette
„ ſeule providence que je m'adreſſe dans tous
„ mes beſoins ſpirituels & corporels ; c'eſt en elle
„ que je trouve tout ce que je cherche, & l'ac-
„ compliſſement de tous mes déſirs. Jeſus-Chriſt
„ eſt mon unique reſſource dans toutes mes pei-
„ nes ; ſi je ſuis afligée, il eſt mon conſola-
„ teur ; ſi je ſuis foible, je me jette entre ſes
„ bras, & il me ſoutient, ſi je ſuis fatiguée,
„ je trouve en lui mon délaſſement & mon
„ répos ; ſi je ſuis malade, il eſt mon méde-

„ cin, & il me guérit ; ſi je manque de quel-
„ que choſe, je la lui demande, & je la reçois ;
„ ſi j'aprehende de m'égarer dans les routes que
„ je ſuis, je le conjure d'être mon guide, &
„ comme un conducteur fidéle il me prend,
„ pour ainſi dire, par la main. Mon eſpérance
„ n'a jamais été fruſtrée depuis que je l'ai miſe
„ uniquement en lui. Ma confiance en Dieu,
„ diſoit elle un jour à une de ſes grandes confi-
„ dentes, eſt ſi ferme que quand tout le Monaſ-
„ tere me paroîtroit comme perdu, & renverſé
„ ſans deſſus deſſous, je ne perdrai jamais celle
„ que j'ai en ſa bonté : j'en ai fait toute ma vie
„ une ſi longue & ſi heureuſe expérience, qu'il
„ n'eſt rien au monde, qui fût capable de l'afoi-
„ blir en moi. "

Dès qu'elle fut élûë Abbeſſe, elle défendit à la Religieuſe, qui étoit chargée du ſoin du temporel de la maiſon, & de pourvoir à toutes les néceſſités des Sœurs, de faire de grandes proviſions. „ Outre, leur diſoit-elle, qu'elles ne con-
„ viennent pas à de pauvres Capucines qui
„ par leur état font profeſſion de la plus étroite
„ pauvreté ! Elles ſont auſſi fort opoſées à la
„ confiance, & au grand abandon qu'elles doi-
„ vent avoir à la providence de leur Pere cé-
„ leſte, qui s'eſt chargé lui-même par un excès
„ de bonté, d'être leur premier, & leur prin-
„ cipal pourvoyeur, & de fournir généralement
„ à tous leurs beſoins.

„ Mais, ma Mere, lui dit l'œconome, voici
„ l'hiver qui aproche ; s'il vient à faire de grands
„ froids, que deviendront les pauvres Religieu-
„ ſes, le Couvent ſe trouvant entierément de-
„ pourvû de bois, & de bien d'autres choſes
„ qui ne ſont pas moins néceſſaires pour paſſer

„ cette rude saison ? si nous ne faisons pas des
„ provisions, nous nous trouverons depourvûës
„ de tout dans nos besoins les plus pressans.
„ Comment parlés-vous, ma bonne Sœur, lui
„ dit la Mere Agnès ; & qu'elles sont les pen-
„ sées de vôtre esprit. Où avés-vous lû dans
„ vôtre Regle, que ces grandes sollicitudes de
„ l'avenir nous soient permises ? Le Fils de Dieu
„ ne vous les défend-il pas dans son Evangile ?
„ Ne soïés pas en sollicitude pour l'avenir. Ne
„ vous dit-il pas, cherchés premierement le Ro-
„ ïaume de Dieu & sa justice, & tout le reste
„ vous sera donné. Avés-vous jamais oüi dire
„ que ceux qui ont mis leur confiance en Dieu,
„ aïent été confondus ? Peut-il mentir, & man-
„ quer à ses promesses ? N'a-t-il pas promis le
„ centuple dès cette vie à tous ceux qui ont
„ tout quitté, pour se mettre à sa suite ? Depuis
„ que vous êtes dans la Religion, avés-vous
„ jamais manqué du nécessaire ? L'expérience pas-
„ sée ne devroit-elle pas vous guérir de toutes
„ ces préventions frivoles, que vous avés de
„ manquer de tout ? Laissés ce soin à la provi-
„ dence, qui veille sur nous, tandis que nous
„ reposons ; & ne craignés pas qu'elle nous man-
„ que dans le besoin. " Cette grande confiance ne fut jamais vaine à nôtre sainte Abbesse : dans le tems qu'on y pensoit le moins, on voïoit venir tout-à-coup au Couvent du bois, de l'huile, du pain, du vin, & tout ce qui étoit nécessaire pour l'entretient des Sœurs, le plus souvent par des voïes secretes, & inconnuës, qui paroissoient tenir du prodige. Ce cas est très-fréquemment arrivé dans le tems que la Mere Agnès étoit Abbesse. Elle en prenoit occasion d'animer les Sœurs à la grande confiance qu'elles devoient avoir

avoir en Dieu, & à ſa divine providence.

Un ſemblable cas arriva dans une occaſion, où une ancienne Religieuſe remplie de charité pour ſes Sœurs, chargée d'ailleurs d'aider à la Mere œconome, dit à la Mere Abbeſſe, en préſence de pluſieurs autres Religieuſes, „ ma chere Mere „ je ne ſai comment nous ferons à l'avenir : le „ Couvent eſt abſolument depourvû de tout : j'ai „ jugé néceſſaire de vous en informer : les au- „ mones ſont très-rares : nous n'avons jamais vû „ le Couvent dans une ſi grande diſete & une „ ſi extrême pauvreté ; & ſi Dieu ne fait quel- „ que miracle en nôtre faveur, nous courons „ riſque de manquer de tout. Il conviendroit, „ ce me ſemble, de prévenir cette dure extrémi- „ té, & de ſonger ſérieuſement à le pourvoir „ par quelque voïe licite, & conforme à nôtre „ Regle. " La ſainte Abbeſſe, qui ne ſortoit jamais de ſon aſſiete, & qui ne perdoit jamais cette douceur, qui lui étoit ſi naturelle, lui répon- dit néanmoins avec quelque eſpece d'aigreur ; „ quel langage eſt le vôtre, ma chere Sœur ! „ convient-il à la bouche d'une Capucine, qui „ ne doit rien tant aimer que la pauvreté ? Le „ Couvent peut-il être mieux pourvû que par „ cette pauvreté, qui faiſant nôtre caractere di- „ ſtinctif, doit auſſi faire tout nôtre héritage, „ & l'unique objet de tous nos déſirs ? Ne „ portés pas, ma bonne Sœur, vos vûës ſi „ loin : ne doit-il pas nous ſufire de paſſer „ un jour après l'autre ? Avés-vous ſi peu de „ foi que de croire que la providence nous „ abandonnera, & nous laiſſera ſans ſecours ? „ Mettons nôtre confiance en Dieu : il nous fera „ ſentir qu'il eſt nôtre Pere. Il a pourvû juſqu'à „ préſent à tous nos beſoins, aïons cette ferme

„ confiance que ſi nous lui ſommes fidéles, il
„ en fera de même à l'avenir. Ce ne ſont que
„ nos infidélités, & nos défiances de ſa provi-
„ dence, qui peuvent arrêter le cours de ſes
„ liberalités, & tarir la ſource de ſes bien-
„ faits.

Les autres Religieuſes qui étoient préſentes, aïant oüi ce diſcours, & la douce correction que la Mere Abbeſſe avoit faite à cette bonne Sœur, prirent la liberté de lui repliquer avec beaucoup de ſoumiſſion, & d'humilité. „ Il eſt
„ vrai, ma Mere, que nous devons avoir une
„ grande confiance à la providence de Dieu :
„ mais nous ne devons pas la tenter, ni atten-
„ dre qu'elle faſſe tous les jours des miracles
„ pour pourvoir à nos beſoins. Il nous a donné
„ la raiſon pour nous en ſervir. Les oiſeaux que
„ que la Providence nourrit, quoi-qu'ils ne ſe-
„ ment, ni ne moiſſonnent, cherchent leur vie ;
„ & s'ils ne la cherchoient ils mourroient de
„ faim : ce qu'ils font par inſtint, il nous pa-
„ roît que nous devons le faire par raiſon.
„ Nous devons donc chercher la nôtre ; & ſi
„ nous négligeons ce moïen de pourvoir à nos
„ beſoins, nous méritons de mourir de faim.

La Mere Abbeſſe ſans ſortir des bornes de ſa douceur, leur répondit néanmoins avec quelque eſpece d'émotion, excitée par leur défiance.
„ Non, mes cheres Sœurs, nous ne mourons
„ pas de faim : mais quand cela devroit arri-
„ ver, nôtre ſort ſeroit-il fort à plaindre ?
„ Mourons pour celui, qui par un excès de
„ miſéricorde nous a conduites dans ce ſaint
„ Monaſtere, pour y mener une vie pauvre,
„ pénitente, & évangelique. Nôtre mort ne ſe-
„ roit-elle pas bien précieuſe à ſes yeux ? Et une

„ telle mort ne devroit-elle pas être l'objet de
„ nos désirs les plus ardens ? Mais vous ne
„ mourés pas : je vous le redis : vous ne serés
„ pas assés heureuses pour cela. Dieu vous re-
„ serve à une plus longue pénitence, avant que
„ de vous donner la couronne de gloire, à la-
„ quelle vous aspirés. Vôtre défiance, & vôtre
„ trop grande sollicitude pour l'avenir mériteroit
„ bien qu'il retirât pour un tems sa main bien-
„ faisante & liberale de nôtre Monastere : mais
„ j'espere qu'il ne le fera pas, & qu'il ne con-
„ fondra pas les innocentes avec les coupables,
„ celles qui s'abandonnent à sa providence avec
„ celles qui s'en méfient ; ou si le Seigneur per-
„ met que nous manquions du nécessaire, ce ne
„ sera que pour augmenter nôtre mérite & nôtre
„ gloire.

Ces pauvres Religieuses furent si confuses, & en même tems si touchées du discours de leur Mere Abbesse, qu'elles en verserent des larmes de joïe, en même tems que de componction de leur défiance, & de leur trop grande sollicitude pour l'avenir ; & formerent une constante résolution de soufrir non seulement avec patience, mais avec plaisir les incommodités presque inseparables de la pauvreté. Mais Dieu qui est bon, & la bonté même ferma les yeux sur leur faute & ne les ouvrit que sur leur pénitence, & ne permit pas que la confiance de la Mere Abbesse fût frustrée. Il inspira à des bienfaiteurs d'envoïer au Couvent tout ce qui étoit nécessaire pour l'entretien des Religieuses, sans qu'elles y eussent en rien contribüé par leur industrie, par leur travail moins encore par leur recherche, n'y aïant précisément emploïé que leurs prieres, & la grande confiance de leur Mere Abbesse.

Quelques Religieuſes qui avoient des beſoins particuliers s'adreſſant en pluſieurs diferentes occaſions à la Mere Agnès, pour la prier d'y pourvoir par le moïen de quelque ami, ou de quelque bienfaiteur du Couvent, elle leur diſoit à toutes, „ mes cheres Sœurs, adreſſés-vous à Dieu ; „ demandés-lui avec confiance vos néceſſités, & „ ſoïés bien aſſûrées qu'il y pourvoira. " Ces ſaintes filles étoient ſi ſatisfaites de la réponſe de leur Mere Abbeſſe, qu'elles ne ſongeoient plus à leurs beſoins particuliers, réſoluës de s'abandonner entierément à la providence de Dieu. Elles ſe diſoient l'une à l'autre. „ Nôtre Mere nous a dit „ de nous abandonner à la providence : nous „ devons reſter tranquilles là-deſſus. " Elle les contentoit toutes par là ; & lorſqu'elles y penſoient le moins, le Seigneur pourvoïoit à tous leurs beſoins particuliers : ce qui les raviſſoit d'admiration, & les confirmoit mieux dans ce parfait abandon, que les diſcours les plus éloquens.

Dès-que nôtre ſainte fille fut éluë Abbeſſe, elle adreſſa tous les jours cette priere à Dieu. „ Seigneur, je vous laiſſe le ſoin & la conduite de toutes mes filles, qui ſont uniquément „ conſacrées à vôtre ſervice. Vous connoiſſés „ leurs beſoins, & la pauvreté du Monaſtere, „ dont on a chargé mes foibles épaules. Inhabile à tout je connois mon incapacité à pourvoir à leurs néceſſités. Elles ne pouvoient „ mieux vous marquer la grande confiance qu'elles ont en vôtre bonté, qu'en faiſant en ma „ perſonne le choix d'une Abbeſſe, ſans eſprit, „ ſans jugement, ſans diſcernement, & ſans „ prévoïance. Soïés donc, Seigneur, je vous en „ conjure, leur pourvoïeur, & ſuplées par vos

„ bienfaits, & par vos liberalités à ma foibleſſe,
„ & à mon impuiſſance.

Cas admirable ! jamais leur Couvent ne fut plus abondant, que dans le tems qu'elle en fut chargée. Il n'y manqua jamais rien ni pour les malades, ni pour les ſaines : ce qui raviſſoit toutes ces ſaintes filles, qui attribuoient avec juſtice tous ces bienfaits qu'elles recevoient de la providence, à la vertu, & à la grande confiance de leur Mere Abbeſſe. On pourroit raporter pluſieurs cas de cette nature arrivés dans le tems de ſa ſupériorité. Mais comme ils tendent tous à la même fin, on les paſſe ſous ſilence, pour ne pas ennuïer le lecteur par ces ſortes de rédites. Il ſufit de dire qu'ils étoient ſi fréquens, qu'il ſe paſſoit peu de jours, ſans qu'on vît quelque choſe ſur cette matiere, qui paroiſſoit tenir du prodige. Les Religieuſes y étoient ſi habituées, qu'elles ſe diſoient les unes aux autres, il ſufit que nôtre Mere demande à Dieu tout ce qu'elle veut, & qu'elle ſouhaite : tout lui eſt ſur le champ accordé. Et lorſque dans leurs beſoins particuliers elles s'étoient une fois adreſſées à elle, pour le lui manifeſter, elles reſtoient très-tranquilles dans cette ferme confiance qu'elles ne tarderoient pas de recevoir ce qu'elles ſouhaitoient. Rarément étoient-elles trompées dans leur attente ; & le plus ſouvent elles le recevoient par les voïes les plus éloignées, & les moins attenduës.

Lorſqu'on lui préſentoit quelque prétendante pour être reçûë dans la Religion, elle examinoit avec une grande & ſérieuſe aplication, ſi ſa vocation venoit de Dieu, s'il en étoit ſeul le principe & la fin : elle examinoit les qualités de ſon

corps, & de ſon eſprit, pour connoître ſi elle avoit aſſés de ſanté & de force, pour ſoûtenir les auſterités de ſa Regle, & la docilité ſi néceſſaire à une parfaite Religieuſe. Mais elle ne demandoit jamais ſi elle étoit riche, ſi elle étoit de quelque famille diſtinguée, ſi après ſa reception ſes parens étoient en état de faire de grandes charités au Couvent : c'eſt ce qui n'entroit pas même dans ſa penſée ; & lorſque quelque ancienne Mere prenoit la liberté de lui répréſenter que le Couvent étant très-pauvre, & ne ſubſiſtant que par les aumônes qu'il recevoit des perſonnes charitables & aiſées, il conviendroit fort, à l'égalité de vocation, de preférer celles qui par leur reception pourroient lui attirer des bienfaiteurs. Elle rejettoit avec horreur toutes ces conſiderations humaines, & ne vouloit pas que l'interêt entrât pour rien dans la préference que l'on donnoit à une ſur l'autre, diſant aux Religieuſes, qui lui avoient parlé ce langage, que leur regle étant fondée ſur la pauvreté, & ſur la providence, il n'étoit pas permis à une Capucine de faire de ſemblables raiſonnemens ; que la ſollicitude de l'avenir étoit entierément opoſée à l'eſprit de leur profeſſion, que toute leur confiance devoit être en Dieu ; & que préferer même, à égalité de vocation, une prétendante à l'autre préciſément parce que l'une eſt riche & noble, & l'autre pauvre & roturiere, ce ſeroit une préference de cupidité, de vanité, d'eſtime des biens de ce monde qu'on a foulé aux pieds en entrant dans la Religion, une conduite par conſequent des plus irregulieres, & des plus opoſées à la pureté, & à la ſainteté de leur état, qui doit les mettre toutes dans cette diſpoſition

d'eſprit, & de cœur, de ne dépendre que de la providence, & de mettre en elle toute leur confiance.

Elle a ſouvent dit à ſes confidentes, que ſi elle étoit ſeule maîtreſſe de la reception des filles, elle recevroit toûjours parmi celles qui ſe préſentent, les plus pauvres par préference aux riches & aux nobles, leur ajoûtant qu'elle croiroit par-là travailler efficacément à l'afermiſſement de leur inſtitut. Tel étoit le déſintereſſement de cette ſainte Abbeſſe, & ſon parfait abandon à la providence. On laiſſe les réflexions, que l'on pourroit faire là-deſſus : chacun peut s'en faire l'aplication.

Mais c'étoit principalement en ce qui la regardoit elle-même qu'elle portoit loin cet abandon, & cette confiance en la providence de ſon Pere céleſte. Elle la porta ſi loin cette confiance, qu'elle forma la réſolution de ne jamais demander, ni faire connoître ſes beſoins ſoit en maladie, ſoit en ſanté ; de s'abandonner totalement à la divine conduite, & de recevoir des mains charitables de ſes Sœurs tout ce qu'elles jugeroient à propos de lui préſenter, comme venant de la main de Dieu-même, & comme étant à ſon égard les inſtrumens de ſa providence ; de ſorte que pour fournir à ſes beſoins, les Religieuſes étoient obligées de deviner. Elles le devinoient en éfet pour l'ordinaire : celle-ci lui préſentoit une choſe, celle-là une autre ; & par une diſpoſition admirable de la providence du Seigneur, il arrivoit preſque toûjours que ce qu'elles lui préſentoient étoit conforme à ſes beſoins : ce qui la jettoit dans une ſi grande admiration, qu'elle en étoit comme tranſportée hors d'elle-même, ne pouvant réflechir ſur cette extrême bonté de Dieu

à ſon égard ſans verſer de torrens de larmes.

Lorſqu'elle étoit malade, elle ne demandoit jamais rien à l'infirmiere ; c'étoit à elle de deviner ce dont la malade pouvoit avoir beſoin. Elle prenoit tout ce qu'on lui préſentoit avec de très-humbles actions de graces. Comme elle ne demandoit jamais rien, auſſi ne refuſoit-elle jamais rien de tout ce qu'on lui donnoit. Son Confeſſeur a laiſſé par écrit qu'il en avoit lui-même été le témoin durant trois jours & trois nuits, qu'il avoit été obligé de reſter auprès d'elle à ſa derniere maladie. Voici comme il parle. „ Je „ puis aſſûrer avec verité qu'aïant été obligé de „ paſſer trois jours & trois nuits auprès de la „ Mere Agnès à ſa derniere maladie, je ne me „ ſuis jamais aperçû qu'elle ait demandé la moindre choſe, ni à boire, ni du bouillon, ni „ quoi que ce ſoit au monde, non pas même qu'elle „ ait prié les Sœurs, qui étoient auprès d'elle pour „ la ſervir, de lui donner le moindre ſecours, „ ni aucun ſoulagement. Je n'ai pas vû non „ plus qu'elle ait rien refuſé de tout ce qu'on „ lui préſentoit. J'étois obligé de lui dire quelquefois, ma Mere, vôtre fievre eſt ſi ardente, „ qu'elle vous brule les levres : cependant vous „ ne bûvés pas. Que ne demandés-vous à boire, „ & on vous en donnera d'abord ? Si on m'en „ donne, me répondit-elle, j'en prendrai : mais „ il faut en demander, ajoutai-je, lorſque vous „ en avés beſoin. Mes Sœurs, me dit-elle, ont „ une ſi grande charité, & tant de bonté pour „ moi, qu'il n'eſt pas néceſſaire que je le leur „ demande. Elles ſont ſi attentives à mes beſoins, qu'elles les previennent tous. Dieu leur „ inſpire tout ce qu'il me faut : c'eſt en lui que „ que j'ai mis toute ma confiance, & il me

„ donne tout ce qui m'eſt néceſſaire. Il gouverne „ bien, mon cher Pere, il faut le laiſſer gou- „ verner, & s'abandonner entiérement à ſa pro- „ vidence. "

Cet abandon de cette ſainte fille étoit ſi agréable à Dieu, que lorſque par oubli ou par quelque diſtraction elle étoit ſur le point de manquer à ſa promeſſe, & à la réſolution qu'elle avoit priſe de ne jamais rien demander, elle en étoit ſur le champ repriſe, aparemment par ſon bon Ange. C'eſt ce qui lui arriva, lors qu'étant une nuit couchée, & dans l'impuiſſance abſoluë de ſe couvrir elle-même, & ſans le ſecours d'autrui, à cauſe de ſon extrême foibleſſe, & des grandes douleurs qu'elle ſoufroit dans toutes les parties de ſon corps, elle forma intérieurement le deſſein d'apeller la premiere de ſes Sœurs, qui paſſeroit devant ſa chambre, pour la prier de lui rendre cet ofice de charité. Elle entendit en même tems une voix, qui lui dit diſtinctement, *Pauvre fille, où eſt ton abandon ? Eſt-ce ainſi que tu oublies tes réſolutions, & les promeſſes que tu as faites à Dieu* ? Toute confuſe elle s'écria, „ faites de moi ô mon Dieu tout ce „ qu'il vous plaira : je ſuis prête à tout, & „ toute diſpoſée à m'abandonner à vôtre conduite, & à vos ſoins paternels. " Elle ſentit en même tems une main inviſible qui la couvroit. Ce même cas lui eſt ſouvent arrivé.

Une autre fois voulant monter le dégré de l'infirmerie, pour aller rendre la charité à ſes Sœurs malades, la foibleſſe extrême ne lui permettant pas de le monter ſans le ſecours & l'aide de quelqu'une de ſes Sœurs, elle n'oſa en faire la propoſition à aucune, de crainte de violer la promeſſe qu'elle avoit faite à Dieu de ne

jamais rien demander. Dans le tems qu'elle étoit dans cette perplexité, & qu'elle rouloit cette penſée dans ſon eſprit, elle ſentit comme une main étrangere, qui la prenant par le pied l'aida à monter le dégré, & à le monter avec une extrême facilité. Elle ne doutoit pas que ce ne fût par le miniſtere de ſon bon Ange; & elle a avoüé à certaines de ſes Sœurs, qui avoient ſa confiance, que ce cas étoit preſque journalier, & qu'il lui arrivoit toutes les fois que ſa grande foibleſſe ne lui permettoit pas de monter ſeule l'eſcalier de l'infirmerie.

Soufrant dans une autre occaſion une grande foibleſſe de cœur dans ſa chambre, où elle ſe trouvoit toute ſeule, il lui vint en penſée d'en ſortir, pour demander du ſecours à la premiere de ſes Sœurs, qui lui viendroit à la rencontre. Elle entendit en même tems la même voix qui lui reprocha ſon infidelité, & qui lui dit diſtinctement, *où eſt ton abandon* ? Toute confuſe elle ſe proſterna en terre, & les larmes aux yeux, la corde au cou, elle demanda pardon à Dieu de ſa faute; & dans le moment elle ſe trouva fortifiée, & ſi conſolée, qu'elle n'en parloit jamais à ſes Sœurs qu'avec des tranſports.

Etant un jour en oraiſon, & méditant ſur la Paſſion de Jeſus-Chriſt, elle ſe ſentit tellement embraſée du déſir de ſoufrir, qu'elle demanda à ce divin Sauveur de toute l'ardeur de ſon cœur de la crucifier avec lui; lui diſant avec ſaint Bernard, „ je ne puis, Seigneur, vivre ſans bleſſure, „ voïant vôtre ſacré corps tout couvert de plaïes. Elle entendit en même tems une voix qui lui dit intérieurement, mais diſtinctement „ Agnès, ta „ priere eſt exaucée: tu ſeras attaquée d'un rume „ très-violent, qui te tourmentera cruellement,

„ tout le cours de cette année. " La choſe arriva comme la voix le lui avoit prédit. Elle fut tout-à-coup attaquée d'un rume ſi extraordinaire & ſi facheux, qu'elle n'avoit du répos ni nuit ni jour.

Ce rume la jetta dans un ſi grand dégoût, qu'elle ne pouvoit rien manger du tout, de ſorte qu'en peu de tems elle parut un ſquelete. Toutes les Religieuſes, celles principalement, qui la ſuivirent de près, s'aperçûrent de ce grand changement; mais la fidélité, & l'exactitude, avec laquelle elle aſſiſtoit de nuit & de jour à tous les exercices de la Communauté, ne leur permettoit pas d'en découvrir la ſource, qu'elle leur cachoit avec toute ſorte de ſoin.

Etant un jour à dîné elle trouva dans ſa ſerviete un pain ſi bis, ſi dur, ſi inſipide, d'une odeur ſi rebutante, qu'elle n'en put jamais avaler un ſeul morceau, quelque violence qu'elle pût ſe faire pour cela, juſques-là que la violence qu'elle ſe fit, la fit tomber en défaillance. Dans cette extrémité, où elle ſe trouva reduite, ne faiſant pas attention à la promeſſe qu'elle avoit faite à Dieu, de ne jamais demander aucun ſoulagement à ſes maux, elle forma le deſſein de prier la Sœur, qui étoit chargée de la diſtribution du pain, de lui en donner un morceau moins dégoûtant que celui qu'elle avoit trouvé dans ſa ſerviete: mais elle entendit en même tems une voix, qui lui dit d'un ton fort haut, qu'elle ſeule néanmoins entendit, *Sœur Agnès, où eſt ton abandon* ? Confuſe de ſon infidélité, elle s'humilia d'abord intérieurément, & gémit dans ſon cœur ſur ſa foibleſſe. Elle en demanda pardon à Dieu, & par un miracle éclatant de la providence toûjours attentive aux beſoins de cette

ſainte fille, ſon pain ſe trouva en même tems changé en un pain mollet, blanc comme la nége, & d'un goût très-délicieux, qu'elle mangea avec un grand apetit, rendant de très-humbles actions de graces à la bonté de Dieu, qui ſe rendoit attentif aux beſoins d'une ſi vile créature. Son rume finit tout-à-coup au bout de l'année, comme la voix, qu'elle avoit entenduë, le lui avoit prédit, ſans avoir jamais fait le moindre rémede, ni pris le plus petit ſoulagement, s'étant uniquement abandonnée à la divine providence.

Ces ſortes de cas ſont ſi fréquens dans ſa vie, qu'on eſt forcé, pour éviter la longueur, d'en omettre la plus grande partie. Il lui eſt très-ſouvent arrivé que ſouhaitant intérieurément quelque choſe, qui lui étoit néceſſaire, ſans avoir manifeſté ſa penſée à qui que ce fût, elle voïoit venir une Sœur, qui lui préſentoit ce qu'elle avoit ſouhaité : ce qui la tenoit dans une admiration continüelle des grandes bontés de Dieu à ſon égard, & des ſoins que ſa providence prend de ceux qui s'abandonnent entierément à ſa conduite. Elle n'étoit jamais plus éloquente, que lorſqu'elle parloit à ſes Sœurs de cette providence.

On ne doit pas oublier avant que de finir ce Chapitre, de raporter un beau trait de la confiance de cette ſainte fille. Dans le tems qu'elle étoit Abbeſſe, le Couvent perdit par la mort le plus inſigne bienfaiteur qu'il eût à Marſeille : il ne ſe laſſoit jamais de faire du bien aux Capucines : il s'épuiſoit pour leur ſoulagement, prevenant tous leurs beſoins, ſans attendre même qu'on les lui manifeſtât. Les Religieuſes furent fort ſenſibles à cette perte, & en même tems fort

allarmées de se voir par cette mort privées de tous les secours qu'elles recevoient de ce bienfaiteur. Elles ne pûrent s'empêcher de faire connoître leurs allarmes à leur Abbesse, qui conservant toûjours la paix de son cœur, & sa grande confiance en Dieu, leur dit d'abord, „ ne vous „ contristés pas, mes cheres Sœurs; priés Dieu pour „ le pauvre defunt, & païés les bienfaits conti- „ nüels, que vous en avés reçûs durant tout le „ cours de sa vie, par la ferveur de vos prieres: „ c'est la moindre reconnoissance, que vous lui de- „ viés pour la grande attention, qu'il avoit à „ pourvoir à tous nos besoins : mais en même tems „ mettés toute vôtre confiance en Dieu, qui saura „ bien nous dédommager de la perte, que nous ve- „ nons de faire : pour moi j'ai cette ferme esperan- „ ce, que tandis-que nous lui serons fidéles, il „ ne nous abandonnera jamais, & qu'il ne tar- „ dera pas à susciter un nouveau bienfaiteur, qui „ aura le même zele, & le même amour pour „ nous, de qui nous recevrons autant, & peut-être „ même de plus grands bienfaits, que du pauvre „ défunt. "

Prodige digne d'admiration ! Dieu verifia presque sur le champ la parole de cette bonne Mere, & ne permit pas que sa confiance fût vaine. Peu de jours après il leur suscita un autre bienfaiteur plus ardent & plus zelé pour elles, que celui qu'elles venoient de perdre, qui étant beaucoup plus riche les combla d'abord de plus grands bienfaits : ce qui ravit toutes ces saintes filles d'admiration, & anima de plus en plus leur confiance en la bonté de Dieu, & aux soins de sa providence.

CHAPITRE XVII.

La patience héroique de la Mere Agnès dans les soufrances, & le désir ardent qu'elle en avoit.

SOUFRIR en ce monde les miseres & les infirmités inséparables de la foiblesse de nôtre nature, c'est le partage généralement de tous les mortels : nul ne peut se dispenser de cette loi générale, portée contre le premier homme après son peché. Quelque peu de tems que l'homme reste sur la terre, sa vie, comme parle le saint homme Job, est remplie de toute sorte de miseres ; il n'est point d'état, point de condition, quelque éclatante qu'elle soit, qui puisse l'en garantir, & l'en mettre tout-à-fait à couvert. Soufrir ces miseres, & ces infirmités de nôtre nature avec patience, les envisager dans l'esprit de la foi, comme des caresses du Seigneur, & les marques les plus sensibles de son amour ; les suporter avec une humble résignation aux ordres de sa providence ; bénir Dieu à l'exemple du même Patriarche, dans l'adversité comme dans la prospérité, dans la maladie comme dans la santé, dans la pauvreté comme dans l'abondance des richesses, sur un fumier comme sur le trône ; baiser avec amour, avec reconnoissance la main paternelle, qui frape, c'est la sage conduite des bons chrêtiens, qui instruits de la doctrine de Jesus-Christ, des maximes de son Evangile, & animés de ses exemples, regardent les croix, les

afflictions & les ſoufrances comme des ſignes preſque infaillibles de leur prédeſtination, par la conformité qu'elles leur donnent avec ce divin Sauveur, ſeul modéle, comme parle ſaint Paul, de tous les prédeſtinés. Mais déſirer les croix, & les ſoufrances, les ſuporter avec joïe; ſoûpirer ſans ceſſe après elles, y faire conſiſter toute ſa félicité, & ſon parfait bonheur; apréhender comme l'Apôtre ſaint André, de deſcendre de la croix à laquelle on a le bonheur d'être attaché; conjurer à l'exemple de ſaint Ignace Martyr, ſes amis de ne pas s'opoſer à ſon Martyre, d'emploïer plûtôt tout leur crédit auprès de Dieu, pour en obtenir la grace de ſoufrir conſtamment les plus cruels tourmens, c'eſt ce qui ne convient qu'à ces ames choiſies, prévenuës des bénédictions les plus abondantes du Seigneur, élevées au plus ſublime dégré de la perfection; à ces ames, qui animées de l'eſprit de ſaint Paul, font comme lui, conſiſter toute leur gloire dans les ſoufrances, & dans les Croix de Jeſus-Chriſt. Ç'a été la diſpoſition, & la préparation d'eſprit & de cœur, dans laquelle la Mere Agnès a paſſé toute ſa vie. Elle a toûjours deſiré les ſoufrances avec plus d'ardeur ſans contredit, que les hommes charnels ne ſoûpirent après les plaiſirs; & l'on peut ajoûter que ſur cet article elle a été inſatiable.

On a déja remarqué qu'elle regardoit comme ſes meilleures amies celles de ſes Sœurs, qui la mépriſoient, qui l'inſultoient, qui la traittoient d'hipocrite, de ſuperſtitieuſe & d'eſprit foible; que c'étoit à celles-là qu'elle faiſoit de plus grandes careſſes; que c'étoient celles qu'elle prévenoit en tout, & par tout. On a auſſi parlé de ſon extréme patience dans cette eſpece de perſécution

très-injuſte, que lui livra ſon Abbeſſe dans le tems qu'elle étoit Maîtreſſe des Novices, perſécution que toutes les Religieuſes condamnoient, qu'elle ſeule néanmoins trouvoit très-juſte, & très-fondée ſur ſes defauts, & ſur ſes démerites. On a dit que durant trois années qu'elle dura, on ne l'entendit jamais former la moindre plainte, charmée de porter la Croix, & de participer aux ſoufrances de ſon divin Maître, dans le tems qu'elle donnoit tous ſes ſoins, & toute ſon aplication à former de véritables filles de la Croix, & de la Paſſion. On paſſe légerément ſur tout cela, pour ne pas uſer de rédite.

Elle étoit très-induſtrieuſe à chercher des occaſions de ſoufrir; elle n'en laiſſoit échaper aucune; elle y donnoit autant d'attention, que nous en donnons ordinairément, pour nous en garantir: c'étoit là toute ſon aplication, & ſa recherche. Elle ſoufroit le froid, le chaud, la faim, la ſoif, la peine, le travail, l'auſtérité de vie, la mortification continüelle de tous ſes ſens, non ſeulement ſans peine, mais avec complaiſance. Si elle ſe trouvoit ſeule au jardin, elle frotoit ſes mains avec des orties, & des épines aiguës. Elle marchoit les pieds nuds dans la nége, & elle y reſtoit juſqu'à ce qu'ils fuſſent glacés, & enſanglantés. Comme elle ne pouvoit ſe courber, ſans ſoufrir d'extrêmes douleurs, renouvellant par ce mouvement forcé toutes celles dont toutes les parties de ſon corps étoient attaquées, on la voïoit ſe baiſſer juſqu'à terre les vingt & trente fois par jour, pour trouver par là des moïens de ſoufrir; & lorſque ſes confidentes, qui ſavoient ce qu'elle enduroit dans ces ſortes d'occaſions, vouloient lui en faire la correction, elle la recevoit avec douceur, & avec humilité,

& prétextoit toûjours quelque néceſſité, qui la contraignoit à ce mouvement.

Portant un jour la Croix dans une Proceſſion que l'on faiſoit dans le Couvent pour quelque néceſſité publique, elle prit ſoin de cacher ſous ſon voile une couronne d'épines aiguës, qu'elle enfonça avec tant de violence, qu'elle en avoit la face enſanglantée. La Sœur Seraphine ſa grande confidente, qui l'obſervoit de près, s'en étant aperçûë, le lui fit remarquer en lui montrant le bas de ſon voile, ſur lequel le ſang couloit, & l'en gronda fort, lui diſant qu'elle étoit meurtriere d'elle même. „ Cela n'eſt rien, lui dit la „ Mere Agnès, avec ſa douceur ordinaire : je „ vous prie, & je vous conjure de n'en pas „ parler à nos Sœurs. "

La même Sœur Seraphine raporte, que lui faiſant un jour les cheveux, elle lui coupa par mégarde la chair en pluſieurs endroits de la tête, ſans qu'elle dît un ſeul mot, pour ſe plaindre, ni qu'elle fît le moindre ſigne, ni le moindre mouvement. Cette pauvre fille s'en étant aperçûë lui en demanda pardon. „ Cela n'eſt rien, „ lui dit la Mere Agnès en ſoûriant ; coupés de „ gros morceaux de cette mauvaiſe chair, qui „ nous donne tant de peine, & dont nous ne „ pouvons triompher qu'en la détruiſant, en „ la crucifiant, en lui livrant une guerre con- „ tinüelle, & en la faiſant mourir en nous-mê- „ me par une génereuſe mortification. Ah ! ma „ chere Mere, lui repliqua la Sœur Seraphine, „ confuſe de ſon extrême groſſiereté, je vous ai „ miſe toute en ſang, & fait preſque autant de „ bleſſures ſur la tête, que j'ai donné de coups „ de ciſeau. Non, ma chere fille, lui reparrit

„ la Mere Agnès, il n'y en a pas assés ; ne vous
„ contristés pas : le chef de Jesus-Christ fut
„ bien autrement percé, lorsque les Juifs le
„ couronnerent d'épines. C'étoit néanmoins une
„ chair très-innocente ; & la mienne est très-
„ criminelle. Il n'y a ni faute, ni grossiereté
„ de vôtre part : restés tranquille : c'est une dis-
„ position de la providence amoureuse du Sei-
„ gneur à mon égard, de sa grande misericorde,
„ qui me donne par là moïen d'expier les pe-
„ chés, dont ma vie est toute remplie. "

Des faits à peu près semblables sont presque sans nombre dans la vie de cette sainte fille : on se contentera de raporter les plus remarquables. Comme elle soufroit un grand bourdonnement d'oreille, qui l'empêchoit absolument de dormir, & qui ne lui permettoit pas d'entendre dans le Chœur la lecture des leçons : ce qui lui tenoit beaucoup plus à cœur que la privation du sommeil, on fut obligé de recourir à un Chirurgien, qui après avoir cherché la source de cette surdité, ou de ce bourdonnement continüel, trouva qu'il provenoit d'une tumeur, qui s'étoit formée dans l'oreille, & qui la bouchoit entierément.

Cet homme fort mal-habile dans son art, lui apliqua d'abord un fer rouge, qu'il enfonça fort grossierément jusqu'au tambour qu'il brula, & la rendit sourde de cette oreille pour tout le reste de sa vie. Ceux qui savent par expérience combien cette partie du corps humain est sensible, comprendront aisément ce que cette fille soufrit dans cette cruelle operation. Elle la soutint néanmoins avec tant de patience, qu'elle ne fit pas le moindre mouvement, & ne prononça

d'autre parole que celle de Jesus, & de sainte Anne, à laquelle elle avoit une dévotion particuliere.

Sa patience fut si extraordinaire, qu'elle ravit d'admiration le Chirurgien, & toutes les Religieuses, qui étoient présentes à l'operation. Elle voïoit couler son sang à gros bouillons, sans donner la moindre marque de foiblesse, sans perdre la tranquilité, & la paix de son cœur : à peine s'aperçût-on qu'elle changea de couleur.

Un jour qu'elle faisoit oraison sur la Passion de Jesus-Christ, & qu'elle étoit toute pénetrée du désir de soufrir quelque chose pour son amour, on vint l'apeller de la part du Confesseur, & de la Mere Abbesse, pour lui communiquer une afaire importante. Quoi qu'elle fût alors en retraite, elle obéït dans le moment ; & sortant du Chœur, où elle faisoit son oraison, elle entendit distinctément une voix, qui lui dit, *va Sœur Agnès, où l'on t'apelle : tu y trouveras ce que tu cherches, & que tu demandes avec tant d'ardeur.* Elle le trouva en éfet : à peine fut-elle arrivée à la porte du Confessional, où on l'attendoit, qu'elle tomba par terre, & se cassa la cuisse en deux endroits, & évanoüit sur le champ.

On comprend assés l'allarme de la Mere Abbesse, qui apella d'abord du secours. Les Religieuses coururent au bruit, & la trouverent à terre presque morte, & sans sentiment. Comme elles aimoient beaucoup cette sainte fille, elles furent la plûpart attendries jusqu'à la défaillance, la voïant dans cet état. Elles la porterent le plus doucement qu'il leur fut possible à l'infirmerie, où étant revenuë de son évanoüissement à la faveur des cordiaux qu'on lui donna, voïant ses Sœurs

toutes attendries & en larmes, elle les consola par la douceur de ses paroles, leur disant. „ Mes „ cheres Sœurs, ne vous contristés pas de l'ac- „ cident, qui vient de m'arriver : c'est un éfet „ de la bonté & de la miséricorde de Dieu sur „ moi, qui a voulu me faire part de ses caress- „ ses. Vous n'ignorés pas sans doute ces belles „ paroles de saint Bernard, que les baisers du „ céleste Epoux sont des blessures. Vous devés „ tout comme moi vous soumettre à sa divine „ volonté, & adorer les secrets de sa providen- „ ce, & de ses jugemens sur une aussi vile „ créature que je suis. Pour moi, ajouta-t-elle, „ j'embrasse cette petite croix avec toute la joïe „ de mon cœur, & j'espere que celui qui m'a „ blessée, me guérira. " Elle ne forma pas la moindre plainte sur la vive douleur qu'elle soufroit, se contentant de dire avec le saint homme Job, *le Saint nom de Dieu soit béni.* Elle n'eut pas la pensée de demander le moindre secours, s'abandonnant aveuglément suivant la promesse qu'elle avoit faite à son Dieu, à la charité de ses Sœurs.

On apella d'abord une femme de la Ville, qui étoit très-habile, & très-experimentée dans cet art, qui l'aïant visitée trouva que sa cuisse étoit rompuë en deux endroits; & elle l'accommoda. Il n'est pas nécessaire d'exagerer ce qu'on soufre dans ces sortes d'operations : elle en suporta les douleurs avec une patience admirable. On n'entendit d'elle que ces paroles qu'elle prononça trois fois. *Vierge sainte, glorieuse sainte Anne, venés à mon secours.* Cette patience héroïque charma cette femme, & toutes les Religieuses, qui assistèrent à l'operation, & qui aimant tendrément la

Mere Agnès, fondirent en larmes tout le tems qu'elle dura.

Elle reſta trois mois entiers dans cet état aſſiſe ſur une chaiſe, ne pouvant reſter dans le lit, ſans ſoufrir des douleurs, qui ſurpaſſoient les forces humaines. Elle avoit un ſi grand amour des ſoufrances, qu'elle ſe ſeroit couchée de tout ſon cœur, ſi elle avoit pû ſoutenir celles que cette ſituation lui procuroit : mais la choſe ne lui fut jamais poſſible : elle ne pouvoit ni dormir, ni manger, ſe faiſant même une extrême peine de prendre du bouillon, diſant qu'étant ſans fievre elle ne devoit pas être diſpenſée d'un point auſſi eſſentiel à ſon état. Il fallut, pour l'y obliger, l'autorité du Pere Confeſſeur. On n'entendit jamais durant ce long eſpace de tems ſortir de ſa bouche une ſeule parole de plainte, ſe contentant de dire aux Religieuſes qui étoient nuit & jour auprès d'elle pour la ſervir, & la ſoulager, qu'elle trouvoit Jeſus-Chriſt crucifié en tous ſes membres ; que cette penſée non ſeulement la conſoloit, mais qu'elle changeoit ſes peines & ſes ſoufrances en délices.

Son Epoux céleſte voulant ſatisfaire l'ardeur de ſes déſirs, lui prépara de nouvelles douleurs, & mit ſa patience à la derniere épreuve. Il lui tint bien la parole qu'il lui avoit donnée, lorſqu'au ſortir de ſon oraiſon, qu'elle ne quitta que par obéïſſance, il lui dit ces paroles déja raportées, *tu trouveras ce que tu cherches, & que tu demandes auec tant d'ardeur & d'empreſſement.* La Sœur infirmiere, qui étoit uniquement apliquée à ſon ſervice, dans la penſée de lui donner quelque ſoulagement, voulut la remüer ſur ſa chaiſe pour la mettre plus à ſon aiſe. Elle la laiſſa tomber par terre, & renouvella toutes ſes

douleurs. La ligature se défit, & elle se rompit une seconde fois la cuisse aux mêmes endroits.

Cette pauvre fille trop charitable se prosternant à terre, & les larmes aux yeux lui demanda pardon de sa grossiereté, & de son imprudence. La bonne Mere sans la moindre émotion lui dit avec sa douceur ordinaire, „ levés-vous, ma „ chere Sœur, si je le pouvois, je me mettrois „ moi-même à genoux, pour vous demander „ pardon de toutes les peines, que je vous donne depuis si long-tems, & pour vous remercier de tous les soins que vôtre charité vous „ fait prendre pour une si vile créature, qui „ n'est propre qu'à faire soufrir les autres. Dieu „ a permis cette chute : il n'y a point de vôtre „ faute. J'adore la providence, & je me réjoüis „ de l'état où je suis reduite, qui me fournit „ l'occasion d'être crucifiée avec mon divin „ Maître, & de participer aux douleurs de sa „ Passion. C'est à présent, ma chere Sœur, que „ je commence de me reconnoître suivant l'esprit de ma vocation, fille de la Croix. Le „ seul regret qui me reste, c'est de voir que „ je vous ferai encore pratiquer la patience auprès de moi ; mais le Seigneur vous en tiendra compte, & sera vôtre recompense. " Grand Dieu, quels sentimens ! quelle patience ! quel amour ! quel désir des soufrances ! peut-on les porter plus loin ? Elle en connoissoit cette sainte fille le prix, & c'est ce que nous ne connoissons pas.

Il fallut nécessairément rapeller la femme charitable, qui l'avoit déja traittée, pour reparer ce que la trop grande charité de l'infirmiere avoit gâté. Après l'avoir examinée, & trouvé la cuisse rompuë aux deux mêmes endroits, elle

l'accommoda derechef. Renouvellement des mêmes douleurs, renouvellement de la même patience. Cette bonne femme ne pouvoit ſe laſſer d'en parler, & de la publier dans la Ville ; & nôtre ſainte fille eut la conſolation d'être encore durant deux mois attachée à la Croix de Jeſus-Chriſt ; ce qui faiſoit toute ſa joïe, & l'accompliſſement de tous ſes déſirs.

Dès qu'elle fut en état de marcher, quoiqu'avec de grandes douleurs, avec le ſecours de deux potences, elle demanda par grace la conſolation d'aller au Chœur à tous les ofices du jour & de la nuit. Le Pere Confeſſeur, la Mere Abbeſſe, & toutes les autres Religieuſes ne pouvoient ſe réſoudre à condeſcendre à ſon zele, qui leur paroiſſoit fort indiſcret. Mais faiſant attention que leur charitable reſiſtance ſeroit pour cette ſainte fille une Croix plus peſante que celle qu'elle avoit portée durant près de quatre mois, on réſolut de la lui accorder dans cette penſée, (& l'on ne ſe trompa pas,) qu'elle trouveroit toute ſa conſolation au Chœur, & ſon ſoulagement à ſuivre tous les exercices de la Communauté. Cette faveur qu'on lui accorda contre toute aparence, lui fit oublier tout ce qu'elle avoit juſqu'alors ſoufert, & fut pour elle un excès de joïe & de conſolation qu'elle ne pouvoit exprimer. C'eſt ainſi qu'elle en parloit à ſes confidentes, & à ſon Confeſſeur.

Continüons à détailler ſon grand amour pour les ſoufrances, & la patience héroïque avec laquelle elle ſuportoit les plus vives douleurs. Elle fut durant deux années ſujete tous les matins à des pâmoiſons, & des défaillances de cœur, qui la réduiſoient à la derniere extrémité, ſans prendre aucun rémede pour ſe ſoulager, pas

même une goute d'eau. Comme elle cachoit avec un grand ſoin tous ces accidens journaliers à toutes ſes Sœurs, elle les paſſoit auſſi ſans le moindre ſecours, & avec une patience preſque inimitable.

Elle avoit tout le long de l'épine du dos un dertre des plus mauvais, qui lui cauſoit des douleurs & des demangeaiſons continüelles; & pour les cacher à ſes Sœurs, elle ſe faiſoit des violences, que ceux-là ſeuls peuvent comprendre, qui ſont ou qui ont été ſujets a une pareille incommodité. Elle porta durant pluſieurs années une grande plaïe ſur les reins, cauſée par l'afreuſe ceinture de fer, qu'elle portoit, ſans jamais la manifeſter à perſonne, n'y apliquant d'autre rémede que la patience, & n'y cherchant d'autre ſoulagement que celui de la ſoumiſſion à la volonté de Dieu, qu'elle enviſageoit dans tous les maux qu'elle ſoufroit, trop contente de ce que cette plaïe n'étoit pas connuë de ſes Sœurs. Elle la ſoutint durant pluſieurs années avec une patience héroïque : mais craignant de ne pouvoir plus long tems la dérober à la connoiſſance de celles ſur tout qui l'obſervoient de plus près, elle demanda à Dieu de la faire deſcendre ſur ſes jambes, pour ne pas donner la peine à ſes Sœurs de la pancer, grace qui lui fut accordée. Cependant cette jambe reſſembla d'abord à celle d'un lépreux, & ſe trouva couverte d'une plaïe univerſelle.

Elle cacha toute une année cette afreuſe incommodité ſans y faire aucun rémede, ſuivant régulierement tous les exercices de la Communauté, de ſorte que la Mere Abbeſſe, qui n'avoit aucune connoiſſance de ſon mal, la chargea de l'ofice de portiere, celle qui l'occupoit étant

tombée malade. Cet emploi exige un mouvement, & une action continüelle : ce qui ne convenoit pas à l'état pitoïable où ſe trouvoit la Mere Agnès. N'aïant néanmoins jamais ſçû ce que c'étoit de raiſonner ſur l'obéïſſance, elle accepta cet ofice avec une humble ſoumiſſion, & ſans examiner ſi elle pourroit porter ce fardeau, & ſi ſes incommodités le lui permettroient, fermant les yeux ſur ſon impuiſſance, elle le ſoutint un mois durant avec un zele, une ferveur, & une patience au-delà de toute expreſſion. Dieu permit que le mal, qu'elle cachoit avec tant de ſoin, ſe découvrit. Une Religieuſe, qui étoit auprès d'elle dans le Chœur, s'aperçût que la place où la Mere Agnès avoit fait oraiſon, étoit pleine de pus qui avoit coulé de ſes jambes. Elle l'en avertit; cette bonne Mere l'en remercia, dui diſant, que ce n'étoit rien, & la pria de n'en point parler, lui promettant de prendre tant de précaution que ce même cas n'arriveroit pas à l'avenir, & lui demanda pardon de l'incommodité qu'elle lui avoit cauſée par ſa mal-propreté.

La charitable fille, qui lui avoit donné cet avis, s'apercevant que la Mere Agnès ne pouvoit marcher qu'avec une extrême dificulté, & qu'elle trainoit extraordinairément une jambe, concluant de-là que l'ofice de portiere dont on l'avoit chargée, ne lui convenoit pas du tout, elle jugea prudemment ne devoir pas adherer à la priere qu'elle lui avoit faite, de ne parler à perſonne de ce qu'elle avoit vû au Chœur, & crut que la charité l'obligeoit malgré ſa promeſſe d'en avertir la Mere Abbeſſe : ce qu'elle fit. On la viſita, & on trouva que ſa jambe étoit d'une groſſeur épouventable, toute couverte de plaïes, &

de vers qui y fourmilloient. Dieu ſait quel fut à cette vûë l'accablement de ces ſaintes filles. Elles eurent d'abord recours au Médecin, & au Chirurgien qui furent eux-mêmes éfraïés à ce ſpectacle, & dirent aux Religieuſes, que c'étoit un miracle, & un miracle des plus grands, que la gangrene ne s'y fût miſe depuis long-tems. Ils y apliquerent tous les rémedes les plus convenables. Cependant comme cette ſainte fille demandoit à Dieu ces ſortes de maux extraordinaires, dont ſon corps étoit afligé, & qu'elle étoit toûjours exaucée, les rémedes humains ne contribuoient en rien à ſa guériſon. Auſſi les Religieuſes ne s'empreſſoient pas beaucoup de lui en faire, étant bien perſuadées qu'après avoir demandé, & obtenu de Dieu les maux qu'elle ſoufroit, elle en guériſſoit dès-qu'elle le ſouhaitoit, & qu'elle le demandoit : c'eſt ce qui arriva au mal de ſa jambe. Lorſqu'elle vit qu'étant connu des Religieuſes, elles auroient la peine de la pancer, elle demanda à Dieu de l'en guérir ; & elle le fut ſur le champ. Cette guériſon paſſa pour miraculeuſe dans l'eſprit de tous ceux qui en furent les témoins. Elle la fut en éfet : une jambe à demi pourrie, d'où l'on voit ſortir des vers qui l'ont rongée juſqu'a l'os, ne ſauroit guérir auſſi promptement par la vertu des rémedes naturels. Il faut la puiſſance de Dieu, qui n'a pas beſoin du tems dans ces opérations miraculeuſes. Cette même merveille, ce même miracle ſe renouvelloit toutes les fois que ſes maux étoient découverts de la Communauté. Se croïant alors à charge aux Religieuſes, elle s'adreſſoit à Dieu, & en même tems elle étoit miraculeuſément guérie. Pluſieurs Religieuſes l'ont atteſté, & deux de ſes Confeſſeurs aſſûrent en avoir été témoins. On traittera

à fond cette matiere dans le Chapitre où l'on parlera de ſes miracles.

CHAPITRE XVIII.

Le grand amour que la Mere Agnès avoit pour Dieu.

LE grand Apôtre dans le Chapitre huitiéme de ſon Epître aux Romains voulant ſonder ſon cœur pour connoître s'il étoit veritablement animé de la charité divine, ſe donnoit pour cela à lui-même un grand défi. " Qu'eſt-ce, diſoit-„ il, qui me ſéparera de la charité de Jeſus-Chriſt ? „ Eſt-il quelque choſe au monde qui ſoit capable „ d'arracher de mon cœur l'amour de préference, „ que je dois uniquement à mon Dieu ? Sera-ce la „ tribulation ? Sera-ce l'affliction ? Sera-ce la faim ? „ Sera-ce la nudité ? Sera-ce la miſere ? Sera-ce le „ glaive ? Sera-ce la perſécution ? Sera-ce le dan-„ ger? " Après s'être ſérieuſément examiné, & avoir bien ſondé ſon cœur ſur tous ces articles, il déclare qu'il ſent en lui-même, que ſon cœur lui répond, qu'il eſt-même aſſûré, que ni la vie ni la mort, ni les promeſſes ni les ménaces, ni les richeſſes ni la pauvreté, ni l'abaiſſement ni l'élevation, ni aucune créature, quelle que ſe puiſſe être, ne ſeroient pas capables de la ſéparer de Jeſus-Chriſt, ni d'afoiblir tant ſoit peu l'amour de préference qu'il doit uniquement à ſon Dieu. C'eſt un grand défi, il faut l'avoüer, que celui que l'Apôtre ſe donne à lui-même : la charité divine ne peut guére ſe porter plus loin.

La ſainte fille dont on écrit la vie (on peut le dire ſans flaterie (porta cette charité divine auſſi loin que ſaint Paul. Elle a pû comme lui donner le même défi, & dire avec lui, qu'il n'y a jamais rien eu au monde, qui ait été capable d'arracher de ſon cœur l'amour de préference qu'elle devoit uniquement à ſon Dieu. Tout ce qu'on a écrit juſqu'ici de ſa vie, le fait aſſés ſentir. Ni la faim, ni la ſoif, ni la nudité, ni la miſere, ni la tribulation, ni les perſécutions, ni les maladies, ni les dangers, ni la vie, ni la mort, n'ont jamais été capables d'afoiblir le feu ſacré dont elle bruloit. Elle avoit pour deviſe, *aimer*. Ce n'étoit pas certainément le monde qu'elle aimoit : elle l'avoit abandonné, & foulé aux pieds dès ſa plus tendre jeuneſſe. Ce n'étoit pas ſon corps qu'elle traittoit comme un eſclave, & qu'elle crucifioit ſans ceſſe. Ce n'étoient pas les plaiſirs ſenſuels : elle n'en a jamais pris aucun en ſa vie. Elle n'a reſpiré qu'après les ſoufrances, & les mortifications. Ce n'étoient pas les honneurs : elle les a toûjours mépriſés, & apréhendés, & n'a recherché que les mépris, & les humiliations. Ce n'étoit pas la vie : elle lui étoit à charge ; & comme un autre ſaint Paul, elle ſoûpiroit ſans ceſſe après la diſſolution de ſon corps, afin de pouvoir s'unir à ſon Dieu. Sa deviſe ne tomboit donc que ſur l'amour de Dieu, qui étoit l'unique objet de ſon cœur, & de tous ſes déſirs les plus ardens.

Inſtruite de cette belle maxime de ſaint Auguſtin, que celui-là n'aime pas Dieu autant qu'il veut être aimé, & qu'il mérite de l'être, qui aime quelque choſe hors de lui, qu'il n'aime pas pour lui, elle n'aimoit que Dieu ſeul, & les

créatures pour lui seul. C'étoit Dieu même qu'elle aimoit dans les créatures. Elle lui raportoit toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions; & elle étoit quelque fois si embrasée du feu sacré de cet amour, qu'elle a souvent avoüé à son Confesseur, qu'elle en étoit comme brulée & consommée, lui ajoûtant que si Dieu par sa bonté n'en eût temperé l'ardeur, elle seroit morte sur le champ. Elle auroit souhaité que ce feu sacré eût consumé tout les cœurs du monde.

Lorsqu'elle consideroit dans ses oraisons qu'un Dieu si aimable, étoit néanmoins aimé de si peu de personnes de cet amour pur & désintereſſé, qu'il exige de ses créatures, elle y étoit si sensible, que prosternée en terre elle fondoit en larmes, & s'écrioit dans les transports amoureux de son cœur. „ Belle charité ! belle charité ! „ Reine de toutes les vertus, quand est-ce que „ vous regnerés dans les cœurs de tous les mor- „ tels ? Le monde ne connoit pas vôtre prix : „ il est trop charnel, & trop materiel pour cela. „ Vous êtes cette perle précieuse, pour laquelle „ il faut tout vendre, tout donner, tout sacri- „ fier. Vous êtes ce trésor caché ; il faut tout „ entreprendre, tout soufrir pour vous chercher, „ & vous posseder. Quoi qu'il puisse nous en „ coûter, disoit-elle quelque-fois à ses Sœurs, „ cherchons ce trésor, qui seul, comme parle „ saint Augustin, peut remplir nôtre cœur, „ contenter tous nos désirs, & sans lequel il n'y „ a en nous qu'un vuide afreux, & des inquié- „ tudes continüelles.

„ Je voudrois, ajoutoit-elle, que tous les „ cœurs fussent renfermés dans le mien, & que „ Dieu y versant avec profusion son saint amour, „ il les consumât tous avec le mien. Je souhai-

» terois l'aimer pour moi ; & pour toutes les » crétures du monde, même les plus insensibles, » qui n'aïant point de volonté sont incapables » de l'aimer. " C'étoient-là les transports ordinaires de cette sainte ame ; lorsque dans la ferveur de ses oraisons son cœur étoit vivement blessé des flâmes du divin amour. Elle disoit à ses confidentes qu'elle n'avoit pas de plus grande complaisance en la vie que celle de chanter le saint Cantique que les trois enfans de la fournaise chanterent au milieu des flâmes, parce, leur disoit-elle, qu'elle bénissoit Dieu, & le loüoit par toutes les créatures, qui ne pouvoient ni le loüer, ni le bénir, ni l'aimer. Je les loge toutes dans mon cœur, disoit-elle, pour l'aimer avec elles, & sur ma bouche pour le loüer, & le bénir avec elles.

Le disciple de l'amour nous avertit que l'amour divin ne se fait pas sentir par la langue & par les paroles, mais par les œuvres & la verité. Il est vrai qu'il ne sufit pas de dire qu'on aime Dieu de tout son cœur, pour l'aimer veritablément : mais dès-qu'on l'aime veritablément & de tout son cœur, il est dificile de n'en pas parler : c'est même un signe de l'amour qu'on a pour un objet, lorsqu'on en parle volontiers, & avec complaisance. Nôtre sainte fille ne savoit parler d'autre chose : elle n'étoit jamais si éloquente que sur cette matiere : toute sa consolation étoit d'en parler, & d'en entendre parler. Comme elle étoit toute remplie de cet amour sacré, il falloit que son cœur se soulageât par sa bouche ; sans quoi elle en auroit été consumée, Quelques unes de ses Sœurs ont vû souvent comme des flâmes, qui sortoient de sa bouche, à mesure qu'elle leur parloit de cet amour sacré, dont elle bruloit.

Dans les entretiens qu'elle étoit quelque fois obligée d'avoir avec les perſonnes ſéculieres, ſur tout dans le tems qu'elle étoit Abbeſſe, & chargée de répondre au déhors, elle ne leur parloit pour l'ordinaire que de cet amour; c'étoit le ſujet le plus fréquent de ſes entretiens. Elle uſoit de mille innocentes adreſſes, pour tourner les converſations ſur cette matiere, qui la poſſedoit uniquement, dès-qu'elle les avoit ſatisfaites ſur les demandes qu'elles lui faiſoient, & ſur les afaires qu'elles lui communiquoient. Elle faiſoit inſenſiblement tomber les diſcours ſur les bontés de Dieu, ſur ſes miſéricordes, ſa providence, & ſes autres perfections, mais avec tant de zele & de ferveur, qu'elles ne ſortoient jamais de ſa préſence, ſans être elles-mêmes embraſées du feu ſacré, qui la conſumoit.

Avec ſes Sœurs elle ne parloit preſque jamais que de cet amour, & elle leur en parloit avec tant de tranſports, & des paroles ſi vives, qu'elle les embraſoit de ce feu divin. Quelques Religieuſes charmées de ſes diſcours lui dirent dans le tems qu'elle étoit Abbeſſe; „ étant autant que „ vous l'êtes ſilentieuſe, il eſt ſurprenant de vous „ entendre parler avec tant d'éloquence de l'amour de Dieu. Où trouvés-vous ces belles penſées que vous nous débités preſque tous les „ jours ſur cette matiere? Et dans quel livre „ puiſés-vous ces vives & éclatantes lumieres qui „ charment nos eſprits & embraſent nos cœurs?

„ Hélas! mes cheres Sœurs, leur repondit-elle, „ que vous me connoiſſés mal! Je ne ſuis qu'une „ pauvre ignorante ſans ſcience, ſans connoiſſance, & ſans eſprit. Si vous trouvés quelque „ choſe de bon en ce que je vous dis ſur le ſujet de l'amour divin, je vous avoüerai confi-

„ demment, que je le puiſe tantôt au pied de
„ mon Crucifix, tantôt au pied de l'Autel proſ-
„ ternée devant le Très-Saint Sacrement. Ce ſont
„ là les deux livres qui renferment tout l'amour
„ que Jeſus-Chriſt a eu pour nous. Je lis dans
„ le premier cette belle leçon qui m'aprend que
„ l'auteur de la vie eſt mort pour le ſalut des
„ hommes ; qu'un Dieu impaſſible a ſoufert
„ toute ſorte de tourmens pour leur amour ;
„ que le Fils unique du Pere Eternel, cet objet
„ de toutes ſes complaiſances, cette image de
„ toutes ſes perfections, s'eſt rendu l'objet de
„ l'oprobre des hommes, pour leur procurer la
„ gloire éternelle. Ah ! mes cheres Sœurs, que
„ cette leçon que j'y reçois tous les jours, eſt
„ puiſſante pour embraſer nos cœurs du feu de
„ l'amour divin ! Dans le livre de l'Euchariſtie,
„ je vois un Dieu, qui s'étant déja anéanti dans
„ ſon Incarnation pour le ſalut des hommes,
„ s'anéantit davantage dans ce Miſtere pour leur
„ uſage, puiſqu'il n'y reçoit qu'un être rélatif
„ à nos beſoins, & à nôtre nourriture. Il y de-
„ vient l'aliment de nos ames. Il nous y donne
„ non ſeulement tout ce qu'il a, mais encore
„ tout ce qu'il eſt, puiſqu'il ſe donne ſoi-mê-
„ me. Peut-on, mes cheres Sœurs, réflechir
„ ſur tous ces avantages, & ſur cet excès de
„ l'amour divin, ſans ſe conſumer dans ſes ſa-
„ crées flâmes ?

Lorſqu'elle étoit Maîtreſſe des Novices, tous les entretiens qu'elle leur faiſoit, ne rouloient pour l'ordinaire que ſur cette matiere ; & elle leur en parloit avec tant de zele, tant de ferveur, qu'elle les embraſoit de ce feu ſacré, & en faiſoit des Seraphines. „ Mes cheres filles,
„ leur diſoit-elle, c'eſt l'amour de Jeſus-Chriſt

qui

» qui vous a conduites dans cette ſainte mai-
» ſon ; c'eſt cet amour auſſi qui ſeul doit vous
» y ſoûtenir, & vous y faire perſéverer avec
» cet amour tout vous paroîtra doux & aiſé :
» ſans cet amour tout vous y paroîtra amer, &
» inſuportable, & vous vous trouverés accablées
» ſous le poids de l'état auſtere, que vous em-
» braſſés. Deſtinée à vôtre inſtruction par l'em-
» ploi dont on m'a chargée toute indigne que
» j'en ſuis, je dois d'abord vous dire qu'une
» veritable amante de Jeſus-Chriſt ne doit rien
» craindre, lorſqu'il s'agit de lui plaire, & de
» ſe rendre agréable à ſes yeux. Elle ne doit
» apréhender ni faim, ni ſoif, ni froid, ni
» chaud, ni humiliation, ni ſeufrance, ni mor-
» tification, ni contradiction, ni aucune ſorte
» d'incommodité, de quelque nature qu'elle
» puiſſe être. L'experience nous fait ſentir tous
» les jours, même dans les perſonnes du ſiécle,
» qu'un parfait amant ſe fait toute ſorte de
» violence, pour plaire à l'objet qu'il aime. Il
» ne trouve jamais de paroles aſſés tendres, ni
» d'expreſſions aſſés vives, pour lui marquer les
» ſentimens de ſon cœur ; il n'a pas de plaiſir
» égal à celui d'en parler, & d'en entendre par-
» ler. Si donc nous aimons veritablément Je-
» ſus-Chriſt, mes cheres filles, nous devons uni-
» quément nous apliquer à étudier toutes ſes
» inclinations, ce qui peut nous rendre agréa-
» bles à ſes yeux, faire tout nôtre plaiſir, &
» toute nôtre conſolation d'en parler, & d'en
» entendre parler. Quelles ont été les inclina-
» tions de ce divin Sauveur durant tout le cours
» de ſa vie mortelle ? Nous n'avons, pour nous
» en inſtruire, qu'à lire l'Evangile, & nous
» trouverons qu'il n'a aimé que les humi-

„ liations, les croix, les ſoufrances ; les opro-
„ bres, les perſécutions ; qu'il a commencé ſa
„ vie par la pauvreté & l'humilité d'une creche ;
„ qu'il l'a continüée par les mépris, les opro-
„ bres, & les perſécutions ; qu'il l'a finie ſur
„ une Croix au milieu de deux voleurs. Voilà
„ tout ce que Jeſus-Chriſt a aimé, & voilà, mes
„ cheres filles, tout ce que nous devons aimer,
„ pour nous conformer à ſes inclinations : ce
„ n'eſt que par cet amour que nous pouvons
„ lui marquer le nôtre. " C'étoient là les leçons que cette ſainte Maîtreſſe donnoit ſans ceſſe à ſes Novices, pour les embraſer du feu ſacré de l'amour divin, dont elle bruloit elle-même.

Elle en étoit quelque-fois ſi embraſée, qu'elle ne pouvoit ni le cacher, ni ſe contenir en préſence des Religieuſes, qui la voïoient ſouvent le viſage tout en feu & éclatant, prononçant ces amoureuſes paroles, *Ah ! qu'il eſt aimable ! ah ! qu'il eſt charmant ! ah ! que ne puis-je le poſſeder, & ne me ſeparer jamais de lui !* Une Religieuſe de ſes grandes confidentes l'aïant ſurpriſe dans cet état, & dans ces tranſports d'amour, prit la confiance de lui dire, „ ma Mere, de qui parlés-vous ? Et à qui adreſſés-vous ces paroles, „ & ces entouſiaſmes ? Je ne ſai ce que je dis, „ lui répondit cette charitable Mere, avec une „ grande ſimplicité. Je ne ſai ce que je dis : mon „ ame eſt toute abîmée dans l'eſſence de Dieu : „ je ſens mon cœur brulé, & conſumé de ſon „ amour. Si mon divin Amant ne tempere par „ ſa bonté les flâmes qui m'embraſent, je ne „ puis plus réſiſter, je me vois mourir. "

Son Confeſſeur atteſte que l'aïant quelquefois trouvée dans le même état, & dans de ſemblables tranſports, ſur-tout dans le tems qu'elle

étoit en retraite, lui aïant fait la même demande, elle lui avoit avoüé qu'elle ne pouvoit réſiſter aux flâmes ſacrées, qui la brûloient, & la conſumoient. Les graces & les conſolations qu'elle y recevoit, la mettoient hors d'elle-même; & comme elle avoit aſſés de ſimplicité pour croire que ce qui ſe paſſoit en elle, arrivoit également à toutes les autres Sœurs, elle ne faiſoit pas dificulté de leur découvrir ces ſortes de faveurs, lorſqu'elles l'interrogeoient là-deſſus. Mais dès que ſon Confeſſeur lui fit comprendre que ces graces, & ces conſolations, qu'elle recevoit à l'oraiſon, étoient des dons particuliers, que Dieu ne communique pas indiferemment à tout le monde, elle en parla avec beaucoup plus de reſerve, & ne les découvroit qu'à celles de ſes Sœurs, qui marchoient dans les mêmes voïes qu'elle, & à ſon Confeſſeur, lorſqu'il le lui ordonnoit par obéiſſance.

Ce fut dans une retraite qu'elle fit l'année 1662. qu'elle reçût au raport même de ſon Confeſſeur, les plus grandes graces, & les plus grandes careſſes de ſon Epoux céleſte. Aïant choiſi pour ſujet de toutes ſes oraiſons le Miſtere de la Paſſion de Jeſus-Chriſt, elle en fut tellement pénetrée, & elle fut ſi embraſée du déſir de participer à toutes ſes ſoufrances, qu'elle ne ceſſa durant tout ce tems-là de conjurer ſon divin Amant avec les ſentimens les plus vifs de ſon cœur, & les larmes continüelles qui couloient de ſes yeux, de lui faire la grace de lui en communiquer une partie, & de l'attacher intérieurément à ſa Croix. Elle lui diſoit, & lui répetoit ſouvent ces paroles de ſaint Bernard, *Je ne puis, Seigneur, vivre ſans bleſſure, lorſque je vois vôtre ſacré corps couvert de plaies.*

Sa priere fut exaucée, ſon déſir accompli, ſon divin Amant pour ſe la rendre en tout conforme, la crucifia intérieurément avec lui, & lui imprima ſucceſſivément & à diverſes repriſes, ſes ſacrées Stigmates, & toutes les plaïes qu'il avoit reçûës dans le tems de ſa Paſſion. Elle ſentit le premier jour à ſa main droite la même douleur que Jeſus-Chriſt avoit reſſenti à la ſienne, lorſque les bourreaux la percerent d'un gros clou, pour l'attacher à la Croix. Ce fut la même choſe durant les quatre jours ſuivans, elle éprouva à la main gauche, à ſes deux pieds & à ſon côté les mêmes douleurs. Quelle faveur pour une veritable amante de la Croix ! quelle gloire ! quel avantage pour cette ſainte fille de pouvoir dire avec ſaint Paul, je porte ſur mon corps les Stigmates de Jeſus-Chriſt ; je ſuis crucifiée avec lui ! Quelle conſolation pour elle d'être attachée à la Croix par les mains de l'amour, & par la force de l'amour qu'elle lui porte.

Son divin Amant ne s'arrêta pas là : il porta encore plus loin ſon amour, & ſes careſſes à l'égard de ſa ſainte Amante : il lui fit reſſentir le ſixiéme jour de ſa retraite toutes les douleurs de ſon couronnement d'épines. Elle ſentit intérieurément dans ſa tête toutes les piquures des pointes aiguës qui percerent le ſacré chef de ſon céleſte Epoux ; & dans les derniers jours de ſa reretraite elle reſſentit dans toutes les parties de ſon corps toutes les plaïes & toutes les bleſſures, que ſon divin Amant avoit reçû ſur le ſien dans ſa cruelle flagellation.

Il n'y a pas des paroles aſſés éloquentes, ni des expreſſions aſſés vives, pour faire ſentir quel fut en cette occaſion l'état où ſe trouva cette ſainte amante de la Croix, quels furent les tranſports

dont ſon cœur fut agité, quelle fut la joïe dont ſon ame fut poſſedée : c'eſt ce qui eſt au-delà de la foible portée de l'eſprit humain. La plume la plus vive, la plus rapide, & la plus éloquente languit dès-qu'il s'agit d'écrire ſur une telle matiere. Le cœur peut le ſentir ; la plume ne peut l'exprimer. Nôtre ſainte amante reçut toutes ces bleſſures comme des baiſers de ſon céleſte Epoux. Elle ſavoit déja, & elle éprouva alors ce que ſaint Bernard avoit dit de ces baiſers, qu'ils font des plaïes ; elle l'avoit enſeigné à ſes Novices dans les entretiens qu'elle leur faiſoit ; mais elle n'en avoit jamais fait une ſi douce expérience.

C'eſt ainſi que Jeſus-Chriſt a traité de tout tems ſes amantes les plus cheres, & les plus favorites, les Catherines de Sienne, les Thereſes, les Magdelaines de Pazzi, les Claires, les Coletes, & tant d'autres ſaintes Amantes, dont nous liſons & admirons les vies. Il étoit juſte que la Mere Agnès brulant comme elles du feu ſacré de l'amour divin, elle reçût les mêmes faveurs, les mêmes careſſes, la même recompenſe, dont ces ſaintes avoient été favoriſées. Depuis qu'elle eut reçû cette inſigne faveur, on peut dire qu'elle ne vecut que par miracle ; ou pour mieux dire, ce ne fut plus elle qui vecut : ce fut Jeſus-Chriſt qui vecut en elle ; & ſi elle vecut encore après avoir reçû cette grande grace, ce ne fut plus que d'une vie d'amour.

Induſtrieuſe à cacher les dons qu'elle recevoit du Seigneur, elle n'auroit jamais parlé de celui qu'elle avoit reçû dans ſa retraite, ſi l'obéïſſance ne l'y avoit forcée. Son Confeſſeur s'apercevant que depuis quelque tems elle ne ſe préſentoit jamais à ſes pieds, ſans verſer de torrens de larmes entrecoupées de ſanglots, qui lui permet-

toient à peine d'ouvrir la bouche pour dire ſes pechés, lui ordonna par obéïſſance de lui découvrir la ſource & le principe de ſes larmes ſi ameres, ſi abondantes, & ſi ſouvent réïterées. Accoûtumée à ne jamais reſiſter à l'obéïſſance, elle lui découvrit avec une grande ſimplicité toutes les graces qu'elle avoit reçûës dans ſa retraite, & en même tems l'abandon extrême, où elle ſe trouvoit depuis.

„ Hélas, mon cher Pere, lui dit-elle, que je „ paye bien cher les douceurs & les conſolations, „ que j'ai goûtées dans ma derniere retraite. Je „ ne ſai plus que devenir : j'ai perdu le Dieu de „ toute conſolation; il s'eſt retiré loin de moi: il m'a „ entierément abandonnée. Je ſoufre tant depuis „ la tête juſqu'aux pieds, que je ne ſaurois aſſés „ vous exprimer; & je ſuis très-perſuadée que ſi „ Dieu par une providence extraordinaire ne me „ ſoûtenoit, j'aurois déja ſuccombé ſous le poids „ des maux infinis que j'endure. Mais ce n'eſt „ pas là ma plus grande peine : j'en mérite „ beaucoup plus. Ce qui m'accable, c'eſt que „ Dieu s'eſt éloigné de moi, & ma délaiſſée, „ pour punir mes infidélités aux graces extraordinaires, dont il m'a favoriſée dans ma retraite, „ & je crains de l'avoir perdu pour toujours.

Le Pere Confeſſeur pénetré de compaſſion dans la conſideration d'un état auſſi triſte, & auſſi violent, fit tous ſes efforts pour la conſoler, & y emploïa les expreſſions les plus tendres. „ Vous „ êtes, ma Mere, lui dit-il, fort induſtrieuſe à „ vous tourmenter, & vous cherchés la ſource „ de l'abandon que vous éprouvés, en ce qui „ n'y a certainément aucune part. Ne devriés-„ vous pas comprendre que vôtre divin Amant, „ après vous avoir crucifiée avec lui, veut auſſi

„ vous rendre participante de tout ce qu'il a ſou-
„ fert ſur la Croix, juſques du délaiſſement &
„ de l'abandon, qu'il y ſoufrit de la part de ſon
„ Pere céleſte, délaiſſement qui fut dans la pen-
„ ſée des Peres, le plus cruel tourment de ſa
„ Paſſion ? Nous voïons en éfet, que ne s'étant
„ jamais plaint de toutes les cruautés que les
„ bourreaux exercerent ſur ſon corps, il ſe plai-
„ gnit de cet abandon de ſon Pere, mon Dieu,
„ pourquoi m'avés-vous abandonné ? Enviſagés,
„ ma chere Mere, dans ce même point de vûë,
„ le délaiſſement & l'abandon que vous ſoufrés à
„ préſent de la part de vôtre Epoux céleſte, &
„ vous ſerés bien-tôt conſolée : à ſon exemple
„ vous recevrés de ſa main tous les coups que
„ ſa providence vous prépare. Vous avés de-
„ mandé à Jeſus-Chriſt dans la ferveur de vos
„ oraiſons de vous rendre participante de tous
„ les tourmens de ſa Paſſion : il vous a exaucée :
„ vous vous en plaignés à préſent. Vous vous
„ laiſſés abbattre ; n'y a t'il pas de l'injuſtice
„ dans vôtre procedé & dans vos plaintes ?

„ Prétendiés-vous dans vôtre priere, & dans
„ vôtre demande preſcrire des limites à vôtre di-
„ vin Amant, lui demander une peine, & non
„ pas l'autre, être crucifiée ſelon vôtre volonté,
„ & non pas ſelon la ſienne ? Ne ſeroit-ce pas un
„ étrange égarement d'eſprit, ſi vous aviés conçû
„ & formé de ſemblables prétentions ? Aimés
„ donc, ma Mere, l'état où vôtre divin Amant
„ vous a reduite : eſtimés-vous très-heureuſe de
„ lui être en tout conforme, & ſoïés bien per-
„ ſuadée que vous lui êtes plus agréable dans cet
„ état d'abandon, & de délaiſſement, que dans
„ celui de conſolation, de tranſport & d'extaſe :
„ c'eſt dans cet abandon & de ce délaiſſement,

» que le parfait amour se fait sentir. Aimer Je-
» sus-Christ tandis qu'il nous caresse, qu'il
» nous console, & qu'il nous comble de ses gra-
» ces, de ses faveurs, & de ses douceurs inéfa-
» bles, c'est un témoignage très-léger, & fort
» équivoque d'un amour pur & désintéressé. C'est
» le mouvement naturel du cœur humain d'ai-
» mer ceux qui nous aiment, & de qui nous re-
» cevons toute sorte de bienfaits, & des caresses
» continüelles. Mais aimer Jesus-Christ avec la
» même ardeur dans le tems qu'il paroît nous
» abandonner & nous délaisser ; lui être égale-
» ment fidéle, lorsqu'il nous aflige, & qu'il
» apesantit son bras tout-puissant sur nous, c'est
» l'éfet d'un amour constant, d'un amour pur &
» désintéressé : la nature ne peut y avoir aucune
» part : elle repugne à soufrir : l'amour propre
» ne peut s'élever jusques-là : il est sensuel &
» délicat. C'est donc l'éfet du pur amour, qui
» porte un cœur à aimer Dieu purément pour
» Dieu sans aucun retour sur soi-même, & sur
» son propre interêt.

» Convaincuë comme vous devés l'être, que
» l'état de délaissement, où vôtre céleste Epoux
» vous a reduite, lui est très-agréable, vous de-
» vés l'aimer, & le recevoir avec une humble
» soumission aux dispositions de sa divine provi-
» dence. C'est un état de croix, je l'avouë, un
» état de grandes soufrances, mais aprenés, ma
» Mere, qu'une véritable Amante de la Croix
» ne demande jamais d'en descendre. A l'exemple
» de l'Apôtre saint André elle apréhende même
» qu'on ne l'en détache, & conjure son divin
» Amant avec cet Apôtre de ne pas la permettre.
» Ce sont-là les sentimens d'une véritable Amante
» de la Croix ; abandonnés-vous donc totalement

„ à ſa conduite, il vous en fera deſcendre, lorſ-
„ qu'il ſera tems, & qu'il le jugera expédient à
„ vôtre ſalut, & à vôtre perfection. "

La Mere Agnès accoûtumée à écouter les paroles de ſon Confeſſeur avec autant de reſpect & de ſoumiſſion, que ſi Dieu lui-même lui eût parlé par ſa bouche, s'abandonna ſans plus raiſonner, à toutes les diſpoſitions de la divine providence, & baiſa avec une humble réſignation la main amoureuſe qui la frapoit, dans la penſée & la ferme créance que ſon humilité lui inſpiroit, que ce délaiſſement quelle ſoufroit, étoit la juſte punition de ſes infidélités aux grandes graces qu'elle avoit reçûës dans ſa derniere retraitte; & trop ſatisfaite de l'aſſûrance que ſon Confeſſeur venoit de lui donner, que cet état d'abandon la rendant conforme à Jeſus-Chriſt la rendoit auſſi très-agréable à ſes yeux, elle ne déſira plus d'en ſortir: elle l'aima au contraire, & conſentit de tout ſon cœur d'y paſſer le tems, qu'il plaiſoit à ſon céleſte Epoux, & même tout le tems de ſa vie, ſi telle étoit ſa volonté.

Elle n'y reſta pourtant pas long-tems dans cette rude épreuve: ſon divin Amant la conſola bien-tôt, & la dédommagea avec uſure de tout ce qu'il lui avoit fait ſoufrir par ſon éloignement. Cette ſainte fille méditant peu de jours après ſur le Miſtere de la Naiſſance du ſaint Enfant Jeſus, pour lequel elle ſentoit de plus grands attraits, elle tomba dans un ſi grand raviſſement, dans de ſi grands tranſports de joïe, qu'elle ne ſe poſſedoit pas. Dans cet extaſe elle reçût entre ſes bras le ſaint Enfant Jeſus des mains de la ſainte Vierge. Cette viſion ſi extraordinaire & ſi gracieuſe enflâma ſon cœur d'un feu divin, qui ſortant de ſes yeux & de ſa bouche, donnoit un

ſi grand éclat à ſon viſage, que toutes les Religieuſes, qui en furent temoins, en furent ravies, & la contemploient avec admiration.

Son Confeſſeur qui raporte ce fait ſur le témoignage des Religieuſes, n'oſe aſſurer que cette viſion fût réelle, ou purement imaginaire & miſtique, ſe contentant de dire qu'il a toute ſorte de fondement de la croire veritablement réelle, ajoûtant qu'une Religieuſe d'une éminente ſainteté grande confidente des ſecrets de la Mere Agnès, l'a ſouvent aſſûré; qu'elle avoit apris de ſa propre bouche, qu'elle avoit réellement vû le ſaint enfant Jeſus, qu'elle l'avoit tenu entre ſes bras un aſſés long eſpace de tems, & que dans ce tems-là ſon cœur bruloit & ſe conſumoit d'amour pour ce divin Enfant. Ce qu'il y a de bien certain, continuë le Pere Confeſſeur, c'eſt que toutes les fois qu'il lui parloit de cette viſion, pour examiner ſi elle avoit été réelle, elle lui répondoit avec de ſi grands tranſports de joïe, & des paroles ſi enflâmées, qu'il en étoit lui-même touché, pénetré, & comme conſumé du feu de l'amour. „ Que penſés-vous, mon Pere, „ lui diſoit-elle, de la bonté de Dieu, qui com- „ munique une ſi grande grace, & une telle „ faveur à une pauvre pécheresſe, qui n'a fait „ que l'ofenſer toute ſa vie? Il connoit ma foi- „ bleſſe, & il emploïe toutes ſes faveurs les plus „ extraordinaires, pour m'attirer à lui; & in- „ grate que je ſuis, plus il me careſſe, plus je „ ſuis froide en ſon amour, & imparfaite dans „ toutes mes actions. Priés-le pour moi, mon „ cher Pere, afin qu'il change mon cœur. “ Ce Révérend Pere conclud de ces réponſes qu'il recevoit de la Mere Agnès, que cette viſion avoit été réelle, ou que tout au moins elle la croïoit

telle. On ne porte pas plus loin cette matiere, parce-qu'elle reviendra, lorſque dans un Chapitre particulier on parlera de ſes extaſes. Il eſt tems de paſſer à ſon grand amour pour le prochain.

CHAPITRE XIX.

Le grand amour que la Mere Agnès avoit pour ſon prochain.

IL en eſt de l'amour de Dieu, & de celui du prochain comme des vertus, qui ont, dit le grand Pape ſaint Gregoire, une liaiſon ſi étroite & ſi indiſſoluble, qu'il eſt impoſſible d'en avoir une dans toute l'étenduë de ſa perfection, ſans avoir toutes les autres. Elles ſont, dit ce ſaint Docteur, comme des fondemens, qui ſoutiennent un même édifice, comme des pierres, qui ſont ſi étroitément liées, que dès-que l'une manque tout le bâtiment croule inſenſiblément. Il en eſt de même de l'amour de Dieu, & de celui du prochain : ces deux genres d'amour ont une liaiſon ſi étroite & ſi néceſſaire, qu'il eſt impoſſible d'aimer Dieu dans toute la perfection de la loi, ſi on n'aime ſon prochain comme ſoi-même. Comment aimerés-vous Dieu, que vous ne voïés pas, dit ſaint Jean, ſi vous n'aimés vôtre frere que vous voïés ?

La Mere Agnès fit toute ſa vie de l'amour qu'elle avoit pour ſon Dieu la meſure de celui qu'elle devoit avoir pour ſon prochain, ne l'aimant qu'en Dieu, pour l'amour de Dieu, & ne

regardant que Dieu seul dans le prochain, elle sentoit pour lui dans son esprit & dans son cœur les mêmes sentimens de tendresse, les mêmes empressemens, le même zele, le même amour, qu'elle éprouvoit à l'égard de Dieu. On lui a mille fois oüi dire, que si elle avoit mille vies, elle les donneroit de tout son cœur pour le service, & le salut de son prochain : c'est toute l'expression que l'amour le plus parfait du prochain peut faire dans un cœur, qui en est veritablement animé. C'est l'impression que cet amour fit toujours dans le cœur de la Mere Agnès.

On a déja raporté jusqu'à quel excès cet amour du prochain l'a portée à l'égard de ses Sœurs malades. On a dit qu'elle a mille fois sacrifié sa santé, exposé sa propre vie, pour leur conserver l'une & l'autre. On n'a rien à ajoûter sur cette matiere. Son amour ne fut ni moins parfait, ni moins ardent à l'égard de celles qui étoient en santé. Uniquément attentive à tous leurs besoins, toujours empressée à leur tendre quelque service, elle ne sortoit presque jamais de sa chambre qu'à cette fin. Elle en épioit les occasions avec toute sorte de vigilance, s'ofrant agréablément à toutes, & les supliant même de lui faire le plaisir de l'emploïer avec confiance dès-qu'elles la jugeroient capable de leur rendre quelque ofice de charité.

Elle prévenoit avec adresse sur tout en faveur des anciennes leur entrée dans leurs chambres au retour de l'ofice, & de la Messe de la Communauté. Elle les balioit, couvroit leurs lits, rangeoit toutes choses, pour les dispenser de la peine de le faire elles-mêmes. On la voïoit toutes les nuits, rouler de chambre en chambre, pour aider

les Sœurs ; & fournir à tous leurs beſoins. Elle couvroit celles-ci, elle aidoit celles-là à ſe coucher, elle portoit du feu à l'une, de l'eau à l'autre, panſoit les plaïes de celles qui étoient incommodées, faiſoit chaufer des briques ou des cailloux pour mettre ſous les pieds de celles qu'elle connoiſſoit frileuſes, portant ſa charité juſqu'à ſe priver durant la nuit de ſa propre couverture, pour fermer au déhors les fentes de la porte de la chambre de celles qui craignoient l'air, & qu'elle connoiſſoit faciles à s'enrumer. Pour dire tout en un mot, elle ſe prêtoit à l'ofice de toutes, pour les ſoulager toutes. Elle ôtoit le balai à une, la bêche à l'autre, le linge à celle-ci pour l'étendre en plein midi, & à l'ardeur du ſoleil. Si elle rencontroit quelque Sœur chargée d'un fardeau trop peſant, elle le lui ôtoit pour s'en charger elle-même. On ne finiroit jamais ſur cet article ; les Sœurs pour ne pas la contriſter étoient comme forcées de la laiſſer, & d'adherer à tous ces excès de ſa charité.

Lorſqu'elle étoit Abbeſſe, elle conduiſoit toutes ſes Religieuſes avec une douceur & une charité, qu'elles ne pouvoient aſſés admirer. Elle leur ouvroit ſon cœur avec la même tendreſſe, que la Mere la plus tendre l'ouvre à ſa fille unique, prevenant toutes leurs néceſſités, qu'elle pénetroit même dans celles qui par un eſprit de mortification auroient voulu les dérober à ſa connoiſſance ; de ſorte que la plûpart des Sœurs croïoient, que ſon bon Ange les lui découvroit. Ce cas eſt très-fréquemment arrivé. Quelques Sœurs attaquées de certaines indiſpoſitions, qui ne paroiſſoient pas au déhors, & qu'elles vouloient tenir ſecretes pour pratiquer la patience, voïoient aprocher leur Mere avec un petit ſoûrire,

qui les careſſant leur diſoit avec ſa douceur ordinaire „ pourquoi me cachés-vous une telle in-
„ commodité, que vous ſoufrés depuis quelques
„ jours ? Je ſai que vous l'avés, & je n'en
„ puis douter : il eſt inutile que vous preniés
„ tant de précautions pour me la cacher : je
„ veux qu'à ce moment vous montiés à l'infir-
„ merie, & que vous faſſiés les rémedes qu'on
„ jugera néceſſaires à vôtre guériſon. " De-là les Sœurs concluoient qu'une vertu divine les lui reveloit, & leur jugement paroiſſoit aſſés fondé.

Le plus grand plaiſir de cette ſainte fille étoit de voir la confiance que les Sœurs avoient en elle, mettant tout en uſage pour la leur donner. Dès-qu'elles lui découvroient leurs néceſſités, elle les embraſſoit, les careſſoit, & ſe donnoit toute ſorte de mouvemens pour les leur procurer, leur diſant ſans ceſſe, pour augmenter leur confiance, qu'elle s'obligeoit elle-même, lorſqu'elle pouvoit leur rendre quelque ſervice. Très-auſtere pour ſoi-même elle n'avoit que des douceurs pour les autres. Embraſée du déſir ardent de ſoufrir toutes choſes pour l'amour de Dieu, elle ne pouvoit voir ſoufrir la moindre de ſes Sœurs : le plus petit mal qu'elle leur apercevoit, lui paroiſſoit un mal accablant & dangereux ; & elle n'étoit jamais ſi éloquente, que lorſqu'il s'agiſſoit d'exagerer les maux de ſes Sœurs. Ne comptant pour rien les ſiens propres, & ne ſe diſpenſant jamais d'aucun exercice, quelque accablée qu'elle pût-être ; à la moindre incommodité qu'elle apercevoit dans les autres, elle les diſpenſoit du Chœur, des jeunes de la Regle, & de tous les exercices poſſibles, & les y contraignoit par le mérite de l'obéïſſance. Ce n'étoit pour l'ordinaire que dans

ces ſortes d'occaſions qu'elle ſe ſervoit de l'autorité de Supérieure.

Sa charité étoit égale pour toutes : nulle partialité, nulle acception de perſonne, autant empreſſée pour la plus jeune, que pour la plus ancienne Mere ; ſe regardant comme la ſervante de toutes, elle ſe croïoit obligée de les ſervir toutes avec un zele égal. Si la pauvreté du Couvent ne lui permettoit pas d'avoir tout ce qu'elle jugeoit néceſſaire pour la nourriture, & l'entretien de ſes Sœurs, elle y ſupléoit par les ſecours ſpirituels, qu'elle leur procuroit, & tachoit de les ſoulager par la ferveur de ſes prieres, par ſes diſciplines, par ſes mortifications, & par des neuvaines, qu'elle faiſoit pour elles. Cette reſſource qui ne lui manquoit jamais, avoit le plus ſouvent ſon éfet, & par des voïes qui tenoient du prodige.

La charité, qui comme parle ſaint Paul, eſt aveugle, lui fermoit tellement les yeux ſur ces défauts, & les petites imperfections de ſes Sœurs, qu'elle les regardoit toutes comme autant de ſaintes. Elle n'y voïoit que ferveur, que zele, que vertu, que perfection, & ſe trouvoit toujours confonduë par leurs exemples. Si quelque Religieuſe lui raportoit quelque defaut particulier de quelque Sœur, elle l'excuſoit d'abord, ou ſur l'ignorance, ou ſur l'inadvertance, ſur la ſurpriſe, ſur un defaut d'attention, ſur un trop grand zele, ne pouvant ſe perſuader, diſoit-elle, qu'une de ſes Sœurs fût capable de la plus légere imperfection, ne connoiſſant, ajoutoit-elle, dans toute la Communauté qu'elle ſeule de defectueuſe & d'imparfaite ; & lorſqu'elle ne pouvoit abſolument excuſer l'action, elle excuſoit l'intention.

Quelques Religieuſes anciennes, qui n'aprou-

voient pas cette trop grande charité dans une Supérieure, lui dirent en certaines occasions, „ il „ est fort inutile, ma Mere, de vous découvrir charitablement les defauts de nos Sœurs; „ puisque vous n'en croïés rien, & que vous „ êtes toûjours dispoſée & préparée à les excuſer: par là vous nous diſpensés de l'obligation que nos Conſtitutions nous impoſent, „ d'avertir charitablément nôtre Supérieure des „ defauts que nous nous remarquons les unes „ dans les autres. Mes cheres Sœurs, leur répondoit d'abord la Mere Agnès, vous vous „ trompés, & vous vous trompés groſſierément: „ je fais ce que je dois en excuſant les defauts „ de mes Sœurs; vous faites ce que vous devés, en me les raportant. Perſuadée que vous „ ne le faites que par un eſprit de zele & de „ charité, & pour obéïr à ce point ſi eſſentiel „ de nos Conſtitutions, je ne puis qu'aprouver „ & loüer vôtre conduite. Ne condamnés pas la „ mienne, lorſque j'excuſe les defauts de mes „ Sœurs: nous rempliſſons par-là les unes les „ autres notre obligation, vous en m'avertiſſant „ charitablement, & moi en les excuſant. Nos „ actions quoi qu'en aparence contraires aïant „ également la charité & l'obéïſſance pour principe & pour fin, ne peuvent être que très-„ agréables à Dieu; c'eſt la charité qui vous „ porte à me découvrir les defauts que vous „ remarqués dans vos Sœurs, c'eſt l'obéïſſance „ que vous devés aux loix portées par nos Conſtitutions, c'eſt auſſi la charité qui me porte „ à les excuſer; c'eſt l'obéïſſance que je dois à la „ loi de Dieu, qui me le commande: nous rempliſſons donc toutes également nos devoirs: je „ me ſuis fait toute ma vie une loi, & une habitude

habitude de ne jamais condamner perſonne. Com-
» ment pourrois-je condamner mes Sœurs que
» je reconnois ſi parfaites ? Je loüe vôtre zele
» pour leur perfection ; j'admire vôtre charité, &
» vôtre exactitude à l'obſervance de nos ſaintes
» pratiques : ne blâmés pas ; je vous prie, ma
» conduite dans cette occaſion. Je puis vous aſſû-
» rer que je ne ſaurois faire autrement par la
» longue habitude que j'en ai contractée.

Quelques Religieuſes, qui par un zele trop outré ne pouvoient aprouver une telle conduite dans une Supérieure, qui doit remedier aux abus, & pour cela les croire, lorſque des Sœurs d'un certain caractere l'en avertiſſent, en porterent la plainte au Pere Provincial dans le tems qu'il faiſoit ſa viſite. Cette plainte lui parut très-juſte, & il en réprit en particulier la Mere Agnès, lui faiſant connoître les grands inconveniens, qui pouvoient naître d'une telle pratique. Elle lui répondit avec ſa douceur, & ſon humilité ordinaire, qu'elle ne pouvoit faire autrement ; que s'étant fait toute ſa vie une loi d'excuſer toûjours les défauts de ſon prochain, il lui étoit impoſſible de changer ſur cet article, lui ajoûtant que les Religieuſes, qui avoient connu ſon peu d'eſprit de diſcernement, avoient grand tort de l'avoir choiſie pour leur Abbeſſe, plus grand encore de l'avoir contrainte d'accepter cette dignité, dont elle étoit abſolument incapable, le priant & le conjurant en même tems avec larmes, d'aſſembler avant que de finir ſa viſite, le Chapitre, pour en faire élire une autre plus capable de remplir cet emploi. Le Provincial autant charmé de ſon humilité que de ſa charité, ſe contenta de lui dire, » ma Mere, continués dans
» cette pratique : elle eſt très-agréable à Dieu,

„ très-conforme à ſa volonté, & à la perfection „ de vôtre état ; bien loin de la condamner, je „ l'aprouve, je la canoniſe. " Elle y perſévera en éfet tout le tems qu'elle fut Abbeſſe, & même toute ſa vie.

Lorſque quelque Religieuſe venoit ſe plaindre de quelque parole indiſcrete, ou de quelque legere mortification qu'elle avoit reçûë d'une de ſes Sœurs, elle l'écoutoit avec beaucoup de patience & de charité ; & après l'avoir entenduë elle lui diſoit avec beaucoup de douceur, „ il „ ne faut pas, ma chere Sœur, vous fâcher de „ cela : vous devés au contraire vous en réjoüir „ dans cette penſée que nôtre bon Dieu l'a „ permis, pour vous faire pratiquer la vertu, „ & vous faire avancer en la perfection, à la- „ quelle vous aſpirés avec tant de zele. Vous „ devés bénir & admirer la providence, qui „ vous fournit des occaſions de vous rendre agréa- „ ble à ſes yeux, ſouhaiter autant de grace & de „ benediction à la Sœur qui vous a mortifiée, „ que vous en demandés pour vous-même. Il „ eſt certain que cette bonne Sœur, de qui „ vous vous plaignés, n'a pas eu l'intention de „ vous faire la moindre peine : vous la con- „ noiſſés tout comme moi, remplie de charité, „ de ferveur & de pieté. Elle aime le bon Dieu „ de tout ſon cœur, & marche dans les voïes „ de la plus haute perfection. Enviſagés-là dans „ ce point de vûë, & telle qu'elle eſt : je m'aſ- „ ſure que vous ceſſerés d'être fâchée contre „ elle. Allés l'embraſſer, & vous éprouverés que „ vous n'avés pas dans le Couvent une meilleure „ amie. Je ſai dans quels termes elle m'a parlé „ de vous en pluſieurs occaſions ; & je puis „ vous aſſurer que vous avés toute ſon eſtime,

„ & ſon amitié. "Elle lui parla avec tant de douceur & d'éficace que cette bonne Sœur en fut toute conſolée, & ſuivit dans le moment le conſeil de ſon Abbeſſe.

Cette bonne Mere uſoit de mille innocentes adreſſes, pour pacifier les petits diferents des Sœurs. Il y en eut une jeune qui lui porta ſes plaintes contre une de ſes compagnes, qui l'avoit vivement mortifiée par des paroles peu méſurées : ce qu'elle fit, avec quelque aigreur, & en des termes qui marquoient un cœur vivement bleſſé. La Mere Agnès l'embraſſa d'abord, & la careſſa tendrement, lui diſant ; „ vous avés raiſon ma „ chere fille : cette bonne Sœur pouvoit mieux „ parler, & vôtre plainte me paroit très-fondée : „ mais avés-vous fait réflexion ſur ſon intention ? „ Peut-être qu'elle eſt fort bonne, & qu'elle n'a „ prétendu que vous faire du bien : vous n'ig- „ norés pas qu'elle eſt une très-bonne Reli- „ gieuſe ; qu'elle aparence donc qu'elle ait voulu „ vous choquer, & violer à vôtre égard les „ regles de la charité : vous pécheriés vous-mê- „ me notablement contre cette vertu, ſi vous le „ penſiés ainſi. Je conviens néanmoins qu'elle „ pouvoit emploïer des expreſſions plus mode- „ rées, & plus conformes à la ſainteté de ſa „ profeſſion, & aux regles que la charité preſ- „ crit : mais c'eſt peut-être le zele de la gloire „ de Dieu & de vôtre perfection, qui l'a por- „ tée à cet excès dont vous vous plaignés : il „ pourroit bien arriver auſſi que vous n'ayés pas „ bien entendu : ſouvent on ne s'entend pas bien „ dans les diſputes ; je lui ferai pourtant la „ correction ; & je veux qu'elle vous demande „ pardon. Non, ma chere Mere, repondit d'a-

„ bord cette pauvre fille déja adoucie par la „ douceur de la Mere Abbeſſe, non ma chere „ Mere, je vous demande par grace de ne pas „ lui en parler, & de regarder la choſe comme „ non avenuë : peut-être que la charité ſe re- „ froidiroit entre nous: je l'embraſſerai, & tout „ ſera fini. " C'étoit tout ce que la Mere Agnès ſouhaitoit. Par ſes innocentes adreſſes elle contentoit toutes ſes Religieuſes ; elle ne laiſſoit pourtant pas de corriger charitablement & en particulier celles qui étoient coupables : ce qu'elle faiſoit avec tant de douceur qu'elle leur gagnoit toûjours le cœur. On paſſe ſous ſilence pluſieurs cas ſemblables, où ſa prudence & ſa charité paroiſſoient toujours avec éclat.

La plus grande peine, lorſqu'elle étoit Supérieure (elle l'avoüoit à ſes confidentes) c'étoit de recevoir des plaintes contre les Sœurs : on donnoit par là la gêne à ſon eſprit : elle ne ſavoit à quoi ſe determiner. Ajoûter foi aux plaintes qu'on lui portoit, c'eſt ce qui ne lui étoit pas poſſible. Elle ne pouvoit s'empécher de les excuſer, l'aïant toute ſa vie pratiqué. Ne pas croire ce que la plaignante lui diſoit, c'étoit la juger capable d'invention, & violer à ſon égard les regles les plus eſſentielles de la charité. Dans cette perplexité d'eſprit elle prenoit le parti d'excuſer l'une & l'autre. Elle excuſoit l'abſente, diſant qu'elle avoit eu bonne intention, ou qu'elle avoit été ſurpriſe. Elle excuſoit la préſente, en attribüant ſa plainte au zele qu'elle avoit pour la regularité, & le bon ordre. Elle conſervoit par-là la charité à l'égard de l'une & de l'autre, & tranquiliſoit par ce moïen ſon eſprit.

Cette grande charité dont le cœur de la Mere

Agnès étoit animé, & qui la portoit à excuſer tous les défauts du prochain, lui faiſoit enviſager les murmures dans un point de vûë ſi afreux, que jugeant des autres par elle-même ſur cet article, elle ne pouvoit ſe perſuader qu'une Religieuſe pût s'en rendre coupable. Elle n'ignoroit pourtant pas que c'eſt le grand foible des filles; qu'étant naturellément fort délicates & fort ſenſibles, peu de choſe, une parole dite par mégarde, indiſcretément, & ſans réflexion les bleſſe ſouvent juſqu'au fond du cœur; que c'eſt un poids qu'elles portent avec violence, & que le trouvant trop peſant, elles cherchent d'abord à s'en décharger par le murmure, & par les plaintes qu'elles font contre celles qui les ont bleſſées. Elles ſont guéries, dès-qu'elles trouvent l'occaſion de murmurer, & de faire entendre leurs plaintes à toutes celles qui leur viennent à la rencontre.

Malgré ce penchant naturel que la Mere Agnès connoiſſoit dans les filles, elle ne pouvoit ſe perſuader qu'une Religieuſe, ſur tout une Capucine fût capable de tomber dans ce cas, tant il lui inſpiroit d'horreur. Elle en parloit à ſes Sœurs avec des ſentimens, & des expreſſions ſi vives, qu'elle les faiſoit toutes trembler, leur répréſentant ce vice comme la ſource funeſte de toutes les froideurs, de toutes les brouilleries, & de toutes les inimitiés, qu'on ne remarque que trop ſouvent dans les Cloitres les mieux réglés, & les plus reformés. C'eſt par là, leur diſoit-elle, que le Démon trouble la paix & le répos, l'union & la parfaite harmonie qui doivent regner dans une maiſon Religieuſe, & en faire la parfaite félicité. Cet Eſprit tentateur, leur ajoutoit-elle, ne tente pas pour l'ordinaire les Religieuſes

de grands crimes : il eſt trop ruſé pour cela : il comprend aſſés qu'il perdroit ſon tems, & qu'il ſeroit rebuté avec un inſigne mépris, & une extrême horreur. Il s'éforce de les perdre par le murmure ; & il n'y réüſſit que trop ſouvent.

Elle ne ſortoit jamais des bornes de ſa douceur naturelle, que lorſqu'il s'agiſſoit d'invectiver contre ce vice. Si elle en découvroit quelqu'une en faute ſur cet article, quelque leger que pût-être le murmure, elle la reprenoit avec un ton de voix, & un zele, qui lui faiſoit vivement ſentir toute ſon indignation, & l'extrême horreur, qu'elle en avoit, lui mettant devant les yeux la rigueur avec laquelle Dieu a toujours puni ce vice dans l'exemple des Iſraëlites, de la Sœur de Moïſe, & des impies Coré, Dathan & Abiron, & de leurs complices. Elle ne pouvoit en un mot ſoufrir celles qui murmuroient de leurs Sœurs : ſa charité en ſoufroit trop, & en étoit trop vivement bleſſée : auſſi on peut aſſûrer qu'elle bannit entierement ce défaut de ſon Couvent, pour y faire regner la plus parfaite charité. Son exemple plus puiſſant que ſes paroles entrainoit toutes les autres.

On ne doit pas finir ce Chapitre ſans parler de l'acte le plus héroïque, qui regarde l'amour du prochain. Ce fut lorſque la Ville de Marſeille fut afligée de la Peſte, & que le mal s'étoit gliſſé dans le Couvent. Il attaqua d'abord une Religieuſe apellée la Sœur Marthe, qui en mourut en moins de trois jours. Trois Religieuſes qui s'étoient conſacrées au ſervice de cette pauvre fille, furent ſeparées des autres après ſa mort. La Mere Agnès alors Abbeſſe voulut les joindre dans l'endroit où elles faiſoient leur quarantaine, pour les ſervir elles-mêmes, & les aſſiſter dans

tous leurs besoins. On eut beau lui dire, & on eut beau faire pour la détourner de cet office de charité ; larmes, prieres, sollicitations, tout fut inutile : la charité dont elle bruloit, lui ferma les yeux sur toute autre consideration ; & se croïant obligée de donner cet exemple à sa Communauté, elle se rendit au quartier de ces trois saintes filles, qui avoient exposé leur vie pour le service de leur Sœur. Elle les embrasse, les caresse, les console avec tant de bonté & de tendresse, qu'elles en étoient dans l'admiration. Confuses de la charité de leur Mere Abbesse elles la conjurent de ne pas les aprocher, de crainte de prendre le mal, si elles en étoient atteintes elles-mêmes, comme il y avoit lieu de le craindre & de le présumer. „ N'apréhendés rien, mes cheres Sœurs, leur „ dit-elle en soûriant, ni pour vous, ni pour „ moi : je suis certaine que le mal n'aura pas „ des suites plus facheuses dans nôtre Couvent ; „ Dieu se contente de la Sœur Marthe, qui étoit „ un fruit mur pour la gloire : il n'en demande „ pas davantage. " La chose arriva comme la Mere Agnès l'avoit prédit : toutes les Religieuses se rassurerent sur sa parole dans cette ferme croïance que Dieu le lui avoit revelé : ce qu'elles avoient éprouvé en bien d'autres occasions. Quoi qu'il en soit, il est vrai de dire qu'elle pratiqua pour lors l'acte le plus héroïque de la plus parfaite charité, n'y en aïant point de plus excellent selon l'oracle de Jesus-Christ même, que celui d'exposer sa vie pour le service du prochain.

La charité de cette sainte fille n'étoit pas tellement renfermée dans son Cloître qu'elle ne se répandit au dehors, principalement en la personne des pauvres. Envisageant Jesus-Christ en eux,

elle les aimoit de toute la tendreſſe de ſon cœur ; & leur parloit avec autant de reſpect qu'aux premiers Seigneurs de la Province qui lui faiſoient quelquefois l'honneur de la viſiter. Elle étoit ſi ſenſible à leur miſere, qu'elle auroit voulu de tout ſon cœur ſe priver elle-même de manger pour les nourrir. La pieuſe pratique des Capucines favoriſoit fort ſon déſir. Comme elles donnent aux pauvres tout ce qui leur reſte après qu'elles ont diné, elle mangeoit très-peu, & le moins qu'elle pouvoit, pour augmenter la portion des pauvres. Elle étoit ſi ſenſible & ſi compatiſſante à ce qu'ils ſoufroient, qu'elle n'en pouvoit parler, ſans verſer de larmes.

„ Hélas ! mes cheres Sœurs, diſoit-elle, nous „ avons tout à ſouhait, tandis que les pauvres „ de Jeſus-Chriſt meurent de faim. Pourrions-„ nous nous rendre inſenſibles à leurs miſeres, „ ſi nous faiſions réflexion que Jeſus-Chriſt ſou-„ fre en leurs perſonnes ? J'ai eu faim, j'ai eu „ ſoif, j'ai été nud, dit-il dans ſon Evangile, „ & vous ne m'avés ni nourri, ni vêtu. “ Elle leur ſervoit d'Avocate auprès des perſonnes riches qui la viſitoient, & ne ceſſoit de leur recommander les pauvres, juſqu'à ſe rendre importune. Elle n'étoit jamais plus contente, que lorſqu'elle leur avoit procuré quelque ſoulagement, ni plus affligée, que lorſque quelqu'un lui parloit de leurs miſeres. On lui dit un jour qu'il y avoit à la porte du Couvent un pauvre à demi nud, quoique le froid fût fort rigoureux. „ Que ne puis-je, dit elle en pleurant, lui don-„ ner la moitié de nôtre habit ? Je le ferois de „ tout mon cœur : mais la choſe ne dépend „ pas de moi ; & c'eſt ce qui fait ma grande „ peine ; c'eſt ce qui m'accable. “ La Mere

Portiere lui dit quelques heures après qu'une perſonne charitable avoit promis de l'habiller, & qu'elle avoit donné les ordres pour cela. La Mere Agnès en loüa Dieu, & le conjura ſur le champ de lui donner en recompenſe de ſa charité le centuple qu'il a promis dès cette vie, & la gloire éternelle dans l'autre.

Lorſque les pauvres s'adreſſoient à elle, pour lui demander quelque ſecours, ſi la pauvreté du Couvent ne lui permettoit pas de les aſſiſter, elle s'éforçoit du moins de les conſoler par les paroles les plus douces, les plus tendres, & les plus compatiſſantes, leur promettant d'adreſſer ſes vœux au Seigneur pour le ſuplier d'inſpirer aux riches du monde les ſentimens de compaſſion qu'ils doivent avoir pour leur miſere. Elle les exhortoit à porter avec patience les Croix & les ſoufrances inſéparables de la pauvreté, leur en faiſant connoître le bonheur, & les grands avantages qu'elles pouvoient leur procurer, ſi les enviſageant dans le deſſein de la providence ils en faiſoient un bon uſage. Elle leur diſoit que par leur ſoumiſſion à une pauvreté forcée, ils pouvoient la rendre auſſi méritoire & auſſi agréable aux yeux de Dieu que la pauvreté volontaire & évangelique, leur ajoûtant que le Roïaume du Ciel étoit pour eux, que les miſeres de cette vie n'étoient pas de durée, & que la recompenſe qui les ſuivroit, ne finiroit jamais. Elle leur parloit en un mot avec tant de douceur, tant d'amour, & un ſi grand reſpect, qu'elle les portoit à aimer, & à eſtimer leur état, tout miſerable qu'il étoit, & les renvoïoit plus ſatisfaits que ſi elle leur avoit diſtribüé des aumônes conſiderables. Mais la charité de la Mere Agnès ne parut jamais avec tant d'éclat que dans

le zele qu'elle eut toute sa vie pour la conversion des pêcheurs. C'est la matiere du Chapitre qui suit.

CHAPITRE XX.

Le zele que la Mere Agnès avoit pour la conversion des pécheurs.

TRAVAILLER avec zele au salut des pécheurs ; bruler d'un désir ardent de procurer leur conversion ; chercher avec soin, & avec toute sorte d'aplication les moïens les plus convenables à leur retour ; emploïer les jeunes, les veilles, les prieres, les larmes, & les pénitences les plus severes pour leur attirer les graces du Ciel ; s'éforcer de faire une espece de violence au Seigneur, pour apaiser sa justice, & faire éclater sur eux sa seule misericorde ; comme un autre Moïse, & un saint Paul demander d'être soi-même anatême pour faire écrire leurs noms dans le livre de vie, ce sont les sentimens les plus héroïques, que l'amour du prochain le plus parfait, & le zele le plus pur de la gloire de Dieu puissent inspirer aux plus grands Saints. C'est s'aprocher autant qu'une pure créature en est capable, de la charité de Jesus-Christ même, qui s'est abaissé, anéanti, & fait l'oprobre des hommes pour le salut des pécheurs. C'est la charité (on peut le dire sans flaterie) dont la Mere Agnès fut animée toute sa vie à leur égard.

Elle en étoit si pénetrée de cette charité, qu'on lui a très-souvent oüi dire, que si elle

avoit mille vies à perdre, elle les donneroit toutes de tout ſon cœur pour le ſalut d'un ſeul pécheur. Avec ce ſentiment dequoi n'étoit-elle pas capable dès-qu'il s'agiſſoit de travailler à leur converſion ? La plus grande partie de ſes pénitences étoit apliquée à cette fin, qu'elle ne perdoit jamais de vûë. Proſternée jour & nuit aux pieds de ſon Crucifix, elle gémiſſoit ſans ceſſe ſur leur perte, & conjuroit en leur faveur avec une grande abondance de larmes la bonté & la miſericorde de ce divin Sauveur, & s'offrant elle-même comme une victime d'expiation pour leurs pêchés, elle auroit ſouhaité de tout ſon cœur d'en porter elle ſeule toute la peine. Embraſée du feu ſacré de cette divine charité, elle travailloit ſans ceſſe à l'inſpirer à toutes ſes Sœurs.

„ Helas ! mes cheres Sœurs, leur diſoit-elle ; „ pouvons-nous être inſenſibles à la perte de tant de „ pécheurs que nous voïons miſerablément perir, „ malgré la bonté de Dieu, qui veut les ſau- „ ver ? Le Démon veille ſans ceſſe à leur perte : „ il n'oublie rien, pour conſommer leur repro- „ bation, & enlever à Jeſus-Chriſt ce prix de „ ſon ſang ; reſterons-nous dans l'inaction ? Au- „ rons-nous moins de zele pour concourir à „ leur ſalut, que le Démon en a pour les per- „ dre ? N'eſt-ce pas le premier devoir, que nous „ impoſe la charité, dont nous faiſons une pro- „ feſſion particuliere, que celui de travailler à leur „ converſion ? Nous ne ſommes à la verité, ni „ Docteurs, ni Prédicateurs, ni Apôtres, ni „ Prophêtes ; nôtre état non plus que nôtre ſexe „ ne nous permet pas d'élever nos voix ſur les „ chaires pour inſtruire les pêcheurs, & décla- „ mer contre leurs vices : mais nous pouvons „ leur être d'un grand ſecours par nos vœux,

„ par nos prieres & par nos larmes. Opoſons-
„ nous comme des mûrs d'airain autant que nô-
„ tre état peut nous le permettre à tous les
„ efforts que le Démon fait pour les perdre.
„ Opoſons à ſa malice nos vœux les plus ardens :
„ Jeſus-Chriſt nous exaucera ; il écoutera nos
„ prieres, & ſe rendre ſenſible à nos larmes.
„ Préſentons à ce divin Sauveur nos mortifica-
„ tions, & nos pénitences, pour obtenir la
„ grace de leur converſion. Offrons de ſatisfaire
„ nous-mêmes pour eux à ſa juſtice : par-là nous
„ fléchirons ſa miſéricorde ; nous attirerons ſur eux
„ les graces les plus abondantes, qui leur don-
„ neront la force de rompre les liens de leurs
„ mauvaiſes habitudes. Par-là nous les délivre-
„ rons de la ſervitude du Démon, & nous ac-
„ complirons en nous comme parle ſaint Paul,
„ ce qui manque à la Paſſion de Jeſus-Chriſt.

Elle ne ceſſa jamais cette ſainte fille, de travailler à ce grand ouvrage ; elle y emploïa non ſeulement les veilles, les prieres, les jeunes, les diſciplines, mais encore les exhortations, les avis charitables, & les corrections autant que ſon état le lui pouvoit permettre, & qu'elle pouvoit le faire, ſans violer les loix que la prudence preſcrit. Elle avoit un couſin germain dans la Ville d'Aix, qui menoit la vie du monde la plus libertine, une vie plus païenne que chrêtienne, une vie d'un veritable Epicurien. Le ſcandale étoit public, & généralément connu, & il vint enfin à la connoiſſance de la Mere Agnès. Pénetrée d'une très-ſenſible, & très-cuiſante douleur, après avoir fait de très-ferventes prieres pour lui, & de ſeveres pénitences pour ſa converſion, elle forma la réſolution de lui écrire : ce qu'elle exécuta, mais en des termes ſi touchants,

ſi tendres, ſi vifs, ſi patetiques, qu'elle abbatit ce coloſſe d'orgueïl, & ramollit la dureté de ce cœur de roche. Elle lui dépeignit toute l'horreur de ſes vices avec des couleurs ſi affreuſes, & en même tems ſi naturelles, le danger évident où il s'expoſoit de tomber bien-tôt entre les mains d'un Dieu vengeur, & de porter éternellement tout le poids de ſa juſtice ; elle lui répréſenta d'autre part la bonté de Dieu, ſa miſéricorde qui ſurpaſſe infiniment les iniquités des hommes, & qui eſt toujours diſpoſée à les recevoir s'ils ſont eux-mêmes diſpoſés à venir à lui, qu'elle l'attendrit. „ C'eſt un bon Paſteur, lui diſoit-elle, qui „ court après la brébis égarée, & qui a plus „ d'empreſſement pour celle-là ſeule, que pour „ quatre vingt dix-neuf fidéles, qui ne ſont ja„ mais ſorties du bercail. C'eſt un céleſte mé„ decin qui n'a de ſollicitude que pour les mala„ des ; c'eſt le pêcheur qu'il eſt venu chercher, non „ pas le juſte comme il le dit lui-même : il ne veut „ pas la mort du pécheur : il veut ſa converſion : „ il eſt tout prêt d'aller au devant de ſon en„ fant prodigue, de l'embraſſer, de le careſſer, „ de le combler de toute ſorte de bienfaits, de „ le rétablir dans tous ſes droits, ſi ce prodi„ gue eſt lui-même dans la réſolution de venir à „ lui. Revenés-donc, mon cher couſin, lui „ ajoûtoit-elle, de vôtre égarement ; ne fuïés „ pas devant un Dieu, qui vous apelle, & qui „ vous pourſuit avec tant de bonté : il eſt tout „ prêt d'oublier tous vos péchés, dès-que vous „ ſerés vous-même prêt à les deteſter, & a en „ faire pénitence. Ne faites pas plus long-tems „ la ſourde oreille à ſa voix ; & apréhendés que „ laſſé de vôtre reſiſtance il ne vous diſe un jour „ je vous ai apellé, vous ne m'avés pas répon-

„ du : vous m'apellerés, je ne vous répondrai „ pas.

La lecture de cette lettre fit dans son esprit & dans son cœur toute l'impression que la Mere Agnès s'en étoit promise. Il ne l'eut pas plûtôt achevée, qu'il se jetta par terre, fondit en larmes, & prosterné comme un criminel devant son Dieu, le cœur penetré de la plus vive douleur, il s'écria comme un autre David pénitent, *Seigneur ayés pitié de moi selon la grandeur de vôtre misericorde*, paroles qu'il répeta cent & cent fois durant la nuit, arrosant de ses larmes le pavé de sa chambre.

Dès le point du jour, il alla décharger sa conscience aux pieds d'un Confesseur, mais avec tant de larmes, tant de soûpirs & de sanglots, tant de confusion de lui-même, avec un cœur pénetré d'une si grande componction, qu'il attira les larmes en même tems que l'admiration de son Confesseur, qui ne put s'empêcher de bénir Dieu à la vûë d'un si grand & si subit changement, & admirer le doux empire que la grace exerce sur les cœurs des plus grands pécheurs. Sa confession finie il monte à cheval, se rend à Marseille, va en droiture aux Capucines, pour remercier sa bienfaitrice.

Dès-qu'elle fut descenduë au Parloir avec ses deux assistantes suivant l'usage des Capucines, & qu'il eut entendu sa voix, il se prosterna à genoux, & avec une voix entrecoupée de soûpirs & de sanglots, il lui adressa les paroles suivantes. „ Voici, ma chere cousine, le chef „ d'œuvre de la miséricorde du Seigneur : voici „ le fruit de vos larmes, de vos jeunes, de vos „ veilles, de vos prieres : voici le plus grand „ pécheur du monde, & le plus scélerat des

» mortels : voici ce malheureux, dont la vie
» abominable a fait durant si long-tems le sujet
» de vos larmes, le scandale non seulement de
» la Ville d'Aix, mais de toute la Province :
» voici de tous les cœurs le plus endurci ; mais
» en même tems voici le grand changement
» que le Très-haut vient d'operer à la faveur de
» vôtre lettre que je ne reçûs qu'hier au soir.
» J'étois absolument perdu sans vôtre secours :
» vôtre lettre a fait en moi le même prodige
» que fit autrefois la voix de Jesus-Christ sur
» Saul, lorsqu'elle le renversa de son cheval sur
» le chemin de Damas, & qu'il s'écria d'abord,
» Seigneur, que voulés-vous que je fasse ? Cette
» lettre m'a renversé de mon lit, où j'étois cou-
» ché, lorsqu'on me la remit, & après sa lectu-
» re, je m'écriai d'abord, Seigneur, aïés pitié
» de moi selon la grandeur de vôtre misericor-
» de. Je viens, ma chere cousine, vous en ren-
» dre mille actions de graces, & vous conju-
» rer par les entrailles de la misericorde de
» Jesus-Christ de me tendre la main, pour me
» retirer de l'abîme profond où je suis tombé ?
» Ne me refusés pas, je vous en conjure, vos
» charitables avis, & le secours de vos prieres,
» qui me sont si nécessaires dans ce grand
» changement que je projette avec la grace de
» Jesus-Christ.

Il prononça ce discours avec tant de larmes, dans une posture si humble, & un cœur si contrit, que la Mere Agnès, & ses assistantes ne pûrent lui répondre que par leurs pleurs & leurs gémissemens, ne pouvant se lasser d'admirer la force, & le doux empire d'une grace, qui en un moment avoit fait un doux Agneau d'un loup ravissant. La Mere Agnès conjura cependant

ſon couſin de ſe relever & de s'aſſeoir, mais ce fut toûjours inutilément. „ Je ſuis, répondit-il, „ dans la poſture qui convient au plus grand „ de tous les criminels, tel que je ſuis aux „ yeux de Dieu, & des hommes. " Toutes les prieres, toutes les ſollicitations, toutes les inſtances furent inutiles; & il paſſa dans cette humble poſture tout le tems que dura la converſation. Il raconta à ſa couſine en préſence des deux aſſiſtantes tout ce qui s'étoit paſſé dans ſon intérieur à la lecture de ſa lettre, & la conjura de ne pas lui refuſer la continuation de ſes conſeils, & de ſes avis charitables. La Mere Agnès avoit trop de zele pour ſon ſalut, & trop de joïe de ſon changement, pour lui refuſer une demande auſſi juſte & auſſi raiſonnable. Elle les lui donna ſur le champ, & il les écouta avec autant de reſpect & de ſoumiſſion, que ſi Dieu lui avoit parlé par ſa bouche.

Elle l'exhorta à rendre de continüelles actions de graces à la bonté de Dieu, qui venoit de lui faire une ſi grande miſéricorde, à ne la perdre jamais de vûë, à vivre dans une attention & vigilance continüelle ſur lui-même, à haïr autant le péché qu'il l'avoit aimé, à fréquenter ſouvent les Sacremens, à vivre dans la retraite, & la fuite de ce qu'on appelle le grand monde, à s'éloigner de toutes les occaſions, & de toutes les compagnies, qui juſqu'alors avoient été ſi funeſtes à ſa conſcience, à vâquer à l'oraiſon mentale, & à la pratique de toutes les vertus conformes à ſon état; à mortifier ſes ſens, afin de vaincre plus aiſément & plus efficacément, toutes les paſſions qui l'avoient juſqu'alors dominé.

Ce pécheur converti profita ſi bien de ces inſtructions,

tructions, & de ces avis ſalutaires, qu'il ne s'en écarta jamais. Il devint tout-à-coup l'exemple de toute la ville d'Aix, qu'il édifia pour le moins autant par l'éclat de ſes vertus, qu'il l'avoit ſcandaliſée par l'excès de ſes débauches. Son changement fut ſi extraordinaire & ſi conſtant, qu'il effaça entierement dans l'eſprit du public le ſouvenir de ſa vie libertine. Son exemple entraina une foule de compagnons de ſes débauches, qui l'aïant ſuivi dans ſes égaremens le ſuivirent auſſi dans ſa pénitence : cet exemple fut pour eux comme une prédication muette, qui les perſuada mieux que les diſcours les plus éloquens & les plus patetiques ; & l'on peut dire que ſon changement changea la face de cette grande Ville.

Il écrivoit ſouvent à ſa couſine, & la conſultoit comme ſon oracle ſur toutes ſes difficultés, lui découvrant ſon intérieur avec autant de confiance qu'à ſon Confeſſeur. Dès-qu'il recevoit ſes réponſes, il les baiſoit, les liſoit, & les reliſoit toûjours à genoux. Elles lui ſervoient de lecture ſpirituelle & de ſujet de méditation. S'il ſentoit quelque découragement, il lui ſufiſoit de lire une de ſes lettres, pour être d'abord tout fortifié. Il perſévera conſtamment juſqu'à la fin dans ce genre de vie, & arriva enfin au terme, qui fut le commencement de ſa béatitude. C'eſt l'aſſurance qu'il en donna lui-même à ſa bienfaitrice au moment de ſa mort. Il lui aparut tout reſplendiſſant de gloire, & après l'avoir remerciée de tous les ſoins qu'elle avoit pris pour ſon ſalut, il lui déclara qu'il montoit au Ciel : ce que la Mere Agnès découvrit à quelques unes de ſes confidentes, avant même qu'on eût apris la nouvelle de ſa mort. Mon couſin de la Foreſt, leur

dit-elle, eſt mort cette nuit : il m'a aparû tout couvert de gloire, & m'a aſſuré de ſa béatitude. Il faut avoüer que c'eſt là veritablement un grand prodige de la grace, & un grand fruit du zele que la Mere Agnès avoit pour la converſion des pécheurs.

Celle d'un héretique obſtiné ne fut pas moins admirable que celle de ſon couſin. Dieu ſe ſervit même du miniſtere de ce dernier pour l'operer. Il y avoit à Aix un Calviniſte condamné à la mort par arrêt du Parlement. Les Peres Capucins, qui dans cette Ville ſont chargés de la direction des priſons, & de conduire au gibet les pauvres patients, firent tous leurs efforts pour convertir celui-ci : mais tous leurs efforts furent inutiles : il ſe môquoit d'eux, & de toutes leurs raiſons les plus ſolides : il leur répondoit ſuivant les principes de ſa Secte que s'il étoit prédeſtiné, tout ce qu'il avoit fait, ne lui étoit pas imputé à peché ; qu'étant du nombre choiſi des fidéles il ne lui étoit pas permis de douter de ſa juſtice, & par conſequent de ſon ſalut ; qu'il étoit très-inutile de lui parler de changement de Religion ; que c'étoit perdre le tems ; & qu'on feroit beaucoup mieux de le laiſſer mourir en repos, que de jetter de vaines fraïeurs dans ſon eſprit en un tems où il n'avoit beſoin que de confiance. Le Pere Directeur des priſons avoit beau lui répliquer, combattre ſes faux principes, & ſa fauſſe ſécurité : tout étoit inutile ; il ne vouloit pas même l'écouter, & fermoit les oreilles à ſes inſtructions. On commençoit déja à déſeſperer de ſon ſalut, à le voir mourir en héretique obſtiné, lorſque par une diſpoſition de la providence amoureuſe du Seigneur, Monſieur de la Foreſt depuis quelque tems converti par les charitables

soins de la Mere Agnès sa cousine, entra à ce moment dans la prison, pour visiter selon sa pieuse coûtume les prisonniers, les instruire, les consoler, & les assister de ses charités. Il fut témoin de l'obstination, & de l'endurcissement de ce pauvre malheureux : ce qui le toucha sensiblement, & lui perça vivement le cœur.

Le zele du salut de cette ame rachetée par le sang de son Sauveur, l'embrase tout-à-coup. Il se joint au Pere Directeur des prisons ; il l'exhorte, il l'embrasse, il le flate, il le caresse, & le conjure de profiter du peu de tems qui lui reste, pour sauver son ame : mais le tout inutilement. Cet obstiné se môque de lui, comme il avoit fait des Capucins, qui l'avoient entrepris les uns après les autres. Monsieur de la Foreſt ne se rebute point de son obstination : il le presse, il le sollicite de faire attention aux raisons qu'on lui dit, de se guérir de ses préventions si funestes au salut de son ame : ce cœur endurci le prie de se retirer, de le laisser en repos, lui disant qu'il n'a que faire de prêter l'oreille à des discours inutiles ; que sa controverse n'est pas de saison en un tems où il doit uniquement penser à se préparer à une bonne mort. Il le conjure en un mot de ne lui plus parler de Religion, & de le laisser mourir tranquille. Dieu sait ce que soufrit Monsieur de la Foreſt à la vûë de cette résistance, & de l'obstination de ce pauvre aveuglé. Dans cette perplexité où se trouvoit son esprit, il eut recours à la priere, & se sentit intérieurement pressé avant que de l'abandonner, de lui présenter à baiser un de ces petits Agnus qu'il avoit reçû des mains de la Mere Agnès, & qu'il portoit sur soi par dévotion. Il lui en fit la proposition, qui naturellement

devoit plus le revolter que tout ce qu'on lui avoit dit juſqu'alors. Cependant, prodige de la miſéricorde de Dieu, ce pauvre malheureux lui accorde ſa demande, il baiſe cet AGNUS, & dans le moment il eſt renverſé, & tout-à-fait changé. Il ſe proſterne à genoux, verſe des torrens de larmes, propoſe de ſe convertir, d'abjurer toutes ſes erreurs, demande pardon à Dieu, confeſſe ſes crimes, meurt bon catolique, & donne toutes les marques de la plus ſincere converſion. Ah! qu'il faut que le zele que la Mere Agnès avoit pour le ſalut & la converſion des pécheurs, fût bien agréable à Dieu, puiſqu'il opera un ſi grand prodige par le moïen d'un petit ouvrage de ſes mains. Cette merveille qui fut généralement connuë de tout Aix, inſpira à tous ſes habitans une ſi grande dévotion pour les AGNUS de la Mere Agnès, que chacun en demandoit avec de grands empreſſemens; & ceux-là s'eſtimoient fort heureux, qui à force de prieres & de ſollicitations pouvoient en obtenir un.

Une Demoiſelle de Marſeille très-vertueuſe, & très-charitable, bonne amie de la Mere Agnès eut recours à elle pour la prier d'adreſſer ſes vœux au Ciel, pour la converſion d'un jeune libertin, qui lui apartenoit de fort près, & pour lequel elle s'intereſſoit beaucoup. Elle ne fit pas difficulté de lui déclarer que le cherchant un jour ſur des avis qu'on lui avoit donné, de ſa vie irréguliere & ſcandaleuſe, elle l'avoit trouvé dans une de ces maiſons de débauche & de proſtitution, qui ſervent d'azile & de refuge au libertinage, avec une jeune fille perduë d'honneur & de conſcience, qu'il y entretenoit depuis quelque tems; que leur aïant fait la correction d'une maniere fort vive, ils s'étoient l'un & l'autre

môqués d'elle & de ſa correction, & qu'ils l'avoient traitée avec le dernier mépris. La Mere Agnès lui demanda d'adord de quelle maniere elle les avoit elle-même traités. „ Je les ai, dit-elle, „ quérellés de toutes mes forces, je les ai chargés „ de toute ſorte d'injures, auſſi bien que le mai„ tre de cette maudite maiſon; je les ai ména„ çés de porter mes plaintes aux Magiſtrats, & „ de les faire punir; je n'ai rien en un mot épar„ gné, pour marquer aux uns & aux autres ma „ juſte indignation, & j'ai eu le déplaiſir de les „ voir rire de ma colere, & de mes ménaces : je „ n'ai rien gagné ſur leurs eſprits.

„ Vous n'avés pas pris le bon parti, ma chere „ Demoiſelle, lui dit la Mere Agnés : on gagne „ plus par la douceur que par l'amertume, & la „ colere. Si vous voulés travailler efficacément à „ la converſion de ces deux perſonnes, il faut „ premierement la demander à Dieu par de fer„ ventes prieres : je vous promets de m'y aider, „ d'adreſſer mes vœux au Ciel, de faire des com„ munions, & des pénitences à cette intention. „ Si le Seigneur daigne exaucer nos prieres, il „ ne manquera pas de leur changer le cœur, & „ de les rendre dociles à vos avis charitables. „ Retournés dans quelques jours dans cette mal„ heureuſe maiſon; & ſi vous y trouvés ces deux „ perſonnes, mettés-vous à genoux à leur pré„ ſence, implorés ſur eux la miſéricorde divine, „ corrigés-les ſans aigreur, avec des paroles dou„ ces & tendres; faites leur connoître l'énormité „ de leur conduite; répréſentés leur avec la mê„ me douceur la miſéricorde de Dieu toute „ prête à les recevoir à pénitence, s'ils veulent „ l'un & l'autre ſe jetter entre ſes bras. Ils vous „ écouteront : vôtre douceur leur gagnera cer-

„ tainement le cœur, & vous aurés la consola-
„ tion de les voir bien-tôt deux grands péni-
„ tens.

La Demoiselle exécuta de point en point tout ce que la Mere Agnès lui avoit dit, & elle eut la consolation de voir l'accomplissement de tout ce qu'elle lui avoit prédit. Ces deux débauchés furent si touchés de la douceur, & de la moderation avec laquelle elle leur parla dans une occasion où elle auroit, ce semble, dû faire feu & flâme, qu'ils se prosternerent à ses genoux, verserent des torrens de larmes, lui demanderent pardon, & lui promirent de changer de vie. Cette sainte femme charmée d'un changement si subit les embrassa, les consola, & les conduisit en même tems chès la Mere Agnès pour la remercier de la bonté qu'elle avoit euë de s'interesser auprès de Dieu par ses prieres, pour obtenir leur conversion. Ce qu'ils firent avec les sentimens de la plus sincere contrition. La Mere Agnès les reçut avec sa charité ordinaire, & leur parla avec tant de douceur & d'efficace, qu'elle en fit de nouvelles créatures. La fille prit le parti de se retirer dans une maison de pénitence, pour y pleurer le reste de sa vie ses débauches passées ; & le jeune homme ména depuis une vie si retirée dans le monde, qu'il devint l'exemple de tout Marseille, ne s'apliquant qu'à la priere, & aux œuvres de charité ; ce qu'il continüa jusqu'à la mort, qui suivant toute aparence fut très-précieuse aux yeux de Dieu.

On ne pousse pas plus loin cette matiere : il faudroit écrire des mains de papier, pour détailler toutes les conversions que cette sainte fille à opperées dans le cours de sa vie. Le zele dont

elle bruloit pour la converſion des pécheurs, la portoit à tout faire, à tout entreprendre, à tout ſoufrir, à tout ſurmonter, à tout vaincre, dès-qu'il s'agiſſoit de concourir à leur ſalut. Elle mettoit tout en uſage à cette fin : elle y emploïoit, on l'a déja dit, les veilles, les prieres, les larmes, les jeunes, les diſciplines ſanglantes, & & les pénitences les plus ſeveres : auſſi rarement eut-elle le déplaiſir d'en entreprendre quelqu'une, ſans y réüſſir. Il ſufiſoit qu'elle parlât une fois à un grand pécheur, quelque endurci, & obſtiné qu'il fût d'ailleurs pour le voir abbattu à ſes pieds, fondre en larmes, faire une confeſſion publique de tous les deſordres de ſa vie, & lui dire „ ma Mere, que voulés-vous que je faſſe ? „ Preſcrivés-moi les loix, & le genre de vie, que „ vous jugerés à propos : impoſés-moi toutes les „ pénitences que vous voudrés : je m'y ſoumets de „ tout mon cœur : je veux changer de vie, & „ reparer le ſcandale que j'ai donné juſqu'à pré- „ ſent au public. " Dieu ſait quelle étoit la joïe, quelle étoit la conſolation de la Mere Agnès, lorſqu'elle voïoit le fruit de ſes prieres, de ſes veilles & de ſes larmes, les bénédictions qu'elle donnoit à Dieu, à qui elle renvoïoit toute la gloire de ces promptes converſions, comme au ſeul principe, & à l'unique ſource de tout bien.

C'étoit avec le même ſuccès, & avec le même empire qu'elle travailloit à la reconciliation des ennemis les plus irreconciliables. On ne détaille pas les faits particuliers : ce qui traineroit trop en longueur. Il ſufit de dire qu'elle ſe portoit à cette œuvre de charité avec tant d'innocentes adreſſes, tant de ſaintes ruſes, & ſur tout avec tant de prudence & de diſcretion, qu'elle ſe

rendoit toûjours maîtreſſe abſoluë de leur eſprit ; & leur gagnoit tellement le cœur par ſa douceur, qu'ils ne pouvoient rien lui refuſer de ce qu'elle exigeoit d'eux, pour marquer que leur reconciliation étoit ſincere, & partoit de cœur. Pacifier leurs quérelles, terminer leurs diferends, accommoder leurs procès, les faire embraſſer viſiter & manger enſemble, vivre comme s'ils n'avoient jamais rien eu à démêler, devenir d'ennemis irreconciliables les meilleurs amis, & même grands confidens, c'étoient les fruits ordinaires des charitables ſoins de la Mere Agnès. Ces converſions, & ces reconciliations ſi fréquentes firent un ſi grand éclat à Marſeille & dans tout le voiſinage, qu'elles lui attirerent à ſon grand regret une eſtime générale. Ce ſera la matiere du Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XXI.

De l'eſtime que le monde faiſoit de la vertu de la Mere Agnès.

LA vertu a quelque choſe de ſi aimable & de ſi charmant, qu'elle ſe fait aimer, & eſtimer non ſeulement de ceux qui la pratiquent conſtamment, & qui en font une profeſſion ouverte, mais même des plus grands pécheurs, qui s'écartent ſans ceſſe de ſes voïes ; & le monde tout corrompu qu'il eſt dans ſes maximes & dans ſes uſages, ne peut s'empêcher de l'aimer, de l'aprouver, de l'eſtimer, de la loüer par tout où elle ſe trouve, de faire un grand

cas, de reſpecter tous ceux qui en ſuivent fidélement les routes. Cette eſtime que les perſonnes veritablément pieuſes n'ont garde de rechercher, qu'elles mépriſent au contraire, & qu'elles fuïent avec toute ſorte de ſoin & d'aplication, eſt une eſpece de recompenſe que Dieu leur donne dans le tems, leur reſervant la gloire dans l'éternité. C'eſt ce centuple qu'il a promis dès cette vie. Elles ont beau ſe cacher, chercher les ténebres, & les nuits les plus obſcures, les lieux les plus écartés, les ſolitudes les plus impénetrables, cacher à leur main droite ce que fait leur main gauche, & à celle-ci ce que fait la droite, dérober à la connoiſſance de ceux avec qui elles vivent, leurs exercices, & leurs pratiques de vertu; Dieu les manïfeſte le plus ſouvent pour leur gloire, & pour en tirer la ſienne ptopre : il les éleve autant qu'elles s'abaiſſent, & place ſur le chandelier ce qu'elles ont caché ſous le boiſſeau.

L'exemple de la Mere Agnès eſt une preuve bien convaincante de cette admirable conduite de la providence du Seigneur. Une fille retirée dès ſa plus tendre enfance dans l'obſcurité d'un Cloître inacceſſible à tout le monde, cachée dans une ſolitude impénetrable, dans l'état du monde le plus pauvre & le plus obſcur; une fille qui n'a de commerce qu'avec Dieu ſeul dans le plus ſecret de ſon cœur, qui a toûjours pris plus de ſoin de cacher ſes vertus, que nous n'en prenons pour l'ordinaire de cacher nos vices; une fille qui ſe publie, & ſe croit en éfet ſans eſprit, ſans diſcernement, ſans prudence, ſans ſageſſe, capable de toute ſorte de maux, incapable de tout bien; une fille qui ſous le voile de l'ignorance la plus groſſiere & la plus materielle, cache toutes

les lumieres que le Seigneur lui communique dans l'oraiſon, & toutes les graces extraordinaires dont le Ciel la favoriſe ſans ceſſe ; une fille qui ne s'étudie qu'à s'attirer le mépris de ſes propres Sœurs, de la ſocieté deſquelles elle ſe juge tout-à-fait indigne, n'oſant pas même prendre la qualité de leur ſeruante ; une fille qui ſe regarde comme l'oprobre & la honte de ſon Couvent, qui ne ſe produit que par les œuvres les plus baſſes, & qui à force de dire & de ſe croire bonne à rien, le perſuade long-tems à ſes propres Sœurs, & à ſes Supérieures mêmes ; cette fille dis-je, s'attire non ſeulement leur eſtime, mais encore l'eſtime des Princes, des Princeſſes, des premiers Seigneurs, & des premieres Dames de la Province, n'eſt-ce pas un prodige digne d'admiration.

Les Généraux de l'Ordre qui l'ont connuë dans le cours de leurs viſites concevoient après l'avoir entenduë, ſondée, examinée une ſi haute idée de ſa vertu, & de ſa ſainteté, que malgré les avis qu'on leur donnoit, les répréſentations qu'on leur faiſoit, les plaintes mêmes qu'on leur portoit, ſur ſon genre de vie ſi extraordinaire, ſi auſtere, & ſi fort au deſſus de la portée d'une fille, & d'une fille d'une ſi foible complexion, ſujete d'ailleurs à des infirmités habituelles ; malgré, dis-je, toutes ces ſortes de répréſentations & de plaintes, qui n'avoient dans les Sœurs que la charité pour principe, ces grands hommes conduits par l'eſprit de Dieu, fort ſpirituels, & très-éclairés dans les voïes du Ciel, après avoir bien examiné, péſé devant Dieu toutes choſes, ne laiſſoient pas d'aprouver, & d'autoriſer toutes ſes pratiques, de lui en donner une permiſſion générale, & même le mérite de l'obéïſſance qu'elle leur demandoit ;

grace extraordinaire, qui trouveroit peu d'exemples dans l'Ordre, & que les Généraux n'accordent qu'à ceux de leurs Religieux, qu'ils jugent après de ſerieux examens d'une éminente ſainteté, & veritablément conduits par l'eſprit de Dieu.

Les uns la traitoient d'Ange incarné, les autres de Seraphine ; ceux-ci la nommoient l'oracle, & l'interprete fidele de la volonté de Dieu, ceux-là l'image de l'Agneau ſans tâche crucifié ; tantôt ils l'apelloient un miroir de toute perfection, tantôt l'abregé de toutes les vertus, quelque-fois une fille céleſte, qui ne tenoit rien de la terre. Tous généralement la qualifioient de l'auguſte nom de ſainte, & la publioient telle dans leurs viſites pour l'édification de leurs Religieux. Ils ne trouvoient pas des expreſſions aſſés fortes, pour faire ſentir la haute idée, qu'ils avoient de ſa ſainteté.

Tous les Confeſſeurs qui de ſon tems ont été chargés de la direction de ſon Monaſtere, ont parlé ſur ſon compte le même langage. Toutes les Supérieures, ſur tout les trois Meres de Paris qui ſe ſuccederent l'une à l'autre, & qui étoient des filles d'une éminente ſainteté, la propoſoient pour modéle à toutes les jeunes Profeſſes. „ Imi-„ tés, leur diſoient-elles, la Sœur Agnès : c'eſt „ une ſainte, une image de toutes les vertus, un „ miroir très-pur d'humilité, de douceur, d'o-„ béïſſance, de pauvreté, de charité ; une ame „ céleſte, dont la converſation n'eſt que dans le „ Ciel, qui ne tient preſque plus à la terre. " Toutes les Religieuſes les plus parfaites, les plus anciennes s'adreſſoient à elle pour prendre ſes conſeils, & lui découvroient leur intérieur avec autant de confiance qu'à leur propre Directeur.

Elles auroient ſouhaité de tout leur cœur, de l'avoir toûjours euë pour Abbeſſe, & malgré ſon extrême repugnance elles l'éliſoient toutes les fois qu'elle étoit éliſible.

Cette eſtime n'étoit pas particuliere à ſes Sœurs; les Religieuſes des autres Monaſteres de Marſeille, d'Aix, de Toulon, & des autres Villes de la Province où ſa réputation avoit volé, n'avoient pas moins de confiance en elle. Elles lui recommandoient leurs afaires les plus importantes, & la conſultoient ſur leur conduite particuliere, & recevoient ſes avis comme autant d'oracles du Ciel. Elles faiſoient un ſi grand cas de ſes réponſes, qu'après les avoir lûës, & relûës vingt, trente fois, elles les conſervoient avec autant de ſoin & de zele que des choſes ſacrées. Il y avoit même de très-pieux & ſavans Eccleſiaſtiques, de ſaints Religieux de ſon Ordre, qui avoient une ſi grande eſtime de la vertu de cette ſainte fille, qu'ils lui donnoient toute leur confiance, la conſultoient dans leurs dificultés, lui communiquoient leurs peines intérieures, & ſe conduiſoient par ſes conſeils, & par ſes avis charitables dans les voïes de la perfection de leur état.

Les grands du monde ſur la haute idée qu'ils avoient de ſa ſainteté, avoient recours à elle dans leurs afaires les plus intereſſantes; les Princes, les Princeſſes, qui paſſoient à Marſeille, l'honoroient de leur viſite, & lui donnoient toute leur confiance. Les Dames du premier rang de la Province entreprenoient de tems en tems des voïages pour la venir conſulter, & écoutoient ſes conſeils, & ſes avis comme autant d'oracles, s'eſtimant très-honorées d'avoir avec elle une heure de converſation, qu'elles préferoient à toutes les parties de plaiſir, qu'on leur préparoit à la Ville,

pour les divertir, & leur faire agréablément paſſer le tems de leur ſéjour. Les Princes & les Princeſſes de la maiſon de Vendôme ne venoient jamais à Marſeille, ſans lui faire l'honneur de la viſiter : leur eſtime pour cette ſainte fille alloit ſi loin, qu'ils ne la quitoient jamais, ſans lui demander de ces petits AGNUS qu'elle travailloit elle-même, & c'étoit pour les porter ſur eux, & pour en faire des preſens aux principales Dames de la Cour, qui leur en avoient demandé.

Une de ſes Sœurs qui étoit préſente à tous les honneurs qu'elle recevoit de la part des premieres Puiſſances, lui dit „ ma Mere, vous avés „ bien beſoin d'humilité, & de vous tenir ſur „ vos gardes contre la vanité & la ſuperbe ; la „ grande eſtime que le monde fait de vous, me „ paroît une tentation bien dangereuſe, & un „ écuëil, où vous pourriés bien faire un triſte „ naufrage : chacun vous regarde comme une „ ſainte : on vous publie telle de toute part. Cet état „ me paroît bien délicat. Vous avés raiſon, ma „ chere Sœur, lui répondit la Mere Agnès : je „ n'ai jamais eu de plus grand fondement de „ craindre pour mon ſalut ; " & ſe tournant du côté de la Sœur Seraphine ſa grande confidente, elle la conjura avec une grande abondance de larmes, & des paroles entrecoupées de ſoûpirs & de ſanglots de prier pour elle. „ J'apréhende, lui dit-elle, que ce que cette „ bonne Sœur vient de me dire, ne m'arrive, „ que la vanité ne me perde : c'eſt ma paſſion „ dominante : il n'y a en moi qu'orguëil, que „ ſuperbe, que préſomption. Ces aplaudiſſemens „ du monde trompé & ſeduit par les fauſſes „ aparences que mon hipocriſie lui fournit, ne „ ſont propres qu'à nourrir en moi cette maudite

» passion, qui a précipité Lucifer du premier
» trône de la gloire dans les enfers : je vous
» conjure donc par tout le zele que vous m'a-
» vés parû avoir pour mon salut, de demander
» à Dieu par de ferventes prieres que le monde
» m'oublie, qu'on ne pense pas plus à moi
» que si je n'avois jamais été, qu'on me laisse
» vivre tranquille dans ma solitude, & qu'il
» ne se parle plus de moi que si je n'étois pas. "
La Sœur Seraphine le lui promit ; mais pour mieux obtenir cette grace qui lui tenoit si fort à cœur, elle y ajoûta ses propres prieres, & la demanda à Dieu avec une si grande abondance de larmes, & une si parfaite éfusion de cœur ; elle réïtera si souvent cette priere, qu'elle fut exaucée, mais pour deux années seulement ; & par un prodige merveilleux & sans exemple, qu'on ne sauroit assés admirer, qu'on auroit même peine à croire, si des personnes aussi dignes de foi que les Religieuses, qui l'ont écrit, & le Pere Confesseur lui-même ne l'assuroient comme témoins oculaires, elle tomba tout-à-coup l'espace de deux années dans un si grand oubli, qu'on n'en parloit pas plus que si elle n'avoit jamais été au monde, ou qu'elle n'eût jamais été connuë de qui que ce soit. Elle ne recevoit ni visites, ni lettres, pas même de sa propre famille ; personne ne s'avisoit de demander de ses nouvelles, non plus que de ses Agnus pour lesquels il y avoit eu durant un très-long tems une espece de sainte fureur. On auroit dit en un mot qu'elle n'avoit jamais été connuë de personne, tant elle étoit oubliée.

Elle a souvent avoüé à la Sœur Seraphine, & à quelques autres de ses confidentes, qu'elle n'a pas passé un tems plus doux & plus agréable

dans la Religion ; elle l'apelloit un tems de grace, un tems de conſolation, deux années de Jubilé. Les Religieuſes cependant ne ſavoient que penſer de ce changement ſi ſubit ; elles ne ſavoient à quoi l'atribüer. „ Quel miſtere eſt celui-ci, ſe „ diſoient-elles les unes aux autres ? Nôtre Mere „ ne parle plus à perſonne du déhors : elle ne „ reçoit plus de viſites, dont elle étoit accablée „ autrefois : perſonne ne lui écrit : elle n'eſt plus „ conſultée de qui que ce ſoit : ſes propres pa„ rens l'ont tout-à-fait oubliée : il n'eſt qui que „ ce ſoit, qui s'aviſe de demander de ſes nou„ velles : on ne demande plus de ſes AGNUS aux„ quels on avoit une ſi grande foi, qu'on ne „ pouvoit en fournir à tous ceux qui en deman„ doient. On ne parle plus d'elle dans le monde, „ non pas même dans la Ville, où l'on ne ſa„ voit s'entretenir que de ſa vertu & de ſa ſain„ teté. Elle y eſt à préſent autant inconnuë que „ la moindre de nous ; en un mot elle eſt to„ talement oubliée. ‘, Ces pauvres filles ne ſachant que penſer là-deſſus, ne ſavoient auſſi que dire, & pliant les épaules elles reſtoient dans un profond ſilence, toutes conſternées d'un changement auſſi extraordinaire & auſſi peu attendu, tandis que la Mere Agnès faiſoit éclater par toute ſorte de demonſtration la joïe exceſſive que lui cauſoit ce grand délaiſſement des créatures, après lequel elle avoit ſoûpiré durant ſi long tems, demandé avec tant de zele, & mérité par les ferventes prieres qu'elle avoit fait pour cela.

Ce tems de bénédiction, & en quelque façon de béatitude fut trop court pour elle, & pour contenter le déſir ardent qu'elle avoit de vivre toûjours inconnuë. Les deux années ne furent pas plûtôt terminées, que les viſites, les lettres de

consultation recommencerent tout-à-coup, & de toute part ; la dévotion aux AGNUS qu'elle travailloit, se renouvella avec plus d'ardeur que jamais. Le Pere Confesseur fut tout-à-coup accablé de lettres, que des personnes de la premiere distinction lui écrivoient de toute part, pour le prier de les recommander aux prieres de la Mere Agnès, & lui demander de ses AGNUS ou quelque autre chose, qui eût servi à son usage. Il avouë qu'il ne savoit que penser d'un changement si subit, tant il lui paroissoit extraordinaire. Un si prodigieux concours de toute part après un oubli total, & général dont il avoit été le témoin, & cela tout-à-coup, sans qu'aucun nouveau cas l'eût occasionné, c'est (il le confesse) ce qu'il n'auroit jamais pû comprendre, si la Sœur Seraphine ne lui avoit dit, & attesté, qu'elle savoit de science certaine que la Mere Agnès avoit demandé à Dieu par grace speciale cet oubli & ce delaissement général du monde, faveur qui lui avoit été accordée pour deux années seulement, quoi qu'elle l'eût demandée pour toute sa vie.

Après ce retour de confiance au mérite & à la vertu de la Mere Agnès il arriva plusieurs cas extraordinaires, qu'on ne détaille pas, pour éviter la longueur : mais il y en a deux, qu'on ne sauroit passer sous silence. Une Dame de Marseille de la premiere dinstinction, aïant oüi parler en plusieurs compagnies de la vertu & de la sainteté de la Mere Agnès, souhaita passionnément de la voir, & de s'entretenir pendant quelque tems avec elle, faveur qui lui fut accordée. Elle fut si touchée, & si édifiée de sa conversation, & conçut une si haute idée de sa vertu, qu'elle pria avec beaucoup d'instance la Mere Portiere, de

de lui procurer quelque choſe qui eût ſervi à ſon uſage, quand ce ne ſeroit qu'une lettre écrite de ſa main. La Mere Portiere pour contenter ſon zele & ſa dévotion, lui donna un reſte de voile, dont elle ne ſe ſervoit plus depuis long-tems, qu'elle reçut avec beaucoup de reſpect, & de reconnoiſſance.

Cette pieuſe Dame ſoufroit depuis long tems des inſomnies très-longues, & très-fréquentes, qui lui faiſoient traîner une vie très-languiſſante : elle avoit uſé de tous les rémedes qu'on lui avoit ordonné, mais fort inutilement : elle n'y trouvoit aucun ſoulagement. Voïant l'inutilité des rémedes naturels, elle eut recours aux ſurnaturels ; & pleine de foi & de confiance en la vertu & au mérite de la Mere Agnès, dès-que les inſomnies l'attaquoient, elle couvroit ſa tête du morceau de ſon voile qu'elle avoit reçu ; & en même tems elle dormoit tranquillement. C'eſt elle-même, qui l'a déclaré aux Religieuſes en préſence de leur Confeſſeur, leur ajoûtant que ce prodige ſe renouvelloit toutes les fois qu'elle ſe trouvoit dans le cas de ne pouvoir pas dormir.

Le ſecond cas regarde un Gentilhomme d'Aix, homme très-pieux & fort apliqué aux œuvres de charité. Aïant oüi parler de la vertu de la Mere Agnès qu'il ne connoiſſoit pas, il ſouhaita d'avoir une converſation avec elle, & de lui découvrir ſon intérieur. Il ſe porta pour cela à Marſeille, & conçut dans l'entretien, qu'il eut avec cette ſainte fille une ſi grande eſtime de ſa vertu, & fut ſi charmé de ſes diſcours, & de ſes lumieres, qu'il ſouhaitoit de tout ſon cœur, ſelon ce qu'il diſoit, de les avoir ſi bien imprimés dans ſon eſprit, qu'ils ne s'en fuſſent jamais éfacés, & qu'il ne pût jamais les perdre de

vûë. Il la suplia d'agréer, qu'il lui fût permis de prendre quelque-fois la liberté de lui écrire, pour lui communiquer ses peines, & ses dificultés ; à quoi elle consentit agréablément, ne craignant pas le travail, dès-qu'il s'agissoit de la gloire de Dieu, & du salut du prochain. Ce Gentilhomme l'informoit exactement de tout ce qui se passoit dans son intérieur, & recevoit ses réponses avec autant de respect & de soumission que si Dieu lui parloit par sa plume. Après avoir lû & relû ses lettres, il les conservoit aussi précieusement que des reliques. C'étoit en éfet dans ce point de vûë qu'elle les regardoit. Il lui arriva dans ce tems-là un cas de la derniere consequence, où l'honneur se trouvoit fort intereſſé. La tentation fut des plus violentes : il y succomba, & forma la résolution de tirer raison de l'injure qu'il avoit reçûë, dans cette pensée qu'il ne convient pas à un Gentilhomme de soufrir une insulte, sans en demander satisfaction à sa partie. Il ne voulut néanmoins rien entreprendre sans consulter celle qu'il regardoit comme son oracle. Il lui exposa le fait dans une longue lettre, qu'il lui écrivit, & lui demanda son avis sur ce cas si délicat : cette sainte fille lui fit une réponse véritablement digne d'elle, que ce Gentilhomme lut & relut avec une grande abondance de larmes, & le cœur pénetré d'une si vive douleur à la vûë de la malheureuse résolution, qu'il avoit formée, de venger l'injure, qu'il avoit reçûë, qu'il fit sur le champ un propos ferme & constant de la pardonner, de l'oublier entierément, & d'en faire un sacrifice au Seigneur : ce qu'il exécuta avec la générosité d'un parfait chrêtien. Il confessa depuis que la réponse de la Mere Agnès lui avoit tellement touché le

cœur ; qu'il ne trouva plus de dificulté à faire un sacrifice, qui jusqu'alors lui avoit paru impossible, & qui est sans contredit le plus grand, que les personnes de qualité puissent faire au Seigneur, & celui où ils éprouvent les plus grands obstacles : ce qui fait sentir le grand empire que cette sainte fille avoit sur les esprits & sur les cœurs, & la grande estime que le monde faisoit de sa vertu & de sa sainteté. Cette estime générale parut principalément après sa mort : ce qu'on rappellera en son lieu.

CHAPITRE XXII.

Le grand empire que la Mere Agnès avoit sur le Démon.

IL ne faut pas que l'homme se flate, ni qu'il se répreſente son sort plus heureux qu'il n'est en éfet : sa vie sur la terre est une guerre continüelle ; & il sufit d'être homme, pour être exposé à la tentation. Outre qu'il en porte le principe en lui-même, & dans sa propre chair, qui livre une guerre sans relâche à son esprit, il a encore au déhors un ennemi irréconciliable, qui comme un lion rugissant rode sans cesse autour de lui, pour tâcher de le dévorer & de le perdre. C'est ainsi que parle le Prince des Apôtres. Celui-là donc s'abuseroit grossierément qui se flateroit de pouvoir vivre en ce monde sans tentation. La paix n'est pas le partage de l'homme mortel, moins encore de l'homme chrêtien. Sa profession est une espece d'engagement dans une

milice qui ne finit qu'avec sa vie. L'Eglise dont il est membre, est apellée pour cela militante ; le Ciel où il aspire, est un lieu de conquête, & une couronne qui n'est promise qu'aux victorieux. Toutes les créatures sont presque autant d'ennemis, qu'il a à combattre ; & tout ce vaste univers n'est, à proprement parler, qu'un grand champ de bataille, où tous les hommes occupent à la verité des rangs diferens, mais où nul ne peut se dispenser de se trouver dans la mêlée.

Il n'est point de lieu, quelque retiré qu'il soit, point de solitude assés écartée, assés impénetrable, point de vie assés sainte, point de profession assés parfaite, qui puisse mettre l'homme à couvert des tentations du Démon : il s'éforce d'autant plus de le perdre, qu'il le connoit plus parfait, & qu'il lui voit faire de plus grands progrès dans la vertu. Tout ce que nous lisons dans les vies des plus saints Solitaires, des Pauls, des Antoines, des Hilarions, des Benoits, des Bernards, des François, en sont des preuves démonstratives. Mais sans aller chercher si loin l'exemple de la Mere Agnès en est une conviction bien sensible. On trouvera peu de vies plus parfaites que la sienne, & de vertus plus solides & plus constantes que celle de cette sainte fille. Elle n'a pas laissé d'être exposée aux plus cruelles tentations du Démon : elle a soutenu contre lui les assauts les plus violens, & n'a cessé de combattre contre cet ennemi du salut de l'homme qu'en cessant de vivre.

On ne s'arrête pas à ces aparitions monstrueuses si souvent réïterées sous les figures les plus bizarres, & les plus afreuses, lorsque durant la nuit elle vâquoit toute seule à l'oraison. Elle ne les jugeoit pas mêmes dignes de son attention, &

avec un ſigne de Croix elle les diſſipoit, & les faiſoit diſparoître. On ne parle pas non plus des piéges que cet eſprit malin lui tendoit, des violentes ſecouſſes qu'il lui donnoit, pour l'abatre & la renverſer, des coups meurtriers qu'elle en recevoit : on paſſe tout cela ſous ſilence, pour ne s'arrêter uniquement qu'aux diferentes tentations qu'il lui livra, tantôt de vanité, tantôt d'ambition, quelquefois d'impureté, d'autre-fois de déſeſpoir, ſouvent de préſomption, de penſées contre la foi, & preſque de tous les vices, dont elle avoit le plus d'horreur. Il ne la laiſſa jamais en répos juſqu'à la mort, & ce fut à ſa derniere maladie, qu'il lui livra les combats les plus violens : on le dira en ſon lieu.

Elle étoit encore jeune Profeſſe, lorſque le Démon l'attaqua avec des armes très-dangereuſes à une vertu naiſſante, peu expérimentée dans ces ſortes de combats. Il lui inſinüa dans l'eſprit qu'étant la Religieuſe la plus zélée, la plus fervente & la plus vertueuſe du Couvent, elle devoit moderer ſes auſtérités exceſſives, qu'elle avoit juſqu'alors pratiquées, & ſe conſerver pour le bien & l'avantage de ſon Monaſtere, dont elle faiſoit la principale gloire, & dont elle étoit le ſoûtien ; que macerant ſon corps avec tant de rigueur, & ſi peu de diſcretion, elle abrégeroit ſes jours, ce qui ſeroit d'un très-grand préjudice pour toutes ſes Sœurs, qui avoient un grand interêt à ſa conſervatiou ; que la reputation de ſa ſainteté leur attirant une foule d'amis & de bienfaiteurs, elles couroient grand riſque de les perdre tous après ſa mort, ce qui cauſeroit la ruine enſuite du Monaſtere, à la conſervation duquel elle ne devoit pas être indiferente, lui ajoûtant d'ailleurs qu'elle ne pouvoit pas ignorer que la

loi de Dieu défend d'être homicide de soi-même ; qu'elle la seroit certainement, si elle continüoit le genre de vie qu'elle avoit commencé.

Toute jeune qu'étoit notre sainte fille, elle connut aisément la ruse du Démon ; & s'abaissant autant qu'il vouloit l'élever, elle lui répondit „ à ce que je vois Esprit tentateur, tu ne „ me connois pas : tu n'aurois garde de m'a- „ procher avec des armes si foibles. Je suis de „ toutes les pécheresses la plus grande & un mon- „ stre de Religion, l'oprobre & la honte de ce „ saint Monastere, où l'on ne me soufre que „ par un excès de charité. Si on ne compatis- „ soit à ma jeunesse, on m'en auroit déja cent „ fois chassée comme une incorrigible, & tu veux „ me persuader que je lui suis fort nécessaire. „ Où est ton esprit ? Tu ne sais que trop que j'ai „ mille fois mérité l'enfer, & que ce n'est que „ par une pénitence très-severe que je puis atten- „ dre de m'en garantir, de fléchir la miséri- „ corde de mon Dieu, & d'obtenir le pardon „ de ma vie abominable. Je n'ai pas encore com- „ mencé de la faire : mais j'en forme à ce moment „ la résolution. " Et sortant la cruelle discipline, dont elle se servoit, elle la prit avec tant de violence, qu'elle se déchira impitoïablément. Elle s'humilia, & s'anéantit devant Dieu : elle redoubla toutes ses mortifications, & avec ces sortes d'armes si terribles au Démon, comme parlent les Peres de l'Eglise, elle le mit en fuite. Il la laissa, non pas pour long-tems ; il ne se rebute jamais, quelque vaincu qu'il soit : sa defaite au contraire l'anime.

Il revint en éfet à la charge avec de nouvelles armes ; & sous un faux prétexte du bien & de l'avantage de sa maison, il la tenta d'ambition,

lui ſuggerant avec beaucoup d'adreſſe, qu'étant la plus reguliere du Couvent, la plus exacte à toutes les obſervances, & d'ailleurs celle qui avoit le plus d'eſprit, elle devoit travailler à ſe faire élire Abbeſſe : qu'elle feroit dans cet emploi des biens infinis ; que ſes exemples joints à la qualité de Supérieure, & à l'autorité qu'elle lui donneroit, exciteroit toutes les Religieuſes, & les animeroit à la pratique de toutes les vertus conformes à leur état & à leur profeſſion ; lui ajoûtant qu'elle pourroit tout entreprendre pour la gloire de Dieu, & la reforme de ſon Monaſtere ; qu'elle auroit la conſolarion de voir autant d'imitatrices de ſes vertus, & de ſon zele pour l'obſervance reguliere, qu'elle auroit de Religieuſes ſous ſa ſage conduite.

„ Tu me prends par mon foible, maudit „ ſerpent, lui répondit la Mere Agnès : tu ſais, „ & tu ne connois que trop, qu'il n'y a en „ moi qu'orgueïl, que vanité, que ſuperbe ; „ que c'eſt lá ma paſſion dominante ; c'eſt pour „ cela que tu me tentes d'ambition : mais tu ne „ gagneras rien avec toutes tes ruſes & tes adreſ- „ ſes. Par la grace de Dieu je me connois, & „ mes Sœurs me connoiſſent auſſi telle que je „ ſuis : elles ne ſont pas capables de prendre le „ change : tes fades flateries ne me ſeduiront pas „ non plus : me connoiſſant, je ſai que je n'ai „ ni eſprit, ni diſcernement, ni prudence, ni „ ſageſſe, moins encore d'expérience ; & tu veux „ que je penſe à me faire élire Abbeſſe. Incapa- „ ble de me gouverner moi-même, pretends-tu „ me perſuader de travailler à gouverner les „ autres. N'aïant pas encore bien apris l'art d'o- „ béïr, crois tu que je m'ingererai de com- „ mander. Quelle folle & extravagante idée !

„ Aprens, eſprit malin, que bien loin de dé-
„ ſirer d'être la premiere du Couvent, je ſou-
„ haite de tout mon cœur d'être toute ma vie
„ la derniere, & la plus mépriſée ; d'être toû-
„ jours regardée comme la ſervante des autres,
„ qualité que je tâcherai de mériter à l'avenir
„ par mes ſoins, & par mon aplication à ren-
„ dre à toutes mes Sœurs tous les ſervices,
„ dont elles me jugeront capables. On ne m'a
„ pas juſqu'à préſent jugée propre à remplir
„ le plus petit ofice de la maiſon, & tu me
„ propoſe le plus grand, & le plus important,
„ qui eſt celui d'Abbeſſe : pour un eſprit fin &
„ ruſé tu penſe bien groſſierément. Retire toi
„ loin de moi. " Le Démon ne pouvant ſou-
tenir les inſultes de cette ſainte fille, moins en-
core ſa profonde humilité, ſe retira confus, &
la laiſſa en repos ſur le ſujet de l'ambition.

Il l'attaqua par un endroit plus dangereux :
ce fut par des penſées contraires à la foi, & à
la pureté : c'étoient des combats journaliers,
qu'elle avoit à ſoutenir. Il lui mettoit dans l'eſ-
prit que Jeſus-Chriſt n'eſt pas Fils de Dieu,
mais un pur homme comme tous les autres ; que
tous les Miſteres les plus auguſtes de la Reli-
gion ſont des fables inventées des hommes, pour
en ſeduire d'autres ; que le culte divin qu'elle
rendoit à l'Euchariſtie, étoit une veritable ido-
latrie ; que la ſainte Vierge ne mérite pas plus
d'honneur, que le reſte des femmes, & que
celui qu'on lui rend eſt veritablément ſuperſti-
tieux, & mille autres blaſphemes de cette nature,
que cette ſainte fille repouſſoit avec tout ce qu'elle
avoit de force. „ Je ſuis, diſoit-elle au Démon,
„ fille de l'Egliſe, & très-ſoumiſe à ſa foi, &
„ à ſes déciſions. Je ne puis ignorer qu'étant

„ toujours guidée par le ſaint Eſprit, ſes ora-
„ cles ſont la verité même, tandis que le men-
„ ſonge, dont tu es le Prince, fait ton cara-
„ ctere diſtinctif. Retire-toi loin de moi, mau-
„ dit ſerpent : tu ne trouveras aucune place dans
„ mon eſprit pour tes phantômes, tes illuſions,
„ moins encore pour tes blaſphêmes, tes erreurs
„ & tes impietés.

Cet eſprit ſuperbe & orgueïlleux ne pouvant ſoûtenir les mépris de cette ſainte fille étoit contraint de l'abandonner ; mais c'étoit toujours pour peu de tems : il revint bien-tôt à la charge, & l'attaqua contre la vertu de la ſainte pureté, rempliſſant ſon eſprit de millé penſées impures, & ſon imagination des plus ſales idées. De toutes les tentations celle qui regarde la pureté, a toujours été celle que les plus grands Saints ont le plus apréhendé : ce qui les obligeoit de récourir aux plus violens rémedes. Les uns ſe ſont jettés dans des étangs glacés, pour abbattre le feu d'une concupiſcence émuë. Les autres ſe ſont roulés ſur la nége, dans les ronces & les épines. Le grand Apôtre confeſſe qu'il en fut lui-même allarmé. Notre ſainte fille en fut veritablément allarmée ; & ſans s'amuſer à combattre, & à diſputer avec ces ſales idées, dont le Démon rempliſſoit ſon imagination, elle ne ſongeoit qu'à les chaſſer, à les diſſiper par des diſciplines ſanglantes, par des ceintures de fer hériſſées de pointes aiguës, dont elle ſe ceignoit les reins ; par des veilles continüelles, par de longues prieres, par des jeunes les plus auſteres, juſqu'à ne prendre d'aucune ſorte de nourriture ; en marchant nuds pieds les heures entieres dans la nége, en s'humiliant & s'anéantiſſant devant Dieu ; & par mille injures atroces, qu'elle diſoit au Démon, „ Retire-

„ toi, maudit, lui disoit-elle : il faut que tu sois „ bien vilain, bien impur, puisque tu ne tra- „ vailles qu'à inspirer les choses du monde les „ plus sales, & les plus impures. " C'étoit ainsi que cette sainte fille triomphoit du Démon de l'impureté, & qu'elle nous aprenoit à le vaincre. Ce genre de Démons selon la parole de Jesus-Christ, ne se chasse que par le jeune & la priere.

De toutes les tentations auxquelles le Démon l'assujetit, celle du désespoir fut la plus dangereuse pour elle. Il lui mit dans l'esprit qu'elle étoit réprouvée, & qu'il n'y avoit point de salut à attendre pour elle ; que toutes ses bonnes œuvres, que toutes ses pénitences, toutes ses mortifications n'aïant pour principe que son hipocrisie, son orgueïl, & sa vanité, étoient horribles aux yeux de Dieu ; qu'il l'avoit réjettée, & éfacée du livre de vie. Sa profonde humilité, qui lui donnoit les mêmes sentimens que ceux que le Démon lui inspiroit, rendit cette tentation bien délicate, & très-dangereuse ; si elle ne l'abbatit pas, elle en fut bien ébranlée : ce qui l'obligea de recourir aux lumieres de son Confesseur, à qui elle la découvrit, non pas comme une tentation, mais comme un malheureux état, où elle croïoit d'être tombée. „ Hélas ! mon cher Pere, „ lui dit-elle, n'ai-je pas tout sujet de craindre „ d'être réjettée du Seigneur : il resiste aux su- „ perbes, & n'exauce que les prieres des hum- „ bles. Or n'y aïant en moi qu'orgueïl, que va- „ nité & qu'hipocrisie, quelle aparence que Dieu „ m'exauce ? Et n'ai-je pas tout fondement d'a- „ préhender, qu'il m'ait tout-à-fait réjettée ? „ Toutes mes actions en aparence les plus par- „ faites, étant toutes corrompuës par ce maudit

„ levain pharisaïque, ne sont-elles pas exécrables
„ à ses yeux, & dignes de ses chatimens éter-
„ nels ?

„ Vous raisonnés, ma chere fille, lui dit le
„ Pere Confesseur, sur de faux principes, & vous
„ ne comprenés pas, que c'est ici une tentation
„ du Démon, qui veut vous perdre, malgré la
„ bonté de Dieu, qui veut vous sauver. Vos
„ actions, dites-vous, n'ont que l'orgueïl, &
„ l'hipocrisie pour principe ; or je vous deman-
„ de, si personne ne vous voïoit ; si éloignée de
„ la vûë de toutes les créatures, vous n'aviés
„ que Dieu seul pour témoin de vos actions, ne
„ pratiqueriés-vous pas les mêmes vertus ? Ne
„ feriés-vous pas les mêmes pénitences ? Je les fe-
„ rois sans doute encore plus volontiers, répon-
„ dit-elle : je les dérobe autant que je le puis,
„ à la connoissance de mes Sœurs. Sur quel fon-
„ dement pensés-vous donc, que ce n'est que
„ l'orgueïl & l'hipocrisie, qui vous font agir,
„ lui repliqua le Confesseur ? Rejettés donc
„ avec mépris cette tentation du Démon, &
„ humiliés-vous devant Dieu. " Ce peu de pa-
roles calmerent & tranquillisérent son esprit pour
un tems. Je dis pour un tems ; puisque c'est la
tentation qui l'a le plus cruellement tourmentée
durant tout le cours de sa vie, sur tout à sa
derniere maladie, comme on le verra en son
lieu.

Cet esprit tentateur voïant avec rage & dé-
sespoir l'inutilité de ses attaques contre la Mere
Agnès, tourna ses armes du côté de ses Novices,
tandis-qu'elle étoit leur Mere Maîtresse. Entrant
un soir dans la chambre d'une qui étoit un peu
incommodée, pour l'aider à se coucher, elle la
trouva toute éfrayée, disputant depuis quelque

tems avec le Démon, qui la ſollicitoit de ſortir du Novitiat, & de retourner dans le monde, lui diſant qu'elle n'avoit pas aſſés de ſanté, pour ſoutenir un état auſſi auſtere que celui des Capucines; que Dieu ne l'y avoit jamais apellée, qu'elle s'y étoit engagée trop légérément, & qu'elle s'y perdroit infailliblement, tandis qu'elle ſe ſauveroit dans le monde, où Dieu la vouloit, & où il lui promettoit mille avantages dont elle ſeroit privée dans la Religion, lui ajoûtant qu'elle n'y trouveroit jamais de repos, & qu'il lui livreroit une guerre continüelle.

Dès-que la Mere Agnès parut ſur la porte de la chambre de ſa Novice, le Démon la laiſſa, & diſparut, lui diſant qu'il ne pouvoit reſter en préſence de ſa Maitreſſe, qu'elle étoit ſa plus cruelle ennemie, mais qu'il ſauroit bien ſe venger ſur ſes Novices. Celle-ci voïant entrer la Mere Agnès dans ſa chambre ſe proſterna d'abord à ſes pieds, & lui embraſſant les genoux, elle la ſuplia avec une grande abondance de larmes de ne pas l'abandonner, de ne pas la laiſſer ſeule, de l'aider de ſon ſecours contre les attaques du Démon, & lui raconta le combat qu'elle venoit de ſoûtenir, les ménaces que cet Eſprit malin lui avoit faites, & la crainte qu'il avoit eu de ſa préſence, qu'il n'avoit pû ſoûtenir: ce qui l'avoit obligé de ſe retirer, & de la laiſſer en repos.

La Mere Agnès qui n'apréhendoit pas tant la préſence du Démon que celui-ci apréhendoit la ſienne, après avoir tendrément embraſſé ſa Novice, après l'avoir conſolée, & promis de ne pas l'abandonner, l'exhorta à ne pas le craindre, & la raſſura contre ſes attaques, lui diſant qu'avec un ſigne de Croix elle les mettroit tous

en fuite, conſeil que cette innocente fille ſuivit dans la ſuite, & qui lui réüſſit toûjours. Mais comme ce tentateur ne ſe rebutoit pas, & que ſes attaques étoient journalieres, & ſi fréquentes, qu'elle en perdoit tout-à-fait le repos, elle en parla encore à la Mere Maitreſſe, qui lui donna un ſouverain rémede, pour l'en défaire pour toûjours: ce fut de la venir joindre à ſa chambre toutes les fois que le Démon l'attaqueroit, & de lui commander d'y venir avec elle: ce que la Novice exécuta ponctuellement. Mais à peine lui avoit-elle fait ce commandement, & pris le chemin de la chambre de la Mere Maitreſſe, que le Démon diſparoiſſoit, tant il apréhendoit ſa préſence. Ce cas eſt très-ſouvent arrivé à cette ſainte fille: c'eſt d'elle-même qu'on l'a apris. Il eſt également arrivé à pluſieurs autres de ſes Novices; dès-qu'elles étoient agitées des tentations contre la foi, contre la pureté, des tentations de crainte & de déſeſpoir, il leur ſufiſoit d'aprocher leur Mere Maitreſſe, de jetter les yeux ſur elle, ſans même lui en parler, pour en être ſur le champ délivrées. Elles avoient ſoin de ſe communiquer entre elles ce ſouverain rémede, dont elles faiſoient toutes une heureuſe expérience.

Le Pere Confeſſeur raporte un fait des plus extraordinaires ſur cette matiere: il le tient de la Novice même à qui le cas eſt ſouvent arrivé. Il dit que cette fille travaillée de toute ſorte de penſées deshonnêtes, & contraires mêmes à la foi, s'aviſa de ménacer le Démon, s'il ne la laiſſoit en repos, d'en avertir la Mere Maitreſſe, & que dans le moment le Démon la laiſſa; & toutes ſes horribles penſées qui la tourmentoient ſi fort, furent diſſipées, lui ajoûtant que cette ménace lui aïant une fois réüſſi, elle s'en ſervit

dans la ſuite avec le même ſuccès toutes les fois que le Démon l'aprochoit, pour la tenter, juſques-là que cet eſprit ſuperbe ne pouvant plus long-tems ſoûtenir une ménace auſſi puerile, la laiſſa à la fin tranquille, & n'oſa plus l'aprocher, pour la tenter.

„ Avoüés, mon Pere, lui diſoit cette Novice, „ que nôtre Mere Maitreſſe eſt bien puiſſante de- „ vant Dieu, puiſque ſon ſeul nom fait trem- „ bler & fuïr le Démon. Elle fait tous les jours „ des miracles en ma faveur; ſans elle je ne „ joüirois pas d'un moment de repos: cet eſ- „ prit malin me pourſuivroit nuit & jour comme „ il faiſoit autrefois, tantôt par des viſions afreu- „ ſes, le plus ſouvent par les penſées les plus „ horribles & les plus exécrables, qui puiſſent „ entrer dans l'eſprit: auſſi puis-je vous aſſurer „ que je ne le crains point, que je me môque à „ préſent de tous ſes vains éforts. Avec ces trois „ paroles je le dirai à nôtre Mere, je le mets en „ fuite, & j'en ſuis toûjours victorieuſe. Si „ vous donnés, mon Pere, ce rémede à nos „ Sœurs, elles feront la même expérience. " Ce Révérend Pere ajoute que pluſieurs autres Novices de la Mere Agnès lui ont ſouvent aſſuré à peu près la même choſe: ce qui prouve, conclud-il, le grand empire que cette ſainte fille avoit ſur cet eſprit tentateur.

La Sœur Seraphine, dont nous avons déja ſi ſouvent parlé, raporte que ſe trouvant elle-même dans l'état du monde le plus triſte par la violence des tentations dont elle étoit ſans ceſſe agitée, contre la foi, contre la pureté, contre la charité, mais ſur tout contre l'eſperance & la confiance qu'elle devoit avoir en la miſéricorde de Dieu, n'aïant au bout des levres que des

blaſphêmes exécrables, qu'elle croïoit veritablément prononcer, malgré l'extrême horreur qu'elle en avoit, aïant toûjours dans l'eſprit que la terre devoit s'ouvrir ſous ſes pieds, pour l'engloutir vivante dans les enfers, comme autrefois Coré, Dathan, Abiron, & leurs complices, après avoir long-tems ſoûtenu ce triſte état avec beaucoup de ſoumiſſion aux ordres de la divine providence, dans la penſée qu'elle le permettoit ainſi, pour l'éprouver, & la purifier par la tentation, elle entendit dire aux autres Novices ſes compagnes, que pour en être délivrée, il ſufiſoit d'aprocher la Mere Maitreſſe, elle prit la réſolution de lui découvrir ſon état; & elle aſſure qu'elle en fit une heureuſe expérience; que dès le moment qu'elle l'aprocha, toutes ſes tentations furent diſſipées: ce qui lui donna une ſi grande confiance en elle, qu'elle ne pouvoit preſque plus la perdre de vûë: ce fut dans la ſuite du tems l'unique reſſource dans toutes les attaques, que le Démon lui livroit. Du plus loin qu'elle l'apercevoit, elle étoit guérie de toutes ſes peines intérieures; & elle ajoûte qu'aïant paſſé des journées entieres auprès d'elle, ſur tout lorſqu'elle étoit malade, elle n'avoit jamais éprouvé la moindre tentation, ni la moindre penſée contraire à la vertu & à la perfection de ſon état, & finit en diſant, que toutes celles qui ſe trouvoient dans le même cas, jouiſſoient du même privilege, & recevoient le même avantage de ſa préſence.

Cette puiſſance que la Mere Agnès avoit ſur le Démon, n'étoit pas bornée dans l'intérieur de ſon Cloitre, & en faveur de ſes Sœurs. Les perſonnes du déhors, qui avoient en elle leur confiance, recevoient le même avantage de ſa

préſence. Il leur ſufiſoit de mettre la main à la plume pour lui découvrir leurs tentations : le Démon les laiſſoit en même tems : toutes leurs peines étoient ſur le champ diſſipées : c'eſt ce qu'elles ont ſouvent déclaré, & on ſeroit trop long & ennuïant, ſi on entreprenoit de raporter tous les faits particuliers ; on ſe contente d'en raporter deux. Le premier regarde une Dame de Marſeille agitée depuis long-tems de penſées ſi extravagantes, & ſi horribles, que quoi qu'elle eût une grande confiance à ſon Confeſſeur ; elle n'oſoit néanmoins les lui découvrir. Sur la réputation de la Mere Agnès qu'elle n'avoit jamais vûë, elle forma la réſolution de lui faire une viſite. Pleine de confiance en ſa vertu elle lui découvrit toutes ſes peines avec une grande abondance de larmes ; la Mere Agnès ſenſible à ſon état la conſola ; & à meſure qu'elle lui parloit ; toutes ſes peines ceſſoient, & elle ſe trouvoit dans un grand calme ; mais dès-qu'elle la quittoit, le Démon la reprenoit, & l'agitoit à ſon ordinaire : ce qui l'obligeoit de revenir à la charge, & de recourir au même remede, diſant pour s'excuſer auprès de la Mere Agnès ſur ſon importunité, qu'elle trouvoit le Paradis auprès d'elle, & l'enfer dès-qu'elle s'en étoit éloignée ; qu'elle ſouhaiteroit de tout ſon cœur pouvoir ne la jamais quitter ; & qu'elle trouveroit par-là la paix & la tranquillité ; qu'elle cherchoit inutilement depuis ſi long tems. La Mere Agnès veritablément touchée de compaſſion lui dit, „ Ma-„ dame, retirés-vous ; Dieu vous délivrera à „ l'avenir de tous ces phantômes, qui vous trou-„ blent, & qui vous agitent. Soïés lui bien „ fidéle, & je vous promets que vous ſerés ſou-„ lagée de toutes vos peines. “ C'eſt ce qui

arriva

arriva comme la Mere Agnès le lui avoit prédit : auſſi ne pouvoit-elle ſe laſſer de publier la ſainteté de ſa bienfaitrice, & de dire par tout que les Capucines renfermoient dans leur Couvent un tréſor caché, qu'on ne pouvoit aſſés eſtimer.

Le même cas arriva à une jeune Demoiſelle de la même Ville, agitée des mêmes peines, & des mêmes tentations contre la foi, contre la pureté, contre l'eſperance ; elle avoit parcouru tous les Confeſſeurs de la Ville, pour trouver quelque rémede à ſon mal & quelque ſoulagement à ſes peines : mais c'étoit toûjours inutilément & ſans ſuccès. On l'adreſſa à la Mere Agnès : elle s'y rendit, & en même tems qu'elle l'entendit marcher dans le Parloir, elle ſentit dans ſon cœur une ſecrete joïe, & une ſi grande paix intérieure, qu'elle ne put s'empêcher de lui dire au premier abord, „ ma Mere votre aproche m'a „ été ſi favorable, que tous mes troubles ſe ſont „ en un inſtant diſſipés. Je ne puis donc vous „ parler de mes peines, & de mes tentations „ que comme d'une choſe paſſée. " Elle lui en fit néanmoins le détail, qui toucha beaucoup la Mere Agnès. Elle lui donna des rémedes ſi efficaces, que le Démon ceſſa abſolument de la tourmenter, & la laiſſa dans la poſſeſſion de cette paix, que Dieu ſeul peut donner à une ame. Cette Demoiſelle reconnoiſſante d'un ſi inſigne bienfait, ne pouvoit s'empêcher de dire à toutes les perſonnes qu'elle fréquentoit, que la Mere Agnès avoit diſſipé par ſa ſeule préſence ce que les Confeſſeurs les plus habiles n'avoient pû faire dans l'eſpace de pluſieurs années ; d'où elle concluoit qu'il falloit qu'elle fût bien ſainte, puiſque le

Démon ne pouvoit soûtenir son aproche, & que son seul nom le mettoit en fuite.

CHAPITRE XXIII.

De la Dévotion que la Mere Agnès avoit au Saint Sacrement de l'Autel, & du profond respect qu'elle portoit aux Prêtres.

„ LES courtisans des Princes, disoit quelque-
„ fois la Mere Agnès dans les conferences,
„ qu'elle faisoit aux Religieuses, lorsqu'elle étoit
„ leur Abbesse, sont pour l'ordinaire fort assi-
„ dus auprès de leurs personnes; & ce n'est
„ jamais sans regret qu'ils s'en séparent. Jaloux
„ d'être à portée de recevoir les premiers leurs
„ ordres, & de les faire exécuter, ils ne s'é-
„ cartent que le moins qu'ils peuvent de leurs
„ antichambres. Uniquement attentifs à leur
„ marquer leur zele, leur obéïssance, & leur
„ empressement à les servir, ils épient avec un
„ grand soin & une extrême vigilance toutes les
„ occasions qui s'offrent favorables à cette fin. Ce
„ n'est que par cette assiduité, leur ajoutoit-elle,
„ & par cette constante persévérance qu'ils avan-
„ cent leur fortune, gagnent leur amitié & leur
„ estime, & s'attirent leur faveur, & les éfets
„ de leur liberalité.

„ C'est sur le modele de ces fideles courti-
„ sans, ajoutoit-elle, que nous devons nous for-
„ mer, pour faire notre cour à Jesus-Christ
„ dans l'auguste Sacrement de nos Autels, où
„ il fait réellément & corporellément sa residence,

» où il a dreſſé ſon trône, pour y recevoir nos
» hommages & nos adorations, pour y exaucer
» nos prieres, & nous accorder les graces que
» nous lui demandons. C'eſt par cette aſſiduité
» aux pieds de ſes Autels que nous pouvons eſ-
» perer de nous rendre agréables à ce Roi des
» Rois. Jalouſes de lui marquer notre amour
» notre zele, & nos profonds reſpects, nous ne
» devons pas nous contenter de nous y rendre
» aſſiduës, lorſque le ſon de la cloche nous y
» apelle, pour y chanter ſes divines loüanges;
» mais comme de zelés & fidéles courtiſans,
» nous y porter à toutes les heures du jour &
» de la nuit, ſi nous le pouvons, pour lui faire
» notre cour; lui rendre nos hommages & nos
» adorations, lui adreſſer nos vœux & nos prie-
» res, & à l'exemple du Roi Prophête, regarder
» comme le plus grand de tous les bonheurs ce-
» lui de paſſer la plus grande partie de notre
» vie dans ſon ſaint temple, au pied de ſon
» trône, à la compagnie des Anges, des Ar-
» canges, & des Seraphins, qui s'anéantiſſent à
» ſa préſence.

Belle leçon de morale que la Mere Agnès ne ſe contentoit pas de faire à ſes filles, mais qu'elle pratiqua toute ſa vie, avec une fidélité inviolable. Embraſée du déſir de faire ſa cour à ſon céleſte Epoux, elle paſſoit dans le Chœur tout le tems qu'elle pouvoit prendre ſur ſes occupations ordinaires; & ſi elle ne le pouvoit durant le jour, elle y paſſoit une grande partie de la nuit, & ſouvent les nuits entieres, proſternée la face contre terre, qu'elle arroſoit de ſes larmes, dans la conſideration de ſon néant, & de la grandeur de Dieu, devant lequel elle ſe préſentoit. C'étoit là où elle goûtoit à longs traits ces conſolations

inéfables, que Dieu communique aux ames choiſies, qui l'adorent en eſprit & en verité. C'étoit là qu'elle étoit comme enivrée dans le torrent des délices, où elle éprouvoit une ſorte de béatitude prématurée. C'étoit là où elle étoit quelque fois comme toute transformée en Jeſus-Chriſt avec une face lumineuſe, & auſſi éclatante que le ſoleil. C'étoit là enfin où ſenſible juſqu'à la défaillance dans la conſideration du grand mépris que les héretiques, & les mauvais chrêtiens font de Jeſus-Chriſt dans cet auguſte miſtere, elle s'éforçoit de les reparer par la ferveur de ſes prieres, par ſes hommages & ſes adorations : elle lui en faiſoit tous les jours, & pluſieurs fois le jour une eſpece d'amande honorable.

Toute les fois qu'elle devoit aprocher de la ſainte table, ce qui lui arrivoit quatre fois la ſemaine, lorſqu'elle étoit particuliere, & cinq fois, lorſqu'elle étoit Abbeſſe, elle s'y préparoit avec tant de zele & de ferveur, qu'elle paſſoit pour l'ordinaire avant que de ſe préſenter aux pieds du Confeſſeur, les deux & trois heures proſternée la face contre terre qu'elle arroſoit de ſes larmes, la corde au cou comme une criminelle. Là ſe conſiderant comme la plus grande péchereſſe du monde, elle dreſſoit une eſpece de tribunal dans ſa timide conſcience, où ſe jugeant & ſe condamnant elle-même, elle commençoit toûjours par prendre une diſcipline ſanglante, qui duroit le plus ſouvent près de demi-heure : elle alloit enſuite accuſer ſes pechés avec une ſi grande abondance de larmes, tant de ſoûpirs & de gémiſſemens, avec des paroles ſi humiliantes, entre-coupées de tant de ſanglots, une douleur ſi vive, ſi aiguë, & ſi ſenſible qu'on auroit jugé, ſi on ne l'eût pas connuë, qu'elle étoit de toutes

les pécheresses la plus criminelle, jusques là que plusieurs Confesseurs, qui ne la connoissoient pas, se sont au commencement trompés. Comme elle se disoit, & se croïoit en éfet coupable des plus grands crimes, un monstre de religion, l'objet du scandale de toutes les Sœurs, remplie d'orgueïl, de vanité, d'hipocrisie, sans ferveur, sans amour de Dieu, sans charité pour le prochain, elle se réprésentoit telle au Confesseur, qui ne la connoissant pas d'ailleurs, sur-tout la premiere & la deuxiéme fois qu'il la confessoit, étoit veritablement scandalisé de trouver dans une profession aussi sainte, & aussi austere que celle des Capucines, une Religieuse aussi imparfaite, & coupable de tant de crimes. Il s'en est même trouvé, qui l'ont traittée avec une extrême rigueur, & un grand mépris, jusqu'à la ménacer de la priver absolument de l'aproche de l'Eucharistie, si elle ne s'amendoit, lui disant que ce n'étoit pas sans raison qu'elle se regardoit comme un monstre de religion, qu'elle l'étoit en éfet.

Cette sainte fille charmée d'avoir trouvé un Confesseur qui la connût telle qu'elle se croïoit en éfet, recevoit ses avis, ses corrections, ses reproches, ses rigueurs, & ses mépris avec beaucoup d'humilité, & de reconnoissence, le supliant de la traitter toûjours de même, & de ne pas l'épargner, jusqu'à ce qu'il pût venir à bout de lui faire vaincre la maudite passion d'orgueïl, & de superbe, qui l'avoit dominée toute sa vie, & cette hipocrisie, qui avoit toûjours été, disoit-elle, le principe de toutes ses actions. Il est pourtant très-certain qu'il ne seroit pas aisé de trouver, même parmi les plus grands Saints, une vie plus pure, & plus innocente que la sienne. Un de ses Con-

feſſeurs homme très-éclairé, très-digne de foi, qui l'a confeſſée l'eſpace environ de dix années, ſoit en qualité de Confeſſeur ordinaire, ou d'extraordinaire, a laiſſé par écrit que lui aïant permis trois diferentes fois ſur ſes dernieres années de faire des confeſſions générales, pour calmer ſes peines intérieures, & les troubles qui l'agitoient cruellement, il n'y avoit jamais rien trouvé qui aprochât non ſeulement du peché mortel, mais non pas même du veniel volontaire. C'eſt le plus bel éloge qu'on puiſſe faire de cette ſainte fille. Une telle innocence jointe à une ſi profonde humilité, & aux bas ſentimens qu'elle avoit d'elle-même, eſt un prodige de la grace, qui paſſe toute expreſſion, & de toutes les diſpoſitions la plus belle, la plus ſainte, pour aprocher de la ſainte table, & participer à la divine Euchariſtie.

On n'entreprend pas de faire connoître les ſentimens de ſon cœur à cet aproche : l'eſprit de l'homme eſt trop borné pour cela, & ne ſauroit fournir des expreſſions aſſés fortes pour les faire ſentir, & en donner une juſte idée. Dieu ſeul ſcrutateur des cœurs, & ſeul principe des héroïques ſentimens qu'il imprimoit lui-même dans celui de cette ſainte fille, peut auſſi ſeul les connoître : l'homme ne ſauroit s'élever juſques-là. On la voïoit quelque-fois comme tranſportée hors d'elle-même, & dans une joïe ſi extraordinaire, qu'elle éclatoit ſur ſon viſage, qui paroiſſoit tout en feu, & tellement abſorbée en Dieu, qu'elle perdoit entierément la connoiſſance des créatures. Dès-qu'elle avoit reçu la ſainte hoſtie, elle reſtoit ſouvent les trois & quatre heures immobile ſans ſentiment, comme une perſonne morte, ne donnant aucune marque de

vie ; ſinon qu'elle brilloit comme un petit ſoleil. Si on lui parloit, elle n'entendoit rien de ce qu'on lui diſoit. Si on la remüoit, ſi on la pinçoit, elle ne le ſentoit pas: elle ne paroiſſoit plus en un mot étre de ce monde.

Elle répandoit quelque-fois les heures entieres une ſi grande abondance de larmes, qu'elle en étoit toute mouillée, & le pavé ſembloit en être arroſé. D'autres fois il lui prenoit un ſi grand & ſi violent tremblement de toutes les parties de ſon corps, qu'elle attiroit la compaſſion & les larmes de toutes les Religieuſes, qui ſe trouvoient préſentes à toutes ces diferentes impreſſions, que l'aproche de l'Euchariſtie faiſoit dans ſon ame ; & n'oſant lui en parler elles-mêmes, elles prirent la réſolution d'en informer le Pere Confeſſeur, qui connoiſſant le ſouverain empire que l'obéïſſance exerçoit dans l'eſprit & ſur le cœur de cette ſainte fille, lui commanda par le mérite de cette vertu de lui déclarer le principe & la ſource de toutes ces diferentes impreſſions qu'elle reſſentoit à l'aproche de l'adorable Sacrement de l'Autel, tantôt de joïe, quelque-fois de larmes, d'autres fois d'un tremblement général de toutes les parties de ſon corps.

Cette ſainte fille habituée d'obéïr aveuglément, & ſans raiſonner au moindre ſigne de la volonté de ſon Confeſſeur, lui répondit avec ſa ſimplicité naturelle, „ mon Pere, lorſque je tremble à „ l'aproche de l'Euchariſtie, c'eſt que Dieu me „ donne à ce moment une ſi forte impreſſion „ de la grandeur d'une part de cet auguſte Miſ„ tere, de la majeſté infinie du Dieu que je viens „ de recevoir ; & de l'autre de mon néant, de „ mon indignité, & de mon extrême miſere, que „ je ne puis m'empêcher de frémir, de trembler

» de toutes les parties de mon corps, & de toutes
» les puiſſances de mon ame. Ce tremblement
» dure quelque-fois les ſix mois, autant de tems
» que l'impreſſion de cette majeſté ſuprême, &
» de ma miſere ſubſiſte dans mon ame. Lorſque
» je pleure, j'ai Jeſus-Chriſt mourant ſur une
» Croix pour le ſalut des hommes ſi fortement
» imprimé dans mon eſprit & dans mon cœur,
» qu'il me ſemble être veritablément aux pieds
» de la Croix ſur le Calvaire avec la ſainte
» Vierge, la ſainte Amante & le Diſciple bien-
» aimé; de voir de mes propres yeux tout ce
» qu'il a ſoufert; & me rapellant en même tems
» l'ingratitude des hommes, qui par des com-
» munions ſacrileges renouvellent tous les jours
» les oprobres & les ignominies de la Paſſion, &
» crucifient dérechef Jeſus-Chriſt en eux-mêmes.
» Cette vive impreſſion pénetre mon ame de la
» plus vive douleur; & fait de mes yeux deux
» torrens de larmes, qui ne tariſſent qu'à me-
» ſure que l'impreſſion s'afoiblit dans mon eſ-
» prit: ce qui dure quelque-fois les mois entiers.
» Enfin lorſque j'aproche de la ſainte Table avec
» des tranſports de joïe, qui ſe manifeſtent au
» déhors, c'eſt qu'il me ſemble quelque-fois de
» voir de mes propres yeux corporels le ſaint
» Enfant Jeſus, qui m'embraſſe, qui me baiſe,
» & s'empreſſe d'entrer dans mon ame, pour y
» prendre ſes plus cheres délices. D'autres fois
» je ſens comme un raïon de miel, que je re-
» çois dans ma bouche, qui goutte à goutte
» coule dans mon cœur, & qui non ſeulement
» diſſipe toutes mes amertumes, mais qui me
» remplit de douceurs & de conſolations inéfa-
» bles, & m'enflamme d'un ſi grand amour que
» je ne puis retenir ma joïe.

„ Il ne faudroit pas vous perſuader, mon cher
„ Pere, ajoute-t-elle, que ces ſortes de graces
& de faveurs, dont je ſuis ſi indigne, me ſoient
„ particulieres dans cette ſainte Communauté :
„ il y a pluſieurs de nos Sœurs, qui en reçoi-
„ vent encore de plus grandes, & qui s'y ren-
„ dent plus fideles que moi, qui ai tout lieu
„ d'apréhender qu'elles ne ſervent à ma con-
„ damnation, tandis-que pluſieurs autres que je
„ connois, en font un ſi ſaint uſage, que je ne
„ crains pas de les apeller des Seraphines
„ & de les regarder comme telles. Elles ſont
„ tellément détachées de la terre, que toute leur
„ converſation n'eſt que dans le Ciel, & ne
„ brulent que des flâmes ſacrées.

Une pieuſe curioſité porta le Pere Confeſſeur à lui demander les noms de ces grandes ames.
„ Mon Pere, lui dit-elle, permettés que je vous
„ diſe, ſans manquer au profond reſpect, & à
„ l'obéïſſance, que je vous dois, qu'il n'eſt pas
„ expédient de manifeſter ce que Dieu tient ſe-
„ cret : il eſt même très-avantageux pour le
„ bien de la Communauté, que le monde n'en
„ ait aucune connoiſſance : il en ſeroit à la ve-
„ rité fort édifié, & dans un excès d'admira-
„ tion ; mais peut-être ſerions-nous en danger de
„ nous perdre nous-mêmes. Le Démon eſt ſi ruſé,
„ qu'il pourroit faire ſervir les graces de Dieu à
„ nôtre perte, nous rendre ſemblables à lui, &
„ nous précipiter comme lui dans l'abîme par
„ l'orgueïl, & la ſuperbe ; funeſte experience,
„ que j'en ai moi-même ſouvent faite, & que
„ j'en fais encore malheureuſement tous les jours.
„ Si je n'avois pas reçu tant de graces & de
„ faveurs du Ciel, ou ſi je les avois toûjours
„ tenuës ſecretes, comme je le devois, je ne

„ ſerois ni auſſi vaine, ni auſſi orgueilleuſe que
„ je le ſuis, & que vous me connoiſſés. Mes
„ Sœurs courroient peut-être le même danger,
„ & ſeroient expoſées au même naufrage.

Le Pere Confeſſeur ne laiſſa pas malgré les raiſons qu'elle lui aportoit pour s'en défendre, de la preſſer beaucoup là-deſſus, lui diſant que pour les bien conduire, il étoit néceſſaire de les bien connoître. „ Vous en connoiſſés quatre,
„ lui dit la Mere Agnès; il y en a beaucoup plus
„ de cachées, qui ne ſe ſont pas encore mani-
„ feſtées. Vous pouvés les comprendre; conten-
„ tés-vous de cela, je vous prie, & n'en exigés
„ pas davantage de moi. Je comprens, lui repli-
„ qua le Pere Confeſſeur, qu'une telle eſt une
„ grande ſervante de Dieu. Oüi, mon Pere, lui
„ répondit la Mere Agnès: c'eſt une des plus fa-
„ voriſées des graces du Seigneur; mais il me
„ paroit qu'il eſt fort expédient pour ſa perfe-
„ ction, qu'elle n'en connoiſſe rien, & qu'elle
„ reſte dans ſa ſimplicité. Elle doit être con-
„ duite par la voïe de l'humilité: il ſeroit bon
„ de lui faire bien entendre que ces douceurs
„ continüelles qu'elle goûte dans l'oraiſon, & à
„ la communion, ſont comme un doux lait
„ dont Dieu nourrit les ames foibles, pour les
„ attirer à ſon ſervice, & qu'elle doit plûtôt
„ les regarder comme des marques de ſa foi-
„ bleſſe, que comme des recompenſes de ſa
„ vertu.

C'étoit dans ce point de vûë qu'elle regardoit celles qu'elle y goûtoit en certain tems de l'année, ſur tout dans les grandes ſolemnités. Plus les graces, & les faveurs, qu'elle y recevoit, étoient extraordinaires, plus auſſi s'humilioit-elle, & s'anéantiſſoit dans la connoiſſance de ſes

miſeres. L'uſage preſque journalier qu'elle faiſoit de cet auguſte Miſtere, augmentoit, bien loin d'afoiblir, & de diminüer ſon reſpect, & ſa crainte religieuſe; & le déſir de s'unir à Jeſus-Chriſt étoit quelque-fois ſi ardent, ſi véhément, & partoit d'un cœur ſi embraſé des flâmes de l'amour divin, que ſon céleſte Epoux preſſé, pour ainſi dire, de s'unir à ſa ſainte Epouſe, operoit en ſa faveur, de toutes les merveilles la plus grande, que nous admirons dans la vie de ſaint Bonaventure. Il ſe détachoit de la main du Prêtre, & ſe portoit lui-même dans ſa bouche: c'eſt ce que trois diferens Prêtres Capucins, l'un Confeſſeur ordinaire de la Communauté, les deux autres compagnons du Confeſſeur, ont atteſté. Ils ont ſouvent aſſuré les Religieuſes, que lorſqu'ils étoient ſur le point de donner la communion à la Mere Agnès, ils ſe ſont aperçûs que la ſainte Hoſtie ſe détachoit de leurs doigts, & ſe portoit d'elle-même ſur ſa langue.

Ce prodige eſt grand: auſſi je ne doute pas qu'il ne revolte les eſprits critiques, & incrédules, qui habitüés à qualifier de faux & de fabuleux tout ce qui eſt extraordinaire, ne manqueront pas de traiter celui-ci de viſion, d'imagination & d'illuſion. Ils formeront auſſi ſans doute le même jugement de toutes les merveilles, dont la vie de la Mere Agnès ſe trouve remplie. Mais qu'ils ſachent qu'il n'apartient pas à l'homme charnel de juger des choſes de Dieu, qu'il n'y a que ceux à qui il communique ſon eſprit, qui puiſſent en faire un juſte diſcernement. Qu'ils ſachent qu'on ne recherche pas leur aprobation; que ce n'eſt pas pour eux qu'on a entrepris de donner au public la vie de cette ſainte fille; que c'eſt uniquement pour l'édification des ames

dociles, humbles, & soumises, qui comprenant seules combien Dieu est admirable dans ses Saints, n'ont pas de peine à ajoûter foi aux prodiges & aux merveilles qu'il opere tous les jours en leur faveur & par leur ministere. Quelle aparence d'ailleurs que trois Prêtres se soient accordés, pour tromper les Capucines, en leur donnant pour certain & réel, un prodige aussi extraordinaire, qui ne seroit fondé que sur leur imagination !

Mais laissons ces prétendus esprits forts & incrédules, que nous ne convertirons certainement pas ; & revenons à la Mere Agnès, & au profond respect qu'elle portoit aux Prêtres. Parfaitément instruite sur cet article des sentimens de son Pere saint François, qui disoit souvent à ses Freres dans les conferences qu'il leur faisoit, que s'il rencontroit un Prêtre à la compagnie d'un Ange, il porteroit plus de respect au premier qu'au dernier, dans cette vûë que le Prêtre consacre le corps de Jesus-Christ, ce que l'Ange ne fera jamais. Cette sainte fille avoit à son exemple un si grand respect pour eux, qu'elle les regardoit comme les images vivantes de Jesus-Christ, & ne pouvoit soufrir qu'on dît à sa présence une seule parole contraire au profond respect, qui leur est dû. Elle exhortoit sans cesse ses Sœurs à avoir pour eux la vénération, & la révérence dûë à leur éminent caractere. „ Honorons, mes cheres Sœurs, leur disoit-elle ces „ hommes divinisés. Fléchissons le genou à leur „ présence ; respectons le divin caractere, dont „ ils sont révêtus ; regardons les comme nos Peres, de qui nous recevons une nouvelle vie, „ & une vie divine par les Sacremens, dont ils „ sont les dispensateurs. Envisageons les comme „ les œconomes de la providence pour notre

» nourriture ſpirituelle : c'eſt de leurs mains que
» nous recevons le pain Euchariſtique, qui eſt
» le pain de nos ames. Ecoutons leurs oracles
» comme ceux de Dieu-même : c'eſt à eux ſeuls,
» comme parle le Prophête Malachie, que Dieu
» a donné la clef de la ſcience : eux ſeuls nous ma-
» nifeſtent les deſſeins de Dieu ſur nous : ils ſont
» les interprêtes de ſes volontés ; & les écou-
» tant nous écoutons Dieu même : ils ſont nos
» médiateurs : ils flechiſſent ſa juſtice, attirent
» ſa miſéricorde, déſarment ſon bras tout-puiſ-
» ſant, par l'auguſte ſacrifice de la Meſſe, qu'ils
» offrent tous les jours.

C'étoit en aſſiſtant à cet auguſte Sacrifice qu'elle faiſoit paroître avec éclat ſa religion. Convaincuë que ce ſacrifice eſt une vive répréſentation, & le même que celui de la Croix, que c'eſt la même victime qui eſt immolée en l'un & en l'autre ; que c'eſt le même Prêtre, qui a ſacrifié une fois ſur la Croix, & qui ſacrifie tous les jours ſur nos Autels, elle y aſſiſtoit avec de ſi grands ſentimens de pieté, un reſpect ſi profond, & un ſi grand anéantiſſement d'elle-même, qu'elle s'attiroit l'admiration des Anges. Elle aſſiſtoit fidelément à toutes les Meſſes, qui ſe diſoient dans ſon Monaſtere ; la ſeule charité, ou l'obéïſſance étoient capables de l'en détourner. De quelque maladie, de quelque foibleſſe qu'elle fût attaquée, il falloit pour ſa conſolation lui permettre d'aſſiſter à toutes, dans la poſture la plus humble, le plus ſouvent immobile comme une ſtatuë, quelque-fois abbatuë par une ſi grande triſteſſe, qu'on auroit jugé qu'elle alloit expirer. D'autres fois elle étoit tranſportée d'une ſi grande joïe, qu'elle paroiſſoit au déhors ; d'autres fois enfin enflammée du feu

ſacré du divin amour, juſqu'à ſe conſumer, & s'épuiſer en larmes. Elle avoüoit à ſes Sœurs qu'elle n'avoit point de conſolation égale à celle d'aſſiſter à cet auguſte ſacrifice.

Lorſqu'elle ne pouvoit y communier ſacramentalément par la reception réelle du corps de Jeſus-Chriſt, elle y communioit ſpirituellement, & elle ſuivoit toûjours cette ſainte & loüable pratique d'aporter à cette communion la même préparation, & de faire la même action de graces qu'à la communion réelle & ſacramentelle : auſſi a-t-elle ſouvent avoüé à ſon Confeſſeur qu'elle y recevoit les mêmes graces, quelque-fois même de plus grandes ; que cette communion faiſoit la même impreſſion dans ſon ame que la ſacramentelle. Elle avoit un grand ſoin, lorſqu'elle étoit Supérieure, d'exhorter les Religieuſes à cette pieuſe pratique ; & de leur expliquer tous les avantages qu'elles en retireroient.

CHAPITRE XXIV.

De l'Oraiſon, & des Extaſes de la Mere Agnès.

L'ORAISON de la Mere Agnès aïant été preſque toute ſa vie inſéparable de ſes extaſes & de ſes raviſſemens ; & ceux-ci inſéparables de ſon oraiſon, on eſt néceſſité de les confondre les uns dans l'autre, pour parler & pour écrire de l'un & de l'autre. Dieu lui donna dès ſon entrée en la Religion un ſi grand attrait pour l'oraiſon mentale, qui eſt comme parle ſaint Jerôme, toute la force des ames juſtes, qu'elle en faiſoit même étant Novice cinq à ſix heures par jour. On pourroit même dire, ſans trop exagerer, qu'elle emploïoit preſque toute la journée à ce ſaint exercice, ſans jamais s'ennuïer. Rien n'étoit capable de la détourner de l'union qu'elle avoit avec ſon Dieu : elle ne le perdoit jamais de vûë, non pas même dans l'exercice du travail le plus penible, & le plus capable de diſſiper l'eſprit. C'eſt le témoignage qu'ont rendu toutes les Religieuſes qui l'ont ſuivie de près, & que ſes Confeſſeurs ont confirmé.

Elle paſſa ſucceſſivement par tous les états, par la méditation, la contemplation & la miſtique. Cette derniere, qu'on nomme oraiſon de repos, où l'ame eſt anéantie en Dieu, remplie de Dieu, comme abſorbée en Dieu, en quelque façon diviniſée ; où toutes ſes operations ſont de Dieu, ſans qu'elle connoiſſe même ce que Dieu

opere en elle ; cette oraiſon, dis-je, étoit ſa plus ordinaire, principalement dans le tems de ſa retraite, qu'elle faiſoit toutes les années. D'entreprendre de faire ſentir les impreſſions qu'elle y ſentoit elle-même, c'eſt ce qui n'eſt pas de l'hiſtorien : ceux-mêmes qui ont paſſé, ou qui paſſent par cette voïe, ne peuvent en parler que très-imparfaitément : c'eſt un état qu'on peut ſentir, mais qu'on ne peut exprimer.

Toute éloquente qu'étoit la Mere Agnès, quand il s'agiſſoit de parler de la miſtique, elle ne ſavoit néanmoins que répondre à ſon Confeſſeur, lorſqu'il l'interrogeoit ſur ce qui ſe paſſoit en elle dans le tems de ſes oraiſons ; & malgré l'obéiſſance aveugle qu'elle rendoit au moindre ſigne de ſa volonté, elle reſtoit interdite, & dans l'impuiſſance abſoluë de lui expliquer ſon état, ſe contentant de lui dire „ vous me de„ mandés, mon Pere, ce que Dieu me commu„ nique dans l'oraiſon : je voudrois pouvoir vous „ obéïr ; mais je ne le puis : la choſe ne dé„ pend pas de moi : je ne le ſai pas moi-même : „ je ne vois, ni ne connois rien dans ce que „ j'y fais. Je ſai ſeulement que mon ame eſt „ remplie de Dieu, qu'elle repoſe dans le ſein „ de Dieu, comme dans ſon élement & dans „ ſon centre, qu'elle eſt comme abimée dans ce „ vaſte océan de gloire & de majeſté, où elle eſt „ pleinement ſatisfaite, & totalement raſſaſiée, „ où elle ne déſire autre choſe que Dieu, & l'ac„ compliſſement de ſa ſainte volonté ; & où tout „ ce qu'il y a de plus grand & de plus écla„ tant ſur la terre, me paroît un pur néant. „ Lorſque je ſors de cette oraiſon, je ſens que „ je voudrois tout faire, tout entreprendre, tout „ ſoufrir pour plaire à Dieu. Voilà, mon Pere,

tout

„ tout ce que je puis vous dire, ne m'en deman-
„ dés pas davantage.

Lorſqu'elle ſortoit de cette oraiſon, elle étoit tellement remplie de Dieu, qu'elle lui étoit comme transformée. Son viſage devenoit éclatant : ne pouvant quelque-fois contenir ſa joïe dans elle-même, elle la manifeſtoit au déhors par des tranſports, dont elle n'étoit pas bien maitreſſe. Ces paroles étoient toutes de feu ; & elle étoit comme conſommée par l'amour ſacré. Elle prononçoit ſouvent ces paroles de l'Amant des Cantiques, *mon ame eſt liquefiée en amour par l'entretien que j'ai eu avec mon bien-aimé.* Si quelqu'une de ſes confidentes la prioit de lui faire part des graces & des lumieres que le Seigneur lui avoit communiquées dans l'oraiſon, elle lui répondoit „ je le
„ voudrois de tout mon cœur, ma chere Sœur,
„ vous en feriés un meilleur uſage que moi,
„ qui en abuſe ſans ceſſe : mais je ne le puis :
„ la choſe n'eſt pas en mon pouvoir : ce ſont
„ des connoiſſances ſi ſublimes, & ſi fort au-delà
„ de ma portée, que je ne puis trouver des ex-
„ preſſions aſſés fortes pour les expliquer.

Cette ſainte fille n'étoit pas toujours conduite par la même voïe ; ces douceurs, ces conſolations lui étoient ſouvent retranchées. Cet état n'eſt pas permanent ſur la terre, & dans l'état de voïageur : ce ſeroit une ſorte de béatitude prématurée. Son céleſte Epoux la faiſoit ſouvent deſcendre de la montagne du Thabor, où elle avoit joüi de la gloire de la transfiguration, & où elle avoit été comme enivrée dans le torrent de délices, pour la faire monter ſur la montagne de la mirrhe, ſur le mont du Calvaire, & la rendre participante de toutes ſes ſoufrances. Il la laiſſoit les mois entiers dans des ſechereſſes, des

dégoûts, des aridités, des ennuis, des craintes, des inquietudes, qui la tenoient comme enſevelie dans des ténebres intérieures, où elle ne voïoit ni jour ni lumiere. Elle ne ſavoit plus prier : les diſtractions la ſuivoient par-tout. Plus elle s'éforçoit de les repouſſer, plus elles ſe rendoient importunes. L'oraiſon qui faiſoit ſes plus cheres délices, s'étoit changée en un cruel ſuplice. Elle ſe trouvoit comme plongée dans les ténebres d'une nuit obſcure. Sa mémoire ne lui répréſentoit plus les agréables eſpeces des bonnes lectures, qu'elle avoit ſi ſouvent faites, & dont elle avoit autre-fois tiré tant de forces, & de ſi grandes conſolations. Elle ſentoit un certain endurciſſement dans ſa volonté, qui la rendoit comme inſenſible à ſon ſalut, & à ſa perfection. Le feu de l'amour ſacré paroiſſoit entierément éteint dans ſon cœur. Les flâmes divines qui la conſumoient, étoient converties en glace. Les exercices de la Religion lui paroiſſoient inſuportables, & elle ne les ſuivoit que pour n'être pas un ſujet de ſcandale à ſes Sœurs ; leur compagnie lui étoit à charge ; & ſe regardant comme une réprouvée parmi des ſaintes, elle les fuïoit, & cherchoit des lieux écartés, pour n'être pas expoſée à leur vûë. Privée de toute ſorte de douceurs & de conſolations, elle ne trouvoit partout qu'amertume. Se croïant enfin abandonnée de ſon Dieu, elle n'oſoit prononcer ſon ſaint nom. Se contentant de dire dans toutes ſes prieres particulieres avec la pénitente Thaïs, *vous qui m'avés formée, aïés pitié de moi.*

Les ames que Dieu a conduites, ou qu'il conduit encore par ces ſortes de voïes, où l'on n ſait ſi l'on déplait à Dieu, ou ſi on lui eſt agréable, peuvent ſeules comprendre combien cet éta

où étoit tombée cette ſainte fille, étoit triſte & digne de compaſſion. *Donnés moi*, diſoit autrefois ſaint Auguſtin *une ame embraſée du feu de l'amour ſacré : elle le comprendra ſans peine.* Comme elle n'ignoroit pas ce que dit le même Docteur, que Dieu n'abandonne jamais ceux qu'il aime, ſe croïant d'ailleurs abandonnée de cet unique objet, après lequel ſon cœur ſoûpiroit ſans ceſſe, & qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'aimer & de déſirer, elle ſoufroit de tous les martires le plus cruel. Aimer Dieu, être incertain, ſi on eſt aimé, c'eſt la derniere épreuve de l'amour, le plus cruel ſuplice d'une veritable Amante. „ Vous ai-je perdu, ô mon Dieu, di-„ ſoit-elle dans les tranſports de ſa douleur ? Ne „ vous trouverai-je plus ? Eſt-ce vous qui vous „ cachés à moi ? Eſt-ce moi qui me ſuis éloi-„ gnée de vous ? Eſt-ce une épreuve ? Eſt-ce un „ chatiment ? Eſt-ce une pénitence ? Eſt-ce un „ abandon ?

Accablée ſous le poids d'un état auſſi violent, elle ſe jettoit aux pieds de ſon Confeſſeur qu'elle arroſoit de ſes larmes ; & après lui avoir fait un humble aveu, & un détail ſincere de tout ce qui ſe paſſoit en elle, de ſon extrême miſere, & de la déſolation, où elle ſe trouvoit, elle le conjuroit de lui donner ſes avis charitables, qu'elle recevoit toûjours comme venant de Dieu même. Son Confeſſeur, qui étoit un Religieux fort éclairé dans les voïes de Dieu, & conduit lui-même par des voïes extraordinaires, lui demandoit d'abord ſi elle aimoit cet état. „ Helas ! „ mon Pere, lui diſoit-elle, ſi c'eſt la volonté de „ Dieu, & que d'ailleurs il me préſerve de toute „ offenſe, je conſens de tout mon cœur d'y reſ-„ ter toute ma vie, quelque longue qu'elle

„ puiſſe être ; mais la crainte continüelle où je
„ ſuis de l'offenſer , me fait ſouhaiter d'en ſor-
„ tir. Je ne puis me perſuader que tant de pen-
„ ſées extravagantes , tant de folles imaginations ,
„ qui me paſſent dans l'eſprit , une ſi grande
„ repugnance que je ſens pour le bien , & prin-
„ cipalément pour tous les exercices de la Reli-
„ gion , puiſſent être exemptes de peché. J'ajoûte ,
„ mon Pere , que je préférerois cet état tout
„ amer que je le connois , & que je le ſens , à
„ toutes les douceurs & les conſolations céleſtes ,
„ s'il pouvoit être ſeparé de cette crainte de
„ l'offenſe de Dieu : mais il me paroît , qu'il en
„ eſt inſéparable , & c'eſt ce qui ſeul occaſionne
„ mes troubles , & mes larmes , & ne me permet
„ ni nuit ni jour de jouïr d'un ſeul moment de
„ repos.

„ Tranquilliſés-vous , ma bonne Mere , lui
„ répondit le Confeſſeur : il n'y a point de pe-
„ ché , s'il n'eſt volontaire. Vous le craignés : :
„ vous ne le voulés donc pas : cela eſt très-cer-
„ tain. Toutes ces penſées , & ces imaginations
„ extravagantes , qui vous agitent ſans ceſſe ,
„ vous déplaiſent. Vous les combattés : vous en
„ avés horreur : vous ſurmontés l'extrême re-
„ pugnance que vous avés pour tout bien , &
„ ſur tout pour les exercices de la Religion : il
„ n'y a donc rien de volontaire , & par conſe-
„ quent de criminel , rien qui puiſſe vous faire
„ perdre l'amour de vôtre céleſte Epoux , qui vous
„ voit avec plus de complaiſance au pied de la
„ Croix , ſur le Calvaire , où vous participés à
„ ſes ſoufrances , que ſur le Thabor , où il
„ vous fait monter quelque-fois , pour vous faire
„ jouïr de ſa gloire , & vous communiquer ſes
„ douceurs inéfables. Rendés-vous toûjours , ma

„ chere Mere, fidele & très-exacte à tous les „ devoirs de la Religion, quelque repugnance „ que vous puiſſiés y éprouver. Cette fidelité „ vous attirera les baiſers & les careſſes de vôtre „ céleſte Epoux, & le calme ſuccedera bien-tôt „ à la tempête. " La choſe arrivoit toûjours comme le Confeſſeur l'avoit prédit. Elle reprenoit ſur le champ ſa premiere tranquillité ; & ſouvent de cet excès d'abaiſſement & de triſteſſe, elle paſſoit à un ſi grand excès de joïe & de conſolation : elle ſe trouvoit dans une ſi grande paix, que toutes les Religieuſes en étoient dans l'admiration.

Les extaſes & les raviſſemens ſuſpendus durant la tempête revenoient avec le calme ; & ils étoient ſi fréquens, qu'on peut aſſûrer ſans hiperbole qu'ils étoient journaliers, juſques-là que les Religieuſes s'y étoient tellement habituées, qu'elles n'y donnoient preſque plus d'atrention, paſſant ſous ſilence ceux qui lui arrivoient tous les jours de communion, & preſque à toutes ſes oraiſons, ſur tout dans le temps de ſes retraites, qu'elle faiſoit toutes les années, & durant leſquelles elle n'en ſortoit, pour ainſi dire, jamais. Une ſeule parole de Dieu dite à ſa préſence étoit plus que ſufiſante, pour la ravir ſur le champ en extaſe. C'eſt ce que ſes Sœurs ont ſouvent remarqué, & fait remarquer au Pere Confeſſeur, qui le raporte lui-même dans les mémoires qu'il a laiſſé ſur la vie de cette ſainte fille. On n'entreprend pas de détailler en particulier toutes ſes extaſes : ce ſeroit un ouvrage ſans fin : toute ſa vie en eſt remplie. On ſe contente d'en raporter quelques unes.

La Sœur Seraphine ſa grande confidente aſſûre qu'elle l'a ſouvent vûë après l'oraiſon élevée de cinq-à-ſix pieds deſſus la terre toute abimée en

Dieu, éclatante de lumiere. La même raporte que l'accompagnant un jour au refectoir pour la faire diner après la Communauté, des afaires preſſantes ne lui aïant pas permis de s'y trouver avec les autres, & lui aïant dit que c'étoit la volonté de Dieu qu'elle prît quelque nourriture ; à ce mot de volonté de Dieu, elle tomba dans une extaſe, qui lui dura plus de deux heures, tenant entre les mains le premier morceau de pain, qu'elle avoit coupé. La Sœur Seraphine eut beau lui parler, la remüer, l'agiter ; elle reſta tout ce tems-là immobile avec une face ardente comme le feu.

Une de ſes Novices qui ſoufroit une grande peine intérieure, forma le deſſein de la découvrir à ſa Mere Maitreſſe : elle la chercha pour cela, & la trouva au Chœur devant le ſaint Sacrement avec le viſage tout éclatant de lumiere. La conſiderant en cet état, elle n'oſoit l'aprocher ; déſirant néanmoins de trouver quelque ſoulagement à la peine intérieure, dont elle étoit ſi fort tourmentée, elle réſolut de la faire revenir de ſon extaſe ; elle l'aproche, lui parle, la tire par la robbe, la prend par les mains ; elle n'entend pas, elle ne ſent pas, elle ne remuë pas de la place ; enfin après pluſieurs grandes ſecouſſes de la part de la Novice, elle revient de ſon extaſe, & lui dit avec un petit ſoûrire, „ que voulés-vous, ma fille ? ma Mere, lui ré„ pondit-elle, je vous ai cherché par-tout, pour „ vous communiquer une peine intérieure, qui „ me trouble beaucoup. Allés, lui repliqua la „ Mere, vous êtes guérie. “ Elle en fut en éfet délivrée à ce moment, & ſe trouva dans une paix, & une tranquillité parfaite.

Une autre de ſes Novices, que Dieu conduiſoit par des voïes fort extraordinaires,

a assuré le Pere Confesseur, qui le raporte, que cherchant un jour de la très-sainte Trinité la Mere Maitresse, pour lui communiquer quelque cas, ella la trouva dans le Chœur toute transportée de joïe, & comme hors d'elle-même, jettant des flammes par les yeux & par la bouche, prononçant ces paroles du grand Apôtre. *O altitudo divitiarum sapientiæ, & scientiæ Dei &c.* Elle lui ajoûta qu'au sortir de ce transport elle fit à ses Novices un entretien spirituel sur cet auguste Mistere, & leur dit des choses si sublimes sur son excellence, & sur sa grandeur, qu'elles en étoient toutes ravies, & embrasées du feu de l'amour divin.

Plusieurs anciennes Religieuses les plus respectables de la Communauté ont souvent raporté au même Pere Confesseur, qu'elles ont plusieurs fois rencontré la Mere Agnès auprès du bénitier, qui est à l'entrée du Chœur, ravie en extase, aussi immobile & insensible les heures entieres qu'une statuë de marbre, toute éclatante de lumiere, ajoûtant qu'elles se seroient fait une peine de conscience de la distraire de ses ravissemens. Dès-que l'oraison commune étoit finie, quelques Sœurs, sur tout ses confidentes, l'aprochoient quelque-fois, lui parloient, la remuoient, l'agitoient; & le plus souvent elles la trouvoient prosternée la face contre terre, couverte de son grand voile, les mains brûlantes comme du feu, & insensible à toutes leurs agitations. Le Pere Confesseur qui raporte toutes ces extases, & une foule d'autres, qu'on suprime, pour ne pas ennuïer le lecteur par tant d'exemples réïterés sur le même sujet, l'interrogeant un jour au sortir d'une de ses extases, qui lui étoient si fréquentes & si familieres, pour aprendre

d'elle-même ce qui s'y étoit passé, lui imposant pour cela le mérite de l'obéïssance, à laquelle elle ne resistoit jamais, elle lui répondit, „ mon „ Pere, tout ce que je puis vous dire, c'est que „ les cinq heures que j'ai resté en oraison, ne „ m'ont pas paru durer cinq momens; j'étois „ remplie de tant de consolation, & de dou- „ ceurs si inéfables; j'étois si intimement unie à „ mon Dieu, que je ne me sentois pas moi- „ même. Je ne sai ce que j'y ai fait: je sai seu- „ lement que mon ame étoit comme abimée dans „ l'essence de Dieu, & que j'y découvrois de si „ belles choses, qu'il m'est absolument impossi- „ ble de les expliquer. Il n'y a rien sur la terre „ qui puisse les répréſenter: tout ce que les plus „ savans Docteurs ont écrit de la grandeur de „ Dieu, n'en aproche pas: il est infiniment plus „ grand: sa bonté est un abîme sans fond, qui „ ne peut être sondé; sa miséricorde est un fleuve „ immense, qui coule sans cesse sur les hom- „ mes, & qui inonde toute la terre: ses graces „ tombent sur les plus grands pécheurs, comme „ la pluye sur nos campagnes: sa justice est „ infiniment plus terrible qu'on ne le pense, „ contre ceux qui abusant de ses graces, mé- „ prisent sa miséricorde.

Le Pere Confesseur lui demanda encore, si lorsqu'elle étoit dans cet état, elle prioit pour les autres, & si elle voïoit leurs disposi- tions en Dieu, si elle connoissoit leur intérieur. Elle lui répondit, qu'elle prioit véritablément pour les autres, & qu'elle ne voïoit que fort ra- rement leur intérieur; mais qu'elle savoit, si Dieu lui accordoit sa demande en faveur de ceux pour qui elle prioit, ou s'il la lui refusoit; que sou- vent même elle voïoit en Dieu le motif du refus,

ou de l'accord, lui ajoûtant que c'étoit là pour l'ordinaire le principe des diferentes impreſſions, qu'on remarquoit en elle au ſortir de ſes oraiſons & de ſes extaſes. La plûpart des Religieuſes, ſur tout celles qui l'obſervoient de près, connoiſſoient en éfet à ſon air, & ſur ſon viſage, lorſqu'elle en ſortoit, ſi elle avoit été exaucée ou refuſée dans la demande qu'elle venoit de faire au Seigneur en faveur de ceux qu'on lui recommandoit. Elles remarquoient quelque-fois en elle un air de gayeté, d'autre-fois de triſteſſe, & elles concluoient du premier, qu'elle avoit été exaucée, & le contraire du dernier, à quoi elles ſe trompoient fort rarement.

CHAPITRE XXV.

La Mere Agnès voit dans l'avenir, & pénetre le ſecret des cœurs.

LIRE dans l'avenir, & pénetrer les ſecrets les plus impénetrables du cœur humain, c'eſt ce qui n'apartient proprement qu'à Dieu ſeul : ce ſont deux perfections, ou deux operations, qui lui ſont uniquément reſervées : tout étant préſent à ſes yeux, il n'y a devant lui ni paſſé, ni futur ; & d'un même coup d'œil il voit tout à la fois toutes les diferences du tems, le préſent, le paſſé, & l'avenir. L'eſprit de l'homme ne peut ſe porter juſques-là ; il eſt trop borné pour porter ſa vûë ſi loin. *Ce n'eſt pas à vous*, diſoit autrefois le Fils de Dieu à ſes Diſciples, *de connoître les tems & les momens à venir, que*

mon Pere a mis en ſa puiſſance ; & l'experience ne nous fait que trop ſentir, que tous ceux qui par de vaines recherches s'éforcent d'y pénetrer, donnent pour l'ordinaire dans de grands égaremens, & y entrainent les autres, qui par une ſotte & ſuperſtitieuſe crédulité ajoûtent foi à leurs fauſſes prédictions. Cette connoiſſance, je le redis, n'eſt reſervée qu'à Dieu ſeul. Il eſt auſſi ſeul ſcrutateur des cœurs : lui ſeul en pénetre les penſées les plus ſecretes, tous les mouvemens, & toutes les affections. Le cœur de l'homme, dit le Sage, eſt comme une porte fermée, dont Dieu tient la clef : il la donne quand il lui plait, quand bon lui ſemble, à certaines ames privilegiées.

Toûjours admirable en ſes ſaints, c'eſt à eux principalement qu'il communique cette clef, & qu'il découvre l'avenir : nous le liſons dans la vie d'un grand nombre, qui ont reçû ce don du Ciel : nous l'admirons dans celle de la Mere Agnès : elle liſoit dans l'avenir, elle pénetroit le ſecret des cœurs : les exemples en convaincront. Dans le tems qu'elle étoit Maitreſſe des Novices, elle en avoit une, qui quelques mois après ſon entrée au Novitiat, fut attaquée d'une maladie très-longue, & des plus dangereuſes. On aprehenda d'abord qu'elle ne dégénerât en fievre lente, & étique. Sur cette apréhenſion, qui paroiſſoit aſſés fondée, la Communauté après avoir conſulté le Médecin, & le Pere Confeſſeur, forma la réſolution de la renvoïer chés ſes parens. La Mere Agnès, qui connoiſſoit parfaitément la bonté de ſa vocation, auſſi bien que ſon bon naturel, ſuportoit avec une extrême peine cette réſolution ; n'oſant pourtant s'opoſer au torrent, elle ſe contentoit de ſolliciter en ſecret

le Médecin & le Pere Confeſſeur en faveur de cette pauvre malade, pour les engager à faire ſuſpendre du moins pour quelque tems, l'exécution de la réſolution priſe par la Communauté, & par leur conſeil. Ces ſollicitations étoient toûjours inutiles : elle étoit réjettée de l'un & de l'autre ; ils ne vouloient pas même l'écouter ſur cet article.

N'attendant rien de la part des créatures, elle eut recours avec une grande confiance à ſon céleſte Epoux ; & ſe proſternant la face contre terre devant le ſaint Sacrement, elle le conjura avec une grande abondance de larmes de ne pas permettre que cette pauvre Novice fût renvoïée dans le monde, où ſon ſalut riſqueroit beaucoup ; que puiſqu'il l'en avoit retirée par ſa grace, elle le prioit de lui donner la ſanté & la force d'accomplir le ſacrifice. Elle entendit une voix exterieure, qui lui dit très-diſtinctement, „ ma fille, ne craignés rien : vôtre priere eſt „ exaucée : la Novice ne ſera pas renvoïée ; & „ quoique tout paroiſſe déſeſperé pour elle, & „ que ſa maladie doive durer tout le tems de „ ſon Novitiat, je changerai tellément le cœur „ de toutes les Religieuſes, qu'elles changeront „ toutes d'avis, & la mettront toutes d'une voix „ à la profeſſion.

Nôtre ſainte fille ſe releva de cette priere tellément conſolée, & tranſportée d'un ſi grand excès de joïe, qu'aïant rencontré ſur ſes pas la Sœur Seraphine la grande confidente des ſecrets de ſon cœur, elle ne put s'empêcher de lui dire, „ je ſuis très-aſſûrée que la Novice ne ſortira pas : „ j'ai cette ferme confiance en Dieu, que toutes „ les Religieuſes changeront d'avis, lorſqu'on „ aſſemblera le Chapitre pour prendre les voix,

„ quoique sa maladie doive durer jusqu'au jour „ de sa profession, après laquelle elle jouïra „ d'une parfaite santé. " La chose arriva tout comme la Mere Agnès l'avoit prédit : la Novice malgré sa maladie, qu'on jugeoit incurable, fut admise à la profession avec l'agrément de toute la Communauté. Peu de jours après qu'elle eut prononcé ses vœux, elle recouvra une santé parfaite, & devint à la suite du tems un modele de perfection à toutes les Religieuses.

Une autre de ses Novices d'une famille des plus distinguées de la Province de Provence, niéce de leur fondatrice étant entrée trop légérément dans la Religion, & avec moins de réflexion qu'il ne faut pour examiner sa vocation, y menoit une vie si lâche & si peu conforme à la ferveur ordinaire aux Novices, qu'elle fournit bien-tôt matiere de plaintes, & de petits murmures à la Communauté. Les anciennes en disoient leur sentiment à la Mere Agnès, qui mieux instruite qu'elles de tous les defauts de cette Novice, lui portoit une grande compassion, & craignoit tout pour elle : n'y remarquant ni pieté ni zele, ni esprit de mortification, elle ne jugeoit pas favorablément de sa vocation. Sensible cependant à la peine que sa sortie du Novitiat feroit à une famille aussi distinguée, à laquelle le Couvent étoit redevable de sa fondation, elle s'éforçoit par de fréquentes exhortations qu'elle lui faisoit en particulier, par des avis charitables qu'elle lui donnoit sans cesse de la faire rentrer en elle-même, & de lui faire bien sentir, combien sa maniere de vivre étoit opposée à la sainteté de l'état qu'elle avoit embrassé. Elle l'attendrissoit à la verité jusqu'aux larmes, mais elle ne changeoit pas, se contentant de tout promettre,

& ne tenant rien : toûjours également diſſipée & immortifiée, elle faiſoit aſſés connoître qu'elle ne perſevéreroit pas long-tems dans le Novitiat. La Mere Agnès voïant à regret l'inutilité de ſes exhortations auprès de cette fille, eut recours à la priere ſa reſſource ordinaire ; & proſternée devant le ſaint Sacrement elle conjura ſon divin Sauveur avec beaucoup de ferveur, & une grande abondance de larmes, d'avoir pitié de cette pauvre fille, de la fortifier dans ſa vocation, & de lui en donner l'eſprit. Il lui fut ſur le champ revelé qu'elle ne perſevéreroit pas, & qu'elle ne tarderoit pas à retourner dans le ſiécle.

Extrémément afligée de cette réponſe, & convaincuë d'ailleurs que Dieu accorde ſouvent à la perſéverance, ce qu'il refuſe à la premiere demande, que comme parle ſaint Chriſoſtome, il feint de ne pas nous entendre, pour nous obliger de perſéverer, elle redoubla ſes prieres, ſes mortifications, ſes veilles, ſes jeunes, ſes abſtinences, & ſes diſciplines. La premiere réponſe lui fut encore confirmée que cette Novice ne tarderoit pas à retourner dans le ſiécle.

Les bas ſentimens qu'elle avoit d'elle-même lui faiſant juger qu'elle étoit indigne d'être exaucée, & d'obtenir une ſi grande grace pour cette pauvre fille, elle intéreſſa quelques unes de ſes Sœurs à la même œuvre de charité, & leur découvrit confidemment ce qui lui avoit été revelé ſur le ſujet de cette pauvre Novice. Elles s'y prêterent avec beaucoup de ferveur, mais tout fut inutile : le Ciel fut ſourd à leurs prieres, & inſenſible à leurs larmes ; la Novice ſortit peu de tems après, & retourna dans le ſiécle au grand regret de la Mere Agnès, qui voïant l'accompliſſement de ſa prédiction ne manqua pas

d'imputer à ſes propres péchés, & à ſon inſufiſance à remplir l'emploi de Maitreſſe des Novices, la ſortie de celle-là.

Dans le tems qu'elle étoit Abbeſſe, il y avoit dans le Novitiat une Novice du voile blanc attaquée d'une fluxion chancreuſe au viſage, qui la rendoit preſque diforme. Bien appellée à l'état qu'elle avoit embraſſé, & craignant d'ailleurs que cette incommodité ne fût un obſtacle à ſa profeſſion, elle étoit extrémément inquiete, & afligée juſqu'à la déſolation. Elle ne ceſſoit de pleurer; la crainte d'être renvoïée étoit ſon plus grand mal, & l'afligeoit ſans contredit beaucoup plus que le mal même. La Mere Abbeſſe ſuivant ſa loüable coûtume monta après la Meſſe de la Communauté à l'infirmerie, pour exercer ſa charité à l'endroit de toutes les malades qui s'y trouvoient. Elle entra dans la chambre de cette pauvre Novice déſolée au-delà de toute expreſſion, depuis qu'elle avoit oüi dire à une de ſes Sœurs, peu prudente, & fort indiſcrete, qu'on ne tarderoit pas à la mettre déhors du Novitiat, & de la remettre entre les mains de ſes parens. Dès-que cette pauvre Novice vit entrer ſon Abbeſſe dans ſa chambre, elle ſe proſterna à ſes pieds, & la conjura avec une grande abondance de larmes de diferer de quelque tems l'exécution de la réſolution que la Communauté avoit priſe ſur ſon ſujet, de la renvoïer chés ſes parens, lui ajoûtant qu'elle eſperoit que le bon Dieu, qui l'avoit apellée dans l'état qu'elle avoit embraſſé, lui fairoit la grace de guérir de ſon incommodité, pour lui donner moïen d'y perſéverer, & d'y faire ſa profeſſion. La Mere Abbeſſe naturellément fort ſenſible à la peine des autres, l'embraſſa & la conſola, en l'aſſurant qu'elle ne ſortiroit point du

Novitiat ; qu'elle y perſévéreroit juſqu'à la fin, & qu'elle feroit au bout de l'année ſa profeſſion, lui ajoûtant qu'elle guériroit ſi parfaitément de ſon incommodité, qu'elle ne reviendroit plus dans tout le tems de ſa vie. Le tout arriva comme la Mere Agnès l'avoit prédit : la Novice guérit parfaitément quelque tems après, & elle fit ſa profeſſion : ſon mal ne revint plus ; elle vecut fort long-tems dans la Religion, & mena une vie très-ſainte, & très-édifiante.

Un Gentilhomme très-qualifié de la Ville d'Aix & ſon Epouſe eurent recours aux prieres de la Mere Agnès dans une extrême affliction. N'aiant qu'une petite fille unique, qui faiſoit toute leur conſolation, & tout le fondement de leur eſperance, on la leur enleva furtivément. Ils firent toutes leurs recherches durant pluſieurs jours : mais elles furent inutiles. Sur la reputation de la ſainteté de la Mere Agnès ils formerent le deſſein de s'adreſſer à elle, pour la prier de recommander cette afaire au Seigneur : ils ſe rendirent pour cela à Marſeille au Couvent des Capucines, où ils demanderent de parler à la Mere Abbeſſe, (c'étoit alors la Mere Agnès) dès-qu'elle fut deſcenduë au parloir, ils lui raconterent leur extrême malheur avec une ſi grande effuſion de larmes, qu'ils l'attendrirent elle-même. Elle les conſola par les paroles les plus douces, & les plus tendres ; & après les avoir exhortés à mettre toute leur confiance en Dieu, elle les aſſûra qu'ils recouvreroient bien-tôt leur fille. Ils s'en retournerent fort contens avec cette promeſſe, & dans l'eſperance de voir bien-tôt l'accompliſſement de la prédiction de la Mere Agnès. Leur confiance ne fut pas vaine : trois jours après leur retour, ils eurent la conſolation

de recouvrer leur fille, & la ménerent enſuite à Marſeille, pour remercier la Mere Abbeſſe de l'inſigne ſervice, qu'elle leur avoit rendu auprès du Seigneur par la ferveur de ſes prieres ; & malgré le ſecret qu'elle leur avoit fortement recommandé, ils publierent hautement ſa ſainteté.

Monſieur d'Aguillenqui frere de la Mere Agnès avoit un procès très-conſiderable au Parlement de Grenoble, qu'il pourſuivoit lui-même en perſonne. Il écrivit à ſon épouſe qui ſe trouvoit alors à Marſeille auprès de Madame de Caſtelet ſa mere, de voir ſa Sœur la Capucine, & de lui recommander bien cette afaire. Elle le fit avec beaucoup de plaiſir, n'en trouvant point de plus grand dans le ſejour qu'elle faiſoit quelque-sfois à Marſeille, que celui de voir ſa belle-ſœur la Capucine, pour laquelle elle conſervoit une profonde vénération, & qu'elle regardoit comme une ſainte. Elle fit la commiſſion de ſon mari : la Mere Agnès lui promit de la recommander au Seigneur, & l'exhorta d'écrire à ſon frere de mettre en Dieu toute ſa confiance. Quelques jours après elle fit ſavoir à ſa belle ſœur que ſon frere gagneroit ſon procès avec dépens, qu'elle pouvoit l'en aſſûrer la premiere fois qu'elle lui en écriroit. Madame d'Aguillenqui, qui écoutoit les paroles de ſa belle-ſœur, comme autant d'oracles du Ciel, ne doutant pas que Dieu ne lui eût revelé une choſe qu'elle donnoit avec tant d'aſſûrance, le fit ſavoir à ſon mari par ſon homme d'afaires, qu'elle envoïa exprès à Grenoble, lui ordonnant dès-qu'il y ſeroit arrivé, de lui faire ſavoir par la poſte en quel état ſeroit le procès. Il ne tarda pas de lui aprendre qu'il avoit été gagné avec dépens comme la Mere Agnès le lui avoit prédit. A cette agréable

agréable nouvelle elle ne put s'empêcher de dire à haute voix, „ ma belle sœur est une sainte: „ Dieu lui revele tout ce qu'elle souhaite d'a- „ prendre de l'avenir. Que nous sommes heu- „ reux d'avoir dans la famille une si grande „ servante de Dieu !

Le Pere Confesseur raporte qu'un Ecclesiastique de ses amis vint le voir au Couvent des Capucines sur les six à sept heures du soir durant les grands jours de l'été, pour le prier de lui procurer un billet de l'Immaculée Conception, écrit de la main de la Mere Agnès, pour une de ses proches parentes fort malade, qui avoit beaucoup de confiance en elle, & que le lui aïant promis, il la fit apeller au parloir pour le lui demander. Elle obéït malgré son extrême repugnance, se croïant la plus grande pechereſſe, qui fût sur la terre. Elle ne pouvoit sans rougir, & sans une extrême confusion soufrir qu'on lui fît de semblables propositions; mais en remettant le billet elle dit au Pere Confesseur, qu'il seroit fort inutile; qu'à l'arrivée du Prêtre qui le demandoit pour sa parenté, il la trouveroit à la derniere agonie, & dans l'impuissance absoluë de l'avaler; qu'il auroit même le déplaisir de la voir mourir quelques heures après son arrivée. L'événement verifia la prédiction de la Mere Agnès: le Prêtre trouva sa parente hors d'état d'avaler une goutte d'eau, & eut le déplaisir de la voir mourir deux heures après son arrivée.

Le même Pere ajoûte que s'étant souvent trouvé au parloir avec la Mere Agnès, lorsque des personnes seculieres la prioient de demander à Dieu tantôt la santé de leur pere, tantôt de leur mere, quelque-fois de leurs enfans, d'autres fois de leurs amis, ou pour quelque autre nécessité, il

étoit fort ſurpris de voir que cette bonne Mere répondoit ſur le champ, aux uns votre malade mourra, aux autres ſa maladie ſera longue & dangereuſe, mais il n'en mourra pas ; à ceux-ci vous gagnerés vôtre procès, mettés vôtre confiance en Dieu ; à ceux-là ſans rien determiner, ſe contentant de dire, il faut prier Dieu pour le pauvre malade : je vous promets de le faire de ma part. Le Pere Confeſſeur ſurpris de ces aſſurances qu'elle donnoit aux uns, & de cette indetermination pour les autres, lui demanda un jour, „ pourquoi, ma Mere, répondés-vous aux „ uns avec tant de certitude, & tant d'incerti„ tude aux autres ? c'eſt ce que j'ai ſouvent re„ marqué, lorſque je me ſuis trouvé au parloir, „ & qu'on vous recommandoit quelque malade, „ ou quelque afaire. Mon Pere, lui répondit la „ Mere Agnès, je le dis comme je le penſe, & „ comme je le crois ; vous ſavés que je me ſuis „ entierément abandonnée à Dieu depuis long„ tems ; je ne dis que ce que Dieu m'inſpire, „ lorſqu'on me conſulte : je ne ſai pas ſeulement „ ce que je répons ; je ne ſai ſi je donne des „ aſſurances aux uns, & ſi je laiſſe les autres „ dans l'incertitude du ſuccès : il y a long-tems „ que je tiens cette conduite : je ne ſaurois vous „ donner aucune raiſon de ce que je fais. Il eſt „ pourtant très-vrai, ajoûte le Pere Confeſſeur, „ que les choſes arrivoient toujours de la ma„ niere qu'elle les avoit prédites, c'eſt ce que „ je puis atteſter, & qu'une longue expérience „ m'a apris. " On paſſe ſous ſilence, pour ne pas ennuïer le lecteur, un grand nombre de faits de cette nature. On ſe contente d'en raporter encore un, qui paroit aſſés ſingulier, dont toute la Communauté fut témoin,

& que le Pere Confeſſeur raporte comme témoin oculaire.

Dans le tems que la Mere Agnès étoit Abbeſſe, & qu'elle avoit achevé ſon terme, le Général de l'Ordre vint faire ſa viſite à Marſeille, où il aſſembla le Chapitre des Capucins de la Province de Provence. Cette ſainte fille paſſionnée de ſe décharger du fardeau de la Supériorité, le pria avec toute ſorte d'inſtance de tenir leur Chapitre avant ſon depart pour l'élection d'une nouvelle Abbeſſe : mais ce fut fort inutilément : le Pere Général aïant trouvé un bon embarquement pour Genes, voulut en profiter, & dit à la Mere Agnès en prenant congé d'elle, qu'il étoit fâché de ne pouvoir lui accorder ſa demande, mais que le Vaiſſeau devant mettre à la voile dans la nuit, il ne pouvoit ſe diſpenſer d'y aller coucher avec ſes compagnons, lui ajoûtant que le Pere Provincial ſupléeroit à ſon défaut après ſon depart. La Mere Agnès lui dit alors, „ mon très-Révé-„ rend Pere, vous ne partirés pas de tout de-„ main : je vous l'aſſûre, & vous tiendrés nôtre „ Chapitre. " Le Pere Général ne put s'empêcher de rire, & il lui repliqua, „ ſi je n'étois autant „ preſſé que je le ſuis, je vous contenterois : mais „ je manquerois le Vaiſſeau, qui certainement „ ne m'attendroit pas. " La Mere Agnès lui con-„ firma ce qu'elle avoit déja dit, qu'il ne partiroit pas de Marſeille, ſans tenir leur Chapitre : ce qui ſe verifia le lendemain. Le Vaiſſeau n'eut pas plûtôt mis à la voile, qu'il ſe leva une ſi furieuſe tempête, qu'il fut obligé de r'entrer dans le Port, où tout le monde ſe debarqua, pour attendre le beau tems.

„ Allons, dit alors le Général à ſes compa-„ gnons, en droiture aux Capucines contente;

„ cette bonne Mere : c'eſt une grande ſervante „ de Dieu : elle a prophétiſé que nous ne par- „ tirons de cette Ville, juſqu'à ce que nous aïons „ tenu ſon Chapitre. Elle pourroit bien par ſes „ prieres nous arrêter plus long-tems ici que nos „ afaires ne nous le permettent. Pour prévenir „ ce cas, il faut l'aller contenter. " Ce qu'il exécuta ſur le champ. Le Chapitre fini, il dit à la Mere Agnès, „ vous avés, ma Mere, excité „ la tempête, pour contenter vôtre déſir, je vous „ ai ſatisfaite : vous voilà déchargée de l'emploi „ d'Abbeſſe, qui vous paroiſſoit ſi péſant : il eſt „ à préſent de la juſtice, que vous adreſſiés vos „ vœux au Ciel, pour nous obtenir un tems fa- „ vorable, & un bon paſſage. J'obéïrai à vos „ ordres, lui répondit la Mere Agnès, & j'aſſû- „ re vôtre Révérendiſſime paternité, qu'elle aura „ demain le tems du monde le plus favorable, „ & qu'elle arrivera heureuſement le même jour „ à Genes. " Tout cela arriva comme elle l'avoit prédit. Le Général partit le lendemain avec un fort beau tems, & arriva ſur le ſoir à Genes. C'eſt bien lire dans l'avenir.

Elle pénetroit auſſi dans le ſecret des cœurs : on ſe contentera d'en raporter quelques exemples ; car ſi on entreprenoit de détailler tous les cas particuliers, on ne finiroit jamais cette matiere : on ne s'attache donc qu'aux principaux. La Sœur Seraphine cette grande confidente de tous les ſecrets de ſon cœur, dont on a déja ſi ſouvent parlé, en raporte un fort extraordinaire, qui la regarde elle-même. Entrant au Novitiat elle n'avoit oſé confeſſer un peché, qu'elle avoit commis dans le monde, & déja confeſſé, par la crainte de n'être pas reçûë, ou d'être renvoïée après ſa reception. Elle convient à ſa grande

honte, que c'étoit une tentation du Démon, qu'elle la connoiſſoit telle, mais qu'elle n'auroit jamais ſurmontée ſans le ſecours de ſa Mere Maitreſſe, qui l'aïant rencontrée par hazard au jardin dans le moment qu'elle venoit de ſe confeſſer, lui aïant apliqué un doigt ſur le front, elle lui dit „ vous venés de vous confeſſer, mais „ vous n'avés pas accuſé le peché le plus grave „ de votre vie, qui peſe beaucoup ſur vôtre conſ„ cience depuis votre entrée au Novitiat. " La Sœur Seraphine ſachant que Dieu ſeul & ſon bon Ange avoient été les témoins de ſon peché, fut toute étourdie à cette parole de ſa Mere Maitreſſe; & ſans balancer un moment elle retourna à ſon Confeſſeur, à qui elle déclara & ſon peché, & le cas qui venoit de lui arriver avec la Mere Maitreſſe.

On a déja fait remarquer que cette Novice avoit confeſſé ce peché, tandis qu'elle étoit dans le monde, & dès-qu'elle l'eut commis; ſe croïant néanmoins indiſpenſablement obligée de l'accuſer dérechef dans ſa confeſſion générale qu'on lui fit faire à ſon entrée au Novitiat, ne l'aïant pas fait par honte, & par la crainte frivole d'être refuſée ou renvoïée, elle étoit avec raiſon agitée de mille remords de conſcience, toutes les fois qu'elle alloit à confeſſe, depuis environ un mois qu'elle avoit pris l'habit; & elle avouë à ſa grande confuſion, qu'elle auroit peut-être malheureuſement perſéveré dans cet état funeſte, pour le moins tout le tems de ſon Novitiat, ſi la miſéricorde de Dieu ne lui eût ſuſcité la Mere Maitreſſe, pour lui deſſiller les yeux ſur ſon extrême malheur.

Elle ajoûte que depuis ce tems-là elle fuïoit

autant qu'elle pouvoit ſa rencontre, par la crainte qu'elle ne pénetrât tout ce qui ſe paſſoit dans ſon intérieur, & dans le plus ſecret de ſon cœur; mais que s'apercevant dans la ſuite du tems, que malgré cette précaution qu'elle prenoit, ſa Mere Maitreſſe l'avertiſſoit charitablement de tous ſes defauts les plus cachés & les plus ſecrets, elle prit une ſi grande confiance en elle, qu'elle n'avoit pas de conſolation égale à celle de lui découvrir elle-même tout ce qui ſe paſſoit dans ſon intérieur. Elle ajoûte que la Mere Agnès voïoit égalément dans l'intérieur des autres Novices ſes compagnes; qu'elles n'avoient pas beſoin de lui découvrir leurs defauts, & qu'elle les prévenoit, dès-qu'elles ouvroient la bouche pour le faire elles-mêmes.

La même Sœur Seraphine raporte un fait qui la regarde encore elle-même, & qui ne paroit guére moins extraordinaire que le précedent. Elle dit que le Démon lui avoit mis dans l'eſprit que ſa Mere Maitreſſe n'avoit ni aſſés de lumieres, ni aſſés de ſpiritualité pour la conduire. Cette penſée l'avoit occupée durant toute l'oraiſon, qu'elle avoit faite après Vêpres. Sa Mere Maitreſſe l'aïant interrogée en particulier, pour aprendre d'elle, comment elle avoit paſſé le tems de l'oraiſon, elle lui dit qu'elle ne ſavoit que répondre là-deſſus. „ Je vous l'aprendrai donc „ moi-même, puiſque vous ne le ſavés pas; " & lui fit ſur le champ un détail fidele de tout ce qui s'étoit paſſé dans ſon eſprit; ce qui me donna, ajoûte t-elle une ſi grande confiance en elle, que je ne pouvois plus la perdre de vûë, & elle me guérit entierément de la tentation, „ qui m'agitoit cruellément. " Le Pere Confeſ-

ſeur aſſûre qu'il a apris de quelques autres de ſes Novices, que ce même cas leur étoit très-ſouvent arrivé

La même Sœur Seraphine raporte qu'étant malade, & voulant cacher ſa maladie à ſa Mere Maitreſſe, pour lui épargner la peine, & le grand ſoin qu'elle ſe donnoit auprès de ſes Novices, dès-qu'elle en avoit quelqu'une malade, elle la vit entrer dans ſa chambre, lui réprochant avec un petit ſoûrire ſon peu de confiance, „ Vous „ avês beau vous cacher, lui dit-elle, je ſai „ votre mal, & j'en ſai toutes les circonſtan-„ ces. Vous ne ſauriés, ma Mere, les ſavoir, „ lui répondit la Sœur Seraphine, puiſque je „ n'en ai parlé à perſonne. Il n'importe, je le „ ſai, lui repliqua la Mere Agnès; " & elle lui en fit un fidele détail, de même que du motif qui l'avoit portée à le lui cacher. La même Sœur ajoûte que ce cas lui eſt ſouvent arrivé, & à pluſieurs de ſes compagnes. Elle finit tous ces exemples, qu'elle raporte de ſa Mere Maitreſſe, par un des cas bien particuliers, dont elle fut elle-même témoin. Elle dit que l'aïant un jour tirée à part, la Mere Maitreſſe lui dit, „ il y a une telle de vos compagnes, qui ſou-„ fre des peines intérieures, mais des plus vio-„ lentes: l'ardent déſir qu'elle a de ſoufrir pour „ l'amour de Jeſus-Chriſt l'empêche de me les „ découvrir. Je n'oſe lui en parler; faites le „ vous-même. " Elle obéït: la Sœur lui avoüa qu'elle étoit cruellement tourmentée, mais que pour ſe mortifier, elle n'en vouloit pas parler à la Mere Maitreſſe, La Sœur Seraphine lui conſeilla de le faire. Elle ſuivit ſon conſeil, & fut en même tems parfaitement guérie.

Un Gentilhomme d'Aix homme très-pieux, &

fort intérieur, aïant oüi parler de la vertu de la Mere Agnès, ſouhaita ardemment d'avoir une converſation avec elle, & de la conſulter ſur ſon intérieur. Il vint à cette fin à Marſeille, & fut fort ſurpris, dès-qu'elle lui parla, de voir que cette ſainte fille commença de lui découvrir toutes ſes peines, & tout ce qui ſe paſſoit dans ſon intérieur, avant qu'il lui eût fait la moindre ouverture. „ Ma Mere, lui dit-il, il ſemble que „ vous liſés dans le plus ſecret de mon cœur, „ puiſque vous prévenés tout ce que je voulois „ vous propoſer. Vous éclairciſſés tous mes dou- „ tes, & vous diſſipés toutes mes peines. “ Ce Gentilhomme fut ſi conſolé de cette converſation, qu'il la pria d'agréer qu'il eût à l'avenir recours à elle dans toutes ſes dificultés : ce qu'elle lui accorda avec plaiſir. Le même cas eſt arrivé à pluſieurs perſonnes de toute ſorte d'état & de condition, qui l'aïant conſultée ont fait ſouvent la même expérience : on les paſſe ſous ſilence ; on en a aſſés dit pour prouver que la Mere Agnès liſoit dans l'avenir, & pénetroit le ſecret des cœurs.

CHAPITRE XXVI.

Les miracles que Dieu a operés en faveur de plusieurs personnes par l'interceſſion de la Mere Agnès.

IL n'apartient proprement qu'à la toute-puiſſance de Dieu de faire de vrais miracles ; l'homme ne pouvant de lui-même, & par ſa propre vertu s'élever au-deſſus de la nature, ne peut auſſi faire de lui-même des miracles, qui n'étant préciſément tels que parce-qu'ils ſurpaſſent les forces naturelles, ſont par conſequent au-deſſus de ſa puiſſance & de ſon activité ; & ſi dans l'Egliſe catolique nous attribüons ce pouvoir aux Saints, nous ne prétendons pas néanmoins ſoûtenir qu'ils en ſoient immédiatement les auteurs & les principes, mais de ſimples inſtrumens, dont la puiſſance de Dieu ſe ſert quelque-fois, pour les operer en faveur de ceux qui avec une foi ferme ont recours à leur puiſſante interceſſion. Ils en ſont, diſons-nous, les cauſes morales, non pas phiſiques, qualité qui n'apartient qu'à Dieu ſeul, qu'il communique néanmoins aux hommes, quand il lui plait, quand bon lui ſemble, & lorſqu'il le juge néceſſaire pour l'utilité & la gloire de l'Egliſe.

A la naiſſance de cette Egliſe, les miracles étant néceſſaires, pour guérir l'infidelité, & diſſiper les épaiſſes ténebres de l'idolatrie généralement répanduë ſur toute la terre, Jeſus-Chriſt communiqua ce pouvoir à tous ceux qu'il envoïa par tout

le monde, pour annoncer ſon Evangile. Il les aſſura même qu'ils feroient de plus grands miracles que lui. Ce pouvoir s'eſt ſoutenu dans l'Egliſe, juſqu'à ce que la foi ait été établie & afermie par toute la terre. Cela n'empêche pas néanmoins que Dieu ne ſuſcite de nos jours des hommes extraordinaires, qui en operent de très-éclatans dans l'Egliſe catolique. Je dis dans l'Egliſe catolique, hors de laquelle il n'y a jamais eu, & il n'y aura jamais de vrais miracles; & tous ceux que les héretiques publient dans leur ſecte, ne ſont que des impoſtures, des ſupoſitions, des menſonges, & des tromperies.

C'eſt le raiſonnement que faiſoit autre-fois ſaint Auguſtin contre les Donatiſtes, qui pour ſeduire les ſimples, publioient de ſon tems un grand nombre de faux miracles operés par ceux de leur ſecte. „ Dieu, leur diſoit ce ſaint Docteur, ne peut „ autoriſer le menſonge : il l'autoriſeroit pourtant, „ ſi pouvant lui ſeul faire de vrais miracles, il en „ faiſoit par le miniſtere des Donatiſtes, qui ſont „ hors de l'Egliſe. Tous les miracles donc qu'ils „ publient dans leur ſecte, ſont néceſſairement faux, „ ſuperſtitieux, aparens, & trompeurs. " Cet argument de ſaint Auguſtin eſt ſans replique : il ſeroit fort à ſouhaiter que les Novateurs de nôtre ſiécle s'en fiſſent eux-mêmes l'aplication : ils en concluroient que tous les miracles qu'ils publient de ceux de leur parti, ſont faux, ſupoſés, & trompeurs, puiſque s'il y en avoit un ſeul de veritable & de réel, Dieu auroit autoriſé le menſonge, dequoi il n'eſt pas capable, étant comme il eſt, la verité par eſſence. En voilà aſſés pour leur inſtruction : heureux, s'ils vouloient en profiter, & ouvrir les yeux ſur le ſchiſme, qu'ils occaſionnent malheureuſement dans l'Egliſe.

La Mere Agnès a été ſans contredit une de ces perſonnes extraordinaires, que Dieu ſuſcite de tems en tems dans ſon Egliſe pour l'édification des fideles, & l'afermiſſement de leur foi ; auxquelles il communique le pouvoir de faire des miracles, & d'exercer, pour ainſi dire, un empire abſolu ſur la vie & la mort, ſur la ſanté & la maladie, ſur les hommes & ſur les Démons, ſur les corps & ſur les eſprits ; & on peut avancer, ſans apréhender l'hiperbole, & ſans crainte de flaterie, que ſa vie a été un tiſſu, & une ſucceſſion continüelle de miracles, ou que Dieu a operés en ſa faveur, ou qu'elle-même ſervant d'inſtrument à ſa puiſſance a operés en faveur des autres. On ſe contentera parmi le prand nombre qu'on a trouvé dans les mémoires qu'on nous a remis, de raporter les plus conſiderables, & les plus généralement connus des Capucines, qui vivoient de ſon tems.

La Sœur Seraphine cette grande confidente des ſecrets de la Mere Agnès, qui après avoir été ſa Novice, marcha avec tant de fidélité ſur ſes traces, en raporte pluſieurs operés en ſa faveur. „ Lorſque j'étois Novice, dit-elle, je fus atta-
„ quée d'un mal de genoux ſi violent, que je
„ ne pouvois abſolument les fléchir, ſans ſoufrir
„ de douleurs extrêmes. Embraſée néanmoins du
„ déſir de ſoufrir quelque choſe pour l'amour de
„ celui, qui a tant ſoufert pour moi, je n'en par-
„ lai jamais à la Mere Maitreſſe : je le lui cachois
„ au contraire autant que je le pouvois. Elle
„ s'en aperçut néanmoins malgré tous les ſoins
„ que je prenois de le dérober à ſa connoiſſance,
„ par l'abondance du ſang, qui couloit d'une
„ grande plaïe, qui par la longueur du tems,
„ & par ma négligence s'y étoit formée. Tou-

„ chée de compaſſion elle s'aprocha de moi dans
„ le Chœur, où je chantois l'office. Elle fit le
„ ſigne de la Croix ſur mon genou, & dans le
„ même inſtant je me trouvai parfaitement gué-
„ rie. Je crus devoir remercier ma bienfaitrice
„ d'un ſi grand miracle operé en ma faveur.
„ Rendés à Dieu vos actions de graces, me dit-
„ elle, & non pas à moi, qui ne ſuis qu'une
„ miſerable pechereſſe, indigne d'être exaucée.

La même continuë „ J'avois, dit-elle, un
„ grand mal de côté accompagné d'une groſſe
„ tumeur, qui me tenoit toute courbée, de ſorte
„ que j'avois une peine extrême de me trainer
„ par le Couvent. Paſſant par le dortoir j'eus
„ par hazard la rencontre de la Mere Agnès,
„ qui fort ſenſible à mon incommodité m'arrê-
„ ta, fit le ſigne de la Croix ſur mon côté, &
„ dans le moment l'enflure ſe diſſipa, & je me
„ trouvai parfaitement guérie.

„ Dans une autre occaſion accablée d'un
„ mal de tête ſi violent, que je ne ſavois où j'en
„ étois, ne pouvant ni prier, ni faire autre
„ choſe, je m'aprochai de la Mere Agnès dans
„ le Chœur où nous étions aſſemblées; & après
„ lui avoir découvert l'état pitoïable où je me
„ trouvois, je la priai bien humblement de m'ob-
„ tenir du Ciel quelque ſoulagement. Sans me
„ répondre, elle fit le ſigne de la Croix ſur ma
„ tête, & dans le moment je me trouvai parfai-
„ tement guérie.

„ Aïant paſſé quelques années (c'eſt toûjours
„ la Sœur Seraphine qui parle) dans un dégoût
„ extrême juſqu'à ne pouvoir rien avaler ſans
„ une grande repugnance: ce qui m'avoit telle-
„ ment afoiblie, que je pouvois à peine mettre
„ un pied devant l'autre, & me voïant par là

„ inutile au Couvent, & incapable de faire au-
„ cun ofice, je formai la réſolution de décou-
„ vrir mon mal à la Mere Agnès : ce que j'e-
„ xecutai. Cette ſainte fille me prenant d'abord
„ par la main me conduiſit ſans dire mot, au
„ refectoir, pour me faire prendre quelque nour-
„ riture, qu'elle me préſenta elle-même, après
„ avoir fait le ſigne de la Croix ſur ce qu'elle
„ m'offroit. Dans le moment je recouvrai ſi
„ bien l'apetit, que je ne pouvois me raſſaſier ;
„ & en peu de jours je repris toutes mes forces.

La même raporte qu'aïant un mal d'oreilles ſi violent, qu'il l'empéchoit abſolument de dormir depuis pluſieurs jours, elle fut inſpirée de Dieu de recourir à celle qui lui ſervoit de médecin dans toutes ſes maladies. „ Elle m'ordonna, dit-
„ elle, de commander au mal de me laiſſer en
„ repos. Dès-que j'eus obéï à ſon ordre, le mal
„ d'oreille ceſſa entierément, & ne revint jamais
„ depuis. Le même cas, ajoûte-t-elle m'arriva,
„ lors qu'aïant une grande plaïe ſur l'épine du
„ dos, qui me cauſoit une douleur très-cui-
„ ſante, elle me donna le même ordre, qui
„ produiſit en même tems le même éfet : la plaïe
„ ne parut plus.

„ Etant au Chœur (c'eſt toûjours la même qui
„ parle) pour chanter le divin ofice, j'eus un
„ mal de cœur ſi violent, que ne pouvant plus
„ me tenir debout, je m'aprochai de la Mere
„ Agnès, qui étoit alors Abbeſſe, pour la prier
„ de me permettre d'en ſortir. Allés continüer
„ l'ofice, m'ajouta-t-elle : vous êtes parfaitement
„ guérie : ce qui arriva ſur le champ, comme
„ elle me l'avoit dit.

„ Le pouvoir de cette bonne Mere, continuë
„ la même, ne s'étendoit pas ſeulement ſur les

„ maladies du corps : il paſſoit encore à celles
„ de l'ame. J'en ai fait ſouvent l'expérience ; &
„ pluſieurs de nos Sœurs, qui me l'ont confi-
„ demment déclaré, l'ont ſouvent faite comme
„ moi. Je ſoufrois de grandes peines intérieures,
„ mais ſi fortes, qu'elles m'accabloient juſqu'à
„ ne ſavoir ce que je faiſois. Ne pouvant les ſu-
„ porter plus long-tems, je pris le parti de les
„ communiquer à le Mere Agnès, que je fus
„ chercher, & que je trouvai dans le Chœur
„ ravie en extaſe, un peu élevée de terre, &
„ toute abſorbée en Dieu. Je déliberai quelque
„ tems, avant que de me determiner à la dé-
„ tourner d'un ſi ſaint exercice. Mes peines in-
„ térieures cependant redoublant toûjours, j'en
„ formai la réſolution, & je l'exécutai. Je l'a-
„ pelle, je la touche, je la ſecoüe, & je la
„ trouve inſenſible à tout. Je redouble mes ſe-
„ couſſes, & j'aperçûs qu'elle jettoit un doux
„ regard ſur moi me diſant avec un petit ſoû-
„ rire, retirés-vous, ma chere fille, vous avés
„ ce que vous demandés : vos peines intérieures
„ ſont entierement diſſipées. J'en fus en éfet
„ tout-à-fait ſoulagée dans ce moment.

La méme ſoufrant un grand mal de goſier, qui ne lui permettoit pas de chanter, pria la Mere Agnès alors Abbeſſe, de la diſpenſer de faire l'Acolite au Chœur. La Mere ſans lui répondre, fit le ſigne de la Croix ſur ſon goſier, & défendit au mal d'inquieter à l'avenir cette Religieuſe. Cas admirable ! elle entra à ce moment dans le Chœur, & chanta à ſon ordinaire, ſans ſentir la moindre incommodité. On paſſe ſous ſilence pluſieurs autres miracles, que la Mere Agnès a operés en faveur de cette ſainte fille : on en trouve dans les mémoires qu'elle a

laiſſés de toutes les eſpeces. Comme elle étoit une grande ſervante de Dieu, fort embraſée de l'amour des croix & des ſoufrances, ſon Epoux céleſte l'en favoriſoit ſouvent, & fourniſſoit en ſa perſonne de la matiere à la charité de la Mere Agnès.

La Sœur Felicienne de Marſeille fut attaquée d'une hémorragie ſi violente & ſi abondante, qu'elle perdoit tout ſon ſang. Le mal continüant depuis quelques heures malgré les rémedes qu'on emploïoit, pour l'arrêter, on la jugea à la derniere extrêmité. On courut d'abord à la Mere Agnès qui étoit alors Abbeſſe, pour l'avertir du danger évident où cette pauvre fille ſe trouvoit. La charité dont elle bruloit, l'obligea de monter ſans délai à la chambre de la malade, où ſurpriſe de l'abondance de ſang qu'elle avoit perduë, & qu'elle perdoit actuellement, elle fit une grande exclamation; & élevant les yeux au Ciel elle fit le ſigne de la Croix ſur la pauvre agoniſante; & dans le moment le ſang s'arrêta, & elle fut parfaitement guérie. Miracle évident, qui ſe paſſa ſous les yeux de toute la Communauté aſſemblée pour donner du ſecours à la pauvre malade.

La Sœur Claire de Pertuis avoit depuis quelque tems un ſi violent mal de côté, qu'elle ne pouvoit trouver du repos en aucun endroit, en aucune poſture, ni debout, ni aſſiſe, ni couchée. La Mere Agnès la viſitant un jour dans ſon infirmerie, & la voïant toûjours depuis long tems, en ce triſte état, en fut touchée de compaſſion, & pleine de confiance en Dieu, elle prit le voile blanc qu'elle portoit ſur ſa tête, l'apliqua ſur le côté de la malade, & dans l'inſtant elle fut non ſeulement ſoulagée, mais parfaitement guérie.

Pluſieurs Religieuſes qui ſe trouvoient alors dans la chambre de la malade, furent témoins de ce prodige miraculeux.

La Sœur Agnès de Riez ſoufroit depuis un an & demi des vertiges preſque journaliers, mais ſi extraordinaires, qu'elle ſentoit couler de ſa tête dans ſon eſtomac des eaux ſi chaudes, ſi brulantes, & en ſi grande abondance, qu'elle craignoit d'en être étoufée à tout moment. Toute la médecine s'étoit épuiſée à chercher des rémedes à une maladie auſſi extraordinaire, & auſſi étrange, mais toûjours inutilement & ſans ſuccès. Pleine de confiance à la vertu de la Mere Agnès, elle eut recours à ſa charité. Cette bonne Mere lui ordonna de faire avec elle une neuvaine à la ſainte Vierge à l'honneur de ſon immaculée Conception. La neuvaine finie la malade vint trouver la Mere Agnès à ſa chambre, & lui dit en entrant, „ ma Mere rendons graces à Dieu „ & à la ſainte Vierge. Je ſuis parfaitement gué- „ rie de ma maladie. " Elle n'en eut pas dans la ſuite la moindre atteinte.

La Sœur Gabriele de Manoſque avoit une ſi grande foibleſſe d'eſtomac, qu'elle ne pouvoit rien retenir dans ſon corps depuis plus de ſix mois, non pas même le bouillon qu'elle prenoit, ce qui lui faiſoit trainer la vie du monde la plus triſte, & la plus languiſſante : elle portoit ſur ſon viſage la paleur de la mort. Voïant l'inutilité de tous les rémedes qu'on lui avoit fait juſqu'alors, elle eut recours à la Mere Agnès, qui ſe contenta de lui répondre, *ma chere Sœur, ſi vous avés la foi, vous guérirés.* Cette bonne fille plus attentive à ſon mal qu'à la réponſe de la Mere Agnès, n'y donna pas beaucoup d'attention. Mais le mal continüant, & devenant tous les

jours

jours plus dangereux, elle se vit contrainte de revenir à la charge auprès de la Mere Agnès, qui lui fit la même réponse, qu'elle lui avoit faite la premiere fois. Elle en fit le raport à la Mere Abbesse, qui animée de l'esprit de Dieu, lui dit, „ vous ne pouvés ignorer, ma bonne Sœur, „ que la Mere Agnès est une grande servante de „ Dieu : vous avés été vous-même témoin de son „ grand crédit auprès du Seigneur ; vous en avés „ vû un grand nombre d'exemples dans le Cou„ vent ; pourquoi ne faites vous pas ce qu'elle „ vous a dit ? Vôtre infidélité met certainement „ obstacle à son grand pouvoir. Suivés donc son „ conseil, & vous éprouverés les éfets de sa „ charité. " Cette bonne fille confuse d'un si juste reproche que lui faisoit son Abbesse, alla sur le champ se mettre à genoux devant le saint Sacrement, & fit tous ses éforts autant qu'il lui fut possible, pour exciter sa foi par des actes très-fervens & souvent réïterés. Sa priere ne fut pas plûtôt achevée, qu'elle se trouva parfaitément guérie ; & elle ne fut jamais depuis sujette à cette incommodité.

Une autre Sœur étoit atteinte depuis sept-à-huit jours d'un flux de sang, qui l'avoit reduite à la derniere extrémité, jusques-là qu'on commençoit de desesperer de sa vie. On avoit d'autant plus de fondement de craindre pour elle, qu'outre le flux de sang, elle étoit si dégoutée, qu'elle ne pouvoit rien manger du tout. La Mere Agnès, qui étoit alors Abbesse, la trouvant en ce triste état, en fut si touchée, qu'elle demanda sur le champ sa guérison au Seigneur. Elle fut exaucée. A peine fut-elle sortie de la chambre de sa malade, que celle-ci s'écria, *je suis guérie*. Elle le fut en éfet. Plusieurs Religieuses,

qui furent témoins de ce miracle, ne pûrent s'empêcher de verſer des larmes de joïe, & de publier dans tout le Couvent la ſainteté de la Mere Abbeſſe, & ſon grand crédit auprès de Dieu.

Un grand nombre d'autres Religieuſes ſujetes à de grands dégoûts, ont en diferens tems, & ſucceſſivement fait l'expérience de ce grand pouvoir de la Mere Agnès. Dès-qu'elles avoient recours à elle avec confiance, elle ſe contentoit de faire le ſigne de la Croix, ſur les mets qu'elle leur préſentoit elle-même, & elles recouvroient en même tems l'apetit. La Sœur Seraphine raporte que ce cas lui eſt arrivé à elle-même pluſieurs fois, & à d'autres de ſes Sœurs, qui lui en avoient fait la confidence.

La bonne odeur de la ſainteté de la Mere Agnès n'étoit pas tellement renfermée dans l'intérieur de ſon Cloître, qu'elle ne ſe répandît au déhors. Les perſonnes du monde qui la connoiſſoient, & qui avoient en elle leur confiance, ont ſouvent éprouvé dans leurs aflictions, & dans leurs maladies les éfets du grand crédit qu'elle avoit auprès de Dieu. On ſe contentera d'en raporter quelques exemples, laiſſant les autres pour ne pas trop ennuïer le lecteur. Un des plus mémorables fut celui qui arriva à Marſeille, à la vûë du plus grand nombre de ſes habitans.

Le feu aïant pris à l'entrée du port à un vaiſſeau richement chargé, les marchands intereſſés mirent tout en mouvement pour tâcher de l'éteindre, mais inutilément : toute l'eau qu'on y jettoit, ne ſervoit qu'à donner plus d'activité aux flâmes. Déſeſperant de ſauver le vaiſſeau & la cargaiſon par aucun ſecours humain, un des marchands à qui le vaiſſeau, & la plus conſiderable

partie des marchandiſes apartenoit, prit la réſolution d'aller aux Capucines réclamer la puiſſante interceſſion de la Mere Agnès à qui il avoit une grande confiance. Elle lui promit d'adreſſer ſes vœux au Ciel pour la conſervation de ſon vaiſſeau : ce qu'elle exécuta ſur le champ. Elle n'eut pas plûtôt achevé les Litanies de la ſainte Vierge dans une petite Chapelle intérieure, qui lui étoit dédiée, qu'on vit un grand nombre de colombes voltiger autour du vaiſſeau, & les flâmes furent tout-à-coup éteintes. Tout le monde cria d'abord miracle, & rendit gloire à Dieu, & à la vertu de la Mere Agnès.

Un autre marchand de la même Ville apellé Guigues, homme très-pieux, qui avoit beaucoup de confiance aux prieres de la Mere Agnès, ſe voïant attaqué d'une fievre continuë, & fort dangereuſe, ordonna à ſa femme d'aller inceſſamment au Couvent des Capucines, pour prier la Mere Agnès de le recommander à Dieu, & de lui dire de ſa part, que ſes afaires n'étant pas encore bien rangées, il ſouhaitoit, ſi c'étoit la volonté de Dieu, de vivre encore quelque tems pour les regler ſi bien, qu'il ne reſtât après ſa mort aucun procès dans ſa famille. La femme s'aquitta de ſa commiſſion ; & à ſon retour elle aſſûra ſon mari que la Mere Agnès prioit actuellément pour lui. Satisfait de cette réponſe, il renvoïa ſa femme, lui diſant qu'il vouloit un peu repoſer. Il dormit en éfet pendant deux heures d'un ſommeil fort tranquille. Dès-qu'il s'éveilla il ſe trouva ſans mal de tête, ſans fievre, tout-à-fait ſoulagé, & jettant les yeux aux pieds de ſon lit, il y aperçut une Religieuſe Capucine entre les deux rideaux, qui lui repeta trois fois les paroles ſuivantes. *Dieu ſoit beni, vous guérirés.*

Après quoi elle disparut. Ne sachant que penser de cette vision, il regarde de tout côté dans sa chambre pour découvrir quelle étoit cette Capucine ; & ne la voïant plus, il apelle sa niece, qui étoit dans une chambre voisine, & lui demande quelle étoit cette Capucine, qu'il avoit vû aux pieds de son lit entre les deux rideaux, & qui lui avoit parlé. La niece jugeant par ce discours que son oncle étoit dans la reverie, & que l'ardeur de la fievre lui avoit causé quelque transport au cerveau, lui dit pour le tranquilliser, „ mon oncle, c'est moi-même, qui ai parû „ aux pieds de vôtre lit, habillée en Capucine „ avec un voile blanc, & un noir sur ma tête „ comme ces Religieuses le portent. Je crois que „ tu as perdu l'esprit, lui repliqua son oncle, „ ou tu crois que je rêve : cependant je ne rêve „ point : je suis parfaitement à moi-même, bien „ éveillé, & tout-à-fait libre : je n'ai ni mal „ de tête, ni fiévre ; j'ai vû, il n'y a qu'un „ moment une Religieuse Capucine de fort petite taille, bien faite, mais extrémement maigre, d'un âge qui m'a parû assés avancé. Je „ l'ai vûë distinctement entre les deux rideaux „ de mon lit : elle m'a repeté trois fois ces paroles, *Dieu soit beni, vous guérirés.* Je me „ trouve en éfet parfaitement guéri, comme elle „ me l'a prédit. " La niece apella d'abord sa tante pour entendre ce que son oncle lui disoit. Il fit le même récit à sa femme avec les mêmes circonstances, & lui confirma sa parfaite guérison, qui avoit suivi la vision. Elle en bénit Dieu, & lui rendit mille actions de graces, ne doutant pas au portrait que son mari lui faisoit de cette Capucine, que ce ne fût la Mere Agnès elle-même qui lui étoit aparuë.

Le Pere Confeſſeur qui raporte ce prodige, aſſûre l'avoir apris de la bouche même du marchand avec lequel il eut une fort longue conference, lors qu'il vint rendre ſes très-humbles actions de graces à l'Egliſe des Capucines. Il avouë que n'étant pas facile à croire les choſes extraordinaires, il n'avoit pas ajoûté grand'foi à ce qu'on lui avoit raporté ſur ce fait ſi prodigieux, juſques-là qu'il s'éforça de perſuader au marchand que c'étoit aparemment en ſonge que la Mere Agnès lui étoit aparû, & qu'elle lui avoit parlé. „ Non, mon Pere, lui répondit le marchand ; „ j'étois autant éveillé que je le ſuis à préſent : „ je la voïois aux pieds de mon lit, tout comme „ je vous vois actuellement : je diſtinguois tous „ ſes traits, & j'entendis très-diſtinctement les „ mêmes paroles qu'elle me repeta juſqu'à trois „ fois, *Dieu ſoit béni, vous guérirés.* J'avouë que „ j'étois fort ſurpris de voir qu'une Capucine „ étoit ſortie de ſon Couvent pour me viſiter „ dans ma maladie. Je ne penſai jamais que ce „ fût la Mere Agnès, ne ſachant ſi elle étoit „ petite ou grande, bien ou mal faite. Je diſtin„ guai ſon habit, ſon voile, ſon viſage, ſon air „ modeſte ; & ne la voïant plus dans ma cham„ bre après avoir regardé de tout côté, je préſu„ mai d'abord qu'elle avoit paſſé dans celle de „ ma niece, qui étoit contiguë à la mienne. Je „ fus fort choqué de l'hiſtoire qu'elle me fit là„ deſſus, diſant que c'étoit elle, qui s'étoit pré„ ſentée à moi, aïant ſur la tête les deux voi„ les que portent les Capucines. Je ſavois fort „ bien que celle que j'avois vû, n'avoit point „ ſon air ? auſſi la traittai-je d'abord de folle. „ Voilà, mon Pere, tout ce que je puis vous „ dire ſur cet article. Je me trouvai d'abord

„ parfaitement libre, ſans fievre, ſans mal de „ tête, ſans aucune douleur : c'eſt ce que je pour- „ rois ſans ſcrupule atteſter mille fois avec ſer- „ ment. " Le Pere Confeſſeur avouë, que n'aïant point ajoûté de foi à ce miracle la premiere fois qu'on le lui avoit raporté avec toutes ces circonſtances, il ne crut pas pouvoir raiſonnablement en douter, après avoir oüi, & ſondé le marchand.

Monſieur le Marquis de Pontevés parent de la Mere Agnès étoit ſujet à de grandes maladies, qui le reduiſoient ſouvent à la derniere extrémité. Madame la Marquiſe ſon épouſe, qui avoit une grande confiance en la vertu de ſa couſine, lui envoïoit en même tems un de ſes domeſtiques, pour lui aprendre ſa maladie, & la recommander à ſes prieres; & quoi qu'on eût quelque fois déſeſperé de ſa vie, & qu'on en écrivît en ces termes à la Mere Agnès, elle ne perdoit pourtant pas la confiance. Elle ſe mettoit en prieres, pour demander à Dieu le rétabliſſement de la ſanté du pauvre malade ; & dès-qu'il lui étoit revelé qu'il ne mourroit pas, elle répondoit à ſa couſine par le retour du domeſtique qu'elle lui avoit envoïé, lui marquant poſitivément, Monſieur de Pontevés ne mourra pas de cette maladie : ce qui arrivoit toujours comme elle le marquoit, & qu'on attribuoit à la force & à la vertu de ſes prieres.

Mademoiſelle de Marotti de Marſeille étoit attaquée depuis environ quatre mois d'une fievre d'autant plus dangereuſe, qu'on apréhendoit avec toute ſorte de fondement qu'elle ne dégenerât en une fievre lente. Comme elle connoiſſoit la Mere Agnès, & qu'elle avoit beaucoup de confiance en ſa vertu, elle pria ſon mari de

lui aller demander de ſa part un billet de l'immaculée Conception écrit de ſa main. Monſieur Marotti s'adreſſa au Pere Confeſſeur, qui connoiſſant l'extrême repugnance que la Mere Agnès avoit à faire ces ſortes de billets écrits de ſa main, (cette derniere condition bleſſant ſa modeſtie, & ſon humilité) fit quelque dificulté de le lui promettre ; ſe voïant néanmoins fort preſſé & ſollicité par ce Monſieur, il alla le demander à la Mere Agnès, & lui ordonna en même tems par obéïſſance d'en faire ſans délai. Cette ſainte fille n'aïant jamais raiſonné ſur l'obéïſſance, quelque dificulté qu'elle pût éprouver à ce qu'on lui commandoit, fit ce billet, & promit de faire une neuvaine à la ſainte Vierge, faiſant dire à la malade d'unir ſes prieres avec les ſiennes. La neuvaine finie la malade ſe trouva ſans fievre, & parfaitement guérie.

Monſieur François d'Aguillenqui Frere de la Mere Agnès Archidiacre de la Metropole de Roüen, & Vicaire Général de Pontoiſe, ne ſe conduiſoit depuis quelque tems que par les conſeils, & les avis charitables de ſa ſœur la Capucine, pour laquelle il avoit autant de vénération que de tendreſſe. Il fit un voïage à Marſeille en l'année 1649. pour la conſulter ſur ſon intérieur, & ſur certaines peines qu'il avoit dans l'exercice de ſon emploi. Après avoir reſté un tems aſſés conſiderable auprès d'elle, il réſolut de s'en retourner à Pontoiſe, & de paſſer à Aix pour embraſſer deux de ſes freres. Il les trouva tous deux malades, & même mourans. On n'explique pas ſon extrême déſolation. Il eut ſur le champ ſon recours à ſa chere ſœur, à qui il écrivit la lettre du monde la plus touchante, pour lui expoſer le triſte état, où il avoit trouvé ſes deux freres, lui ajoû-

tant, qu'il a tout fondement d'apréhender qu'ils ne ſoient tous deux morts dans le tems qu'elle recevra ſa lettre. Quelque parfaite que fût la ſoumiſſion de la Mere Agnès à la volonté de Dieu, & à toutes les diſpoſitions de ſa providence, elle ne laiſſa pas d'être très-ſenſible à cette triſte nouvelle ; & après avoir donné quelques larmes à la tendreſſe naturelle qu'elle avoit pour ſes freres, elle ſe retira ſeule au Chœur, afin de prier Dieu pour eux. Son oraiſon finie, où elle avoit conſulté le Seigneur ſur la deſtinée de ſes deux freres, elle répondit à l'Archidiacre par le retour de l'exprès, & l'exhortoit de mettre toute ſa confiance en Dieu, l'aſſûrant qu'il ſeroit bien-tôt conſolé par le retabliſſement de la ſanté de ſes deux freres.

Cette réponſe lui fut remiſe en préſence d'un malade : c'étoit Monſieur le Prévôt de Barjols. Il lui en fit la lecture dans le même tems que les Chirurgiens travailloient à lui ôter l'apareil ſur ſa cuiſſe toute gangrenée. L'un d'eux tout ſurpris s'écria d'abord miracle, „ Monſieur le Prévôt „ eſt guéri contre toute eſperance. Voilà les chairs „ vives qui reviennent aux endroits mêmes, où „ nous avions déſeſperé de les revoir, les aïant „ pourries juſqu'à l'os. " Le Médecin & deux autres Chirurgiens qui étoient préſens, crierent auſſi miracle, & le malade lui-même s'écria d'un ton de voix puiſſant, *loüons Dieu de la ſanté qu'il m'accorde à la priere de ma pauvre ſœur la Capucine. Je ſuis parfaitément guéri ; Dieu ſoit à jamais béni.* Il le fut ſi bien en éfet, que deux jours aprés il marcha ſans la moindre dificulté, & ne ſentit que très-peu de foibleſſe à cette jambe, qui étoit preſque entierement pourrie.

On paſſe de la chambre de Monſieur le Prévôt

à la chambre de Monsieur d'Aguillenqui, attaqué d'un si terrible accident d'apoplexie, qu'il n'avoit ni connoissance, ni sentiment, & qu'il étoit absolument condamné du Médecin, & des trois Chirurgiens. Dès-qu'on lui ôta les ventouses qu'on lui avoit apliqué sur le dos, & qu'on lui donna le premier coup de lancete, quoique depuis deux jours il eût perdu la parole & tout sentiment, il jetta un grand cri, disant, *vous me faites mal*; ajoûtant ces paroles si consolantes pour son frere, *ne me faites plus de remedes, je me porte bien; par la grace de Dieu je n'ai plus de mal.* Il n'en eut plus du tout en éfet; & dans ce moment il se trouva tel qu'il étoit avant son accident: ce que chacun attribüa à miracle. On ne pousse pas plus loin cette matiere, qui fourniroit à un volume entier.

CHAPITRE XXVII.

La derniere maladie de la Mere Agnès, & les peines intérieures qu'elle y soufrit.

LE Roi Prophête a dit qu'après que le Juste aura semé dans les larmes pendant le cours de sa vie, il recueillira dans la joïe à sa derniere maladie, & au tems de sa mort; c'est là une disposition de la Providence du Seigneur, & de l'accomplissement de sa parole. Il a promis aux Justes dans ses divines Ecritures de changer leur ignominie en gloire, leur tristesse en joïe, & de leur donner autant de plaisir & de consolation, qu'ils auront soufert de rudes épreuves. C'est

pour l'ordinaire à leur derniere maladie, & à l'heure de la mort qu'il accomplit sa promesse.

Cette loi générale trouve son exception dans la promesse de la Mere Agnès : on ne sauroit dire avec verité qu'elle ait eu part dans sa derniere maladie à cette bénédiction, & à cette promesse que Dieu a fait aux Justes. Son Epoux céleste l'a tenuë attachée à la Croix jusqu'à son dernier soûpir ; & pour se la rendre entierément conforme il la délaissa, comme son Pere céleste l'avoit délaissé lui-même. Il la livra à toute sorte de peines d'esprit, à toute sorte de peines de corps.

Sa derniere maladie commença le 4. de Juin de l'année 1672. par une petite fievre, & un flux de ventre qu'elle cacha selon sa coûtume avec beaucoup de soin aux yeux & à la connoissance de la Communauté. Certaines Religieuses néanmoins qui étoient plus attentives sur elle que les autres, s'étant aperçûës de son indisposition par la peine qu'elle avoit à se trainer dans le Couvent, en avertirent la Mere Abbesse & le Pere Confesseur, qui la prenant en particulier l'interrogerent sur sa maladie, & sur la source de cette grande foiblesse qu'on remarquoit en elle. Cette sainte fille embrasée du désir de soufrir répondit que son mal n'étoit rien. „ Il est „ juste, ajoûta-t-elle de soufrir quelque chose „ pour l'amour de Dieu ; qu'étant délicate & fort „ sensuelle de son naturel, son miserable corps „ ne pouvoit rien soufrir sans se plaindre. “ Réponse fort innocente, qui lui causa dans la suite des peines intérieures, qui la tourmenterent beaucoup plus que sa maladie.

On la conduisit néanmoins à l'infirmerie, & là réflechissant sur les réponses qu'elle avoit faites au Pere Confesseur, & à la Mere Abbesse,

lorſqu'ils l'avoient interrogée ſur la nature de ſa maladie, & jugeant qu'elle n'avoit pas répondu avec toute la ſimplicité qui convient à une Religieuſe, ſur tout lorſqu'elle eſt interrogée par ſes Supérieurs, elle ſe crut coupable d'un grand crime devant Dieu. Elle en parla d'abord à ſon Confeſſeur avec une grande abondance de larmes, & en des termes, qui marquoient ſon extrême fraïeur, & la peine intérieure que lui cauſoit ce qu'elle regardoit comme une grande faute, indigne d'une Religieuſe. Le Pere Confeſſeur, qui connoiſſoit depuis long-tems la délicateſſe de ſa conſcience, & l'impreſſion que l'ombre du peché faiſoit dans ſon ame, lui dit d'abord pour la tranquilliſer, qu'elle n'avoit point fait de peché; qu'aïant répondu à la demande que la Mere Abbeſſe lui avoit faite, de la maniere qu'elle la penſoit, & qu'elle la croïoit en éfet, elle n'avoit rien à ſe reprocher là-deſſus.

„ Ah! mon Pere, lui repliqua la Mere Agnès, „ vous n'enviſagés pas comme un peché & un „ grand peché le cas d'une Religieuſe qui ne va „ pas ſimplement avec ſa Supérieure, & ſon „ Confeſſeur, qui leur cache ſa maladie ſous „ des termes équivoques; pour moi je l'eſtime „ ſi grand & ſi énorme, que j'en ſuis toute „ troublée: mon eſprit depuis ce fatal moment „ eſt plongé dans d'épaiſſes ténebres; la lumiere „ ſelon la ménace d'un Prophête, m'a été ôtée; „ ma volonté eſt tombée dans une froide indife- „ rence; les flammes ſacrées, dont elle bruloit „ auparavant, ſont converties en glace; ma „ conſcience qui étoit ſi tranquille, n'a plus „ de repos; n'aller pas ſimplement avec ſon Ab- „ beſſe, & ſon Confeſſeur, de quel plus grand „ crime les Religieuſes peuvent-elles ſe rendre

„ coupables ? “ Les ſolides raiſons que le Pere Confeſſeur lui opoſa, la calmerent pour peu de tems. Je dis pour peu de tems, puiſque les mêmes peines ſe renouvellerent ſur le même cas, mais plus fortes qu'elles n'avoient été juſqu'alors.

Le Démon lui remit dans l'eſprit qu'elle avoit par cette duplicité conſommé ſa réprobation ; qu'il n'y avoit plus de miſericorde à attendre pour elle ; que n'aïant caché ſa maladie à ſon Abbeſſe, & à ſon Confeſſeur que par un principe d'orgueïl & d'hipocriſie, elle s'étoit renduë exécrable aux yeux de Dieu, & avoit mis le comble à la meſure de ſes iniquités, ajoûtant que ſi elle avoit eu un ſeul dégré d'humilité, elle auroit déclaré ſon mal tel qu'il étoit, & qu'elle le connoiſſoit. Cette idée afreuſe que le Démon lui mit dans l'eſprit ſur ce prétendu crime, la jetta dans l'état du monde le plus pitoïable, où une veritable amante peut ſe trouver. Accablée ſous le poids de cette violente tentation elle eut recours au rémede en la découvrant au Pere Confeſſeur, qui emploïa toute la force de ſon eſprit, & la ſolidité de ſon raiſonnement pour la combattre, & la diſſiper.

„ Helas ! ma bonne Mere, à quoi penſés-vous, „ lui dit le Pere Confeſſeur, de vous laiſſer ſe„ duire au Démon, dans le tems que vous ne „ devriés travailler qu'à le vaincre ; de lui don„ ner entrée dans vôtre eſprit, dans le tems „ que vous devés faire tous vos éforts, pour „ l'en éloigner ? Ignorés-vous qu'il fait tout ce „ qu'il peut pour vous perdre ; & que quelque „ vaincu qu'il ſoit, il ne ſe rebutera jamais juſ„ qu'au dernier ſoûpir de vôtre vie ? Il n'y a „ plus de miſericorde pour vous, vous dit-il :

„ repondés lui hardiment qu'il y en a pour les
„ plus grands pécheurs, tandis qu'ils ſont ſur la
„ terre ; & ajoûtés lui avec ſaint Leon Pape,
„ que ſi Judas après avoir trahi & vendu ſon
„ divin Maitre, ne s'étoit pas pendu de déſeſ-
„ poir, & s'il n'avoit dit avec Caïn le premier
„ des réprouvés, mon iniquité eſt trop grande,
„ pour en pouvoir attendre le pardon, il auroit
„ trouvé des reſſources dans la miſéricorde de
„ Dieu, & dans le ſang de ſon divin Maitre.

„ Les plus grands Saints ont eſſuïé les mê-
„ mes combats à leur derniere heure ; mais ils
„ ont repouſſé le Démon avec mépris : faites-en
„ de même ; envoïés cet ennemi de votre ſalut
„ dans les enfers, & dites-lui hardiment que
„ vous adorés un Dieu, qui eſt un pere, &
„ non pas un tiran, un Dieu miſericordieux au-
„ tant que juſte, un Dieu qui a toûjours les
„ bras ouverts pour recevoir tous ceux qui le
„ reclament, & qui veulent ſincerément aller à
„ lui ; que vous voulés l'aimer & le ſervir juſ-
„ qu'au dernier ſoûpir de votre vie ; que le ſeul
„ regret qui vous reſte, c'eſt de ne l'avoir pas
„ tant aimé qu'il le mérite, & qu'il le com-
„ mande ; que quand vous ſeriés aſſûrée d'être
„ du nombre des réprouvés, comme cet eſprit
„ tentateur s'éforce de vous le perſuader, & d'ê-
„ tre aſſés malheureuſe, que de ne pouvoir pas
„ l'aimer dans l'éternité, vous voulés l'aimer de
„ tout vôtre cœur dans le tems, & tout le reſte
„ de vôtre vie. Ce ſera avec ces ſortes d'armes
„ que vous le mettrés en fuite.

„ Je ſai, mon Pere, lui répondit la Mere
„ Agnès tout ce que vous me dites là-deſſus :
„ je me le dis ſans ceſſe à moi-même : je n'en
„ ſuis pourtant pas plus tranquille : la peine eſt

„ toûjours dans l'eſprit, & je me vois malheu-
„ reuſément dans l'impuiſſance de la chaſſer. Je
„ vous dirai néanmoins que j'aime cette peine,
„ parce-qu'elle ne detruit pas entierément en moi
„ la confiance que j'ai en la bonté de Dieu; &
„ ſi c'eſt ſa volonté que je ſoufre juſqu'à la mort,
„ pourvû que d'ailleurs il ne permette pas que
„ je l'ofenſe, je l'accepte de tout mon cœur:
„ c'eſt la diſpoſition où je me trouve. Cepen-
„ dant je ne ſuis pas tranquille: le Démon me
„ met dans l'eſprit que ces ſentimens ne partent
„ que du déhors & de l'extérieur; que mon in-
„ térieur ne s'accorde pas avec les paroles de ma
„ bouche; que mon hipocriſie en eſt le ſeul prin-
„ cipe; ce qui ne ſerviroit qu'à conſommer ma
„ reprobation, & à me rendre plus exécrable aux
„ yeux de Dieu, qui deteſte ſur toutes choſes
„ l'hipocriſie.

„ Que vous êtes induſtrieuſe à vous tourmenter,
„ lui repartit le Pere Confeſſeur, & que le
„ Démon eſt ruſé de vous prendre par votre foi-
„ ble! vous avés toute votre vie apréhendé, &
„ vous avés même crû que l'hipocriſie étoit la
„ compagne inſeparable de toutes vos actions,
„ qu'elle étoit vôtre paſſion favorite & dominan-
„ te. Je me ſuis mille fois inutilément épuiſé à
„ detruire en vous cette crainte mal fondée: le
„ Démon s'en ſert à préſent pour vous troubler:
„ je ne puis que vous redire ce que je vous ai
„ dit mille fois pour vous tranquilliſer ſur cet
„ article. Si l'hipocriſie avoit été votre paſſion
„ dominante, auriés-vous toute votre vie caché
„ avec plus de ſoin vos vertus & vos bonnes œu-
„ vres, que les autres n'en prénent pour cacher
„ leurs vices? Vous ſeriés-vous toujours regar-
„ dée, & même publiée la plus grande péche-

„ reſſe du monde, indigne de porter le nom, „ & l'habit de Religieuſe ? Ces ſortes de ſenti- „ mens peuvent-ils s'accorder avec l'hipocriſie ? „ Combien de fois m'avés-vous forcé d'uſer de „ mon autorité, & du mérite de l'obéïſſance, „ pour vous faire dire ce que vous vouliés tenir „ caché ? D'où vient que vous avés toûjours „ cherché les lieux les plus écartés, les nuits les „ plus obſcures, pour dérober à la connoiſſance „ de vos Sœurs vos pratiques auſteres ? D'où vient „ enfin que vous vous êtes éforcée toute votre „ vie de paroître au déhors la plus imparfaite „ de toutes les Religieuſes ? L'hipocriſie inſpire- „ t-elle ces ſortes de ſentimens, & une telle con- „ duite ? Rejettés loin de vous ce piége du Dé- „ mon, qui fait ſes derniers éforts pour vous „ perdre. "

Ce diſcours du Pere Confeſſeur tranquilliſa la Mere Agnès pour quelque tems. Elle le pria de lui permettre de faire une confeſſion générale : ce qui lui fut accordé dans l'eſperance qu'elle y trouveroit ſa paix. Elle reçut enſuite la ſainte communion avec une grande ferveur. Mais à peine eut-elle achevé ſon action de graces, qu'elle retomba dans le même état, dans les mêmes peines intérieures, beaucoup plus violentes que celles qui avoient précedé, de ſorte qu'elle dit au Pere Confeſſeur qu'elle ſoufroit des tourmens, qui aprochoient ceux de l'enfer ; & qu'elle portoit un enfer au dedans d'elle-méme. „ Je veux ai- „ mer Dieu, lui dit-elle, en verſant un torrent „ de larmes, & je ne le puis. Je veux me con- „ former à ſa volonté, & je ne le puis. Je veux „ me confier en ſa miſericorde, & je ne le puis. „ Je veux déteſter mes pechés, qui m'attirent „ toutes ces peines, & je ne le puis. Je veux

„ réclamer la protection de la très-sainte Vierge ;
„ qui m'a toûjours été si favorable, & je ne le
„ puis. Je veux croire, & me soumettre à tout
„ ce que vous avés la bonté de me dire, & je ne
„ le puis. Voilà, mon cher Pere, le triste état où
„ je me trouve. N'ai-je pas bien raison de vous
„ dire avec le saint homme Job, que ma vie
„ aproche de l'enfer. Je suis sans amour, sans foi,
„ sans confiance, & presque sans esperance.

„ Votre tentation, ma Mere, lui répondit le
„ Pere Confesseur, ne vient pas tout-à-fait du
„ Démon : elle vient de Dieu-même, & vous
„ pouvés dire encore avec Job, la main de Dieu
„ m'a touché. Il vous guérira, lorsqu'il le jugera
„ expédient pour votre salut. Suportés cet état
„ avec une humble résignation à sa sainte vo-
„ lonté : votre Epoux céleste exige encore ce sa-
„ crifice, qui achevera de vous purifier, & de
„ vous rendre digne d'entrer dans cette gloire,
„ où rien de souillé ne peut être reçû. Baisés
„ humblement & avec soumission la main qui
„ vous frape. Elle ne vous frape, que pour vous
„ caresser. Vous n'ignorés pas ce que dit saint
„ Bernard, des baisers du céleste Epoux : vous
„ l'avés souvent enseigné à vos Novices, que
„ ces baisers sont des plaïes. Vous l'avés éprouvé
„ durant tout le cours de votre vie : il vous a
„ crucifiée avec lui. Il vous a imprimé intérieu-
„ rément par une grace particuliere les Stigmates
„ de sa Passion. Il vous a vivement fait sentir les
„ piquures de sa couronne d'épines. Il vous a
„ mille fois accablée de toute sorte de maux &
„ d'infirmités : il perfectionne à présent son ou-
„ vrage ; & pour vous rendre entierément con-
„ forme à lui, il vous délaisse dans ce lit de
„ douleurs, comme son Pere céleste le délaissa sur

la

„ la Croix. Perſeverés, ma Mere, conſtamment ſur
„ cette Croix : ne demandés jamais d'en deſcen-
„ dre : celui qui vous bleſſe, vous guérira.

„ Vos diſcours, mon cher Pere, lui dit la
„ Mere Agnès, me conſolent : mais ils ne me gué-
„ riſſent pas : je reſte dans les mêmes peines in-
„ térieures : je vois toûjours l'enfer ouvert ſous
„ mes pieds : je comprends que c'eſt le chati-
„ ment de mes infidélités, de mon orgueïl, &
„ de mon hipocriſie, qui ont mis des bornes à
„ la miſéricorde de Dieu, pour ne laiſſer agir
„ ſur moi que ſa ſeule juſtice. Voilà, mon Pere,
„ ce que je ne puis perdre de vûë, quelques
„ éforts que je faſſe ſur mon eſprit : mon pe-
„ ché comme un bourreau, & un tiran im-
„ pitoïable s'éleve ſans ceſſe contre moi, & je
„ ne puis m'en détourner : ma perte éternelle me
„ paroît inévitable, parce que je l'ai trop ſou-
„ vent méritée. " Les paroles ſont trop foibles pour exprimer ce que ſoufre une veritable amante, qui ſe trouve dans cette afreuſe ſituation, & un tel delaiſſement.

Le Pere Confeſſeur prévenu que celui-là ſeul qui l'avoit bleſſée, pouvoit la guérir, que les paroles de l'homme ſont trop foibles, pour operer cette merveille, jugea à propos de la laiſſer ſeule durant quelque tems ; & l'exhorta en la quittant à avoir ſon recours à Jeſus crucifié, de le contempler ſur la Croix délaiſſé de ſon propre Pere, & de méditer ſur ces quatre paroles, que l'excès de la douleur que lui cauſoit ce délaiſſement, tira de ſa bouche, *mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avés-vous abandonné* ? Elle obéït ſur le champ ; & étant tombée dans une de ſes oraiſons extatiques, qui lui étoient ſi fréquentes, elle entendit la voix de Jeſus-Chriſt attaché à une

grande Croix, qui étoit aux pieds de son lit, qui lui dit distinctement cette douce & amoureuse parole, *ma fille, je t'accorde la grande miséricorde, que tu me demandes.* A ce moment le calme succeda à la tempête. Son ame fut remplie de tant de consolation, son esprit éclairé de si vives lumieres, son cœur si fort embrasé du feu de l'amour divin, que transportée hors d'elle-même, elle ne put s'empêcher de faire éclater sa joïe, & adressant la parole à la Sœur Pacifique de la Ciotat, qui étoit son infirmiere, elle s'écria, „ Sœur Pacifique, béniſſés le Seigneur avec moi „ sur la grande miséricorde qu'il vient de me „ faire. Ma Mere, lui répondit l'infirmiere, faites moi part de cette grace. Il m'a fait, lui „ dit la Mere Agnès, sa plus grande miséri„ corde : il a changé toutes mes peines intérieures „ en consolations inéfables, les ténebres de mon „ esprit en de vives lumieres, les glaces de mon „ cœur en célestes ardeurs : rendons lui de très„ humbles actions de graces d'un bienfait aussi „ insigne, accordé à une si miserable créature. „ disons ensemble le *Te Deum laudamus.* " Ce qui fut exécuté par plusieurs Religieuses, qui étoient auprès de son infirmerie, pour aider l'infirmiere, lorsqu'elle avoit besoin de leur secours, & qui entendirent tout ce que la Mere Agnès avoit dit à la Sœur Pacifique.

La Mere Abbesse informée de tout ce qui s'étoit passé, jugea à propos d'en donner sans delai avis au Pere Confesseur, qui se hâta de r'entrer dans le Couvent, où il eut la consolation de voir la tristesse universelle changée en joïe : chaque Religieuse s'empressoit de la lui marquer ; & toutes le conjurerent d'emploïer son autorité, pour faire dire à la Mere Agnès quelle étoit cette

grande grace qu'elle venoit de recevoir, & qui avoit operé en elle un changement si subit, & si extraordinaire. Le Pere Confesseur le leur promit, & il l'exécuta en éfet. Il lui commanda par le mérite de l'obéïssance de lui découvrir pour l'édification de ses Sœurs, tout ce qui s'étoit passé dans son oraison. Habituée à ne jamais resister un seul moment à l'obéïssance, elle lui dit qu'après qu'il l'eut laissée, elle avoit suivant son ordre fait oraïson sur le délaissement que Jesus-Christ avoit soufert sur la Croix de la part de son Pere céleste; que s'étant principalement arrêtée sur ces paroles, que l'excès de sa douleur arracha de sa bouche, *mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avés-vous abandonné*? elle s'étoit trouvée toute abimée dans les soufrances de son divin Sauveur, qu'elle avoit ressenti en elle-même des douleurs si vives, & si aiguës, qu'elle n'en avoit jamais éprouvé de semblables dans tout le cours de sa vie. „ Ces douleurs, ajouta-t-elle, „ étoient accompagnées de grandes consolations „ intérieures, & d'une parfaite resignation à la „ volonté de Dieu. Je sentis en même tems re„ venir en moi cette grande confiance en la mi„ séricorde de Dieu, que j'avois presque entie„ rement perduë. Comme j'avois durant mon „ oraison les yeux fixés sur ce grand Crucifix „ que vous voïés au pied de notre lit, il m'a „ parû que ce divin Sauveur a jetté un regard „ amoureux sur moi, qui m'a blessé le cœur, & „ embrasé de son amour, J'ai en même tems oüi „ distinctement ces paroles de sa bouche, *ma fille* „ *je t'accorde la grande miséricorde, que tu me* „ *demandes, parce que tu m'as été fidele.* Ces dou„ ces paroles, continüa-t-elle, jointes à l'amour „ qu'il a répandu dans mon cœur, ont rempli

„ mon ame d'une ſi grande joïe, & de conſola-
„ tions ſi inéfables, que ne me poſſedant pas,
„ & comme tranſportée hors de moi-même, ne
„ ſachant même ce que je faiſois, j'ai apellé la
„ Sœur Pacifique mon infirmiere, que j'ai invi-
„ tée de rendre avec moi de très-humbles ac-
„ tions de graces pour le bienfait inſigne, que
„ je venois de recevoir, ſans lui expliquer en
„ quoi il conſiſtoit, quoi-qu'elle m'ait preſſé là
„ deſſus, & nous avons avec quelques autres de
„ nos Sœurs, qui ſe ſont trouvées à la porte
„ de l'infirmerie dit le *Te Deum*. J'ai continüé
„ depuis à jetter les yeux ſur le même Crucifix,
„ & il m'a paru qu'il me favoriſoit de ſes re-
„ gards amoureux. Il me ſemble que j'ai fait la
„ même expérience, en regardant le petit Cru-
„ cifix que je tiens entre mes mains. J'ai ſenti
„ la même impreſſion dans mon cœur; & puiſ-
„ que vous m'ordonnés de vous découvrir tou-
„ tes les graces que j'ai reçûës, je vous ajoû-
„ terai que la petite image de la ſainte Vierge,
„ qui eſt attachée aux pieds de ce petit Crucifix
„ m'a paru jetter un regard amoureux ſur moi;
„ & j'ai oüi diſtinctement ſortir de ſa bouche
„ ces tendres paroles, qui m'ont remplie d'une
„ joïe inéfable, *ma fille, n'aprehendes plus la ri-*
„ *gueur de la juſtice de mon Fils: je ſuis ton*
„ *Avocate.* Voilà, mon Pere, les graces que Dieu
„ a accordées à une miſérable pechereſſe, qui a
„ mille fois mérité l'enfer. “ On n'a fait que copier ici ce que le Pere Confeſſeur a écrit, & qui eſt confirmé par quelques Religieuſes, qui étoient préſentes.

On ne ſauroit finir ce Chapitre ſans faire une reflexion bien ſalutaire, & bien importante. Si une fille prevenuë de tant de graces & de bénédictions,

toûjours unie à ſon Dieu, toûjours fidele à tous les devoirs de ſon état, d'une exactitude inviolable à tout ce qu'elle avoit promis le jour de ſa Profeſſion ; qui a porté toutes les vertus Religieuſes à leur derniere perfection ; qui de l'aveu de ſon Confeſſeur n'a jamais commis non ſeulement un ſeul peché mortel dans tout le cours de ſa vie, ſoit ſéculiere, ſoit religieuſe, mais non pas même un ſeul peché veniel volontaire, & d'une volonté déterminée ; qui a reçû du Ciel le don des miracles ; qui pénetroit les ſecrets des cœurs ; qui liſoit dans l'avenir ; ſi une telle fille a tremblé à ſa derniere maladie, ſi elle a ſi fort apréhendé les terribles jugemens du Seigneur ; s'il a fallu des miracles, & des miracles du premier ordre, & des plus extraordinaires, pour la tranquilliſer, & la faire mourir en paix ; de quelle fraïeur ne ſerons nous pas ſaiſis, & à quels violens combats ne devons nous pas nous attendre, ſervant comme nous faiſons le Seigneur avec tant de lâcheté, étant autant que nous le ſommes négligens à l'accompliſſement de nos devoirs, à l'obſervance de nos regles, & des loix de notre état.

CHAPITRE XXVIII.

Les douleurs extrêmes que la Mere Agnès ſoufrit dans ſa derniere maladie, & la mort précieuſe qu'elle fit.

ON n'a parlé dans le Chapitre précédent que des peines intérieures que la Mere Agnès ſoufrit dans ſa derniere maladie, que des troubles dont ſon eſprit fut agité : il ne conviendroit pas de paſſer abſolument ſous ſilence les douleurs extrêmes, dont ſon corps fut affligé, non plus que la patience admirable, dont elle donna dans le plus fort de ſes ſoufrances des exemples ſi rares. On a déja dit que ſa maladie commença le 4. de Juin de l'année 1672. par une petite fievre accompagnée d'une diarrée qui l'avoit tellement afoiblie, qu'elle pouvoit à peine ſe traîner dans le Couvent. La Mere Abbeſſe la voïant malgré cette incommodité également aſſiduë de nuit & de jour à tous les exercices de la Communauté, voïant d'ailleurs qu'elle ne ſe plaignoit point, & qu'elle ne ſe relâchoit en rien dans ſes pratiques ordinaires, n'oſoit par reſpect lui propoſer de monter à l'infirmerie. Elle ſe réſolut néanmoins de le lui faire ordonner par le Pere Confeſſeur, qui le fit ſur le champ. Sans repliquer un ſeul mot, la Mere Agnès ſuivit l'infirmiere, & s'abandonna à ſa conduite. Mais dès-qu'elle aperçut qu'on lui avoit préparé un lit avec un matelas, elle conjura avec beaucoup d'inſtance l'infirmiere de l'ôter, lui diſant qu'il

ne convenoit pas à une fille de la Paſſion de mourir ſur un lit mollet, tandis que Jeſus-Chriſt, qu'elle étoit par état obligée d'imiter, n'avoit eu pour lit qu'une Croix à laquelle il étoit attaché avec de gros cloux, & pour oreiller qu'une couronne d'épines. L'infirmiere pour la contenter, lui promit de le lui ôter dès le lendemain, ſi ſa maladie étoit auſſi légere qu'elle le diſoit & le croïoit, & la pria de ſe laiſſer conduire, & de ne pas s'opoſer aux uſages charitables de l'infirmerie. Elle ſe ſoumit malgré ſon extrême repugnance, & ſe fit une loi d'obéïr à ſon infirmiere comme à ſon Abbeſſe. Elle diſoit à toutes les Religieuſes, qui la viſiterent d'abord, pour lui offrir leurs ſervices, qu'elle n'étoit pas aſſés malade, pour être portée à l'infirmerie; que la trop grande charité qu'on exerçoit à ſon égard, la feroit ſoufrir à l'autre monde; que n'aïant naturellément que trop de penchant à la délicateſſe, c'étoit la favoriſer, & la fomenter que de la traiter en malade, tandis que le mal étoit plûtôt dans l'eſprit que ſur ſon corps. Elle diſoit vrai en un ſens, puiſqu'il eſt très-certain que les peines d'eſprit qu'elle ſoufroit, occaſionnoient veritablément ſa maladie.

Quoi-qu'elle proteſtât toûjours que ſon mal n'étoit rien, on jugea à propos d'apeller le Médecin, qui après avoir examiné ſa maladie, n'ordonna que de petits rémedes confortatifs : ce qui fit préſumer à la Mere Abbeſſe & à toutes les Religieuſes, que la maladie de la Mere Agnès étoit auſſi légere qu'elle le diſoit, & le croïoit en éfet. Elle paſſa néanmoins une très-mauvaiſe nuit; & ſa fievre étant conſiderablement augmentée, on rapella le Médecin, qui la trouva beaucoup plus mal que le jour précedent. Sa fievre

étoit des plus violentes, & elle étoit accompagnée d'une pleureſie. Il ne fit pourtant pas de nouvelles ordonnances, & ſe contenta de dire qu'il falloit continüer celle qu'il avoit fait le jour précédent.

Le Pere Confeſſeur, qui étoit fort aſſidu auprès de la malade, ſurpris de la conduite que le Médecin gardoit avec elle, le connoiſſant d'ailleurs très-habile dans ſa profeſſion, le prit en particulier, & lui fit confidence de ſa peine, & de ſa ſurpriſe, fondée ſur ce que la Mere Agnès étant de ſon propre aveu très-dangereuſément malade, il n'ordonnoit rien pour ainſi dire, qui fût capable de lui procurer le moindre ſoulagement, laiſſant uniquement agir une nature ſi fort afoiblie, ſoit par la violence du mal, ſoit par la délicateſſe de ſon temperamment, ſoit par l'auſtérité de ſa vie, dont il étoit parfaitément inſtruit.

„ Mon Pere, lui répondit le Médecin, la ma-
„ ladie de cette ſainte fille n'eſt pas naturelle :
„ tous les rémedes que je pourrois ordonner ne
„ ſerviroient qu'à la faire ſoufrir davantage, &
„ à prématurer ſa mort. Son corps étant entie-
„ rement défait, n'aïant que la peau collée ſur
„ les os, & à peine dans les veines le ſang qui
„ lui eſt abſolument néceſſaire pour vivre, la
„ pleureſie d'ailleurs dont elle eſt attaquée, exi-
„ geant de la faire ſaigner pour le moins trois
„ ou quatre fois, ce ſeroit la poignarder que de
„ mettre en pratique cet unique rémede que
„ nous avons pour ces ſortes de maladie. Je ne
„ vois aucune cauſe phiſique & naturelle de ſon
„ mal ; ce qui m'oblige de le raporter à une
„ cauſe ſupérieure & ſurnaturelle. Je ne doute
„ pas que ſon oraiſon continüelle, & les grandes

„ peines d'eſprit qu'elle vient de ſoufrir, ne l'a-
„ ïent reduite à ce triſte état, dont elle ne ſau-
„ roit revenir dans le cours ordinaire de la na-
„ ture. Si elle en revient, ſa ſanté ſera ſurnaturelle
„ comme ſa maladie. Faites, mon Pere, votre
„ office auprès de la pauvre malade : je fais le
„ mien, & je me retire très-convaincu que Dieu
„ veut la retirer de ce monde pour couronner
„ ſes mérites ; elle n'a beſoin que de prieres,
„ & de ſa parfaite ſoumiſſion aux ordres de la
„ divine providence.

Le Pere Confeſſeur inſtruit par le Médecin de l'extrême danger où ſe trouvoit la Mere Agnès, ſe rendit fort aſſidu auprès d'elle, & ne la perdit preſque plus de vûë, ſoit pour la diſpoſer par la reception des derniers Sacremens de l'Egliſe au grand paſſage qu'elle étoit ſur le point de faire du tems à l'éternité, ſoit pour avoir lui-même la conſolation de récueillir ſes dernieres paroles, les dernieres actions de ſa vie, & les derniers ſentimens de ſon cœur. Il admira ſur toutes choſes cet excès de patience, qui au milieu des douleurs les plus exceſſives, dont un corps humain puiſſe être accablé, ne lui permit jamais de former la moindre plainte ; & quoique toute couverte de plaïes, les os aïant percé la peau dans preſque toutes les parties de ſon corps, on auroit jugé à la tranquillité, dont elle joüiſſoit, qu'elle ne ſoufroit rien. Elle ne demanda jamais rien, & prénoit par un eſprit d'obéïſſance tout ce qu'on lui préſentoit.

Le Pere Confeſſeur s'étant aperçû que par l'ardeur de la fievre qui la conſumoit, elle avoit la bouche extrémément ſeche & preſque brulée, lui dit, „ ma Mere, voudriés-vous vous rafraichir ? „ Ce qu'il vous plaira, mon Pere, lui répondit

elle. Mais que ne le demandés-vous, lui repliqua „ le Pere Confeſſeur, lorſque vous êtes ſi fort „ preſſée par la ſoif ? Mes Sœurs, lui dit-elle, „ ſont tellement remplies de charité, qu'elles „ préviennent tous mes beſoins, ſans attendre „ que je les demande. Je me laiſſe conduire.

Une Religieuſe voulant la ſoulager, & changer ſa ſituation, qui lui paroiſſoit fort incommode, lui en fit la propoſition. „ Ma chere „ Sœur, lui répondit la Mere Agnès, faites ce „ qu'il vous plaira : je ſuis ici pour obéïr : mais „ ſouvenés-vous qu'il ne ſe préſenta perſonne, „ pour faire changer de place à Jeſus-Chriſt, „ lorſqu'il étoit étendu ſur le cruel lit de la Croix. „ Sa ſituation étoit néanmoins plus dure, & plus „ incommode que celle, où je me trouve. " L'infirmiere lui dit un ſoir avant que de la quitter, pour aller repoſer, „ ma Mere, il y a quel- „ que tems que vous ne dormés pas du tout : de- „ mandés à Dieu la grace de dormir cette nuit. „ Sans balancer un moment elle répondit, je „ ferai ce que vous me commandés : mais aïés „ la charité de m'aider à me mettre à genoux. " Ce que l'infirmiere lui accorda, & pour obéïr à l'ordre qu'elle avoit reçû, elle fit à Dieu cette courte priere. *Mon Dieu, je vous demande durant cette nuit, le repos que mon infirmiere m'ordonne de vous demander.* Cas admirable ! à peine fut elle recouchée, qu'elle dormit d'un ſommeil très-profond, & très-tranquille depuis huit heures juſqu'à minuit.

Dès-qu'elle fut éveillée, les Religieuſes qui avoient paſſé cette nuit auprès d'elle, s'aperçûrent qu'elle étoit d'une foibleſſe extraordinaire, qu'elle n'avoit preſque plus de pous, une ſueur preſque univerſelle, & la paleur de la mort peinte

ſur ſon viſage ; elles coururent à la Mere Abbeſſe, pour l'avertir de l'extrémité, où ſe trouvoit la Mere Agnès. Elle s'y rendit auſſi-tôt, ſuivie de la plus grande partie de la Communauté ; & après avoir verifié ce que les infirmieres lui avoient raporté, elle fit inceſſamment apeller le Pere Confeſſeur, pour lui aporter le ſaint Viatique, qu'elle reçut à genoux dans la poſture la plus humble, la plus anéantie & la plus amoureuſe, demandant à Jeſus-Chriſt la miſéricorde qu'il avoit eu la bonté de lui promettre, avec des ſentimens ſi héroïques, des paroles ſi tendres, que toutes les Religieuſes fondoient en larmes.

Elle leur demanda pardon de tous les mauvais exemples qu'elle leur avoit donnés, & fit entre les mains de la Mere Abbeſſe la déſapropriation, de tout ce qu'elle avoit à ſon uſage, qui conſiſtoit préciſément à ſon habit, ſa corde, ſon chapelet, ſon breviaire & ſa diſcipline, lui demandant par charité le plus pauvre & le plus vil habit de la Communauté, pour couvrir ſon miſerable corps, & la grace d'être enſevelie dans le cimétiere des Religieuſes, faveur dont elle ſe dit, & ſe croïoit en éfet très-indigne. Dès-qu'elle eut rempli tous ces devoirs, elle tomba en extaſe, où elle reſta une heure entiere toute abîmée en Dieu, privée de tout ſentiment, avec un viſage brillant, & dans un calme & une tranquillité qui raviſſoit toutes les Religieuſes, qui ne pouvoient ſe laſſer de la contempler en cet état, & qui n'oſoient l'aprocher, de crainte d'interrompre les doux entretiens qu'elle avoit avec ſon bien-aimé. On apercevoit qu'elle marmottoit quelques paroles, mais qu'on ne pouvoit comprendre.

Revenuë de ſon extaſe le Pere Confeſſeur rentra

dans ſa chambre ; & la trouvant dans une extrême foibleſſe, il jugea à propos de lui donner le dernier Sacrement, qu'elle lui avoit ſouvent demandé avec beaucoup d'inſtance durant le cours de cette maladie ; elle s'y prépara avec la même ferveur qu'elle avoit aportée à la reception du ſaint Viatique : elle fit les mêmes actes d'humilité, demanda de nouveau pardon aux Religieuſes des mauvais exemples qu'elle croïoit leur avoit donné ; & après les avoir remerciées de l'excès de charité, dont elles avoient uſé à ſon égard, ſur tout de l'avoir ſuportée durant ſi long-tems à leur compagnie malgré ſes defauts, & ſon indignité, elle reçut l'Extrême-Onction, répondant à tout avec une préſence d'eſprit, une paix, & une tranquillité, qu'on ne pouvoit aſſés admirer.

Dès-que le Pere Confeſſeur ſe fut retiré, elle fit un fort beau diſcours à toutes ſes Sœurs ſur la pratique des vertus religieuſes, ſur tout ſur celle de l'humilité, ſa vertu favorite, & ſur la fidélité conſtante qu'une Religieuſe doit à Dieu, dont elle ne doit jamais perdre de vûë les bienfaits, qu'elle doit aimer uniquement, & l'aimer de tout ſon cœur ; & toute tranſportée d'amour, & comme hors d'elle-même, elle éleva la voix, & d'un ton ferme elle leur dit ces belles paroles. *Mes cheres Sœurs, qui n'aime Dieu, que peut-il aimer, qui ſoit digne de ſes affections ? Nous ne ſommes créés que pour l'aimer, & pour l'aimer éternellement ; aimons le donc de tout nôtre cœur, & commençons de l'aimer dans le tems, pour l'aimer d'un amour plus parfait dans l'éternité. O amour ! ô amour ! ô amour.* Elle finit ſon diſcours par ce tranſport, & cet entouſiaſme.

Dès-qu'elle eut ceſſé de parler, une Religieuſe lui dit, „ ma Mere, je veux demander à ce Dieu

„ d'amour le rétabliſſement de votre ſanté. Non ,
„ ma chere Sœur , lui répondit la Mere Agnès ;
„ demandés lui que ſa ſainte volonté s'accom-
„ pliſſe en moi : je ne veux que la volonté de
„ Dieu ; " & toute tranſportée elle éleva une
ſeconde fois la voix , & d'un ton ferme elle re-
peta trois fois ces paroles. *Volonté de Dieu , volonté de Dieu , volonté de Dieu.* L'infirmiere pour
la conſoler lui dit , „ ma Mere , vous avés paſſé
„ toute votre vie dans l'exercice de cette volon-
„ té ; oüi , ma Sœur , lui répondit-elle ; & je
„ déſire de tout mon cœur d'y mourir. Vous vous
„ êtes déja , lui repliqua l'infirmiere , déſapropriée
„ de tout. Cela eſt vrai , ma Sœur , lui repartit
„ la Mere Agnès : il ne me reſte plus rien qu'à
„ me dépouiller de moi-même , pour me révêtir
„ de Jeſus-Chriſt : c'eſt là mon unique déſir ; "
& élevant le petit Crucifix , qu'elle tenoit entre
les mains , elle s'écria une troiſiéme fois , d'une
voix haute & ferme , *mon Dieu vous êtes ſeul mon ſouverain bien. Tout ce qu'il y a de créé , n'eſt rien. J'adore votre puiſſance , & vous demande votre miſéricorde.* Se tournant enſuite vers les Religieuſes , elle leur dit , *mes Sœurs , aimer , mourir , & ignorer.* Ces paroles avoient été ſa deviſe durant toute ſa vie , & elles le furent juſqu'à la mort.

Les Religieuſes fondant en larmes la conjurerent de leur donner ſa bénédiction , avant que de les quitter. „ Je ne ſuis pas votre Supérieure ,
„ leur dit-elle , pour vous accorder votre de-
„ mande : je ſuis la derniere , & la plus impar-
„ faite de toutes ; & je vous prie de me bénir
„ vous-mêmes , & de m'accorder le ſecours de
„ vos ſaintes prieres , dont j'ai un ſi grand be-
„ ſoin. " La Sœur Seraphine qui connoiſſoit

parfaitement l'empire abſolu que le ſeul mot d'obéïſſance avoit ſur la Mere Agnès, lui dit „ ma „ Mere, nous vous donnerons toutes notre bé- „ nédiction, & le ſecours de nos prieres, mais „ donnés-nous auparavant la votre par obéïſſan- „ ce. " Elle n'eut pas plûtôt oüi le mot d'obéïſ- ſance, que levant la main elle les bénit toutes, & leur fit ſur cette vertu un fort beau diſcours.

L'avant veille de ſa mort elle paſſa une partie de la journée ravie en extaſe, ſans ſentiment, ſans pous, preſque ſans ſoufle, avec un viſage ardent, & tout en feu. Les Religieuſes qui étoient toutes en prieres autour de ſon lit, la jugeant à la der- niere agonie, prierent le Pere Confeſſeur de lui faire la recommandation de l'ame: ce qu'il fit, & qu'il réïtera trois fois de ſuite. Contre leur attente elle revint tout-coup de ce raviſſement, & jettant un doux regard avec un ſouris agréa- ble ſur les Religieuſes qui l'environnoient, elle leur fit comprendre qu'elle revenoit d'une extaſe. Le Pere Confeſſeur lui demanda d'abord d'où elle venoit, & où elle avoit reſté ſi long-tems; *j'étois avec mon Dieu*, lui repondit-elle, *& le tems m'a bien peu duré.* On lui préſenta du bouillon qu'elle prit, & dans le moment elle retomba dans l'ex- taſe. Les infirmieres la trouvant ſans pous, & preſque ſans ſoufle, dirent au Confeſſeur qu'elle étoit à ſa derniere agonie. „ Vous vous trompés „ toutes, leur repondit, il; voïés ſon viſage „ vermeil, & éclatant: elle eſt certainement avec „ ſon Dieu, ne la detournés pas de ce doux & „ agréable entretien qu'elle a avec ſon bien-aimé." Ce qui ſe verifia bien-tôt? puiſque revenuë deux heures après de ſon raviſſement, elle parla aux Religieuſes, leur toucha la main, les remercia de leurs charités, & leur fit un diſcours ſi vif, ſi

patetique & si touchant sur la bonté & la miséricorde de Dieu, qu'elle les embrasa toutes du feu sacré de son amour, dont elle bruloit elle-même. Elle leur parla de cet amour divin avec tant d'éloquence, qu'elles jugerent qu'elle avoit puisé de si belles paroles dans l'école, & dans le cœur de son bien-aimé, & que comme le disciple de l'amour, elle avoit eu le bonheur de reposer sur son sein.

La Mere Agnès s'étant aperçûë au retour de son ravissement, qu'on avoit destiné une Religieuse, qu'elle savoit infirme, pour passer la nuit auprès d'elle, la prenant par la main elle la pria de se retirer, & d'aller reposer, lui disant qu'il n'étoit pas encore tems, & qu'on auroit soin de l'avertir. *Mais, ma Mere*, lui dit cette Sœur, *quand est-ce qu'il sera tems ? lorsqu'il plaira à Dieu*, lui répondit la Mere Agnès. Elle pria ensuite l'infirmiere avec deux autres Sœurs qui l'assistoient de lui faire la grace de l'aider à se mettre à genoux : ce qu'elles lui accorderent dans la pensée qu'elle vouloit rendre l'ame à Dieu dans cette humble posture. Dès-qu'elle fut à genoux, elle commença à prier Dieu. Les Sœurs lui aïant demandé quelles prieres elle disoit, „ je dis, re-
„ pondit-elle, ce que le Pere Confesseur m'a or-
„ donné de dire à la place de l'office divin, dont
„ il m'a dispensé. " Cette courte priere achevée, elle dit à ses Sœurs, „ il est bien juste que je
„ dise encore quelques prieres, pour satisfaire à
„ l'office de la sainte Vierge, qu'on m'a défendu
„ de dire, depuis que je suis malade. Elle a toû-
„ jours été mon Avocate, & m'a obtenu de très-
„ grandes graces du Ciel. Soïés bien dévotes, mes
„ cheres Sœurs, à cette divine Mere, sur tout
„ au Mistere de son immaculée Conception : ce

„ Miſtere eſt une ſource de graces & de bénédi-
„ ctions pour tous ceux qui l'honorent : elle ai-
„ me qu'on l'invoque ſous ce glorieux titre, qui
„ fait ſa gloire particuliere. " Sa priere achevée on la remit au lit pour la derniere fois.

Quatre ou cinq heures avant ſa mort Dieu lui fit ſoufrir toute ſorte de peines corporelles. Sa poitrine extrémément chargée & ſuffoquée lui laiſſoit à peine un petit ſoufle pour reſpirer. Une fievre brulante la conſumoit. Les os aïant percé la peau dans toutes les parties de ſon corps, lui cauſoient des douleurs extrêmes. Comme elle ne demandoit jamais rien, & qu'il falloit deviner ſes beſoins, les infirmieres croïant de la ſoulager, la tournoient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour lui trouver une bonne place. C'étoit néanmoins par là même qu'on augmentoit, & qu'on redoubloit ſes douleurs. On n'entendit pourtant jamais ſortir de ſa bouche une parole de plainte, pas même le moindre ſigne, qui pût faire connoitre qu'elle ſoufrît d'extrêmes douleurs. Comme un autre Job ſur ſon fumier elle béniſſoit Dieu dans le plus fort de ſes ſoufrances.

Le Pere Confeſſeur veritablement touché de compaſſion à la vûë de ce qu'elle ſoufroit, lui diſoit quelque fois, „ ma Mere, à ce que je
„ vois, vous ſoufrés d'extrêmes douleurs. Ah !
„ mon cher Pere, lui répondit elle d'abord : il
„ s'en faut bien que je ſoufre autant que je le mé-
„ rite, ni autant que Jeſus-Chriſt a ſoufert pour
„ moi. J'ai toute ma vie recherché mes com-
„ modités, & mes aiſes ; je crains avec juſtice
„ que ma délicateſſe naturelle ne me porte à
„ les rechercher juſqu'à la mort. " L'infirmiere attendrie juſqu'aux larmes, à la vûë des ſoufrances, & de la patience héroïque de ſa chere malade

malade, lui disoit quelque-fois, „ ma chere „ Mere, faites-moi la grace de me dire com- „ ment vous souhaités que je vous accommode, „ pour vous soulager. Ah! ma chere Sœur, lui „ répondit la Mere Agnès, notre divin Maitre „ sur la Croix n'avoit personne pour le soula- „ ger: les bourreaux au contraire ajoûtoient mille „ insultes, & toute sorte d'oprobres aux tour- „ mens qu'il enduroit pour notre amour; & „ vous ne pensés jour & nuit qu'à me donner „ du soulagement dans le peu que je soufre. Je „ crains fort, ma chere Sœur, que la trop „ grande charité, que vous exercés à mon égard, „ ne me soit préjudiciable, & d'être contrainte „ de païer bien cher dans l'autre vie les lége- „ res peines que vous m'épargnés en celle-ci.

Accablée enfin sous le poids de tant de peines d'esprit & de corps qu'elle soûtenoit depuis si long-tems avec une patience héroïque, elle succomba, & tomba veritablément dans sa derniere agonie, qui fut fort courte. Le Pere Confesseur, qui ne la perdoit pas de vûë, s'apercevant du grand changement qui s'étoit fait sur son visage devenu tout-à-coup pâle & livide, de la dificulté de sa parole, ne lui trouvant presque plus de pous, & très-intercadent, voïant ses yeux enfoncés, & un petit reste de soufle, qui lui permettoit à peine de respirer, jugea aussi bien que les infirmieres, que ce n'étoit plus une de ses extases ordinaires, qui leur avoit si souvent causé les mêmes allarmes, mais une veritable agonie, & suivant toutes les aparences la derniere de sa vie; ce Pere lui fit pour la derniere fois la recommandation de l'ame; & comme cette sainte fille ne perdit la connoissance qu'avec la vie, toutes les Religieuses s'aperçûrent que

toutes les fois qu'en récitant les prieres des agonisans on nommoit les saints noms de Jesus & de Marie, elle baissoit la tête, & frapoit sa poitrine ; & tenant sa bouche collée sur les pieds de son petit Crucifix, après avoir prononcé trois fois le saint nom de Jesus, elle rendit son dernier soûpir le dix-huit de Juin de l'an mille six cens soixante-douze âgée de soixante-dix ans. Heureuse & mille fois heureuse mort ! juste recompense d'une si sainte vie.

CHAPITRE XXIX.

Les merveilles & les prodiges qui suivirent la mort de la Mere Agnès.

DE tous les éfets de la providence divine il n'en est pas de plus impénetrable à la foiblesse de l'esprit humain, que la diferente conduite de Dieu à l'égard des Justes & des pécheurs. Quelle diference à la vie, ô mon Dieu ! quelle diference à la mort ! pendant la vie des pécheurs tout leur rit, tout leur prospere. Maitres de la fortune ils commandent non seulement aux hommes, mais encore, dit l'Ecriture, aux oiseaux du Ciel, aux animaux de la terre & de l'onde. Les élemens semblent être à leurs gages, pour obéïr à leurs passions. La graisse, l'abondance, dit le Prophête Job, distillent de leurs entrailles, & leur vie n'est qu'un tissu, & une succession continüelle de toute sorte de plaisirs. Toûjours dans la joïe & dans la bonne chere, comblés d'honneur & de

gloire ils paroiſſent n'être pas comme le reſte des hommes, ſujets aux miſeres, & aux infirmités inſéparables de la foibleſſe de notre nature. Mais, grand Dieu, quel étrange changement à la mort ! tous leurs plaiſirs y trouvent leur fin. Toutes leurs grandeurs s'éclipſent, toute leur gloire s'évanouit, & tout leur faux éclat ſe termine à un honteux ſepulcre, où leur corps eſt enſeveli, rongé des vers, reduit en pouſſiere, tandis que pour l'ordinaire leur ame deſcend vivante dans les enfers, & leur mémoire, pour parler le langage du ſaint Roi David, paſſe avec le ſon des cloches, qui les conduit avec grand bruit dans le tombeau.

Telle eſt la fin de tous les pécheurs, bien diferente de celle des Juſtes, qui n'aïant le plus ſouvent pendant leur vie que les Croix, les ſoufrances, les humiliations en partage ; qui étant mépriſés des uns, perſécutés des autres, n'ont à la mort que joïe, que conſolation, que gloire & honneur : Dieu prend plaiſir, ce ſemble, de les élever autant qu'ils ont été humiliés ; & leur mémoire, dit le texte ſacré, eſt éternelle dans le ſouvenir des hommes. C'eſt ce qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître, & d'admirer dans la mort de la Mere Agnès. Elle fut à la verité précédée de bien des peines d'eſprit & de corps : elle cauſa même une grande déſolation dans le Monaſtere : chaque Religieuſe croïoit avoir perdu ſa Mere. Les larmes couloient en abondance de tous les yeux. Tous les cœurs étoient pénetrés de la douleur la plus vive & la plus aiguë ; une profonde triſteſſe étoit généralément répanduë ſur tous les viſages. Mais cette triſteſſe ne fut pas de durée : elle fut bien-tôt convertie en joïe par les merveilles qui ſuivirent de fort près la mort de cette ſainte fille.

Une des plus remarquables, qui fut vûë de toute la Communauté fut celle qui arriva à son corps, lorsqu'on voulut le dépouiller, pour le laver, suivant la coûtume de ces saintes Religieuses. Les quatre Sœurs destinées à lui rendre cet ofice de charité, dans la pensée que leur Mere aïant mené une vie si sainte, seroit favorisée du Ciel de la même grace, qu'il accorde à la plûpart des Saints, dont les corps, comme on le lit dans l'histoire de leur vie, restent aussi flexibles après leur mort que pendant leur vie. Dans cette pensée, dis-je, elles differerent trop long-tems, & l'espace pour le moins de quatre-à-cinq heures, avant-que de la dépouiller. Lorsqu'elles voulurent le faire, elles trouverent son corps si roide, qu'il leur fut absolument impossible de lui ôter son habit, sans le déchirer, & le mettre en lambeaux: ce qu'elles vouloient pourtant éviter soit par zele de pauvreté, soit par la vénération profonde qu'elles avoient pour la bienheureuse morte, dont elles vouloient précieusément conserver l'habit. Ne sachant quel parti prendre, ni à quoi se résoudre, fort consternées d'ailleurs de cette circonstance, à laquelle elles ne s'étoient pas attenduës, une des quatre, (ce fut la Sœur Agnès de Riez) grande confidente de l'illustre defunte, qui depuis son Novitiat qu'elle avoit fait sous sa conduite, avoit toujours marché sur ses traces, suivi ses avis, & ses conseils charitables avec une constante fidélité, se sentit inspirée de lui adresser les paroles suivantes.

„ Ma chere Mere, vous avés vecû parmi nous
„ d'une maniere si sainte, & si édifiante; vous
„ nous avés donné tant de rares exemples de
„ toutes les vertus religieuses; nous avons si sou-
„ vent été les témoins des grandes graces, &

„ des faveurs extraordinaires dont le Ciel vous
„ a favorisée tout le tems de votre vie, que
„ nous avions lieu d'attendre, & de nous flater
„ que Dieu vous feroit la même faveur, & vous
„ accorderoit le même privilege qu'il a si sou-
„ vent accordé à tant d'autres Saints, dont les
„ corps sont restés flexibles après leur mort,
„ comme une marque, & une espece de recom-
„ pense de leur sainteté. Cependant contre notre
„ pieuse attente nous avons le déplaisir de voir
„ le vôtre comme ceux du reste des morts, qui
„ n'ont rien de distingué du commun. Il est si
„ roide que nous ne pouvons le dépouiller pour
„ le laver, sans mettre en pieces l'habit, dont
„ il est couvert, avec lequel néanmoins vous
„ n'avés pas voulu être enterrée, puisque vous
„ avés demandé à la Mere Abbesse, en recevant
„ le saint Viatique, l'habit le plus pauvre & le
„ plus usé qui se trouveroit dans le Couvent. "
Et se prosternant à genoux, elle lui ajoûta avec une grande simplicité cette courte priere. „ Ma
„ bonne Mere, demandés, nous vous en con-
„ jurons, cette grace à Dieu, de rendre vôtre
„ corps flexible, pour la consolation de toutes
„ nos Sœurs, que cette circonstance de vôtre
„ mort aflige autant que votre mort même. "

Prodige digne d'admiration! cette sainte fille n'eut pas plûtôt achevé cette courte priere, que prenant la main de la morte elle plia sur la sienne, & la lui serra étroitément; & son corps devint en même tems aussi flexible que la chair d'un petit enfant. Les quatre Religieuses destinées à laver son corps, furent toutes quatres témoins de cette merveille; & après lui avoir rendu cet office de charité, & l'avoir révétuë du pauvre habit qu'on lui avoit préparé, elles crierent hautément mi-

racle dans tout le Couvent. Elles apellerent la Mere Abbeſſe, & toutes les Religieuſes de la Communauté, les priant de monter à l'infirmerie pour admirer le prodige qui venoit d'arriver au corps de la Mere Agnès. Elles s'y rendirent, elles le virent, elles le toucherent, & leur triſteſſe fut changée en joïe. „ Beniſſons dit la Mere Abbeſſe, toutes enſemble le Seigneur, qui étant „ admirable en ſes Saints, ſe fait déja admirer „ en celle-ci par un miracle auſſi éclatant, qui „ ne peut raiſonnablément être révoqué en doute. "

La Mere Abbeſſe ordonna d'abord d'apeller le Pere Confeſſeur, pour le rendre témoin de cette merveille. Voici comme ce Pere expoſe lui-même le fait : on ſe contente de raporter ſes propres paroles. „ J'entrai, dit-il, dans le Couvent „ avec mon compagnon, pour voir de mes pro- „ pres yeux le miracle que Dieu venoit d'operer, „ à la gloire de ſa fidele ſervante. J'aprochai de „ ce corps vénérable avec toute ſorte de reſpect, „ étant accompagné de toutes les Religieuſes. Je „ le touchai aux mains, aux pieds, au viſage, „ & je puis atteſter que je le trouvai auſſi flexible „ que le corps d'un petit enfant. Lorſque je mis „ ma main dans la ſienne, il me parut qu'elle „ ſerroit la mienne fort étroitement : ce qui m'ar- „ riva trois fois diferentes, à quoi je ne m'arrêtai „ pas beaucoup, me perſuadant que c'étoit le „ mouvement naturel d'une main auſſi flexible ; „ que l'étoit alors celle de la Mere Agnès. Mais „ la quatriéme fois que ce même cas m'arriva, „ j'en jugeai bien autrement : ce fut quatre jours „ après ſa mort, lorſque pour ſéparer ſon corps „ des autres, & le faire mettre dans une caiſſe „ particuliere, je deſcendis dans le caveau, où

„ elle étoit depuis deux jours enterrée, avec mon
„ compagnon, deux freres Tierçaires, & quelques
„ Religieuſes. Comme je la pris à pois avec les
„ freres Tierçaires, pour la mettre dans la caiſſe,
„ qui lui étoit préparée, je ſentis qu'elle me
„ ſerroit très-étroitément la main : ce que je fis
„ bien remarquer aux Religieuſes, & aux deux
„ freres, qui m'aidoient à faire ce changement.
„ Nous attribüames tous cette avanture à mira-
„ cle, n'étant pas naturel qu'un corps mort faſſe
„ un tel mouvement de ſa main. Il ne nous pa-
„ rut guéres moins extraordinaire de voir qu'un
„ corps mort depuis quatre jours dans les plus
„ grandes chaleurs de l'été, qu'un corps mort
„ d'une pleureſie, & d'une opreſſion de poitrine
„ cauſée par un dépôt qui s'y étoit fait, ce
„ qui devoit naturellément prématurer ſa corrup-
„ tion, qu'un corps tout couvert de plaïes,
„ déja pourri avant ſa mort, que ce corps, dis-
„ je, non-ſeulement ne donnât point de mau-
„ vaiſe odeur, mais au contraire une odeur
„ agréable, que nous experimentames tous. Cet
„ événement nous parut tenir du miracle. "

On regarda égalément comme une grande merveille, ce grand concours de monde qui accourut en foule au Couvent au premier bruit de la mort de cette ſainte Religieuſe. Preſque toute la Ville, grands & petits, riches & pauvres, nobles & roturiers s'y rendirent pour avoir la conſolation de voir ce ſaint corps à la grille du Chœur, où on l'avoit expoſé. Chacun publioit hautément la Mere Agnès ſainte. Toutes les ruës retentiſſoient de cette parole, *la ſainte eſt morte aux Capucines.* Et ce qu'il y a de plus admirable, & de plus ſingulier en ce cas, c'eſt qu'étant morte dans la nuit, & perſonne n'étant encore ſorti

du Couvent, pour en donner la nouvelle, les portes mêmes étant encore toutes fermées, on vit à la pointe du jour une foule de peuple, qui demandoit de voir la sainte morte: d'où l'on conclut qu'il falloit nécessairément recourir à une cause supérieure & surnaturelle, & dire que Dieu, pour honorer sa fidele servante, avoit operé cette merveille par le ministere de quelque Ange.

Chacun demandoit des fleurs qu'on avoit mis suivant la coutume des Religieuses, sur son corps. Quatre Religieuses sufisoient à peine pour les distribüer. On publia en même tems plusieurs miracles, & plusieurs guérisons de malades operés par l'aplication de ces fleurs. On fut obligé pour contenter la dévotion de plusieurs personnes de distinction, de couper une partie de son habit, de son voile, & de sa guimpe pour la leur distribüer. Chacun s'empressoit de lui faire toucher son Chapelet, comme on le pratique aux reliques des Saints. Ce fut une espece de triomphe pour cette sainte; & l'on peut assûrer qu'elle fut canonisée, par la voix du peuple. On n'entendit pas d'autre langage dans toute la Ville le jour de sa mort, sinon *la sainte est morte.* C'est ainsi que Dieu éleve ceux qui s'abaissent.

Le Pere Confesseur raporte une merveille qui le regarde lui-même. Il dit que le quatriéme jour après la mort de la Mere Agnès, il eut une forte inspiration de dire la Messe de la Communauté pour elle; & pria la Mere Abbesse d'ordonner ce jour-là une communion générale de toutes les Sœurs à cette même intention. Comme il fut au *Memento* qu'on fait pour les morts durant le sacrifice, son esprit fut tellement ravi en Dieu, & son cœur rempli de tant de consola-

tions inéfables, qu'il lui ſembla être en Paradis, où il voïoit la Mere Agnès plus brillante que le ſoleil. „ L'impreſſion, ajoûte-t'il, qu'elle fit dans „ mon eſprit fut ſi forte qu'elle dura juſqu'à la fin „ de la Meſſe, & même long-tems après. Il me „ ſembloit l'avoir toujours devant les yeux; & mon „ cœur étoit rempli d'une douceur inéfable. J'a- „ vois réſolu, continüe-t'il, de n'en parler ja- „ mais à perſonne, & de garder là-deſſus un ſe- „ cret inviolable, me connoiſſant très-indigne „ de recevoir de ſemblables faveurs. Mais je con- „ feſſe que je ne fus pas bien maitre de mon „ ſecret, & que le déſir de contribüer à la gloire „ de cette ſainte fille, me fit paſſer au deſſus de „ toute autre conſideration. "

Le même Pere Confeſſeur parle avec plus de certitude de deux viſions arrivées à deux diferentes perſonnes, qu'il avoit ſous ſa conduite & ſa direction, l'une Religieuſe Capucine, & l'autre ſéculiere. Il fait de grands éloges de l'une & de l'autre ſans les nommer, parce-qu'il croit de faire violence à leur humilité, & qu'il leur a d'ailleurs promis le ſecret. Il commence d'abord par dire qu'il n'eſt pas lui-même fort crédule, & qu'il a toûjours été ſur ſes gardes en fait de viſions; qu'il eſt perſuadé qu'il y a le plus ſouvent plus d'imagination que de réalité, plus d'illuſion que de verité. Malgré cette prévention de ſon eſprit contre les viſions, il ajoûte que connoiſſant depuis pluſieurs années les deux perſonnes, dont il raporte celles qu'elles ont euës ſur le ſujet de la Mere Agnès, que les connoiſſant, dit-il, d'une vertu ſolide, d'une dévotion mâle, qui ne tient rien de la foibleſſe du ſexe, d'un très-bon eſprit d'ailleurs, & d'une rare pieté, il croiroit porter l'incrédulité trop loin, s'il

refuſoit d'ajoûter foi à ce qu'elles lui ont raporté ſur cet article.

La premiere viſion regarde une fille ſéculiere âgée d'environ cinquante ans, qui n'avoit jamais vû la Mere Agnès, & qui ne la connoiſſoit que par reputation. C'étoit une fille, dit le Pere Confeſſeur, d'une éminente vertu, qui dès ſa plus tendre jeuneſſe avoit fait avec l'agrément de ſes Directeurs vœu de virginité, qui vivoit dans une grande retraite, & un grand éloignement du monde, très-charitable, & d'une patience héroïque dans les maladies habituelles, auxquelles elle étoit ſujette, n'aïant preſque aucune partie de ſon corps, qui n'eût ſa douleur particuliere depuis un très-long tems, d'un don d'oraiſon très-élevé, & très-ſublime, favoriſée des graces les plus extraordinaires du Seigneur. Etant un jour ravie en extaſe, (c'étoit quelques mois avant la mort de la Mere Agnès,) elle vit de ſes yeux corporels une Capucine d'un âge aſſés avancé. Elle fut d'abord troublée de cette aparition : mais ſa fraïeur ne fut pas de durée : elle ſe changea un moment après en douceur, & en une grande paix intérieure, qui lui donna toute la préſence d'eſprit, qui étoit néceſſaire, pour examiner avec attention la Religieuſe qui lui aparoiſſoit, ne ſachant ſi elle étoit morte ou vive. Elle entendit en même tems une voix qui lui dit fort diſtinctement : *c'eſt la Mere Agnès d'Aquillenqui, qui ſera placée parmi les Seraphins après ſa mort, parce-qu'elle a toûjours conſtamment gardé ſa Regle.* Ces paroles prononcées, la viſion diſparut après avoir duré environ une demi-heure de tems. Elle la déclara au Pere Confeſſeur, lui faiſant au naturel le portrait de la Mere Agnès qu'elle n'avoit jamais vûë, comme on a déja remarqué.

Auſſi dès-qu'elle aprit la nouvelle de ſa mort, elle la crut ſi fortement bienheureuſe, qu'elle ne put jamais ſe réſoudre de prier Dieu pour elle: mais elle commença d'abord à l'invoquer.

Une de ſes anciennes Novices fille d'une vertu éminente, & qui marchoit très-fidélément ſur les routes qu'elle lui avoit tracées & par ſes exemples & par ſes diſcours, confidente d'ailleurs de tous les ſecrets de ſon cœur, étant en oraiſon deux jours après la mort de la Mere Agnès, elle tomba dans une extaſe durant laquelle elle eut une viſion qui la conſola fort, & la combla de joïe. Intimément unie à ſon Dieu, & comme abſorbée en ſon amour elle vit ſaint François, qui prenant la Mere Agnès par la main, la préſenta à la ſainte Vierge, qui la reçut avec beaucoup de bonté, & la préſenta à Jeſus-Chriſt qui étoit aſſis ſur un trone de gloire ſi brillant de lumiere, qu'elle n'en pouvoit ſoûtenir l'éclat. Ce divin Sauveur la reçut des mains de ſa Mere, & la plaça à ſon côté ſur un trône qui lui étoit préparé. Elle entendit en même tems ces paroles qui ſortoient de la bouche de Jeſus-Chriſt & qui lui étoient adreſſées à elle-même. *Vois tu*, ma fille, *la petite Agnès? Je la placerai parmi les Seraphins. Je recompenſerai ſa profonde humilité par cette ſublime élevation. Marche fidélément ſur ſes traces; imite ces vertus, & tous les bons exemples qu'elle t'a donné, ſi tu veux avoir part à la gloire qu'elle poſſede.*

Cette viſion dura tout le tems de ſon oraiſon, la remplit d'une joïe, & d'une conſolation inéfable. Elle crut devoir en faire part au Pere Confeſſeur pour ſa propre conſolation, qui la traita d'abord de viſionaire. Vous avés dormi, & revé, „ lui dit-il, tout le tems de votre oraiſon; vous

„ venés faire paſſer vos ſonges pour des viſions
„ & des revelations. Qui êtes-vous, pauvre fille,
„ pour mériter une telle grace, que Dieu ne
„ communique qu'à des ames choiſies, & élevées
„ à un dégré éminent de perfection ? Je vous
„ connois aſſés telle que vous êtes, une des plus
„ imparfaites Religieuſes de la Communauté. Je
„ n'ai que faire d'écouter vos reveries : je ne
„ doute pas de la béatitude de la Mere Agnès :
„ mais c'eſt ſur ſa vie édifiante & merveilleuſe
„ que je fonde ma pieuſe croïance, & non ſur
„ vos viſions, que je regarde comme autant de
„ reveries. "

„ Il eſt vrai, mon Pere, lui répondit humblé-
„ ment cette Sœur, que je ne ſuis qu'une pau-
„ vre péchereſſe, & bien novice dans la pratique
„ de la vertu, ſur tout dans l'exercice de l'o-
„ raiſon. Mes défauts journaliers devroient plû-
„ tôt m'attirer l'abandon de Dieu, que ces gra-
„ ces de privilege, qu'il n'accorde ordinairé-
„ ment qu'aux ames ſaintes : mais avec cela je
„ puis vous aſſûrer que je ne dormois pas,
„ que j'étois autant éveillée que je la ſuis à pré-
„ ſent, lorſque j'ai eu cette longue, & ſi conſo-
„ lante viſion. La joïe intérieure qui m'en reſte
„ dans le cœur, me perſuade qu'elle eſt réelle,
„ & non imaginaire ; que c'eſt pour faciliter ma
„ converſion que Dieu m'a accordé une faveur,
„ dont je ſuis ſi indigne. Le Pere Confeſſeur con-
clut, que connoiſſant parfaitement le grand mé-
rite de ces deux perſonnes, auxquelles il a plû
au Seigneur de manifeſter en diferens tems avant
& aprés la mort de la Mere Agnès, la gloire
qu'elle poſſede, il ſe condamneroit lui-même d'une
trop grande incrédulité, s'il ne jugeoit ces viſions
très réelles, & exemptes d'illuſion & d'imagination.

CHAPITRE XXX.

Les Miracles que Dieu a operés après la mort de la Mere Agnès en faveur de ceux qui ont eu recours à ſon interceſſion.

ON a déja parlé des miracles que le Seigneur, pour manifeſter au monde la ſainteté de la Mere Agnès, a operés durant le cours de ſa vie, en faveur de ceux qui avec une ferme foi avoient recours à ſa puiſſante interceſſion. On doit ajoûter que ſon crédit auprès de Dieu ne finit pas avec ſa vie : il devint au contraire plus grand & plus éclatant : ce qui ſe verifia par la grande multitude de miracles qu'elle fit après ſa mort, & dont le nombre eſt ſi grand, que pour ne pas trop ennuïer le lecteur, on ſe contentera d'en raporter les plus conſiderables, & les plus généralément connus.

On paſſe ſous ſilence celui dont on a déja parlé dans le Chapitre précedent, lors-qu'au moment de ſa mort ſon corps étoit devenu tellement roide qu'on ne pouvoit plus le dépouiller, ſans dechirer ſon habit, à la priere de la Sœur Agnès de Riez, il devint auſſi flexible que la chair d'un petit enfant. On ne rapelle pas non plus, pour ne pas uſer de redites, celui que le Pere Confeſſeur raporte, & qu'il aſſûre lui être arrivé à lui-même, lors-qu'en la mettant dans la caiſſe qu'on lui avoit préparée, elle lui ſerra étroitément la main. Prodige qu'il avoit déja trois fois éprouvé,

ſur lequel, comme il le dit lui-même, il n'avoit pas fait beaucoup d'attention. On n'a pas beſoin d'uſer de redites pour aporter des exemples de cette puiſſance miraculeuſe, que la Mere Agnès exerça après ſa mort en faveur de ceux, qui s'adreſſerent à elle avec confiance.

Monſieur d'Aguillenqui Archidiacre de Roüen frere de la Mere Agnès écrivit peu de tems après la mort de ſa ſœur à la Mere Abbeſſe des Capucines de Marſeille, pour la prier de la part de la Supétieure des Carmelites de Pontoiſe, fille, lui diſoit-il, d'une vertu conſommée, remplie d'ailleurs d'eſtime & de vénération pour cette illuſtre morte, de lui envoïer quelque choſe qui eût ſervi à ſon uſage, ſur tout quelques AGNUS faits de l'étofe de ſon habit. „ Je vous aſſûre, lui „ ajoutoit-il, que ces Religieuſes en feront un très- „ ſaint uſage, & que le Seigneur en tirera ſa „ gloire, & celle de la bienheureuſe defunte, „ que toute cette ſainte Communauté revere „ comme une grande ſervante de Dieu, depuis „ que je leur ai fait la lecture de la rélation de „ ſa mort, que vous avés eu la bonté de m'en- „ voïer. Elles ont déja fait une heureuſe expé- „ rience de ſon grand pouvoir auprès de Dieu : „ ce qui a augmenté leur confiance. Comme „ elles avoient une Religieuſe reduite à la der- „ niere extrémité, condamnée & abſolument „ abondonnée des Médecins, ſans aucun eſpoir „ de retour, & preſque à la derniere agonie ; „ elles me prierent avec beaucoup d'inſtance de „ leur donner quelque choſe, que j'euſſe reçû „ de la main propre de ma pauvre Sœur. Je ne „ me trouvai que deux lettres, qu'elle m'avoit „ écrites de ſa propre main peu de tems avant „ ſa mort : je les remis à la Mere Supérieure,

„ qui les porta en même tems à la malade ;
„ & après l'avoir recommandée avec toutes les
„ Religieuſes à la puiſſante interceſſion de la Mere
„ Agnès, elle recouvra ſur le champ une ſanté
„ parfaite. Ce miracle operé à la vûë de toute
„ la Communauté a tellement animé la foi & la
„ confiance de toutes ces ſaintes Religieuſes ,
„ qu'elles m'ont prié en corps de vous écrire
„ de leur part, pour vous ſuplier de leur faire
„ la grace de leur envoïer quelque choſe qui eût
„ ſervi à l'uſage de ma chere ſœur.

Une Religieuſe Urſuline du Couvent de Brignolles petite ville de Provence atteinte depuis long-tems d'un crachement de ſang, qui la reduiſoit à la derniere extrémité, ſe voïant condamnée & abandonnée des Médecins, qui avoient épuiſé auprès d'elle toute leur ſcience, & éprouvé inutilément tous les rémedes convenables à cette maladie, n'eſperant plus rien de la part des hommes, elle eut recours à Dieu, & à la Mere Agnès. Elle pria la Mere de ſaint Joſeph ſœur de notre ſainte fille, & Religieuſe du même Monaſtere que la malade, de lui prêter une Croix, dont feu ſa ſœur lui avoit fait preſent : ce qu'elle lui accorda avec plaiſir, lui conſeillant de faire une neuvaine à ſon honneur. Dès le moment qu'elle eut mis cette Croix ſur ſon eſtomac, elle fut parfaitément guérie, & elle accomplit ſa neuvaine en parfaite ſanté ; & depuis cet heureux moment elle ne fut plus du tout ſujette à cette infirmité : c'eſt ce que la Mere de ſaint Joſeph écrivit aux Capucines de Marſeille, & fit ſigner la lettre par la malade en faveur de laquelle le miracle avoit été operé, & par toutes les Religieuſes de la Communauté qui en avoient été les témoins.

La Sœur Agnès de Riez cette grande confidente des secrets du cœur de feu la Mere Agnès, dont on a déja si souvent parlé, qui depuis son Noviciat marchoit si fidélément sur ses traces, soufroit un si grand dégoût depuis sa mort, qu'elle ne pouvoit presque rien manger. Il y avoit déja un mois que ce grand dégoût continüoit, & l'avoit reduite à n'avoir que la peau collée sur les os. Toutes les Religieuses sensibles au-delà de toute expression à son infirmité, la solliciterent sans cesse de recourir à la puissante protection de feu la Mere Agnès. „ Elle vous a, lui „ disoient-elles, si souvent guérie de cette infirmi- „ té, tandis-qu'elle vivoit sur la terre : pensés- „ vous qu'elle ait moins de pouvoir dans le „ Ciel, ou moins de tendresse pour vous ? “ Mais cette sainte fille embrasée du désir de soufrir, & de l'amour des Croix, (leçon salutaire qu'elle avoit si souvent reçû de sa Mere Maîtresse, & dont elle avoit si bien profité) ne pouvoit se résoudre de recourir au miracle, pour en être délivrée. Se voïant néanmoins sans cesse sollicitée par la charité de ses Sœurs, considerant d'ailleurs que cette vie languissante, qu'elle trainoit depuis quelque tems, la rendoit tout-à-fait inutile à la Communauté, & à charge à toutes les Religieuses, elle prit la résolution de recourir à la protection de sa chere Maitresse : ce qu'elle exécuta avec tant de foi, & une si grande ferveur, qu'elle fut sur le champ délivrée de son dégoût, & recouvra l'apetit qu'elle ne perdit jamais depuis, quoi qu'auparavant ce fût pour lui une maladie presque habituelle. On passe sous silence plusieurs miracles de cette nature operés chés les Capucines. Comme elles avoient toutes une grande foi, & beaucoup de confiance en la puissante

puiſſante protection de cette bonne Mere, dont elles avoient admiré la vie, elles avoient auſſi recours à elle dans toutes leurs maladies, & en éprouvoient très-ſouvent & preſque toujours des éfets miraculeux.

Une Demoiſelle de Marſeille depuis long tems atteinte d'un grand & violent mal de côté, que les Médecins qu'elle avoit conſultés, jugeoient incurable, inſpirée de Dieu, & pleine de confiance au mérite, & à la puiſſante protection de la Mere Agnès, ſe fit porter au Couvent des Capucines pour viſiter ſon corps, qui étoit expoſé à la grille du Chœur à la dévotion du peuple, elle demanda des fleurs, dont ce ſaint corps étoit couvert, qu'elle apliqua ſur ſon côté malade; ce qu'elle fit avec tant de foi & de confiance, qu'elle fut ſur le champ parfaitement guérie. Son viſage pâle & livide prit d'abord un air de ſanté, qui charma & attira l'admiration des deux Demoiſelles de ſes amies, qui l'avoient accompagnée. Elle joüit fort long-tems de cette ſanté, qu'elle avoit recouvré par l'interceſſion de la Mere Agnès, dont elle publia hautément la puiſſance & le grand crédit qu'elle avoit auprès de Dieu.

Une autre Demoiſelle de la même Ville apellée d'Iſſautier ſoufroit depuis long-tems des maux de reins des plus violents : à peine pouvoit-elle ſe trainer dans la maiſon. Après avoir inutilement emploïé toute ſorte de rémedes propres à cette incommodité, elle pria une de ſes voiſines d'aller demander aux Capucines quelques fleurs, de celles qui avoient touché le corps de la Mere Agnès : ce qui lui fut accordé. Pleine de confiance en ſes mérites, & en ſa protection, elle les apliqua ſur ſes reins; & en un moment elle fut non-

ſeulement ſoulagée, mais parfaitement guérie.

Dans la même Ville & dans le même tems une Demoiſelle fort incommodée d'une groſſe tumeur ſur le ſein, aïant oüi raconter à quelques unes de ſes voiſines les merveilles que Dieu operoit tous les jours dans la Ville par la protection de la Mere Agnès, & par l'attouchement des fleurs qu'on avoit mis ſur ſon vénérable corps après ſa mort, ſe ſent intérieurément inſpirée d'en aller demander aux Capucines; & après avoir reclamé ſon interceſſion avec beaucoup de pieté & de confiance, elle mit ſur ſon mal les fleurs qu'on lui avoit données; en même tems l'abcès creva, & elle ſe trouva parfaitément guérie.

Le même cas arriva avec les mêmes circonſtances en faveur d'une autre femme, qui avoit une enflure à l'œil, qui lui cauſoit une douleur extrême, & qui l'empéchoit depuis quelque tems de dormir. Aïant oüi ſouvent raconter le grand nombre de miracles qui ſe faiſoient tous les jours dans la Ville, en faveur de ceux qui avec une ferme foi avoient recours à la Mere Agnès, elle forma le deſſein de lui adreſſer ſes vœux. Elle ſe rendit pour cela au Couvent des Capucines, & demanda par grace à la Mere portiere quelque choſe qui eût touché le corps de cette bienheureuſe defunte. Elle lui donna une feuille d'oranger, qu'elle apliqua en même tems ſur l'œil bleſſé, & fut au même inſtant parfaitément guérie. L'œil malade devint auſſi beau, & auſſi net que l'autre.

Madame de Simon épouſe de Monſieur de Simon Avocat général à la Cour des Contes d'Aix en Provence afligée d'un mal de dents des plus violens, qui depuis pluſieurs jours ne lui

permettoit pas de joüir d'un moment de repos, s'adreſſa au Pere Baltaſar de Riez alors Gardien du Couvent des Capucins de cette Ville, pour le prier de lui procurer un de ces petits AGNUS que la Mere Agnès faiſoit, & qu'elle diſtribuoit pendant ſa vie. Le Pere Gardien ravi d'avoir occaſion de faire plaiſir à une Dame de cette diſtinction, lui fit preſent de celui qu'il avoit reçû des mains propres de la Mere Agnès qu'il portoit ſur ſoi par dévotion. Elle l'apliqua d'abord ſur ſa joüe, & non ſeulement elle ſe trouva ſur le champ tout-à-fait ſoulagée, mais par un prodige étonnant, le petit AGNUS, reſta attaché, & comme collé à ſa joüe juſqu'à la parfaite guériſon. Le Pere Confeſſeur de la Mere Agnès qui raporte ce fait, aſſure l'avoir apris lui-même de la Dame en faveur de qui le miracle avoit été operé.

Mademoiſelle de Remuſat de Marſeille femme d'une grande pieté avoit gardé la fievre durant toute une année, malgré tous les rémedes qu'elle avoit faits pour en guérir, de ſorte qu'on craignoit tout pour elle la voïant ſecher ſur ſes pieds. L'inutilité de tous les rémedes naturels qu'on lui avoit fait juſqu'alors l'obligea de recourir aux ſurnaturels, & à la puiſſante interceſſion de la Mere Agnès. S'étant fait donner un morceau de ſon habit, elle le porta ſur elle, & fut en même tems guérie. Elle ſe trouva auſſi ſaine, auſſi robuſte & auſſi bien portante, qu'avant ſa maladie.

La femme de chambre de Madame de Roux ſoufroit depuis quelques jours un mal de dents ſi violent, que ne pouvant ne manger ni dormir elle aprehendoit d'en perdre l'eſprit. Pleine de confiance au mérite de la Mere Agnès elle mit

en ſe couchant ſur ſa joüe un petit morceau de ſon habit, que les Capucines lui envoïerent, elle repoſa toute la nuit tranquillement,& à ſon éveil elle trouva ſa dent ſur ſa langue, quoi-qu'elle fût profondément enracinée.

Un Capitaine de vaiſſeau avoit paſſé ſept-à-huit ans ſans ſe confeſſer; étant attaqué d'une maladie très-dangereuſe, qui en peu de temps le reduiſit à l'agonie, on le preſſa fort, & on le ſollicita de ſe confeſſer : ce qu'il refuſoit abſolument, n'en voulant pas même entendre parler. Ceux qui l'aprochoient ſenſibles à ſa perte éternelle, qu'ils jugeoient prochaine, eurent recours pour lui à la puiſſante interceſſion de la Mere Agnès, & lui mirent ſur le corps, ſans qu'il s'en aperçût, une piece de ſon habit. Il ne l'eut pas plûtôt, qu'il fut touché, & demanda un Confeſſeur. On le fit venir : il ſe confeſſa avec de grands ſentimens de contrition, & guérit en même tems de ſa maladie. La protection de la Mere Agnès lui fut ſalutaire & pour l'ame & pour le corps.

Une Dame étrangere tomba malade d'une maladie des plus dangereuſes à Marſeille chés une veuve apellée Mademoiſelle de Merindol, qui avoit une dévotion particuliere à la Mere Agnès, la voïant réduite à l'extrémité elle lui propoſa de ſe confeſſer : mais comme il y avoit long-tems qu'elle ne l'avoit fait, elle fremit à cette propoſition, & pria fortement ſon hôteſſe de ne lui en parler jamais, lui diſant qu'elle fremiſſoit au ſeul mot de confeſſion. Cette bonne veuve pénetrée de douleur & de compaſſion à la vûë de cette obſtination alla aux Capucines voir une Religieuſe de ſa connoiſſance, à qui elle fit ce triſte récit avec une grande abondance de larmes. La Reli-

gieuſe lui conſeilla de prendre un morceau de drap de l'habit de la Mere Agnés qu'elle lui donna, & de le mettre ſur le corps de la pauvre malade : ce qu'elle exécuta, lui diſant d'adreſſer ſes vœux à cette ſainte fille. Elle la laiſſa toute ſeule pendant une demi-heure, après laquelle r'entrant dans ſa chambre, elle lui dit, „ comment vont vos afaires, je n'en ai pas de plus „ importantes, répondit-elle, & de plus preſſantes „ que celle de me confeſſer ſans delai. Faites moi „ je vous prie, la grace de m'apeller un Confeſſeur, qui vienne au plûtôt. " Elle ſe confeſſa en éfet avec beaucoup de componction, & une grande abondance de larmes, & reçût après cela le ſaint Viatique avec une pieté édifiante. Elle ne mourut pas de cette maladie : elle en revint peu de tems après, & rendit de très-humbles actions de graces à Dieu, & à la Mere Agnès dont elle publia le mérite & la ſainteté.

On en paſſe ſous ſilence un grand nombre d'autres à peu près de la même nature, qui ne tendant qu'à la même fin, & accompagnés des mêmes circonſtances ne ſerviroient qu'à groſſir le livre, & a ennuïer le lecteur ; il eſt tems de mettre fin à cette vie, qui par elle-même n'en auroit point, ſi on entreprenoit de tout détailler. La carriere de cette ſainte fille a été très-longue, puiſqu'elle a vecû ſoixante & dix ans, étant née l'an mil ſix cent deux le dix-ſept Fevrier, & mort l'an mil ſix cent ſoixante & douze le dix-huit de Juin. Quoique longue elle fut toute remplie : on ne trouve aucun vuide ſoit dans ſa vie ſeculiere, ſoit dans ſa vie religieuſe : elle alla toûjours de vertu en vertu. Eforçons-nous de l'imiter ; & ſi nous n'avons pas courage, ni aſſés de force pour aſpirer ſi haut, & pour nous

proposer un tel modele, tachons du moins de l'aprocher autant que nôtre état, & nos forces pourront nous le permettre : nous prétendons à la même gloire, marchons par la même voïe : rien de souillé n'y entrera selon l'oracle du Fils de Dieu. Purifions par la penitence, & par une sincere pénitence les soüillures que nous avons eu le malheur de contracter par le peché : c'est la seule planche qui nous reste, pour éviter le naufrage après les pechés commis depuis le bâtême.

Si par mégarde j'avois écrit dans cette vie quelque chose de contraire à la foi & aux bonnes mœurs, je le désavouë, je le retracte, & soumets mon ouvrage à la censure de l'Eglise. Pour ce qui est des autres fautes, qui ne blessent ni la foi, ni les bonnes mœurs, je prie le lecteur charitable de me le pardonner.

FIN.

ERRATA.

PAg. 9. l. 23. de cette crainie, *lisés*, de cette crainte.

P. 18. l. 6. Il me suffit de dire à-présent un seul mot ; *lisés*, en un mot.

P. 18. l. 24. le moindre signe de volonté, *lisés*, de leur volonté.

P. 19. l. 7. ce qu'elle connoissoit, *lisés*, ce qu'elle canonisoit.

P. 22. l. 22. qui paroit tout-à-coup, *lisés*, qui éblouït tout-à-coup.

P. 24. l. 12. uniquement attentive à épier avec addresse, *lisés*, à épier l'occasion où elle pourroit avec addresse.

P. 35. l. 16. dans cet exercice de l'oraison, *lisés*, dans l'exercice.

P. 254. l. 9. qu'il ne se parle plus de moi, *lisés*, qu'il ne se parle pas plus.

LIVRES NOUVEAUX

Qui se trouvent chès MARC CHAVE, Libraire près les RR. PP. Cordeliers, ruë Philonarde.

LETTRES Theologiques aux Ecrivains défenseurs des Convulsions & autres prétendus Miracles du Tems, par le Révérend Pere Dom LOUIS LATASTE, Religieux Benedictin de la Congregation de Saint Maur, Assistant du Très Révérend Pere Supérieur Général de ladite Congregation, à present Evêque de BETHLEEM, & Abbé de Moirmont Diocèse de Châlon sur Marne. Deux vol. in Quarto. 15. Livres.

Le Rosaire Evangelique, où les Quinze Misteres du Saint Rosaire, expliqués par des Reflexions morales, tirées des paroles des Evangiles, &c. Deux vol. in douze. 3. liv.

La Vie de la Vénérable Sœur Anne de Jesus d'Albés, &c. Un vol. in 12. 1. liv. dix s.

Ouvrage sous Presse en cinq Volumes in douze.

Maximes Savantes & Morales recüeillies des plus excellens Auteurs, &c. premier Volume.

Proverbes François avec diferentes manieres de parler poliment, & en figure, second Volume.

Recuëil de diferentes pieces de Poësies Françoises, troisiéme Volume.

Flores Christianorum & Religiosorum seù Miscellanea Ascetica, quatriéme Volume.

Flores Antiquorum seù illustrium, &c. cinquiéme Volume. 7. 10. sols.

Observations Theologiques, Historiques, Critiques, &c. sur l'Histoire Ecclesiastique de feu Mr. l'Abbé Fleury. Deux vol. in Quarto. 15. liv.

On trouve chés le même Libraire toute sorte de Livres, tant anciens que modernes, de même que le Suplement au Messel, & au Breviaire détachés.

F17
C743815
18AG17